



Revue numismatique

Société française de numismatique

Arc 1317.1

Harvard College Library

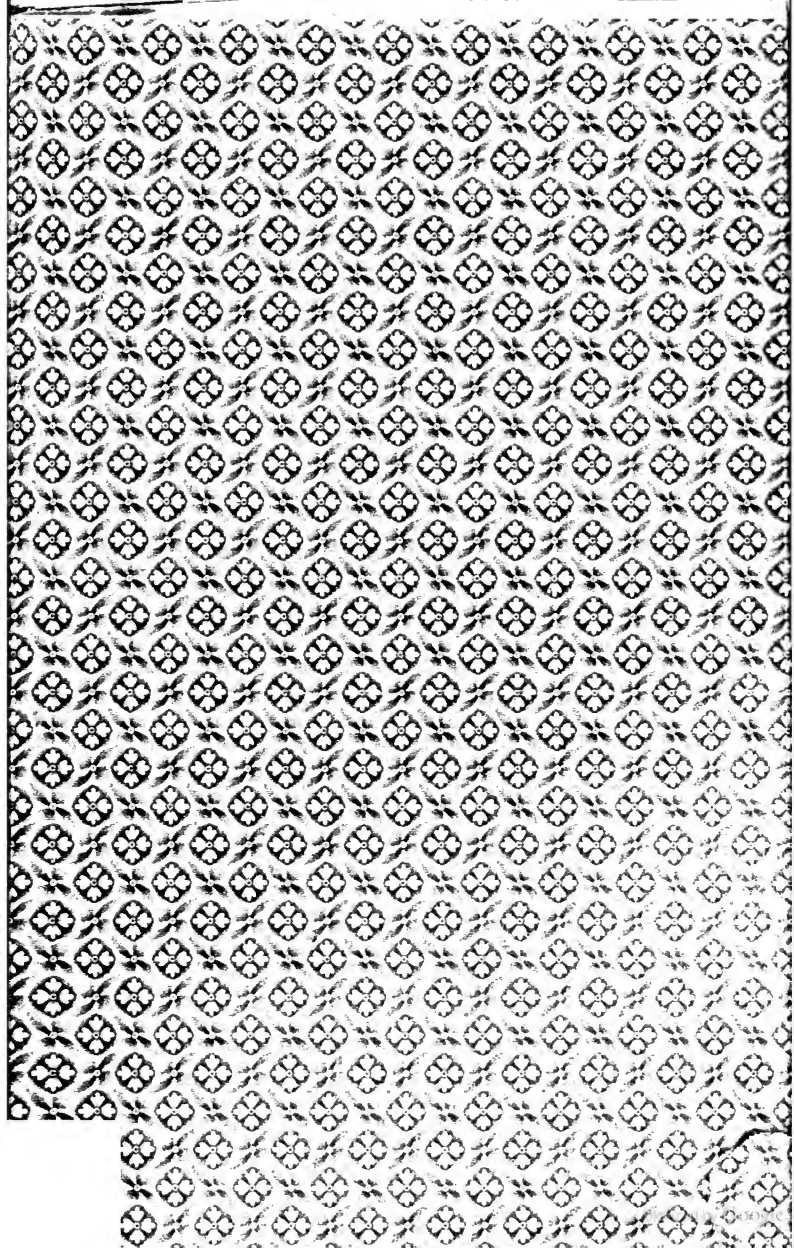


GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY



REVUE
NUMISMATIQUE

IMP. DE E. DÉZAKS, A BLOIS.

REVUE NUMISMATIQUE

PUBLIÉE

PAR E. CARTIER ET L. DE LA SAUSSAYE

DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE
ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS ARCHÉOLOGIQUES
FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

*Ostendite mihi numisma celticæ,.... (quo
est imago hæc, et superscriptio ?*

Muse., 1811, 13 — 26.

ANNÉE 1855



PARIS

AU BUREAU DE LA REVUE

CHEZ M. ROLLIN, RUE VIVIENNE, 12

Arc 1317.1

Harvard College Library

AUG 15 1912

Gift of
Prof. A. C. Coolidge

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE

SUR QUELQUES MONNAIES IBÉRIENNES

Monsieur,

L'étude des monnaies ibériennes est d'autant plus attrayante , qu'elle peut quelquefois fournir à l'histoire des documents que celle-ci ne trouverait pas ailleurs ; mais elle offre en même temps des écueils redoutables, et d'autant plus difficiles à éviter, que ce n'est qu'en comparant des passages et des textes, qui ne se rattachent qu'indirectement à la question, et par déduction, qu'on peut espérer de donner une solution, je ne dis pas certaine, mais probable, des difficultés que quelques-unes de ces monnaies peuvent présenter. Aussi, je l'avoue sans une feinte modestie, je n'aborde jamais qu'avec une extrême réserve l'explication d'une monnaie Ibérienne inédite. Vous avez bien voulu encourager mes premières recherches, je viens aujourd'hui vous soumettre l'attribution que je propose pour une

1855 1.

1

de ces monnaies que je crois appartenir à la Gaule (sud-est). Cette attribution est d'autant plus importante pour moi, que si vous l'approuvez, elle viendra à l'appui de l'opinion que j'ai émise et soutenue dans mes *Études*, que des monnaies ibériennes ont été frappées dans la Narbonnaise, avant la domination romaine. Je joindrai à cette explication celle de trois autres monnaies : les unes appartenant aux Ibères, l'autre aux Celtes de l'Hispanie. Voici d'abord la description de la première.

Tête nue, imberbe, à cheveux bouclés, avec collier, à droite.

Rf. Cavalier casqué, au galop, portant un bouclier rond; au-dessous : *NMY*. — Cuivre moy. mod.

Je ne connais qu'un seul exemplaire de cette curieuse monnaie, que M. Mathon a apporté, il y a six mois, de son excursion dans le Haut-Languedoc, et qui a été découverte aux environs de Vieille-Toulouse. Cette monnaie ne se trouve pas dans la description du cabinet La Torre, si nombreux et si varié. M. de Lorichs ne l'a point mentionnée dans ses inédites, et j'ajouterai que toutes mes recherches, pour en découvrir un exemplaire au-delà des Pyrénées, ont été infructueuses. Il y a donc présomption qu'elle appartient à la Gaule (sud-est); le seul exemplaire qu'on ait découvert indiquerait seulement qu'elle a dû être frappée en petit nombre, ou à une époque voisine de l'invasion d'un peuple d'un autre race.

La légende *NMY* doit être lue *NMY*, et avec la voyelle omise *Nemy* ou *Nimy*, et je propose d'attribuer cette monnaie à Nemausus, en la considérant comme Ibérienne plutôt que Celtique; c'est ce que je vais essayer de justifier.

On lit dans Polybe (Lib. III-3) « Qu'à partir de Narbonne et
 » autour du Rhône, jusqu'aux Monts-Pyrénées, habitent des
 » Gaulois; et de plus que tous ceux qui parlent ou qui
 » écrivent des pays compris entre le Tanais et Narbonne, par-

« lent et écrivent sans savoir. » D'après ce passage, qui est clair et sans ambages, je dois admettre que, vers le milieu du II^e siècle avant notre ère, la contrée entre le Rhône et les Pyrénées était occupée par des peuples d'origine celtique, ce qui était vrai, puisque Polybe avait visité ce pays entre les années 147 et 150; et cependant les Volkes, d'après cet historien même, et d'après Tite-Live, n'étaient pas encore à Nemausus en 218.

Polybe raconte qu'Annibal, arrivé à environ quatre journées de marche de l'embouchure du Rhône, entreprit de le passer, parce que le fleuve n'avait là que la largeur de son lit. « Pour cela, dit-il, il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur ses bords, acheta d'eux tous leurs canots et les bâtiments dont ils avaient un grand nombre pour leur commerce par mer, en fit construire en deux jours d'autres, et tout était préparé, lorsqu'un grand nombre de barbares s'assemblèrent sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. » (Lib. III-8, trad. Thuillier). Tite-Live donne à ces barbares le nom de Volkes, et nous savons qu'il est ici question des Arécomiques. Le passage est trop important pour que je ne le cite pas en entier : *Cæteris metu aut pretio pacatis, jam in Volcarum pervenerat agrum; colunt autem circa utramque ripam Rhodani, sed diffisi citeriore agro arceri Pænos posse, ut flumen pro munimento haberent, omnibus ferme suis trans Rhodanum trajectis, ulteriorem ripam annis armis obtinebant.* » Ainsi les Volkes n'espérant pas pouvoir écarter les Carthaginois de leur territoire, sur la rive droite, firent passer au-delà du Rhône presque tout ce qui était à eux, afin d'avoir le fleuve pour défense, et gardèrent, les armes à la main, la rive au-delà.

Si les Volkes avaient alors occupé Nemausus, ou sans admettre que cette ville existât à cette époque, si leur territoire s'étendait jusque-là, il me semble évident qu'ils auraient dominé

sur cette région de la rive droite, et empêché qu'Annibal n'achetât pour son passage les bâtiments et le bois qu'il y trouva, ou les auraient fait passer avec eux sur la rive gauche. Tite-Live parle des Volkes de son temps, lorsqu'il dit : *Jam in Volcarum pervenerat agrum*, car il se dément lui-même en ajoutant : *diffisi citeriori agro, arceri Pœnum posse, et omnibus ferme suis trans Rhodanum trajectis*. Les Volkes Arécomiques étaient alors principalement sur la rive orientale du Rhône, et Caton le dit expressément lorsqu'il met les Cavares dans leur région, *Cavari in Volcis* (Pline, lib. III.). Je dois donc admettre, d'après les passages comparés de Polybe et de Tite-Live, que les Volkes n'occupaient pas Nemausus l'an 218 avant notre ère.

Je dois maintenant rechercher si les Ligyes ou Ligures habitaient encore à cette époque la rive droite du fleuve, en s'étendant le long de la Méditerranée; 2° s'ils étaient d'origine ibérienne.

Un passage d'Hérodote va nous donner la preuve qu'en 430 les Ligures se trouvaient dominants dans le pays entre le Rhône inférieur et les Pyrénées. Dans l'énumération que fait cet historien de l'armée que les Carthaginois amenèrent au secours du tyran d'Himère, il mentionne les Sardons, les Élysices et les Ligyes. Deux de ces peuples appartenaient à la Gaule, et dans mon opinion, tous les trois.

Avienus, qui a écrit ses *Ora maritima* d'après des auteurs anciens, dont il nous donne les noms au commencement de son poëme géographique, et dont le plus moderne est Thucydide, Avienus, parle d'une peuplade des Pyrénées, sur le versant gaulois, qu'il appelle *Sardus*, et le territoire *Sardicena gleba*, jusqu'à l'étang de Leucate (*Sardicen stagnum*).

.....*Sardus inde denique.*

Populus agebat inter avios locos. (Vers 554.)

.....

Hoc Sardicena, ut diximus, glebæ solum. (Vers 568.)

Mela, qui était espagnol, et qui avait visité le pays, fait mention de la même peuplade, seulement il lui donne le nom de *Sardones*, qui n'est que le mot ibérique *sarde*, avec le qualificatif *on*, dans la deuxième appellation, comme l'on trouve sur une inscription ibérique (*oeske*), et dans Ptolémée *Ουσα-ον-ες*, pour exprimer ce que nous appelons le vascon, avec le radical seulement dans le premier mot. En comparant d'ailleurs les deux passages d'Avienus et de Mela, je dois reconnaître qu'il est réellement question de la même peuplade, puisque les Sardes sont entre le *stagnum Sardicen* et les Pyrénées, comme les Sardons, entre le rivage de Leucate, *littoris Leucate* et *Cervaria*, qui est appelé *finis Galliarum*, du côté de l'Hispanie. Ces Sardes étaient réellement Ibères, puisque nous les retrouvons à Ilerda que Pline nous apprend être de la *gens Sardonum* (Lib. III-4), et si la question ne devait pas m'entraîner trop loin, je chercherais à prouver qu'ils étaient de la même race que les Sardes de la Sardaigne, et venus comme eux du sud de l'Hispanie qui n'était certainement pas leur première patrie, car ils n'étaient pas plus autochtones en deçà qu'au delà des Pyrénées. Il me suffit aujourd'hui d'avoir constaté que les Sardons de l'armée d'Amilcar, en Sicile, avaient pu venir du versant des Pyrénées de la Gaule; il n'en est pas de même des Élysices, qui ne pouvaient appartenir qu'à cette contrée.

Hécatee ((*Fragment. historicor.*, t. I, édit. Didot) et Avienus placent aux environs de Narbonne une peuplade à laquelle ils donnent le nom d'Elysices, et le poète fait de Narbonne leur capitale.

... Narbo....

Erat ferocis Maximi regni caput. (Vers 584.)

Cependant Scymnus de Chio (*Orb. descript.*, vers 199). — Silius Italicus (Lib. III). — Dion Cassius (Lib. XXXIV) et autres placent dans le même lieu un peuple qu'ils appellent *Bebryces*.

De là sont venues deux opinions, l'une qui exclut les deux peuplades, l'autre qui en conserve seulement une : et M. Walckenaer est, je crois, le seul qui les admette toutes les deux, en plaçant seulement les Elysices avant les Bebryces, sans doute parce que ceux-ci sont mentionnés par Scymnus et les autres par Hécatee et par Hérodote. J'ai expliqué dans mes Études comment le mot ibérique *bebryces*, signifiant habitants des étangs au pied des montagnes (de *bay beera*, étang inférieur), le mot *elysices* n'en était que la traduction grecque, de *ελος*, marais. Ces Bebryces étaient bien aussi d'origine ibérique, puisque nous les retrouvons dans l'Hispanie, non loin du fleuve Tyrius.

Præstringit amnis Tyrius oppidum Tyrin.

.....

Bebryces illic gens agrestis et ferox

Pecorum frequentes inter errabant greges. (Ora marit., vers 476.)

et le poète mentionne, chez les Bebryces de la Gaule, un autre fleuve Tyrius, qu'il place après l'*Orobis* (l'Orbe), et le *Ledus*, et qui ne peut être que l'Hérault.

At nuncce Ledus, nunc et Orobis flumina.

.....

Nec longe ab istis Tyrius alto evoluitur. (Vers 590.)

Je ferai une observation sur le nom de *Tyrius*, donné par Avienus à l'une et à l'autre rivière. Mela appelle *Durias* le Tyrius hispanique (Lib. II, 5), et je pense qu'il faut adopter cette leçon. Les Bebryces étant Ibères, le nom de la rivière a dû être emprunté à leur langue, et le mot ibérique *dour*, signifie rivière (Diction. de Poivreau, dans l'extrait qu'en donne M. Faurel, Hist. de la Gaul. méridion., t. II). — L'Hérault porta donc le nom de *Durias* avant d'être appelé *Arauris*, par les Celtes.

On ne connaît dans l'antiquité d'autres Bebryces que ceux de l'Ibérie asiatique du Caucase, mais je ne crois pas être trop

hardi en regardant les Élysices d'Hérodote comme venus du sud-est de la Gaule. Ils étaient d'abord à la porte de la Sicile qui était le théâtre de la guerre, et rien ne prouve que les Carthaginois aient eu des relations commerciales avec ceux du Caucase. Ces Élysices étaient, selon Hécátée, de la race des Ligures, *εθνὸς Λιγυῶν*, et nous allons voir que les Lygies d'Hérodote appartenaient aussi au sud de la Gaule.

Scylax nous apprend que les Ligyes et les Ibères mêlés s'étendent depuis les Pyrénées jusqu'au Rhône, et au-delà du fleuve il place seulement les Lygies jusqu'à Albion (Scylax, *Peripl.*, t. I, édit. Ganl.). Cet Albion est à quatre jours et quatre nuits de navigation du Rhône et du Tibré, d'après le même Scylax ; ce qui fixe sa position à l'angle du golfe ligustique, aux environs et un peu plus haut que Genua, vers les Alpes, mais sur le littoral. Ainsi, à l'époque où écrivait cet auteur, vers 450 avant notre ère, il n'y avait pas encore de Ligures en Italie entre ce point et la Macra, où nous les trouvons du temps de Polybe.

Les Ligyes de la Gaule sud-est étaient venus de l'Hispanie, c'est ce qui résulte de divers passages d'Avienus qui nous apprend, d'après d'autres auteurs anciens qu'il copiait, que les Celtes les avaient expulsés du sud de l'Hispanie, à l'époque de la grande invasion de la Péninsule par les peuples d'origine gauloise :

*Namque Cellarum manu
Crebrisque dudum præliis vacuata sunt,
Ligures que pulsi.*

(Ora mariûm., vers 133.)

ce qui s'accorde avec ce passage de Thucydide d'après lequel les Sicanes de la Sicile avaient été obligés de quitter les bords du *Sicanus* qu'ils occupaient dans l'Hispanie, pour traverser la Gaule et l'Italie, et passer de là dans la Trinacrie (Thucyd. *De bello Pelop.*, lib. vi, 2). — Les Ligyes, poussés sans doute par d'autres peuplades qui suivaient l'invasion des Celtes, les suivi-

rent sur le sol gaulois, où nous les retrouvons au V^e siècle, d'après Scylax et tous les auteurs qui sont venus après lui. Il est vrai qu'il parait distinguer les Ligures des Ibères, lorsqu'il dit : *απο δε Ιβηρων εχονται Αιγυες και Ιβηρες μιγαδες, μεχρι ποταμου Ροδανου*, etc. — Il en est de même d'Avienus qui dit, en parlant du Rhône :

*Hujus alveo
Ibera tellus atque Ligyes asperi
Intersecantur.* (Vers 608.)

mettant ainsi l'Ibérie, ou le pays occupé par les Ibères, entre le Rhône et les Pyrénées ; mais il copie évidemment, dans cet endroit, d'autres auteurs anciens, que Strabon copiait aussi lorsqu'il nous disait qu'on donnait autrefois le nom d'Ibérie à la partie de la Gaule comprise entre le Rhône et les deux golfes gaulois. (Strabon, *Géograph.* lib. III, 4, pag. 258. Edit. Kramer). Quant aux Ligyes, ils sont, quoiqu'en disent Scylax et Avienus, d'origine ibérique. Nous avons vu qu'ils étaient venus du sud de l'Hispanie, comme les Sardons, et certainement aussi les Bebryces. C'était un nom générique qui embrassait plusieurs peuplades : 1^o les Elysices, qu'Hécatee dit expressément de la race des Ligyes ; 2^o Les Salyes au-delà du Rhône, les Nearchi, et les Libici, tous Ibères ; 3^o les Sardons, dont on connaît la fable de Pyrène, fille de Bebryce qui, violée par Hercule, se réfugia dans les forêts, où elle devint la proie des bêtes sauvages. Entre le mont Setius et le Rhône où Avienus place encore des Ligyes, les éditeurs de ce poète nous ont laissé malheureusement deux vers en blanc, sous prétexte que les lettres faisaient des mots qui n'offraient aucun sens (*sic*), et nous n'avons que ce fragment de vers qui nous aurait encore fourni le nom d'une peuplade ibérique :

Et urbs... hæcise gens ale...

Je n'en admet pas moins que les Ligures étaient Ibères, et que ceux qui après Scylax envahirent la région nord-ouest de l'Italie, entre les Alpes, la rivière Macra et les Apennins étaient venus de la Gaule sud-est. Nous savons en effet par Strabon que les Arvernes étendirent leur domination jusqu'à Narbonne et Massalie, à une époque que cet auteur ne précise point, mais qui est postérieure à Hérodote, puisque de son temps les Carthaginois enrôlaient des mercenaires dans cette partie de la Gaule pour leurs guerres en Sicile. L'établissement des Ligures en Italie est donc aussi postérieur à Hérodote; je n'entends parler que de la partie comprise entre Albion, tel que je l'ai déjà expliqué, et la rivière Macra. Leur invasion sur le versant des Alpes, entre les sources du Pô et le Tessin, est antérieure. Les preuves m'entraîneraient trop loin; j'aurai l'honneur de vous soumettre bientôt un mémoire spécial sur ce sujet, d'une grande importance pour mes Études ibériennes. Je crois pouvoir néanmoins admettre, d'après le texte de Scylax, que les Ligyes de l'armée de Sicile étaient venus de la Gaule, puisqu'il n'y en avait pas encore en Italie, avec les restrictions que j'ai posées.

Or, j'ai prouvé, en commençant, qu'à l'époque du passage d'Annibal, les Volkes Arécomikes étaient bien sur les deux rives du Rhône, mais ne pouvaient être à Nemausus, puisqu'ils passèrent sur la rive gauche avec presque tout ce qui leur appartenait, *omnibus fermé suis trans Rhodanum trajectis*. Une monnaie ibérienne nous fait connaître l'existence de cette ville à l'époque ibérique; les Ligyes étaient donc encore avant 218 à Nemausus. Il me serait facile de trouver dans cette région des noms dont l'origine ibérique me paraît évidente, je craindrais aujourd'hui que les lecteurs de la Revue ne rejettassent cette preuve, je n'en citerai donc que deux : les ruisseaux qui servent à alimenter les eaux qui traversent le pont du Gard pour venir à Nîmes portent le nom d'Eure et d'Airan; je trouve le premier

écrit *Uriæ fons*, le second est *Airanus*; les mots *ur* et *aran* signifient en basque, et par conséquent en ibère, *source* et *rivière* (Dictionn. de Poivreau, extrait par Fauriel, t. II).

Vous savez, Monsieur, qu'on trouve dans Florez une monnaie latine qui porte sur le droit une tête barbue à droite; derrière, un épi, et sur le revers un dauphin et un poisson entre la légende NEMA (Florez, t. III, tab. LXIV), et qu'une inscription, citée par Masdeu, fait aussi mention des NEMENSES, habitants de Nema (T. VI, pag. 478). Les savants espagnols ne sont pas trop d'accord sur le lieu où était située cette ville; ce qu'il y a de certain, c'est que l'inscription a été trouvée à Séville, que la monnaie porte un Dauphin, et que Nema devait être située sur le cours du Betis, puisque dans l'inscription il est question des *lintrarii* (bateliers). La monnaie latine appartient ainsi au sud de l'Hispanie. Il me semble dès-lors probable, que les Nemenses gaulois sont de la même race que les Nemenses hispaniques venus à l'époque de l'émigration des Ligyes; et comme la monnaie ibérienne ne se trouve jusqu'ici qu'en deçà des Pyrénées, je maintiens à Nemausus l'attribution de *MMY*.

COSETANI.

On connaît les nombreuses variétés de la monnaie avec la légende *CS*; elles ont été données par Velasquez, Florez, M. de Saulcy et surtout par M. de Lorichs (pl. 34, 35, 36, 37). Le docte suédois explique la légende par *Cuæstor SENatus*, et classe ces médailles à l'atelier d'Emporiæ, cinquième de la province intérieure (p. 469). Avant lui, Velasquez, lisant *Cese* ou *Lese*, sans se prononcer pour l'une ou l'autre de ces lectures, avait proposé de l'attribuer aux Cosetans ou aux Lacétans. Sestini modifiant sa première lecture et traduisant *Cise*, devait la donner à *Kissa* de Polybe, *Scissum* de Tite-Live; et cette attribution est généra-

lement admise. Cependant j'ai acquis la certitude que cette monnaie se trouve fréquemment à Tarragone et dans les environs, et une monnaie inédite qui fait partie de la collection de M. Hernandure doit changer l'attribution proposée par Sestini. Je dois la communication d'une excellente empreinte faite par ce numismatiste espagnol à l'obligeance de M. Carreros-y-Arrago de Barcelone. En voici la description :

Tête nue, imberbe, à cheveux frisés, à droite; derrière, caducée; tout au tour, grenetis.

Rf. Cheval libre broutant; au-dessus, ...; au-dessous, . — (Cuiv. pet. mod.)

Une autre légende, qui m'est aussi communiquée, porte , qui fixe désormais la signification de la lettre liée  et lui donne la valeur de CO. La légende  doit donc être lue COSET, et la monnaie attribuée aux Cosétans. Les principaux *oppida* des *Κοσηνωνι* étaient selon Ptolémée *Tarraco* et *Subur*. *Tarraco* n'eut sa monnaie particulière que sous la domination romaine ; à l'époque ibérienne, plusieurs monnaies des Cosetans doivent néanmoins lui appartenir spécialement, celles surtout qui ont pour type le cheval marin et le dauphin que l'on retrouve sur les monnaies des villes maritimes du nord-est de l'Hispanie.

AUTHÉTANS.

Cette monnaie, qui est inédite, m'a été donnée par M. Ramis-Lorda qui l'a achetée près de Figuières ; c'est la première monnaie ibérienne où le cavalier au lieu de porter la lance ou une palme, tient une enseigne :

Buste à droite, la tête nue, imberbe, à cheveux frisés; au-dessous 86—45.

Rf. — Cavalier casqué, au galop, portant une enseigne surmontée d'un sanglier; au-dessous, ♦♦↑♦♦.— Cuiv. moy. mod.

La légende du revers se traduit par *Ootoa* et je crois devoir attribuer cette monnaie aux Authétans, *Αυθητᾶνοι* de Ptolémée (lib. II, 6) qui, sans le suffixe *tan* deviennent *Αυθη*, le seul nom homophone à celui de *Ootoa*. La médaille du reste ne peut être attribuée qu'à une peuplade voisine d'une colonie grecque; elle est d'une pureté de style, d'un fini de détails, bien supérieurs aux autres monnaies ibériennes qui, comme l'on sait, sont généralement coulées, et le voisinage des Authétans, d'Emporiae, me semble la seule explication qui soit plausible de la beauté de leur monnaie. Les Latins ont traduit le nom de cette peuplade par *Ausetani*.

La légende du droit s'interprète par *Ôoky*; je serais porté à croire que c'est le nom d'un chef indigène, plutôt que celui d'une ville alliée; cependant, comme je n'ai pas encore rencontré une autre légende de chef, je ne donne que dubitativement cette attribution.

COELERINI.

Tête nue, imberbe, à droite; derrière, **IN**.

R. Taureau sur un roc, debout, la tête levée, et beuglant;
au-dessous : **ΧΙΘΥΑΑ**. — Cuivre pet. mod. (De Lorichs, planch. xx, n° 4.)

M. de Lorichs joint les deux légendes du droit et du revers et donne l'interprétation **IN VNDECIMA Officina Interioris Monetæ Denariæ**. Je dois lire sur le droit **IN**, et sur le revers *K'ioila*; au-dessous, A. Ptolémée mentionne une peuplade des Callaïques Braccares à laquelle il donne le nom de *Koilerinoi* (lib. II-6), Pline les appelle *Cælerini* (lib. III-4), et sur l'inscription de Chaves on lit *Cælerni* (Gruter, pag. 215). Cette peuplade avait, suivant le géographe grec, un *oppidum* qu'il

appelle *Koilio-briga*. La désinence *brig* est un mot celtique qui a la signification de *colline* ; en la retranchant, nous trouvons *Koilio* homophone au *K'ioila* de la légende ; je propose dès lors d'attribuer uux *Cælerini* la monnaie qui porte le nom de leur *oppidum*. J'ignore la signification de l'A placé au-dessous de la légende. Le IN du droit indique une ville alliée.

Cette monnaie appartenait donc à une peuplade d'origine celtique ; elle est pour moi un indice à ajouter à d'autres, que les peuples Celtes de l'Hispanie avaient adopté l'écriture ibérienne.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments de gratitude et de dévouement.

BODARD.

NOTE

SUR LES RAPPORTS DE L'OR A L'ARGENT

CHEZ LES ANCIENS

Les érudits qui se sont occupés de la monnaie chez les anciens n'ont réuni que cinq passages dans lesquels il est question du rapport de la valeur de l'argent à celle de l'or, et après la recherche qui en a été faite, il n'est guère permis d'espérer qu'on découvre d'autres indications de ce genre. M. Letronne¹ a rangé ces témoignages dans l'ordre chronologique, et il en a conclu à un avilissement progressif de l'or par rapport à l'argent depuis le temps d'Hérodote jusqu'à l'époque de la mort d'Alexandre.

- « Au temps d'Hérodote, dit-il, l'or s'échangeait contre 13 fois
- son poids en argent. Au temps de Socrate et de Platon, envi-
- ron cinquante ans après, ce métal ne valait plus en argent que
- douze fois son poids. Vers l'époque de la mort d'Alexandre,
- son prix avait encore baissé : car il n'était que dix fois plus
- précieux que l'argent : mais ce fut sa moindre valeur. Cent
- ans après, lors du traité entre les Éoliens et les Romains, la
- proportion des deux métaux se trouvait encore la même.
- Voilà donc, ajoute-t-il, une décroissance progressive de 13
- à 10, bien constatée par l'histoire, dans l'espace de cent cin-

¹ *Essai sur l'évaluation des monnaies grecques et romaines*, p. 106.

» quante ans environ. Elle ne peut être due qu'à la quantité
» d'or importée successivement dans la Grèce. »

Cependant, tout en affirmant l'existence de cette décroissance progressive, M. Letronne ne peut s'empêcher de conclure d'un passage de Xénophon ¹, qu'à la même époque où l'argent dans Athènes était à l'or ce que 1 est à 12, la même proportion était de 1 à 10 seulement en Asie; ce qui l'amène à remarquer que
« il ne fallut pas moins que l'intervalle d'environ soixante-dix
» ans pour que l'équilibre s'établît tout à fait entre l'Asie et
» la Grèce. »

Si le savant illustre dont je rapporte l'opinion avait eu connaissance des faits monétaires que nous avons aujourd'hui à notre disposition, il se serait vu dans la nécessité de résoudre de bien autres difficultés. De son temps, on contestait l'existence de la monnaie d'or d'Athènes: mais depuis, les exemplaires authentiques s'en sont multipliés, et la Collection nationale en possède aujourd'hui une série complète qui se compose de deux statères, un hémistatère ou drachme d'or, un quart de statère ou tribole, un diobole, un obole et un hémiobole. Le poids de ces diverses pièces offre une proportion exacte.

Le statère pèse.....	8,58	gr.	
La drachme d'or...	4,29	égal à.....	4,29 gr.
Le tribole.....	2,12	au lieu de.....	2,145
Le diobole.....	1,37	—	1,46
L'obole.....	0,73	égal à.....	0,73
L'hémiobole	0,36	au lieu de.....	0,365

Poids régulier déduit du statère.

Et quand on compare cette série d'or avec les monnaies d'argent qui doivent avoir été frappées à la même époque, on reconnaît que le rapport de 1 à 10 entre l'argent et l'or y est

¹ *Anab.*, I, 7, 14.

exactement établi. Ainsi le tétradrachme d'argent pèse 17 gr. 16. par conséquent le double du statère d'or de 8, 58 et la drachme d'argent a le poids de l'hémistatère d'or.

D'après le type de la tête de Minerve représentée sur la plupart de ces pièces et le caractère du dessin, il est impossible d'en placer l'émission plus tôt que Cimon et plus tard que Périclès. Elles ont donc été fabriquées à l'époque la plus brillante de l'hégémonie des Athéniens et dans l'âge même où vécut Hérodote. Cependant le père de l'histoire introduit expressément un calcul dans lequel l'or a 13 fois la valeur attribuée à l'argent, τὸ δὲ χρῶσιον τρισκαιδεκαστάσιον λογιζόμενον. Il est vrai que ce calcul est peu intelligible dans l'état où les manuscrits d'Hérodote nous l'ont fait connaître ¹. L'historien fait l'estimation des revenus de l'empire de Darius; il établit d'abord que l'argent perçu par le trésor pouvait s'estimer à 9,540 talents euboïques, et après avoir dit que les Indiens fournissaient en lingots 360 talents d'or, partant de cette donnée que 13 pour l'or est le multiple de l'unité pour l'argent, il estime à 4,680 talents d'argent la somme de l'or; puis il additionne ces deux sommes afin de parfaire le revenu total, et son résultat fournit 14,560 talents, au lieu de 14,220 que donnerait l'addition régulière. Aussi a-t-on proposé de lire pour les talents d'argent ὀγδώκοντα καὶ ὀκτακόσια au lieu de τεσσαράκοντα καὶ πεντακόσια; et par conséquent d'additionner 9,880 avec 4,680, ce qui donnerait en effet la somme de 14,560. Mais si la perturbation est si évidente dans les sommes énoncées, elle peut tout aussi bien s'être introduite dans l'estimation: qu'est-ce qui empêcherait alors de lire, quand il est question des talents d'argent, ἐξήκοντα καὶ ἑννακίσια au lieu de τεσσαράκοντα καὶ πεντακίσια, et de retrancher la première syllabe du mot τρισδεκαστάσιον?

¹ III, 95.

Alors le chiffre du tribut des Indiens, 360, resterait intact et ce chiffre multiplié par 6 donnerait 3,600 (τεχλίντων έξακοσίων και τρισχίλιων, au lieu de εγδώνοντα και έξακοσίων και τετρακισχίλιων), ce qui conduirait au total de 14,560. Du moment qu'il est nécessaire de changer quelque chose dans les chiffres, qu'on fasse plusieurs corrections ou qu'on se borne à une seule je ne vois pas quelle est sérieusement la différence ¹.

Mais quand bien même il n'y aurait rien à modifier dans Hérodote, du moins quant au multiple, on a droit de se demander où l'historien prend la base de son calcul. Est-ce dans la Grèce entière, l'Asie comprise? A Athènes nous trouvons de son temps la valeur comparative de l'argent et de l'or fixée par les monnaies dans la proportion de 1 à 40, et la même proportion est fournie pour une époque antérieure par les pièces qu'il est raisonnable d'attribuer à Crésus et à la monarchie Lydienne. Hérodote, qui écrivait pour tous les Grecs, parle-t-il de ce qui se passait sur un point déterminé tel que la Grande-Grèce où il s'était retiré? Ce serait alors un résultat isolé, et dont il serait interdit de tirer une conséquence générale.

Le passage de l'Hipparque offre beaucoup moins d'incertitude. Il y est dit positivement que l'or valait douze fois plus que l'argent, aucun chiffre n'est énoncé, et l'on sait que dans les manuscrits grecs, grâce au mode de numération des anciens,

¹ L'incertitude est si profonde pour tout ce que dit ou plutôt pour tout ce que disait Hérodote en cet endroit, qu'il est absolument impossible (nous en avons fait l'expérience) de tirer aucune conséquence, même probable, du calcul que l'auteur avait établi en transformant la somme des talents babyloniens en une somme équivalente de talents euboïques. La proportion de l'un à l'autre talent qui en résulte ne s'applique à aucun des systèmes monétaires de l'antiquité, et je crois qu'il faut désespérer de restituer les vrais chiffres énoncés dans le texte, jusqu'à ce que la découverte de monuments originaux ait fait connaître la valeur d'au moins un des deux talents dont Hérodote a voulu parler.

les erreurs de chiffre se produisaient très facilement. C'est en voulant corriger une de ces erreurs, qu'on aura sans doute remanié tout le chapitre d'Hérodote, tandis que le passage de l'Hipparque n'a pas dû être exposé à de pareilles altérations. Mais l'importance de ce témoignage se trouve limitée par l'observation que M. Letronne lui-même a tirée de l'Anabase ; et l'on ne peut plus même s'en tenir, comme ce savant, à la différence de la Grèce et de l'Asie, puisque les monnaies d'Athènes nous ont prouvé qu'antérieurement à Xénophon le rapport de 4 à 10 pour les deux métaux avait existé dans cette capitale. Tout au plus devra-t-on admettre qu'après la guerre du Péloponèse, le malheur des temps avait réduit énormément la masse de l'or circulant dans l'Attique, et qu'ainsi dans un intervalle d'un demi-siècle, le taux proportionnel de l'or s'était élevé de 10 à 12.

On était revenu au rapport de 10 après la mort d'Alexandre, ainsi que le prouve le passage de Ménandre rapporté par Pollux, et en s'appuyant sur le témoignage concordant de Polybe et de Tite-Live, M. Letronne convient lui-même que « cent ans après » Alexandre, lors du traité entre les Étoliens et les Romains, » la proportion des deux métaux se trouvait encore la même. »

Une observation cependant se présente à mon esprit et je m'étonne que M. Letronne ne l'ait pas faite. Dans Hérodote et dans l'Hipparque, il est question d'un rapport de *poids*, tandis que chez Ménandre et chez Polybe, on parle d'une monnaie qui valait 10 fois plus que l'argent. Un père, dans la comédie du *Dépôt* se plaint des prodigalités de son fils : « Malheureux, tu m'as dépensé la valeur d'un talent d'or que je tenais en réserve. »

Ὅλκην ταλάντου χρυσίου σοι, παιδίον,
ἔστησα τηρῶν...

et la même idée se trouve exprimée à un autre endroit de la même pièce :

Μικαῖρος; ἐκεῖνος δέκα τάλαντα κατὰφάγων,

« ce joli garçon n'a pas mangé moins de dix talents d'argent. » En dépit du mot *ἔλκν*, *pondus*, employé dans le premier passage, il importe peu que le prodigue ait dévoré en or précisément dix fois le *poids* de l'argent: il suffit que la somme absorbée ait été estimée à la *valeur* d'un talent d'or ou de dix talents d'argent.

La distinction est encore plus évidente dans les dispositions du traité de Rome avec les Étolieus, rapportées par Polybe et par Tite-Live, et surtout par ce dernier qui est le plus clair ¹: *Pro argento si aurum dare mallent, darent convenit, dum pro argenteis decem unus aureus valeret*. Les Étolieus étaient autorisés à se libérer en or au lieu d'argent, *pourvu qu'ils fournissent un statère d'or pour dix drachmes d'argent*. C'est-à-dire, si je ne me trompe, que l'or valant sans doute chez les Étolieus plus que le décuple de l'argent, les Romains ne consentaient à admettre le statère étolien que pour 10 drachmes ou 10 deniers, au lieu de 11 ou 12 qu'il devait atteindre chez les Étolieus par suite du malheur des temps.

Ces remarques induisent à penser qu'il pouvait y avoir chez les anciens une différence entre la valeur proportionnelle des monnaies d'or et d'argent et le rapport à établir entre les poids des deux métaux: c'est-à-dire que si la rareté comparative de l'or et de l'argent amenait des variations dans le prix que le commerce donnait de l'un et de l'autre, on avait pu remédier aux désordres qu'apportent ces modifications inévitables, en fixant d'une manière définitive le rapport des deux monnaies dans la proportion de 1 à 10, et en se réservant d'élever ou d'abaisser le poids des espèces ouvrées dans l'un et l'autre métal, sui-

¹ XXXVIII, 11.

vant leur rareté comparative et la préférence qui en résultait tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre.

On parviendrait ainsi à se rendre compte beaucoup mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, des notables variations de poids qu'offrent les monnaies antiques.

Car il est absurde de penser que les anciens n'aient pu atteindre à la fixité du poids de leurs flacons monétaires, dont l'irrégularité même permettait d'agir par tous les moyens pour réduire le fragment de métal à sa valeur réelle, et l'estimation de la valeur des monnaies antiques tirée d'une *moyenne* que fournit la pesée de plusieurs pièces ensemble, est une opération radicalement fausse, quoiqu'elle semble autorisée par d'illustres exemples.

On ne conteste pas pour cela qu'il existe souvent, pour la variation des monnaies, une cause bien différente. Tout gouvernement tyrannique ou dans l'embarras altère les monnaies, soit dans le poids, soit dans le titre, afin d'imposer une valeur fictive qui lui fournisse le bénéfice de la différence avec la valeur réelle. Mais ces corruptions sautent aux yeux, et d'ailleurs il est bien rare que la réduction ne s'opère pas alors sur les deux métaux à la fois. Les variations dont il est ici question portent sur les monnaies loyales, d'un titre élevé et d'un poids franc. Nous n'avons opéré que sur des espèces qui offraient cette garantie d'une administration ferme et d'une opération sincère.

Et voici le résultat auquel nous sommes arrivés.

Quand la proportion de l'or et de l'argent s'éloignait d'une manière notable du rapport de 10 à 1, on s'abstenait de fabriquer de la monnaie d'or.

Il est possible qu'à Thurium, où vivait Hérodote dans sa vieillesse, la proportion de l'argent à l'or fût en effet comme 1 est à 13. Mais aussi n'a-t-on aucune monnaie d'or de la Grande-Grèce ou même de la Sicile, qui puisse remonter jusqu'à l'époque d'Hérodote.

Sans doute, comme le texte de l'Hipparque le témoigne, les calamités de la guerre du Péloponèse avaient élevé dans Athènes le prix de l'or à douze fois plus que le poids correspondant de l'argent. Mais aussi la monnaie d'or qu'on frappait dans Athènes quand cette ville disposait des trésors de toute la Grèce, disparaît-elle avec la puissance et la prospérité de la République.

Partout au contraire où la proportion des deux métaux ne s'éloignait pas du rapport considéré comme normal, on fabriquait des espèces d'or et d'argent, et les variations de poids qu'on remarque entre l'un et l'autre métal répondaient à la hausse ou à la baisse soit de l'or, soit de l'argent comme marchandise.

Nous avons déjà vu qu'à Athènes, au plus beau temps de son hégémonie, la monnaie d'or valait exactement le décuple de la monnaie d'argent, c'est-à-dire qu'un statère d'or qui pesait rigoureusement le double d'un drachme d'argent, avait la valeur de vingt drachmes d'argent.

A Syracuse, au contraire, du temps de Denis-l'Ancien, l'argent était évidemment un peu plus commun que l'or : car le demi-statère d'or qu'on y frappait sur le pied de la monnaie attique ne pesait que 4,25 (0,04 de moins qu'à Athènes), tandis que le tétradrachme d'argent s'élevait à 17,56, dont le $\frac{1}{4}$ est 4,39 (0,10 de plus qu'à Athènes).

La monnaie d'or de Tarente où l'on suivait en partie le système d'Athènes, offre l'exemple inverse de celui de Syracuse. L'or y était plus commun et à meilleur marché que l'argent. Nous y trouvons des statères d'or qui s'élèvent au même taux que ceux d'Athènes, 8,58, tandis que les didrachmes d'argent les plus anciens n'atteignent que 8,15 (0,14 de moins qu'à Athènes) et les plus récents descendent à 7,95, 7,80 et même 7,65 (0,34, 0,49 et 0,64 de moins qu'à Athènes).

Philippe de Macédoine, quoique bien pourvu de métaux,

et pouvant par la haute valeur de ses monnaies s'assurer la faveur commerciale sur les marchés de la Grèce, était pourtant mieux fourni en argent qu'en or; car s'il fabriquait des statères du système attique, qui s'élevaient à 8,59 (0,01 de plus qu'à Athènes), il émettait en même temps des tétradrachmes de 14,40, dont le quart est de 3,60, c'est-à-dire qu'il employait pour la monnaie d'argent le système asiatique, où la drachme ne s'élève pas communément au-dessus de 3,50, assurant ainsi à ses espèces un avantage de 0,10 par drachme.

Sous son fils, au contraire, l'affluence des richesses de l'Asie avilit sensiblement la valeur de l'or; à l'exploitation des mines d'or de la Thrace répondit l'abandon progressif des mines d'argent de Laurium. L'argent tendit donc à devenir plus rare, à mesure que l'or devenait plus commun, et de là la proportion nouvelle des monnaies d'Alexandre. Le double statère de ce prince s'élève à 17,24, le statère à 8,62, dont la moitié est 4,31 (0,02 de plus qu'à Athènes) tandis que le tétradrachme d'argent ne monte qu'à 17,20 dont le $\frac{1}{4}$ est 4,30 (0,01 seulement de plus qu'à Athènes). En somme, comme il faut tenir compte d'un frais plus considérable pour l'argent que pour l'or, on doit conclure qu'à l'époque d'Alexandre l'équilibre s'était à peu près rétabli entre les deux métaux. Mais Alexandre donnait à sa monnaie une plus-value proportionnée à sa propre puissance.

Tout ce qui concerne la monarchie des Lagides se trouve exposé dans le nouveau mémoire de mon fils, et c'est pourquoi j'omets ici entièrement les considérations qui s'y rattachent. Quant aux Séleucides, on trouve dans les premiers temps de cette dynastie toute la régularité désirable. Le statère d'or de Séleucus I^{er}, au R^g. de Bucéphale, pèse 8,58 exactement comme celui d'Athènes: le tétradrachme du même prince, de 17,20 (dont le $\frac{1}{4}$ est 4,30) dépasse légèrement la monnaie attique correspondante. Dès Antiochus II, Théos, les plaies faites à la

monarchie par la défection de l'Orient font sentir leur influence. Le statère ne pèse plus que 8,52, le tétradrachme descend à 16,85 ($1/4$ 4,21). Le règne de Séleucus II a pour résultat un statère de 8,50, mais le tétradrachme se relève à son ancien poids de 17,20, ce qui indique un écart assez considérable entre l'or et l'argent. Sous Alexandre Bala, bien que le tétradrachme attique fût tombé à 16,15, le statère d'or conserve son poids de 8,50. Il est probable que les secours de l'Égypte avaient rétabli l'abondance du métal le plus précieux dans le camp de ce prétendant à la couronne des Séleucides.

Il est curieux d'aller chercher l'application de ces règles dans l'extrême Orient, au sein des monarchies démembrées de l'empire d'Alexandre. La mauvaise administration d'Antiochus II se traduit dans la Bactriane par un tétradrachme de 15,68 seulement : mais les ressources dont disposait Diodote permettent à cet usurpateur de frapper un statère de 8,60, égal à ceux d'Alexandre, et qui témoigne ainsi de l'affluence de l'or dans le camp des rebelles. Euthydème, l'un des successeurs de Diodote, était loin d'avoir conservé une situation aussi favorable ; mais pourtant il avait à sa disposition plus d'or que d'argent, car son statère s'élève encore à 8,25 ($1/2$ —4,125), tandis qu'un de ses tétradrachmes, un peu défigurés, il faut en convenir, par le frai, ne pèse que 15,93 ($1/4$ —un peu moins de 4,00). Nous n'avons d'or ni d'Eucratide, ni d'Hélioclès : mais on voit par le tétradrachme du premier, 16,65, et celui du second, 16,75, qu'ils jouissaient d'une plus grande prospérité qu'Euthydème. Le monarque grec de l'Inde, Agathocle, a un tétradrachme de 16,45 et une drachme de 4,10. Si l'or qu'il a dû frapper nous était parvenu, ce métal offrirait nécessairement, à cause de son abondance, une proportion inférieure au rapport de 1 à 10.

L'exemple le plus curieux du rapprochement des deux mé-

taux est, fourni par les médailles de Panticapée. L'or de la Scythie affluait dans cette colonie athénienne, et l'avilissement devait en être considérable par comparaison avec l'argent. En effet, nous trouvons à Panticapée un statère qui dépasse légèrement 9,00, ce qui fournit une drachme d'or de plus de 4,50. Par contre, le poids de l'argent descend énormément à la même époque; les monnaies de ce métal gravées par les artistes auteurs des statères d'or, ne fournissent pour le tribole que 1,90 et pour la drachme que 3,45. Admettons que cette dernière pièce, quoique bien conservée, ait plus perdu qu'elle ne le devait, par des causes qui nous échappent, il n'en resterait pas moins constaté que la drachme d'argent pesait 0,49 de moins qu'à Athènes et le statère d'or 0,21 de plus, ce qui met le rapport de l'or à l'argent dans les environs de 1 à 8 1/2¹.

Un précieux passage de Démosthène (*adv. Phorm.*, p. 914), donne la preuve que la drachme d'argent correspondante à l'athénienne dans les villes du Bosphore Cimmérien était même inférieure à 3 gr. 45 vers l'époque de l'expédition d'Alexandre en Asie. C'est dans le temps immédiatement antérieur que se place avec vraisemblance l'émission de la plus grande partie des cyzicènes, la ville de Cyzique étant bien placée pour obtenir l'or à bon compte sur le marché de Panticapée et pour le faire circuler avec une bien plus forte valeur chez les Perses, c'est-à-dire sur le pied d'une double darique d'or; aussi prenait-elle soin de dissimuler son autonomie sur ces pièces, afin de ne pas choquer la vanité des autorités achéménides. Or Démosthène dit expressément que, vers 335, le *statère de Cyzique* valait dans le Bosphore 28 drachmes attiques : ὁ δὲ Κυζικηνὸς (στατήρ) ἐδύνάτο ἐκεῖ εἶκοσι καὶ ὀκτὼ δραχμὰς Ἀττικὰς.

¹ On ne peut guère songer à faire de la drachme de 3,45 une drachme asiatique, le tribole en fournissant une de 3,80.

Le statère de Cyzique pesant communément 16 gr. 00, et correspondant ainsi à 2 statères attiques de 8 gr. chacun seulement, inférieur, par conséquent, de $\frac{1}{9}$ aux statères de Panticapée: Si l'on multiplie par 40 3 gr. 38, diminués de $\frac{1}{9}$, c'est-à-dire 3,045, on obtient un total de 120 gr. 18, qui ne diffère que par une fraction insignifiante de la drachme attique ordinaire de 4 gr. 29, multipliée par 28 (120,12). D'après ce calcul, le rapport de l'or à l'argent était en ce pays d'un peu plus de 7 à 1¹.

Une contrée qui devait, pour l'affluence de l'or, rivaliser avec les colonies du Palus-Méotides, tout en jouissant d'une plus grande abondance que ces dernières sous le rapport de l'argent, c'était la Cyrénaïque. Si d'une part les communications avec l'intérieur de l'Afrique y faisaient affluer la poudre d'or, de l'autre, le haut prix auquel on vendait le silphium aux Grecs avides de ce condiment, attirait une masse d'argent considérable. Aussi, dès les premiers temps de l'usage de la monnaie, nous voyons l'or et l'argent ouvré dans la Cyrénaïque offrir un excédant sur le reste des gouvernements grecs. Le double statère de style primitif, nouvellement acquis par la Collection nationale, pèse 17,38, dont le quart 4,345, offre une drachme attique supérieure de 0,035, même au demi-statère d'Alexandre. Un tétradrachme d'argent de la même époque, pesant 17,18 (dont le quart est 4,295), dépasse à peine les pièces correspondantes du même taux à Athènes; mais nous avons un

¹ M. Boeckh, dans la seconde édition (1851) de son *Économie politique des Athéniens* (t. I, p. 37), a cru, d'après le *discours contre Phormion*, que l'or valait à Panticapée quatorze fois plus que l'argent. Nous avons discuté cette opinion dans un travail particulier qui vient d'être soumis à l'Académie des Inscriptions, et nous espérons avoir démontré clairement que le texte de Démosthène est d'accord, avec les autres indications, pour établir le cours excessivement bas de l'or à Panticapée.

tétradrachme ancien plus pesant chez les Evespérites, et comme la comparaison de la monnaie des différentes villes de cette contrée oblige de reconnaître qu'il existait un système commun dans la Cyrénaïque, la comparaison de cette pièce du poids de 17,34 ($1/4 = 4,335$) avec le double statère de Cyrène, montre que l'abondance de l'argent était presque égale à celle de l'or dans le temps où le *silphium de Battus* désignait proverbialement l'excès de la richesse.

Il devient, après cela, difficile d'observer la proportion des deux métaux en suivant les diverses époques de l'histoire des Cyrénéens. Les émissions de l'or sur nos tablettes correspondent rarement à celles de l'argent. Cependant nous pouvons distinguer l'exécution simultanée de statères et de drachmes du système asiatique, au caractère du dessin qui est l'ancien style arrivant à la limite du style intermédiaire, et aussi à la disposition du revers où la tête d'Ammon est placée au milieu d'un cercle, inscrit lui-même dans un carré. Le demi-statère d'or de ce caractère, frappé à Cyrène, a de poids 3,46. La drachme correspondante de Barcé, un peu usée, il est vrai, ne pèse que 3,36. Celle des Evespérites est encore au-dessous ; la mieux conservée ne s'élève qu'à 3,24. A ces diverses pièces répond un tétradrachme attique de Barcé, d'une conservation médiocre, pesant 17,06 ($1/4 = 4,265$). Dans le système harmonique suivi par Darius et Xerxès, système dont mon fils s'est occupé d'après mes notes, la drachme attique valait 4,32 et la drachme asiatique 3,24. Il semble qu'à l'époque de la grande lutte contre les Perses, les Cyrénéens aient voulu se mettre en rapport avec ce système complexe, tout en offrant aux Phéniciens un avantage marqué sur la monnaie des Perses qui les soldaient sur le pied de la drachme à 3,24 (or de Cyrène : 0,22 de plus ; argent de Barcé : 0,12 de plus ; argent des Évespérites : égal) et de plus en forçant le poids de l'or, ce qui prouve que dans ce temps

l'or était plus abondant que l'argent dans la Cyrénaïque : les Grecs n'avaient pas le loisir d'acheter beaucoup de silphium.

L'abondance des métaux précieux se maintint longtemps à Cyrène. Un tétradrachme du style de transition, sans doute contemporain de la guerre du Péloponèse pèse 17,34, dont le quart, 4,335, fournit une drachme équivalente à la vieille drachme des Evespérîtes. Un statère qui semble de quelques années seulement antérieur à Alexandre, pèse 8,63, ce qui donne une drachme d'or de 4,315, supérieure de 0,005 à celle d'Alexandre. Mais plus tard, par l'effet des discordes civiles et de la diminution des produits du silphium, signalée par les auteurs de l'antiquité, le taux de la monnaie descendit rapidement. Un demi-statère d'or attique contemporain d'Alexandre ne fournit plus que 4,26. Des tétradrachmes du système asiatique, des années qui précèdent la domination de Ptolémée, offrent un poids de 13,38 à Cyrène et à Barcé ($1/4 = 3,36$; 0,14 de moins que le poids légal d'Aryandès et de Ptolémée Soter). Après les Lagides, les Cyrénéens ne reviennent à l'indépendance que pour manifester leur pauvreté. Le didrachme attique ne pèse plus alors que 7,77 ($1/2 = 3,885$) et il tombe à 7,71 ($1/2 = 3,855$) sous la confédération (KOINON) qui annonce l'approche des Romains.

Il serait intéressant de savoir comment les choses se sont passées, par rapport à la question qui nous occupe, sous les satrapes de la Carie, nominalement soumis au roi de Perse. Malheureusement, le seul de ces satrapes dont nous ayons de la monnaie d'or, Pixodare, montre par son didrachme asiatique de 6,92 ($1/2 = 3,455$) qu'il en était revenu au taux le plus généralement adopté de 3,50. Son diobole attique de 1,43 ($1/2 = 0,715$), son hémiobole de 0,36, offrent la même conformité avec ce qui se passait le plus communément dans la Grèce, et c'était sans doute une conséquence de son alliance avec les

Macédoniens. Mais en comparant le didrachme de 6,92 émis par Pixodare avec la drachme de Mausole pesant 3,74, on s'aperçoit que ce dernier prince, dont les richesses furent aussi proverbiales que celles des rois de Cyrène, avait offert aux autres nations l'attrait d'une drachme asiatique généralement supérieure à celles qui pouvaient passer pour les plus pesantes : car celles de Philippe ne s'élèvent qu'à 3,60 (en excédant de 0,10 le poids ordinaire), et les tétradrachmes de Mausole de 15,17, donnent une drachme encore supérieure à celle que fournit l'unité isolée, c'est-à dire 3,79 (0,29 de plus que le poids ordinaire). A la même époque, Rhodes confédérée avec les rois de Carie, émettait des tétradrachmes asiatiques de 14,82 ($1/4 = 3,705$). Phthontopatès, étroitement uni aux Perses, et qui semble s'être efforcé de rappeler Mausole, en frappait de 15,00 ($1/4 = 3,75$) et Hydrieus, successeur immédiat de l'époux d'Artémise, se maintenait pour les mêmes pièces à 14,78 ($1/4 = 3,666$). Si ces princes avaient eu à leur disposition autant d'or que d'argent, leur monnaie, dans le premier de ces métaux, aurait presque égalé pour le poids celle de Panticapée. Mais on n'en connaît jusqu'ici aucun échantillon, et peut-être cela tient-il uniquement à ce que Mausole, ses alliés et ses successeurs immédiats, payaient l'or comparativement beaucoup plus cher que l'argent. En effet, la Carie et les îles de ses côtes, de même que la Lycie et la Pisidie, nous fournissent des monnaies d'argent en abondance, sans que nous voyons y paraître la monnaie d'or. Les Rhodiens en frappèrent, mais à une époque où déjà leur drachme asiatique ne valait plus que 3,345, et la proportion de l'or était encore plus faible : la drachme asiatique n'y était alors, dans ce métal, que sur le pied de 3,335, et l'attique pesait seulement 3,94.

Nous avons parlé des Éoliens à propos du traité que les Romains leur imposèrent l'an 189 avant J.-C. Le statère d'or

frappé par cette confédération est bien plus ancien : il remonte certainement à l'époque des premiers successeurs d'Alexandre. Son poids est de 8,38, ce qui fournit une drachme de 4,19 (0,10 de moins que lors de la grandeur d'Athènes). Le tétradrachme du même temps pèse 17,00, dont le quart est 4,25; dès-lors le prix de l'or comparativement à l'argent dépassait déjà le rapport de 10 à 1. Vers le temps de leurs démêlés avec les Romains, les Etoliens frappaient des drachmes babyloniennes de 5,30, ce qui dans le rapport :: 5 : 4 (qui est celui de la drachme babylonienne à la drachme attique) donnerait une drachme attique de 4,24. Leur monnaie d'argent n'avait donc guère varié, mais l'or avait dû devenir encore plus rare qu'à la première époque, puisqu'on n'en trouve pas qui convienne à ces derniers temps, et c'est ce qui explique pourquoi la condition imposée par les Romains et rapportée ci-dessus, était onéreuse à la confédération Étolienne.

Vers l'époque où les Etoliens cédaient à la puissance de Rome, les rois de Pergame exerçaient encore dans l'Asie-Mineure une influence prépondérante. Un statère d'or de Lampsaque qui peut remonter au III^e siècle avant notre ère, pèse 8,40, dont la moitié est de 4,20. La monnaie d'or qui, avant les campagnes du conquérant macédonien était tombée à 4,00, après s'être relevée à 4,31, lorsque les villes de l'Asie frappaient des espèces au nom d'Alexandre, était donc notablement retombée. Les villes de l'Ionie, sous l'apparence de liberté que leur laissaient les rois de Pergame, maintenaient leur monnaie d'argent à peu près au même taux. Un beau médaillon de Magnésie fournit 16,60 dont le quart est 4,15. Le même taux était commun aux rois de Bithynie, et les *τεχνίται διονυσιακοί* frappaient, sur une donnée analogue, des tridrachmes de 12,40 à 12,55, connus sous le nom de *cistophores*. Mais les rois de Pergame eux-mêmes s'assuraient l'avantage, en frappant des tétra-

drachmes de 17,12 ($1/4 = 4,28$), dont le taux rappelait la belle époque du monnayage des Athéniens.

M. Letronne, qui croyait ne devoir rencontrer sur les cartons des monnaies dites consulaires que des pièces conformes au système habituel des Romains, resta confondu de la différence qu'offrent avec les autres *aurei* de la République les espèces d'or attribuées à la famille *Veturia*. J'ai démontré depuis longtemps ¹ que ces monnaies avaient été frappées dans la Campanie, pendant la guerre contre les Samnites, et pour subvenir aux besoins de l'armée romaine. L'*aureus*, ou plutôt le statère, pèse 6,85, et le demi-statère 3,45. On voit par les médailles d'ancien style de Capoue, de Naples et de Nola, que la drachme asiatique de 3,50 s'était introduite de bonne heure dans cette partie de la Grande-Grèce. Un didrachme de Naples de style archaïque, qui a un peu perdu par la circulation, pèse 6,95. L'or correspondant émis par les Romains offre un certain affaiblissement qui n'est point de nature à nous étonner, eu égard à l'époque, et parce que l'or ne dût jamais être comparativement très commun dans cette partie de l'Italie,

Dans la dernière guerre civile, quand Brutus et Cassius mirent à profit les trésors de la Thrace, on vit encore se produire des faits monétaires du genre de ceux que nous avons rapportés jusqu'ici. Les statères d'or avec la légende ΚΟΣΩΝ pèsent 8,30, dont la moitié est 4,15. Les tétradrachmes au nom d'ÆSILLAS fournissent un poids de 16,40, dont le quart est 4,10. L'or était donc au moins aussi commun que l'argent dans le camp des défenseurs de la République, et c'est ce qu'on aurait pu inférer d'avance du passage d'Appien, dont mon fils a fait un heureux usage ².

¹ V. la *Revue Numismatique*, 1844, p. 190 et seq.

² V. la *Revue Numismatique*, 1852, p. 330.

Dans la monnaie romaine, avec un système différent, nous allons rencontrer l'application de la même règle.

L'an 547 de Rome, 207 avant J.-C., peu de temps après la prise de Syracuse, de Tarente et de Carthagène, c'est-à-dire quand la fortune des Romains eut acquis un ascendant définitif sur l'ancien monde, les richesses ayant commencé à affluer dans Rome, on y frappa pour la première fois de la monnaie d'or dont le poids égalait 2 deniers d'argent et demi, et à laquelle on attribua la valeur de 25 deniers. Sans doute le motif qui avait déterminé à s'écarter du système des Grecs, c'est que le denier, qui n'était à l'origine, 62 ans auparavant, que la drachme attique affaiblie, s'était encore amoindri pendant les épreuves terribles que les Romains avaient eues à traverser; 25 deniers équivalaient d'ailleurs à 400 sesterces, et c'était en sesterces que les Romains avaient l'habitude de compter. Une pièce d'or qui n'aurait valu que 20 deniers d'argent n'eût répondu ainsi qu'à 80 sesterces, ce qui aurait offert une base de compte moins commode. Mais si le denier chez les Romains de la République continuait de rester dans le voisinage de la drachme grecque, l'*aureus* qui aurait dû peser constamment plus que le *statère*, offrait au contraire un poids constamment plus faible. (Exemples : *Gens Cornelia* : C. Lentulus, 7,65. — *Vibia* : Tête de Minerve, 8,05. — *Cornuficia* : 7,85). Il faut en conclure que malgré l'accroissement des richesses de Rome, l'or y fut presque toujours comparativement plus rare que l'argent, et que le rapport des deux métaux ne cessa guère d'être voisin de celui de :: 1 : 12.

Les partisans de la République réfugiés à Cyrène pendant le Triumvirat, firent frapper par leur chef, Q. Cornuficius, une monnaie d'or que nous venons de citer, et qui pèse 7,85. Dans la proportion :: 1 : 10 le denier d'argent correspondant ne devrait peser que 3,14; tandis que celui qui nous est parvenu a de poids 3,70, ce qui fournit en gros pour les deux métaux le rapport :: 1 : 12.

Sous Auguste, l'*aureus* avait encore à peu près le même poids qu'à la dernière époque de la République. Les exemplaires à fleur de coin de cette monnaie pèsent 7,80. Le denier correspondant devrait être de 3,12; nous le trouvons au contraire sur le pied de 3,70, c'est-à-dire, sauf $\frac{1}{3}$ de centigramme, exactement dans le rapport de :: 1 : 12 pour les deux métaux.

Nous ne recherchons pas ici quelles furent les causes qui, sous l'empire Romain, affaiblirent le poids de la monnaie d'or et d'argent. Mais quelle que fût cette réduction, le rapport de la valeur des deux autres métaux continuait d'être à peu près le même. Un *aureus* à fleur de coin de Marc-Aurèle, pesant 7,20, exigerait dans le rapport :: 1 : 10, un denier de 2,88, mais le denier d'argent du même prince s'élève à 3,43, et ce résultat conclut encore, sauf 0,03, au rapport :: 1 : 12. Nous l'avons déjà dit, quant à l'abondance de l'or, les Romains furent moins bien traités que les Grecs. La monnaie des rois du Bosphore nous prouve que l'or de la Scythie n'était plus alors exploité avec le même succès que du temps des colonies athéniennes du Pont-Euxin. La Thrace ne fournissait plus rien, et les mines de la Pannonie, comme les lavages de la Gaule, n'offraient qu'une compensation incomplète à ce grand déficit.

Mais soit qu'il s'agisse d'une proportion de 1 à 10 comme chez les Grecs, ou de 1 à 12 comme sous les Romains, on voit que la règle observée était la même, c'est-à-dire qu'on augmentait ou qu'on diminuait légèrement les pièces de l'un ou de l'autre métal, afin de conserver dans l'usage de la vie le rapport de valeur infiniment commode, 20 drachmes pour un statère chez les uns, 25 deniers pour 1 *aureus* chez les autres.

Serait-il donc vrai que l'antiquité, par l'application d'un principe d'une simplicité parfaite, ait échappé à la cause la plus puissante des perturbations monétaires dans les temps moder-

nes ? Qu'elle n'ait, ni comme nous, prétendu régler définitivement le rapport de l'argent à l'or, ni comme plusieurs de nos voisins, cherché la fixité monétaire dans l'un ou dans l'autre de ces métaux, mais qu'elle ait assuré la durée de la valeur comparative des espèces, tout en suivant le mouvement commercial qui s'opère inévitablement sur les deux métaux, suivant leur rareté ou leur abondance réciproque ? La fabrication des monnaies ne coûtait guère aux anciens, le profit ordinaire en couvrait les frais. Quand le change avait établi un nouveau rapport entre les pièces d'or et celles d'argent, on n'avait pas besoin de décrier les anciennes espèces : on opérait une refonte à laquelle les particuliers devaient concourir, en vue du rétablissement de l'équilibre des valeurs, et le bas prix de la main d'œuvre des artistes rendait facile et peu coûteux l'exécution de nouveaux coins et, au besoin, l'établissement de nouveaux types. Nous savons d'ailleurs, au moins pour ce qui concerne les Romains, que, lorsqu'il s'agissait de sommes considérables où figuraient de toute nécessité des pièces de diverses époques, on procédait toujours par le moyen de la pesée.

Tout ce que nous pouvons dire de cette explication des variations pondérales de la monnaie des anciens, c'est que partout où nous l'avons essayée, elle nous a fourni des résultats satisfaisants et conformes aux données de l'histoire. Nous souhaitons vivement que tous ceux qui s'occupent des mêmes questions vérifient à leur tour les conclusions auxquelles nos remarques nous ont conduit.

CH. LENORMANT.

NOTICE

SUR

QUELQUES MONNAIES BRETONNES INÉDITES¹

(Pl. 1.)

Malgré les nombreuses découvertes dont s'est enrichie, dans ces derniers temps, l'histoire monétaire de Bretagne, il reste encore beaucoup à faire pour placer ce pays au rang qu'il doit occuper parmi les autres provinces, au point de vue numismatique.

Assez heureux pour avoir rencontré quelques monnaies inédites, je m'empresse de les signaler aux numismatistes qui voudront s'occuper de notre riche et intéressante monographie bretonne.

¹ N'ayant pas vu ces pièces en nature, nous laissons à leurs possesseurs et à l'auteur de cette Notice toute la responsabilité de l'exactitude des empreintes, de la solidité des attributions et des considérations historiques qui les appuient. Nous avons même hésité à faire cette publication dans la Revue, parce que nous savons que plusieurs numismatistes distingués élèvent des doutes, principalement sur les deniers attribués à Erispoë, ainsi qu'à Alain I^{er}. Sur l'un, dont l'époque semble bien reculée, le monogramme du prince est douteux; l'autre est aussi éloigné des types bretons que rapproché de celui de Châteauroux (Déols, DE DOLIS). Nous accueillerons volontiers les observations de nos collaborateurs sur ces deux pièces et sur les autres qui sont décrites dans cette Notice.

E. C.

N° 4. $\overline{RP}$. Monogramme de Pépin avec trait abrégatif.
PiPinus ReX Francorum.

$\overline{R}$. $\overline{N\dot{A}}$. initiales de la ville de Nantes.

Denier d'argent; poids : 20 gr. (Ma collection).

J'attribue à Nantes cette curieuse monnaie trouvée aux environs de Josselin (Morbihan). Pépin, comme on le sait, vint en 753, prendre Vannes et réduire la Bretagne qui refusait les tributs imposés par les rois mérovingiens. Maître de la Bretagne, par droit de conquête, il a dû exercer, comme les rois francs, les droits régaliens et frapper monnaie à son effigie.

Il existe, je le sais, un denier de Pépin, portant au revers les lettres NR et attribué par M. Conbrouse, dans son catalogue raisonné des monnaies françaises, à Narbonne. Ce denier, portant les initiales HA, ne peut être attribué à la même ville et je crois qu'il peut être revendiqué par Nantes. Le lieu de la trouvaille vient encore à l'appui de mon opinion.

N° 2. Légende barbare, présentant les lettres retournées, mais se lisant cependant de gauche à droite : $\overline{B}$ $\overline{R}$ ITTONVN $\overline{A}$ (BRITTONVN.R). Dans le champ, groupées en monogramme et à l'imitation des deniers carlovingiens, toutes les lettres du mot ERSPOE, ou si l'on veut suivre le nom latin, les cinq premières lettres d'ERSPOgius, ce qu'on peut facilement reconnaître après un léger examen. — La lettre E, reconnaissable au premier abord, est totalement séparée du reste de la légende et tient la place du K sur les deniers au monogramme carolin de la seconde race. La lettre R se présente retournée comme dans la légende ($\overline{R}$). La queue de cette dernière lettre forme la tête de l'S qui est séparé de l'E par un point carré. La lettre P peut se prendre également dans sa position naturelle ou retournée, car l'O bien apparent forme les deux panses. Enfin la lettre E se prend de nouveau comme dans tous les monogrammes où la même lettre sert plusieurs fois.

Ŕ. REDONISCIVT. Croix cantonnée de deux croissants. Denier de bas argent; poids: 48 gr. (Coll. de M. Aussant, à Rennes).

Erspoë ou Erispoë succéda en 851 à Nominoë, son père, qui avait forcé Charles-le-Chauve à le reconnaître en qualité de roi de Bretagne. Digne héritier du restaurateur de la monarchie bretonne, il força par sa valeur l'empereur à le reconnaître, et ce dernier sollicita même pour son fils Louis la main de l'héritière de Bretagne. Le poignard de Salomon mit fin aux négociations.

Cette disposition des lettres de la légende du droit n'est pas unique dans la numismatique de cette époque et on la rencontre sur quelques deniers de Charles-le-Chauve. La forme de l'R retourné qui termine la légende, et dont la panse non fermée offre la forme d'un croissant, n'a rien qui doive étonner à une époque aussi barbare, et ce croissant figurant la panse se retrouve même sur quelques monnaies qui lui sont bien postérieures, les Etienne de Penthievre qui présentent presque tous la lettre h avec la panse retournée (p) ¹. La lettre E du monogramme et la légende du revers ont une position naturelle, mais on le doit attribuer à la présence du modèle que l'artiste avait sous les yeux, les deniers de Charles-le-Chauve sortis de l'atelier de Rennes courant en doute encore à cette époque.

N° 3. ALAMNVS. Croix dans un grenetis très grossier.

Ŕ. REDONIS. Dans le champ, étoile à 5 pointes.

Denier d'argent. Poids : 46 gr. 4½ (Coll. de M. Aussant).

Ce denier, bien que signalé par M. de Barthélemy dans son Manuel de la Numismatique du moyen-âge, n'a jamais été publié. Le possesseur l'attribue à Alain IV, dit Barbe-Torte, qui, en 938,

¹ Je possède un denier au type de Dreux dont le B de la légende du droit (PRIT) présente la même singularité.

posséda toute la Bretagne, et mourut en 952. En effet, si l'on considère la fabrique barbare de cette monnaie, la grandeur du flacon, la forme large et écrasée des lettres qui distinguent les dernières monnaies carlovingiennes et l'orthographe du mot **ALAMNVS**, on peut facilement lui assigner une époque aussi reculée.

L'étoile qui caractérise ce denier se voit, il est vrai, sur quelques deniers de Déols, contemporains de Philippe-Auguste, mais on n'en pourrait tirer, je crois, aucun rapprochement, sinon que la Bretagne et les seigneurs de Déols ont copié le même modèle. Les lettres sont beaucoup plus grêles, mieux formées, et le flacon moins élargi ; d'ailleurs les chartes de cette époque portent toutes, non **ALAMNVS**, mais **ALANVS**, comme les deniers attribués à Alain VI. Cette étoile se rencontrant sur un denier d'Eudes-l'Ancien, sire de Déols, publié par M. Poey-d'Avant, pl. viii, n° 4, et Eudes étant contemporain d'Alain V, qui régna de 1008 à 1040, on pourrait, je pense, l'attribuer à ce prince avec plus de certitude.

N° 4. **IOHES.DVX**. Entre deux grenetis : croix anglaise, divisant la légende.

✠. — **BRITANIE**, autour de l'écusson carré de Dreux, brisé d'un quartier à 5 mouchetures d'hermines posées 2, 1, 2. Billon ; poids : 17 gr. (Ma collection).

Cette forme carrée de l'écu fait exception dans les monnaies bretonnes et doit être considérée comme une transition entre l'écu rond et l'écu triangulaire des monnaies signées, attribuées à Jean I^{er}. Son émission a dû être assez courte, car c'est jusqu'ici la seule monnaie signalée à ce type.

Ce denier est sans doute postérieur à l'an 1252, époque où Jean alla en Angleterre pour le mariage de son fils avec Béatrix, fille du roi Henri III. Il en rapporta sans doute ce type de la croix anglaise qui apparaît pour la première fois sur les monnaies bretonnes.

N° 5. 1° Légende. KOL'S.BRT'hO DuX, en 3 lignes, dans un grenetis.

2° ★ mOnETA:DVPLEx:ALBA.

Le tout dans une bordure à 13 lobes fleurdelés et séparés par des I évidés ou molettes aux 2° et 3°.

R̄. +KAROLuS+DEI+GRA. Croix cantonnée de 2 étoiles.

Autour : +BnDICTV: SIT: nOmE: DnI: nRI: DnI: HRV XPI.

Billon. Poids: 54 gr. 1/2 (Coll. de M. Aussant).

Gros de Charles de Blois, imitation du gros blanc à l'étoile du roi Jean, donné par Le Blanc; il doit être postérieur à l'an 1359, époque où commença l'émission de cette monnaie.

Le gros de Jean a été copié par Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, pour son comté d'Evreux et a été publié par la Revue numismatique, année 1843, page 112.

N° 6. +: IOhES: DVXBRI: . Croix anglaise divisant la légende, cantonnée d'une hermine au 2, et de 3 besants posés 2-1, à chacun des autres quartiers.

R̄. +: COESES: RICHemOT: . Champ semé d'hermines posées 2, 3, 2.

Argent : Poids: 34 gr. (Ma collection).

Ce demi-gros ne peut convenir, ce me semble, qu'à Jean IV, attendu la présence de la croix anglaise et des besants qu'on remarque sur quelques-unes de ses monnaies. Il me paraît le prototype de ces blancs au champ semé d'hermines, frappés vers la fin de son règne. Par son titre et son assez bonne exécution, cette monnaie me paraît avoir été émise à l'époque où la Bretagne commençait à oublier les longues guerres qui la déchirèrent et où la misère des deux partis qui se la partageaient forçait de frapper des espèces de mauvais aloi et de cuivre presque pur.

N° 7: + IOhA nE: BRITONV. DVX m dans un double entourage à 6 lobes.

℞. +2IT.nOmE.DnI.BnCDICTV. Croix pattée.

℞. Poids: 22 gr. 1/2 (Ma collection).

Cette monnaie est la seule que je connaisse, parmi celles que l'on peut attribuer à Jean IV, qui porte le titre de comte de Richemond, restitué au duc vers 1385, par le roi d'Angleterre. Ce gros, sans date, a été frappé à cette occasion.

Demi-blanc frappé à Morlaix, comme l'indique la lettre monétaire m. Cette lettre, qui est également l'initiale de Saint-Malo, ne peut cependant s'appliquer à cette ville, car on sait que ses évêques, seigneurs du lieu, jouissaient de grandes prérogatives et qu'ils ne souffrirent que rarement la présence du duc dans leurs murs. Morlaix, selon dom Morice et selon la chronique de Saint-Brieuc, battit souvent monnaie pendant les guerres de Blois et de Monfort, pour le dernier de ces partis. Cette ville a pu très bien continuer de forger des monnaies quand la Bretagne fut pacifiée. Il y avait encore, il y a quelques années, une tour située près l'une des portes de Morlaix et appelée la *tour d'argent*.

Le blanc au même type est parfaitement connu et a été jusqu'ici attribué à Jean IV; j'attribuerai donc ce demi-blanc à la fin du règne de Jean IV, bien qu'il pût être revendiqué par Jean V pour les premières années de son règne, puisque M. Poey-d'Avant a publié à ce type un blanc de Fougères qui, comme on sait, ne fut réuni au domaine du duc que sous Jean V.

N° 8. ★FRACI2CV2:FRANCORON: Écu de France surmonté d'une couronnelle, accosté d'un lis et d'une hermine couronnés.

℞. +FRAI...I2CV8:FRANCORVMCR. Croix égale, bifurquée vers les extrémités, cantonnée de 2 F et de 2 hermines couronnées, les hermines aux 1^{er} et 2^e cantons.

Blanc de billon. Poids: 49 gr. (Collection de M. Renault).

Cette monnaie, qui au premier abord semble rentrer dans la

catégorie des blancs de François I^{er} frappés en Bretagne, offre dans la légende plusieurs particularités au sujet desquelles on voudra bien me permettre quelques réflexions.

Les blancs de François I^{er}, frappés en Bretagne et à ce type, dont les variétés sont nombreuses, preuve d'un monnayage non interrompu et d'un changement de coin fréquent, portent tous en légende: FRANCISCVS. FRANCOR. REX. BRITANIE-DVX et au revers SIT. NOMEIN, etc. Celui dont il est ici question ne porte au droit que FRANCISCVS. FRANCORON. REX et cette même légende se trouve répétée au revers où les lettres CTV, finales de BENEDICTV, remplacent le mot REX. Sa répétition sur chaque face de la monnaie doit-elle être attribuée à une erreur du graveur, ou faut-il y voir une intention dissimulée, un trompe-l'œil? Je penche pour cette dernière hypothèse et les événements historiques semblent venir confirmer mon opinion.

En 1532, à la demande des États de Bretagne, François I^{er} fit déclarer duc de cette province le Dauphin, qui fut couronné à Rennes la même année, sous le nom de François III. Ainsi fut conservée l'union perpétuelle de ce duché et de la France.

Cette monnaie, qui ne porte ni le mot DVX, ni apparemment le mot REX, a pu être frappée entre 1532 et 1538, date de la fameuse ordonnance monétaire, alors que François I^{er}, satisfait de l'agrandissement de ses États par la réunion définitive de la belle province de Bretagne à sa couronne, n'osait pas encore la fruster de ses dernières prérogatives monétaires et s'était contenté de retrancher le titre de duc sur les monnaies sorties des ateliers bretons, avant d'en effacer l'hermine nationale.

N° 9. + SIT. NOMEIN. DOMINI. BENEDICTVM : Targe échancrée, chargée d'une moucheture d'hermine, entourée de festons ou lacs d'amour. Les mots sont séparés par des rosaces.

Rf. VEnI . CREATOR . SPIRITVS . mENTES. Triple croix figurant aux extrémités des fleurs-de-lys dans 4 ogives. Les mots de la légende sont séparés par des rosaces.

Plomb. (Ma collection).

Le type de la targe échancrée est, avec l'hermine passante, le seul type éminemment breton que nous offre la numismatique du XV^e siècle; il fut usité pour la première fois sous Jean V et se perpétua jusque sous la duchesse Anne. Ce méreau, qui appartient sans doute à une communauté ou à une corporation religieuse, ne présente malheureusement aucune particularité qui puisse aider à son attribution.

Les caractères des légendes, la forme de la targe, celle de l'hermine et enfin la délicatesse des lys nés de la croix semblent indiquer une époque qui se rapproche de la renaissance et je suis porté à le croire contemporain de la duchesse Anne.

A. BIGOT.

LETTRE A M. CARTIER

SUR LA MÉDAILLE OFFERTE PAR LA VILLE DE LYON

A LA REINE ANNE DE BRETAGNE

EN 1499

Monsieur,

Permettez-moi de vous adresser ces quelques lignes sur un sujet qui pourra vous intéresser, car je vais vous parler des artistes qui exécutèrent la belle médaille offerte par la ville de Lyon à la reine Anne de Bretagne, lors de son passage dans cette ville, en 1499; et peut-être doit-on attribuer aux mêmes artistes la médaille de Charles VIII, décrite par vous dans la Revue ¹.

La médaille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, l'une des plus anciennes, et certainement la plus belle de celles qui sont dues aux artistes Français du moyen-âge et de la renaissance, a été publiée plusieurs fois, entre autres dans le Trésor de Numismatique et de Glyptique ². Je ne la reproduirai donc point; je me contenterai d'en rappeler la description :

FELICE . LVDOVICO . REGNANTE . DVODECIMO . CE-

¹ Année 1848, p. 23.

² Pl. v, et pag. 5.

SARE . ALTERO . GAVDET . OMNIS . NACIO . Buste de Louis XII à droite : le prince est coiffé d'un mortier orné d'une couronne de fleurs-de-lys ; il porte le collier de l'ordre de Saint-Michel ; le champ est semé de fleurs-de-lys. A l'exergue, un lion, emblème héraldique de la ville de Lyon.

Rf. LVGDVNENSI . RE . PVBLICA . GAVDENTE . BIS . ANNA . REGNANTE . BENIGNE . FVI . CONFLATA . 1499. Buste d'Anne de Bretagne à gauche. Elle est coiffée d'un voile court, sur lequel est posée la couronne royale. Le champ de la médaille est parti d'un semé de fleurs-de-lys et d'un champ d'hermine. A l'exergue, un lion semblable à celui du droit.

Je ne vous parlerai pas non plus des événements qui amenèrent à Lyon la reine Anne ; je vous dirai seulement qu'un hasard heureux m'a fait découvrir les noms des artistes, si dignes d'être connus, qui modelèrent la médaille en question.

Vous savez que les manuscrits de l'historien Guichenon sont conservés dans la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier ; ces manuscrits forment trente-quatre volumes in-folio, non compris le volume des tables. Ils renferment près de deux mille quatre cents pièces ou titres, dont quelques-uns sont en original : ceux qui concernent Lyon remplissent à eux seuls sept ou huit volumes ; c'est au milieu de ces documents, dans le tome XXXI de la collection, que j'ai trouvé un assez grand nombre de quittances et de comptes originaux des artistes, des marchands et des ouvriers qui fournirent les présents offerts par la ville de Lyon à la reine Anne, ou qui contribuèrent aux réjouissances données à l'occasion de l'entrée de cette princesse ¹. Deux de ces pièces ont rapport à la mé-

¹ Ces manuscrits m'ont été communiqués avec une parfaite obligeance par M. de Kuhnholz, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Montpellier, que je prie de recevoir ici l'expression de ma gratitude.

daille de Louis XII. Elles nous apprennent que le modèle en fut fait par maîtres Nicolas et Jehan de Saint-Priest, et que l'orfèvre Jehan Lepere leur prêta son concours; car, à cette époque, les médailles étaient d'abord modelées en cire, puis coulées par un orfèvre, et enfin retouchées par les artistes. Voici le texte de ces deux documents :

« A maistres Nicolas et Jehan de Saint Priest pour la taille et facon des pourtraitz de molles faiz por la medaille ordonnee pour le pnt (présent) fait à la d. dame (la reine Anne) iij escus dor.

» Tauxation est faicte à Jehan Lepere, orfeure pour la facon de la medaille dor donnee et pntee (présentée) de par la ville à la Reyne nre souueraine dame à sa joyeuse venue de son second regne toutes choses comprinses cest assaouvoir la peine et vacation du frere dudit Jehan Lepere et du fondeur et aussi certaine decalle et perte dor montant environ troys deniers de poiz, ainsi por le tout luy a este taxé par messieurs les conseillers la somme de huit escuz dor ou la valeur et au moyen dicelle tauxation le dit Jehan Lepere sera tenu fere et bailler sur le patron de lad. medaille vne autre medaille de cuyure brute por la garder en la maison de la ville. »

» Fait le neuf^{me} jour dauril mil iiii^{me} an dix neuf. »

Signé Noyeure.

J'ai cherché les noms de ces artistes dans les divers ouvrages publiés sur les médaillistes du moyen-âge, entre autres dans le travail de M. Bolzenthall¹, qui est le plus moderne et le plus complet, je ne les ai point trouvés; j'ai donc tout lieu de les croire inédits et j'ai pensé qu'il n'était point sans intérêt de faire

¹ Skizzen zur Kunstgeschichte der modernen Medaillenarbeit (1429-1840) von Heinrich Bolzenthall.

connaître les noms de ces hommes à qui nous devons le plus beau monument de la numismatique française du moyen-âge.

Peut-être doit-on aussi à Nicolas et à Jehan de Saint-Priest une autre médaille de Louis XII, publiée par M. A. de Barthélemy dans la *Revue de la Province et de Paris*¹, puis par notre pauvre ami Duchalais, dans ce *Recueil*². Comme l'ont fort bien dit ces Messieurs, cette dernière pièce aurait été la médaille populaire du passage de la reine.

Recevez, Monsieur, etc.

C^{te} GEORGES DE SOULTRAIT.

¹ 3^e année, p. 316 et suiv.

² Année 1844, p. 234.

LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE
SUR DEUX MONUMENTS GRAPHIQUES
RELATIFS AU PROTESTANTISME ¹



Monsieur et honoré Confrère,

J'ai lu avec un vif intérêt, dans le premier numéro de notre Revue Numismatique de cette année, l'article plein d'une impartiale critique historique, publié par notre savant confrère, M. de Pétigny, sur les méreaux des Églises réformées de France, depuis le XVI^e jusqu'au XVIII^e siècle, et dans lequel

¹ Cf. Revue Numismatique, année 1854, n^o 1.

il a relevé une méprise où est tombé dernièrement à ce sujet M. Fillon (*Lettres sur quelques monnaies inédites*).

Dans le cours de mes recherches sur l'histoire et la numismatique du Languedoc, de la Guienne, et plus particulièrement du Quercy et de la Saintonge, durant la période sus-énoncée, j'ai souvent retrouvé et quelquefois recueilli sur mon chemin ces sortes de jetons désignés sous les noms de *méreaux* et de *maraux*, les uns à l'usage des églises catholiques et les autres des églises protestantes. Les premiers ont été déjà signalés et décrits dans divers numéros de votre publication périodique, et les seconds ont occupé tout récemment le Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français, recueil qui fait envisager sous un aspect nouveau beaucoup de questions et de faits considérés jusqu'à ce jour au point de vue des adversaires de la réforme de Luther et de Calvin.

Il y a peu de temps encore, Monsieur et très honoré Confrère, qu'un zélé collectionneur de médailles et d'autres curiosités de tous genres et de toutes les époques, qui habite dans les environs de Montauban, la ville calviniste par excellence, mit sous mes yeux deux plaques ou vignettes en cuivre, dont la gravure très remarquable, reproduite ici dans les deux dessins joints à ma lettre, me parut, au moins la première, appartenir encore à la famille de nos *méreaux* et offrir une allusion à leur objet qui me rappela l'article précité de M. de Pétigny. Pour éclaircir tout doute et toute incertitude à cet égard, je m'empressai de les communiquer à M. E. Cartier, qui fut entièrement de mon avis.

La première de ces gravures, Monsieur et cher Confrère, montre, je crois, la religion *prétendue réformée*, qui, sous les traits d'une simple et candide bergère, appelle les fidèles à l'assemblée du désert, séparée de l'Église catholique.

Le sujet de la seconde de ces gravures paraît être la contrepartie de celle que nous venons de décrire. Ce dernier cuivre,

en effet, par opposition au précédent, à la place de notre bergère, ou d'un pasteur, offre un *loup* déguisé sous un grand chapeau rustique, huché sur les ruines d'une église et sonnant de la trompette, soit pour célébrer son triomphe, soit plutôt, pour appeler ses louveteaux à l'assemblée. Des ruines dont on vient de parler, il sort un torrent furieux qui paraît menacer la ville ¹.

Ce dernier tableau, Monsieur et cher Confrère, ne serait-il point une allusion à l'incendie et à la démolition au XVI^e siècle (en 1561), par les calvinistes, de la belle basilique (d'abord abbatiale, et plus tard cathédrale sous le vocable de saint Martin) et de l'église paroissiale de Saint-Jacques, à Montauban ; l'espèce de montagne où sont placés la bergère et le faux pasteur, n'indiquent-ils pas le nom et le site de cette ville (*Mons-Albanus*) ; et les ruines sur lesquelles le loup est assis n'offrent-elles pas l'emplacement de la cathédrale détruite, appelé *Mons-Aureolus*, ou *Mont-Auriol*, premier nom de Montauban ?

Du reste, Monsieur et honoré Confrère, je pense, avec M. de Pétigny, qu'il n'existe pas jusqu'à ce jour de preuves matérielles authentiques, irrécusables, qu'à titre de parti politique, en même temps que de secte religieuse, la réforme, en France, au XVI^e siècle, ait eu d'autre numismatique que les méreaux dont il vient d'être parlé, quelques jetons de présence, pièces métalliques-épigrammatiques, médailles d'entrée dans les églises et autres assemblées, et qu'il faut considérer en général comme de simples signes de reconnaissance et de ralliement. Quant à de véritables monnaies calvinistes, ayant eu cours dans le royaume à cette époque, en concurrence avec celles qui y circulaient plus ou moins légalement, nulle collection pu-

¹ Il est remarquable qu'il existe une grande analogie entre les sites de ces deux tableaux, l'un et l'autre offrant un vallon, un ruisseau, un torrent et un pont jeté pardessus qui sépareit deux éminences.

blique ni particulière, à ma connaissance, n'en possède d'échantillon tandis que les monnaies de la ligue ne sont pas rares ¹.

Jusqu'à présent, Monsieur et honoré Confrère, les méreaux protestants avaient été bien moins connus et étudiés que les méreaux catholiques, qu'on trouve partout, et c'est ce qui excuse l'erreur de M. Fillon à l'égard des premiers, comme la sortie du numismatiste de Fontenay-Vendée contre le clergé catholique romain.

Je n'ai plus trouvé, dans les assemblées religieuses des protestants des Cévennes, de Nîmes, de l'Agénois, du Quercy, de la Saintonge et du Poitou l'usage que M. de Pétigny présume pouvoir encore être fait, dans quelques-unes de leurs églises, des méreaux ou jetons de présence qui ne sont plus pour nos collectionnaires que des objets de curiosité, et pour les bonnes gens, et surtout les femmes du peuple appartenant à la religion réformée, des sortes d'amulettes auxquelles ces personnes simples attachent à peu près les mêmes vertus que les catholiques à de certaines médailles, les portant sur elles et les suspendant même quelquefois à leur cou.

Les médailles des églises protestantes, ordinairement en plomb, où est figuré le calice ou la coupe consacrée à la cérémonie de la Sainte-Cène, nous rappellent les *triens* mérovingiens où est représenté ce même symbole du Christianisme au ber-

¹ J'ai déjà émis mon opinion dans cette Revue (année 1853, pag. 146-149), sur une prétendue monnaie de la république de Moutauban (MONEDO NOVELLA DE LA REPUBBLICA DE MONTALBA) frappée dans la seconde moitié du XVI^e siècle par les protestants de cette ville, lorsqu'ils en étaient maîtres, et mentionnée par Le Blanc, Tobiésen, Dubi, Le Bret (Annales du diocèse de Montauban); Catala-Coture (Histoire de la même ville); Dumège (nouvelle édition de l'Histoire générale du Languedoc), etc.; monnaies dont tous les auteurs ont parlé, les uns sur le témoignage des autres, mais sans qu'aucun d'eux l'eût vue, ni qu'on la retrouve nulle part.

ceau, dont la suppression tardive, ainsi que celle des espèces du vin dans la célébration du mystère eucharistique, fut une des principales causes, ou, du moins, l'un des plus graves prétextes de l'antagonisme et du schisme religieux du XVI^e siècle, le prélude de tant d'autres révolutions qui ont changé la face du monde et l'ont comme renouvelé, période durant laquelle les loups, en se mettant à la place des vrais pasteurs, n'ont pas toujours pris la peine de se déguiser en bergers, au milieu des ruines dont ils étaient entourés, comme celui figuré sur notre tableau n^o 2.

Veuillez recevoir ici, Monsieur et cher Confrère, la nouvelle assurance de mes sentiments les plus affectueux et les plus dévoués.

B^a CHAUDRUC DE CRAZANNES.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE



Revue de la numismatique Belge, Bruxelles, A. Decq, 1853-54, grand in-8°, fig., 2^e série, t. III et IV. ; publiée par MM. R. CHALON, L. DE COSTER et CH. PIOT.

Ces deux volumes contiennent, comme les précédents, des mémoires du plus grand intérêt. MM. les directeurs continuent à s'occuper activement des monnaies des anciennes provinces flamandes, belges et hollandaises. M. Chalon a donné, surtout, une curieuse notice sur les monnaies historiques de Flandre pendant la captivité de Gui de Dampierre¹.

M. J. de Witte a traité des médailles des empereurs qui ont régné dans les Gaules pendant le III^e siècle, et des monnaies gauloises de Tournai. Discutant avec soin les diverses opinions émises sur ces pièces où se lit le nom de *Durnacos*, il en maintient l'origine au pays de Tournai; il corrobore les arguments déjà produits à l'appui de

¹ M. Chalon vient de publier un second supplément à son bel ouvrage sur les monnaies des comtes de Hainault (in-4°, 88 p. et 2 pl.). Ce nouveau supplément publie plusieurs monnaies inédites, sorties de leur obscurité par les précédentes publications de l'auteur. On doit lui savoir gré d'avoir constamment travaillé à compléter sa monographie; sans de pareils suppléments, il serait impossible d'avoir rien d'achevé sur l'histoire monétaire d'aucun pays; son exemple doit être suivi par tous ceux qui ont écrit sur les diverses branches de la numismatique du moyen-âge.

cette attribution par une monnaie d'une fabrique analogue sur laquelle on lit d'un côté DVRNAC et de l'autre EBVRON.

M. Soret a publié sur les monnaies orientales de son cabinet deux lettres à MM. Lelewel et Sawelief; une troisième sur le même sujet vient d'être adressée à M. Victor Langlois dans la Revue archéologique. Les amateurs de la numismatique arabe y trouveront des renseignements utiles sur les princes et les ateliers auxquels l'on doit ces pièces.

La numismatique mérovingienne n'offre qu'un triens inédit d'Anvers publié par M. Cuypers : ANDERPVS-CHRODIGISILV et deux variétés des triens connus de Saint-Yriex et de Limoges, décrites par M. Vanderstraten.

On doit à M. de Coster, sous le titre de *Renseignements pour servir à la numismatique des Carolingiens*, un nouveau mémoire, suite de celui qu'il a publié sur les monnaies de Charlemagne. S'appuyant sur la découverte récente de 22 deniers de Louis-le-Débonnaire, Pepin I^{er} d'Aquitaine et Lothaire I^{er}, il établit que ce dernier a frappé monnaie dès 817 qu'il fut associé au gouvernement de l'Empire; il prit alors le seul titre d'Auguste. Couronné empereur, en 823, il en prit le titre du vivant de son père, et seul de 840 à 855 il continua cette légende et frappa surtout les monnaies italiennes qu'on n'a pas retrouvées dans les ruines de Duersted comme les premières, parce qu'elles sont postérieures à la catastrophe de cette ville. L'espace nous manque pour reproduire les arguments de notre savant confrère; une belle planche de deniers de cette époque rend ses conclusions plus évidentes aux yeux des lecteurs. On y trouve deux beaux deniers à effigie de Pepin I^{er} d'Aquitaine et le denier de Lothaire empereur avec TVRONES, inédit et unique, semblable à celui déjà connu de Bordeaux (817-823). Ce mémoire est intéressant sous tous les rapports; nous eussions désiré le reproduire en grande partie avec la planche.

M. de Coster publie encore une belle suite de quinaires romains en argent, achetés par lui à Londres en 1844 à la vente des collections de M. Thomas, vente très remarquable, qui produisit 442,000 fr.; les médailles antiques y entraient pour près de 300,000 fr. M. de

Coster fit l'acquisition en bloc de près de 80 quinaires impériaux en argent, deux planches en donnent 24, que l'auteur suppose inédits.

Notre honorable collaborateur, M. le baron de Crazannes, toujours fécond sur toutes les branches de l'archéologie et de la numismatique, a enrichi la Revue belge de trois articles : Le 1^{er} est une lettre à M. Chalon sur des anciens poids. Il rappelle que dans la Revue archéologique de Paris, il a publié un essai de *Stathmographie* ou notice sur plusieurs poids particuliers à l'usage d'autant de villes municipales de la province du Languedoc et de la Guienne durant le moyen-âge et jusqu'au XVI^e siècle. Il donne les dessins : 1^o d'une demi-once de Montauban MEIA. ONZA — DE LIVRA. Le type informe de ce poids le donne à Montauban, suivant l'auteur, parce qu'on y voit une montagne surmontée d'un saule (*alba*) armes parlantes de la ville : *Mont-Alba*; 2^o d'un demi quarteron de Caussade, D. CAVSADO, avec la date de 1578.

Le second mémoire traite de la monnaie obsidionale de Tournai pendant le siège de 1709, frappée par M. de Surville. Cette pièce a été déjà publiée plusieurs fois; mais M. de Crazannes établit avec raison qu'il n'est pas possible que le gouverneur d'une ville forcée de se rendre après 32 jours de résistance, se fût avisé de se faire représenter en empereur romain et couronné de lauriers. « Après y avoir bien réfléchi, dit l'auteur, nous n'hésitons pas à croire que ce personnage ne soit le petit-fils de Louis XIV, le roi Philippe V, dans les intérêts duquel cette guerre était entreprise et soutenue en Flandre comme en Espagne. » La figure se rapportait plus, en effet, au prince alors âgé de 26 ans, qu'à M. de Surville, qui en avait plus de 50. Plus loin, M. de Crazannes nous offre une hypothèse que nous serions tentés d'accepter préférablement à la première. Voici ce qu'il dit : « Feu notre savant et aimable compatriote M. de Vanderbourg, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, éditeur, si ce n'est l'auteur, des poésies de Clotilde de Surville et qui avait beaucoup connu, dans l'émigration de 1791, le marquis de Surville, petit-fils du gouverneur de Tournai, nous a souvent assuré, au sujet de notre monnaie obsidionale, que le descendant de Clotilde n'admettait

» pas que la tête qui était figurée sur cette pièce fut celle de son grand-père; il était disposé à voir tout simplement dans ce produit monétaire, la reproduction d'un ancien poinçon représentant une tête indéterminée, celle d'un chef, d'un roi, d'un empereur; etc., » que le hasard avait mis à la disposition du général assiégé ou de son graveur improvisé et qui aurait rempli l'objet que se proposait le premier dans une moment de hâte. . . . » Il nous paraît en effet, qu'en pareille circonstance, n'importe quel artiste n'aurait pas pu dessiner et graver un *portrait*, même pendant toute la durée du siège.

Enfin M. de Crazannes a traité de la numismatique de la Gaule Aquitaine dans une lettre adressée à M. de la Saussaye. C'était un peu prendre le chemin des *écoliers* que d'écrire, par Bruxelles, de Castel-Sarrazin, au directeur de la Revue de Blois, mais il faut dire que l'auteur avait raison d'en agir ainsi parce que sa lettre étant destinée, en grande partie à reproduire ce qu'il a déjà publié dans ses ouvrages ou dans des recueils scientifiques, notamment dans le nôtre, sur les monnaies des *Ausci, Belindi, Cadurci, Sotiates, Elusates, Vasates*, etc., il y aurait eu répétition d'excellentes choses, sans doute, mais déjà connues de nos lecteurs. Nous ne suivrons pas notre savant collègue dans toutes les observations qu'il adresse à M. de la Saussaye; nous ne doutons pas que celui-ci ne les prenne en considération quand il publiera la suite de son bel ouvrage sur la numismatique de la Gaule Narbonnaise; mais quand jouirons-nous de ce nouveau livre, que son aîné nous fait tant désirer?

Nous finirons ces notes par complimenter encore nos confrères de Bruxelles sur l'exactitude de leurs publications et sur la beauté de leurs planches, où se trouvent plusieurs grandes médailles parfaitement dessinées.

E. C.

Revue de la numismatique Belge, 2^e série, t. IV, Bruxelles, A. Decq, 1854. 1 vol. grand in-8°, fig.

Les numismatistes de Belgique poursuivent leurs études avec constance : chaque année ils éditent un volume accompagné de très bonnes planches. Bien que les anciennes monnaies de la Belgique et des États voisins soient celles qui abondent particulièrement dans ce recueil, on y remarque cependant une certaine variété d'articles : il est facile de s'apercevoir que la Société numismatique de Belgique désirerait voir son cadre s'élargir, et la Revue contenir plus de notices relatives aux généralités de la science.

La numismatique antique est représentée par trois articles seulement, dans le volume qui est sous mes yeux : j'ai déjà eu occasion de parler du savant mémoire de M. de Witte sur les *monnaies gauloises de Tournai*. M. le baron de Crazannes a adressé une lettre à M. de la Saussaye sur la *numismatique de la Gaule-Aquitaine*. Notre collaborateur, dans cette note épistolaire, résume ce qui a déjà été écrit sur les monuments monétaires de cette partie des Gaules, et on peut affirmer qu'il a une large part dans ces découvertes ; du reste, en France, nous avons déjà pu lire, dans plusieurs recueils, les détails que M. de Crazannes donne sur les monnaies des Ausci, des Sotiates, des Vasates, des Belindi, des Cadurci et des Santones. Enfin, M. de Coster signale une suite intéressante de quinaires impériaux romains, parmi lesquels il note comme inédits des exemplaires de Sabina, Julia Maesa, Herennius Etruscus, Volusianus, Saloninus et Postumus. C'est sans doute par suite d'une erreur typographique que le nom de l'Auguste Gaulois est écrit *Posthume*.

La numismatique du moyen-âge comprend 12 mémoires signés de MM. de Coster, R. Chalon, J. F. G. Meyer, P. Cuyppers, V. Gaillard, Ch. Piot ; nous y trouvons aussi les noms de deux de nos confrères de France, MM. Ph. Salmon, et Bigant.

M. de Coster a fourni une note intéressante sur un nouvel atelier de Brabant à Waelhem, près de Malines, mais je m'arrêterai plus par-

ticulièrement sur une autre discussion qui me semble, après un petit débat, avoir fixé un point assez intéressant.

Muratori, Argelati, et généralement tous ceux qui se sont occupés des monnaies pontificales ont parlé du florin de Jean XXII, qui ne se distingue que par la légende *Sanctus Petrus*, *Sanctus Paulus*, et la *tiare* gravée comme différent; jusqu'à présent, on en avait rapproché un autre florin, à la légende *SANT. PETRII*, avec une *mitre* pour différent.

Par une suite de raisonnements et de déductions judicieuses, M. de Coster arrive à conclure que le florin à la mitre ne peut être confondu avec le florin à la tiare, et que le premier a dû être gravé pour quelque prélat, par ces monnoyers d'origine florentine, si nombreux en Flandre et en Hainaut. Il remarque ensuite que sous Adolphe de la Marck, évêque de Liège (1313-1345), il y avait trois ateliers épiscopaux, Huy, Avroy et Saint-Pierre de Maëstricht; or, sous son successeur Engelbert de la Marck, les deux premiers ateliers cessent d'ouvrir. A une époque où on ne connaît pas de monnaies d'or attribuées à l'évêque de Liège, bien que dans toute la Belgique chacun s'empressât d'employer ce métal précieux, il se trouve une lacune incompréhensible que M. de Coster propose de combler, en considérant le florin à la mitre comme frappé sous Englebert de la Marck, à Saint-Pierre de Maëstricht.

M. Petit de Rosen a combattu cette conclusion : il s'appuie sur ce que Trèves, *secunda Roma*, inscrivait quelquefois les clefs de Saint-Pierre dans le champ de ses monnaies, tout comme faisaient les souverains pontifes; il propose donc d'attribuer le florin à la mitre à Baudoin de Luxembourg, archevêque de Trèves, parent et contemporain de Jean-l'Aveugle, qui ne se gênait pas, parmi ses nombreuses imitations des monnaies de ses voisins, pour copier, lui aussi, les florins.

Les deux parties paraissent soutenir chacune une cause également bonne, et la science ne faisait par conséquent qu'un très petit pas, lorsque M. de Coster est venu produire un argument devant lequel tous les doutes disparaissent : ce sont des *empirances* du XIV^e et du XV^e siècles dans lesquelles se trouvent mentionnés les *florins de Saint-Pierre de l'évêque de Liège*.

J'avoue que M. de Coster ne m'a pas aussi bien convaincu dans l'attribution qu'il propose d'un denier : OTDEFRI. DVX — S..AMARI....XI à *Ansfri*d, comte de Hui, et d'un autre denier HEI...IC.IPMP—SCS AM...A à Dinant. Le même numismatiste publie une pièce fort curieuse, comme type, de Godefroi III, comte de Louvain, frappée à Herstal avant 1171; je crois devoir en donner ici la description :

NVMI. HAR. Tête de face entourée d'un encadrement qui, à mon avis, indique un nimbe; à côté, une rose; je vois dans ce type l'image et le symbole de la Vierge, *rosa mystica*.

Rf. BAN. DVC. LOV. Main tenant une bannière blasonnée d'un lion. Les légendes *Numisma Harstallii* et *Banniera ducis Lovanii* m'ont paru, par leur originalité, mériter ici une mention.

M. R. Chalon a donné une très bonne monographie numismatique de l'abbaye d'Essen. Les monnaies connues se placent entre 1370 et 1776, mais il en existe d'antérieures, qui n'ont pas encore été déterminées ou retrouvées, puisque le privilège de battre monnaie était déjà confirmé à l'abbesse d'Essen en 1028 par l'empereur Conrad II. M. Chalon observe que la concession primitive est encore inconnue; à cet égard j'observerai que dans beaucoup de cas on doit, à mon avis, éviter de chercher un titre de première concession. Je pense que le monnayage étant une conséquence de la souveraineté, partout où un seigneur laïque ou religieux se trouva indépendant, il fit frapper monnaie; à mes yeux les confirmations de ce droit par les empereurs étaient déjà une atteinte à la souveraineté que pouvaient prétendre ceux en faveur desquels elles étaient données. Je dois observer que je parle ici pour les pays qui faisaient partie des anciens royaumes carlovingiens de Lorraine et de Germanie.

On lira également avec intérêt les recherches de MM. Chalon, sur les monnaies de la seigneurie d'Iever et celles des Scheffard de Mérode; Cuypers, sur la monnaie municipale de Bois-le-Duc, Gaillard, sur des deniers de Rainold, abbé de Saint-Winoc (1052-1063).

Je dois également noter la pièce frappée à Thionville par Henri IV de Luxembourg et signalée par M. Piot.

Les monnaies de Fauquembergues commencent à être plus connues; M. Ph. Salmon en publie un exemplaire qui est servilement copié des pièces du Ponthieu: AL. CAST. SCI. AVD. Croix cantonnée au 1^{er} et 4^e d'une étoile ou mulette d'éperon. — R^ç. DNA. FA.LCOME.

M. Salmon l'attribue à Eléonore de Saint-Omer, et propose de donner à la mère de cette dame, comme tutrice, la pièce déjà gravée par Duby et M. Al. Hermand. Je dois ajouter que le Cabinet des médailles de France s'est enrichi récemment d'une variété dont voici la description: COMITISSA. D. La légende commence par une tour; dans le champ, ELIENO, en deux lignes. — R^ç. FAVCOMBERGA. La légende commence par une tour: croix.

Le mémoire de M. Bigant est d'une haute importance pour la numismatique de France, puisqu'il ne tient à rien moins qu'à augmenter d'une pièce la série si restreinte des deniers portant le nom de Hugues Capet; M. Hermand avait connu cette monnaie, mais d'après un exemplaire moins net, de sorte qu'il avait cru devoir lire ODO, au lieu de VGO: l'exemplaire de M. de Coster complète celui de M. Bigant; voici la description de cette très rare monnaie: + GRATIA D-I EX. Dans le champ, les lettres VGO disposées triangulairement. — R^ç. + ATREBAS. CIVI. croix à branches égales: le poids moyen est de 1 gramme, 42.

Je recommande l'étude de cette pièce à ceux qui s'occupent de la transition du système carlovingien à celui des Capétiens. On retrouve ici l'ancienne légende adoptée par Charles-le-Chauve, depuis l'édit de Pistes, et un type qui fait naturellement penser à ceux qui sont si multipliés dans le midi de la France.

M. Meyer fait connaître une quantité considérable de pièces inédites conservées dans la collection de feu Becker: on trouve là, pour la première fois, des monnaies d'un haut intérêt pour l'histoire numismatique des Pays-Bas. Je citerai particulièrement des monnaies de Jean II de Brabant, de l'atelier de Rolduc, de Jean Dickbier, comte de Megen, de Guillaume de Hornes; de Jean I^{er}, Guillaume I^{er} et Philippe-le-Beau, comtes de Namur, de Waleran de Valkenbourg, d'Adam de Berg, de Burchard, Otton III, David de Bourgogne, évê-

ques d'Utrecht, etc., etc. J'avoue que je regrette vivement qu'avec de pareils matériaux, M. Meyer ne soit pas entré dans plus de détails et n'ait pas pris dans la *Revue Belge* une place plus large : j'aurais préféré ce travail, à la biographie des graveurs qui ne tient pas moins de près de 80 pages du volume.

Loin de moi l'idée de déprécier les recherches de MM. A. Pinchart et Guioth, mais il me semble que ces notices devraient être réservées pour des ouvrages spéciaux. La plupart des graveurs connus sont d'une époque relativement moderne, et ils n'intéressent qu'un petit nombre d'amateurs. En France, si nous voulions aborder ce sujet, nous ferions des volumes.

Je dois mentionner les lettres adressées par M. F. Soret à MM. Lelewel et Sawelief sur la numismatique orientale. Le savant Genevois fait connaître un grand nombre de pièces inédites, et les amateurs de monnaies orientales trouveront dans ces lettres des attributions auxquelles le nom de l'auteur donne une juste valeur.

Avant de me permettre quelques légères critiques, je ne puis passer sous silence la notice de M. le baron de Crazannes sur les monnaies obsidionales de Tournai : d'après notre collaborateur, la tête laurée qui se voit sur ces pièces et qui intrigua pas mal la Cour, ce profil de souverain sur lequel l'Académie dut être consultée pour savoir si M. de Surville était, oui ou non, coupable de lèse-majesté, ce profil, dis-je, serait celui du jeune roi Philippe V, dans l'intérêt duquel la guerre se faisait alors en Flandre. L'interprétation de mon savant confrère est très judicieuse ; je ne m'étonne que d'une chose, c'est que ni l'Académie, ni M. de Surville, ni sa famille n'aient fait plus tôt connaître une solution aussi simple.

Maintenant je vais faire quelques observations qui m'ont été suggérées par l'ensemble du volume.

Je ne sais pourquoi, mais il me semble que, par moment, les numismatistes belges oublient un peu la confraternité qui les unit aux numismatistes de France.

Ainsi, à propos du compte-rendu d'un travail de M. E. Thomas, de Rouen, relatif aux systèmes monétaires des Francs aux V^e et VI^e

siècles, je lis : « Les arguments de M. Thomas, présentés avec beaucoup d'ordre, de méthode et de lucidité, et, de plus, appuyés par des textes concluants, ne peuvent manquer de faire sensation dans le grand monde de la numismatique parisienne, dont ils froisseront peut-être un peu la susceptible infailibilité. Dans tous les cas, ceux qui ne voudraient pas admettre l'opinion de M. Thomas, devraient bien au moins la réfuter. Il serait réellement par trop commode de se renfermer toujours dans la majesté d'un dédaigneux silence. »

J'ignore la sensation que les recherches de M. E. Thomas ont pu produire, et j'ignorerais encore longtemps, probablement, ce que l'on entend par le *grand monde de la numismatique parisienne*. Les personnes qui sont adonnées sérieusement à l'étude des anciennes monnaies ne sont pas seulement à Paris, et je n'ai jamais remarqué, parmi mes confrères et compatriotes, de Paris ou de la province, que l'on s'abstint de répondre lorsqu'il y avait lieu de le faire : j'en sais même quelques-uns qui, loin de garder un dédaigneux silence, répondent parfois assez rudement, et ce ne sont pas les moins savants.

Maintenant je ne puis laisser passer les appréciations faites sur MM. J. de Fontenay et Hucher.

M. de Fontenay s'est trompé en voulant expliquer un jeton des huit paroisses de la châtellerie de Furnes en Westflande ; la Revue Belge le rectifie en le persiflant, ce qui est peu académique. Il est permis de plaisanter, mais il faut le faire doucement, et toutes les personnes qui connaissent M. de Fontenay, savent qu'il n'est pas de ces gens à l'égard desquels il est bien placé de faire des plaisanteries empruntées au langage de *Bilboquet* : « sept et un font huit, et le compte, » nous allions dire *le tour, est fait*. — Je cite textuellement.

Du reste, dans ce reproche, je vois des circonstances très atténuantes. La Belgique, bien que parlant français, ne connaît pas parfaitement toutes les nuances de notre langue : je ne veux pas citer certains passages, un peu singuliers à première lecture, mais qu'il serait injuste d'incriminer trop sévèrement du moment où ils ont été écrits au-delà des frontières de France.

Quant à M. Hucher, il a excité toute la gaieté de la direction de

la Revue belge, par sa notice sur les *enseignes de pèlerinage*. Ces modestes monuments appartiennent plutôt à la sigillographie qu'à la numismatique, et parce qu'ils sont d'un travail souvent négligé, je ne vois pas pourquoi on ne s'en occuperait pas. Des *enseignes* de pèlerinages du XIII^e siècle ont bien leur valeur, et il en est qui ressemblent à des sceaux, à des jetons ou à des méreaux, de manière à ce que l'on pourrait s'y méprendre. J'ai lu avec peine le dernier paragraphe de l'article sur M. Hucher ; les plaisanteries combinées de moine et d'éteignoir ne sont plus de mode en France, dans la bonne compagnie.

Je termine enfin, en proposant à M. Chalon de voir dans la monnaie de Jean de Poitiers, dont il demande l'interprétation aux numismatistes du Dauphiné, une pièce portant le nom d'Aimar IV, comte de Diois et de Valentinois. Je crois en avoir parlé, en 1843, dans la Revue numismatique de France.

A. DE B.

Description de cinq monnaies franques inédites, trouvées dans le cimetière mérovingien d'Envermeu, précédée de considérations historiques sur les systèmes monétaires en usage chez les Franks ; par M. E. THOMAS. Rouen, 1854, in-8° ; 1 pl. lith.

Au mois d'octobre 1852, cinq petites pièces d'argent furent trouvées dans un cimetière mérovingien découvert à Envermeu, par M. l'abbé Cochet, le savant explorateur des tombeaux de la Normandie, le laborieux antiquaire dont l'Académie des Inscriptions a récompensé les travaux par la première de ses médailles d'or. Avec cette modestie qui accompagne toujours le vrai mérite, M. l'abbé Cochet soumit ces anciennes monnaies à l'examen de M. Thomas, qui s'était fait connaître comme numismatiste dans le département de la Seine-Inférieure. La lettre écrite à ce sujet, par M. Thomas à M. l'abbé Cochet, a d'abord été insérée par ce dernier dans le chapitre 25 de sa *Normandie souterraine*, puis reproduite par l'auteur dans une publication à part qui forme une brochure de 45 pages. Mais la description des cinq monnaies qui ont été l'occasion ou le prétexte de cette

publication n'y occupe que quatre pages. Tout le reste est consacré à l'exposition des théories particulières à M. Thomas sur les systèmes monétaires en usage chez les Francs.

Commençons par dire quelques mots de la description. Sur les cinq pièces, il y avait un denier carlovingien; les quatre autres paraissent remonter au temps de la I^{re} race. A la vérité, les quatre pièces mérovingiennes ont été trouvées dans les tombes mêmes, et le denier carlovingien a été recueilli dans la terre au-dessus des tombes, à 75 centimètres de profondeur. Mais il n'en est pas moins remarquable qu'ici, comme dans presque toutes les trouvailles de monnaies d'argent mérovingiennes, un denier de la seconde dynastie se rencontre avec ceux de la première.

Ce denier porte au droit la croix dans un cercle de grenetis, et la légende *Carlus rex Fr.*; au revers, le monogramme carlovingien cruciforme et le nom de la ville de Noyon, *Noviom.* M. Thomas n'hésite pas à dire qu'il a été frappé par Charlemagne à Noyon, après la conquête de l'Italie. Cependant, il y a là une question qui n'est pas encore définitivement jugée. M. de Longpérier, d'accord avec MM. Filion, Lecoindre-Dupont et d'autres numismatistes distingués, pense que tous les deniers à monogramme cruciforme doivent être attribués à Charles-le-Chauve ou à ses successeurs. D'un autre côté, M. Cartier et M. de Coster persistent à donner à Charlemagne ceux de ces deniers qui ne portent pas la légende *gratia Dei rex*, et invoquent à l'appui de leur opinion les résultats des fouilles de Dorstadt, ville détruite en 837 avant l'avènement de Charles-le-Chauve, et dont les ruines ont fourni un assez grand nombre de deniers cruciformes mêlés à des monnaies incontestables de Pépin et de Charlemagne et à des pièces de la I^{re} race. Le denier de M. Thomas, par les circonstances de sa découverte, pourrait être rangé dans cette catégorie; mais la difficulté ne doit pas être résolue sans tenir compte des opinions et des arguments contraires.

Les quatre autres pièces décrites sont de petites monnaies d'argent qui paraissent avoir été des fractions de denier. M. Thomas, en donnant leur poids, a négligé d'indiquer leur module. Des savants qui

ont pu les voir en nature, nous ont assuré que leur flacon était plus mince et d'un diamètre relativement plus étendu que celui des deniers ordinaires de l'époque mérovingienne. Toutes ces pièces étaient très frustes et dans un état d'oxydation très avancé. Leur poids variait de 0 gr. 19 ou 3 grains 6/10 à 0 gr. 23 ou 4 grains 1/3. Un fragment, analysé par un habile chimiste, a donné le titre d'environ 800/1000 d'argent fin.

M. de Longpérier a publié une petite pièce, au nom du monétaire Caius, pesant 0 gr. 12, et qu'il regarde comme un dixième du denier mérovingien, dont le poids moyen aurait été, selon lui, de 1 gr. 20 ou 2½ grains¹. D'après le mauvais état des pièces trouvées à Envermeu, on peut supposer que leur poids primitif était d'environ 0 gr. 2½ et par conséquent d'un cinquième de denier. Quant à leurs types, nous essaierons d'en donner une idée d'après la planche lithographiée de M. Thomas.

N° 1. Av. Tête tournée à droite. — Rev. Victoire crucigère marchant à droite, et ayant devant elle une étoile. Les légendes de cette pièce, comme celles des trois autres, avaient été rendues presque indéchiffrables par la barbarie du travail et l'oxydation du métal. Les caractères visibles sur le dessin semblent donner les lettres NASIVS, débris du nom de l'empereur Anastase. Au revers, on peut trouver les éléments de la légende *Victoria Augusto*. C'est aux monnaies du même empereur que le type de ce revers paraît avoir été emprunté.

N° 2. Av. Tête à droite. — Rev. Guerrier debout vu de face, tenant de la main droite une lance, de la main gauche, suivant M. Thomas, un bouclier; à l'exergue C, initiale de *Conob*. M. Thomas déchiffre dans les légendes, au droit ANCUASO, au revers OUTVISIRVI. Nous croyons que dans cet informe assemblage de lettres, on peut encore retrouver quelques éléments du nom d'Anastase et de la légende *Victoria Augustor*.

N° 3. Av. Tête portant une couronne radiée. — Rev. Personnage tourné à droite, assis sur une chaise curule, ayant devant lui une

¹ Notice des monnaies de la collection Rousseau, p. 95.

étoile ; derrière lui, un objet indéterminé que M. Thomas prend pour un trophée. Cette pièce paraît avoir été encore plus dégradée que les autres et porte plusieurs traces de surfrappe. Il ne reste de la légende que des débris informes dans lesquels nous croyons reconnaître quelques lettres ayant appartenu au nom de Justinien.

N° 4. Av. Tête diadémée tournée à droite. — Rev. Victoire assise, portant la croix dans la main droite et la palme dans la main gauche ; à l'exergue DONOB avec le C retourné. Nous ne distinguons dans les légendes au droit que les lettres *D. N.* initiales de *Dominus* ; au revers, les lettres VANANI qui semblent être les débris du nom de Justinien, IVSTINIANI.

On sait que le type de la Victoire assise avait été spécialement adopté par les Wisigoths. Cette considération peut nous mettre sur la voie de la véritable provenance de ces pièces. En général, les fractions du denier sont rares à l'époque mérovingienne, et la plupart de celles qu'on a recueillies jusqu'ici appartiennent à la Gaule méridionale ; M. de Lagoy en a décrit plusieurs qui paraissent avoir été frappées par les rois Ostrogoths, maîtres de la Provence. Leur poids se rapporte au $\frac{2}{3}$, au $\frac{1}{4}$ et au $\frac{1}{8}$ du denier. Le dixième de denier décrit par M. de Longpérier avait été trouvé à Autun. Nous pensons donc que les monnaies d'Envermeu ont pu être fabriquées dans le midi de la Gaule pendant la dernière moitié du VI^e siècle. Leurs types, calqués sur ceux des monnaies impériales de Byzance, ne permettent pas de faire descendre plus bas la date de leur émission ; et d'un autre côté, d'après la barbarie du dessin et des légendes, il n'est guère possible de les supposer contemporaines des beaux triens frappés au nom d'Anastase par Gondebaud et Sigismond.

C'est assez dire que nous ne pouvons adopter les explications de M. Thomas, qui voit dans le revers du n° 1, un ange crucigère, emblème du triomphe de la religion chrétienne à la bataille de Tolbiac, ou à celle de Vouillé ; car il ne serait pas éloigné de supposer que cette pièce aurait figuré dans les largesses de Clovis vainqueur, à l'occasion de son consulat à Tours. Le n° 2 est pour M. Thomas une monnaie des rois ripuaires avant leur conversion au Christianisme et,

il prend pour l'initiale de Cologne le C qu'on voit à l'exergue et que nous croyons être simplement un débris du mot *Conob*. Quant au personnage assis sur une chaise curule, au revers du n° 3, ce pourrait être, suivant lui, le préfet Egidius, chassé de Trèves par les Francs vers 460; mais il est juste de dire qu'il ne propose cette hypothèse que sous une forme dubitative. Enfin, la Victoire assise du n° 4, est à ses yeux le roi des Francs, Théodebert, siégeant sur son trône et tenant d'une main une longue croix, de l'autre une lance garnie de son *amentum* et fichée la pointe en bas dans le sol.

Cette dernière attribution est celle qui se rapproche le plus de la date probable de l'émission de ces pièces. Imitations des monnaies d'Anastase et de Justinien, dont elles reproduisent les légendes et les types défigurés; elles ne sauraient être antérieures aux règnes de ces princes et leur sont sans doute postérieures, mais elles n'en doivent pas moins être comptées parmi les plus anciennes pièces d'argent mérovingiennes connues jusqu'à ce jour, et leur découverte est à ce titre un fait intéressant pour la science.

Nous arrivons maintenant au véritable sujet de la brochure de M. Thomas, à l'exposition de ses théories sur les systèmes monétaires des Francs et des autres peuples germaniques. Ce n'est pas ici le lieu de traiter à fond cette grave question que nous avons essayé d'aborder dernièrement dans la Revue avec quelques développements. Nous nous bornerons à indiquer et à discuter les principaux points des théories de M. Thomas.

Le savant auteur commence par reconnaître que le sou d'or impérial de 84 grains fut seul en usage dans la Gaule jusqu'au milieu du VI^e siècle, et que par conséquent les premiers rédacteurs de la loi salique ont dû se servir de ce sou pour évaluer les compositions ou amendes spécifiées dans cette loi. Il reconnaît encore avec nous l'existence simultanée de deux systèmes monétaires à l'origine de la dynastie mérovingienne. Dans le premier système, appartenant spécialement à la Gaule et aux peuples barbares qui y étaient établis, le sou se divisait en 40 deniers. Dans le second, qui était celui des nations germaniques de l'Est ou du royaume d'Austrasie, le sou se divisait en 12

deniers. Le premier système était suivi par les Bourguignons et les Francs Saliens, le second par les Ripuaires, les Allemands et les Bava-rois. Mais, lorsqu'en 1837 nous défendions l'existence de ce double système contre M. Guérard, qui n'admettait pour tout l'empire méro-vingien qu'une monnaie de compte uniforme, nous raisonnions tous deux dans l'hypothèse généralement admise que le denier devait être considéré comme l'unité monétaire des Germains et que ces peuples ne connaissaient qu'une seule espèce de deniers; nous étions seule-ment en désaccord sur ce point, que le denier répondait selon M. Guérard au sou d'or chez tous les peuples germaniques, et selon nous au sou d'or dans la Gaule et au sou d'argent dans la Germanie; d'où nous tirions cette conclusion, que le sou des codes austrasiens avait une valeur inférieure de plus des deux tiers à celle du sou de la loi salique ¹.

M. Thomas s'écarte également de l'opinion de M. Guérard et de la nôtre. Retournant la proposition, il n'admet dans tous les codes ger-maniques qu'une seule espèce de sou, le sou d'or de 84 grains. Mais il suppose qu'il y avait deux espèces de deniers dont l'une répondait à la quarantième et l'autre à la douzième partie du sou d'or, en sorte que la valeur du premier de ces deniers aurait été inférieure de plus des deux tiers à celle du second.

Ce n'était point dans les textes contemporains que M. Thomas pouvait trouver la justification de son système; car, ainsi que l'a très bien remarqué M. Guérard, on distingue dans ces textes plusieurs espèces de sous; mais on n'y trouve nulle part la mention de plus d'une espèce de deniers. M. Thomas n'a donc pu appuyer sa théorie nouvelle que sur une série d'hypothèses auxquelles il a donné pour base ce fait vrai, qu'au V^e siècle comme au temps de Tacite, les Ger-mains avaient conservé pour élément primitif de leur système moné-taire la monnaie d'argent qui ne pouvait être alors pour eux que le denier romain. Jusque-là, le savant auteur est complètement d'accord avec nous; mais il va plus loin et suppose qu'à l'époque de l'avéne-

¹ Rev. Num. 1837, p. 406; 1838, p. 169, 275.

ment de Clovis, les Germains avaient encore pour monnaie habituelle le denier d'argent du haut empire pesant de 60 à 65 grains, tandis qu'on ne connaissait plus dans la Gaule que les pièces de billon des IV^e et V^e siècles, auxquelles il attribue, sans dire sur quelles données, la valeur de 24 grains d'argent fin.

On ne saurait contester à cette thèse le mérite de la nouveauté; mais elle a l'inconvénient d'accroître les difficultés de la question au lieu de les résoudre. En effet, il est peu probable que les Germains eussent conservé comme unité monétaire des pièces dont l'émission remontait à trois ou quatre cents ans, tandis qu'ils avaient sous les yeux et entre les mains les deniers des deux derniers siècles de l'empire, pesant de 30 à 35 grains. M. Thomas allègue que dans le tombeau de Childéric on a trouvé 40 deniers du haut empire. Mais Chifflet, qui a rendu compte de la découverte de ce tombeau, rapporte qu'outre un grand nombre de pièces dispersées par les ouvriers, on y avait recueilli 200 deniers environ, dont 42 seulement étaient assez bien conservés pour qu'on pût les décrire. A la vérité, ces deniers, à l'exception de deux, appartenaient aux empereurs des premiers siècles, depuis Néron jusqu'à Caracalla; mais tout porte à croire que les 160 autres pièces altérées par l'oxydation étaient en grande partie du billon des siècles inférieurs, et l'on voit que ce billon dominait dans la circulation, comme on devait s'y attendre, puisque sa proportion, dans cette trouvaille, était vraisemblablement de quatre contre un. Remarquons, en outre, que pour former un dépôt monétaire dans le tombeau d'un roi, on avait dû choisir les monnaies les plus précieuses, celles qui avaient le plus d'éclat et de valeur intrinsèque, et pour la monnaie d'argent, les deniers du haut empire remplissaient seuls ces conditions. Quatre de ces deniers étaient même percés, ce qui prouve qu'on les portait comme des raretés devenues objets de parure.

D'ailleurs M. Thomas est loin de contester la prédominance du billon et des bronzes des siècles inférieurs dans la circulation monétaire de la Gaule puisqu'il suppose que les Francs Saliens établis dans les provinces gauloises avaient adopté pour unité monétaire des pièces de billon auxquelles il assigne arbitrairement la valeur de 24 grains

d'argent, et en avaient fait un denier à eux qui ne valait que le tiers de l'ancien denier romain de 63 grains, resté en usage dans la Germanie. De là, il conclut que le sou qui servait à l'évaluation des compositions dans les codes germaniques était partout également le sou d'or, mais qu'on le divisait en 40 deniers dans la loi salique, parce qu'il s'agissait de deniers de billon de 21 grains, tandis qu'il ne se composait que de 12 deniers dans les lois des Ripuaires, des Allemands et des Bavares, parce que ces peuples avaient conservé le denier de 63 grains du haut empire.

La composition du trésor trouvé dans le tombeau de Childéric, ce fait capital pour l'histoire de la circulation monétaire au V^e siècle, démontre seulement qu'il circulait encore alors quelques restes des deniers du haut empire mêlés à cette masse de billons et de petits bronzes, dont les faux monnoyeurs des siècles précédents avaient inondé les provinces romaines. Mais il nous semble très difficile d'admettre que toute la vieille monnaie d'argent fin se fut concentrée dans la Germanie, tandis qu'il ne serait resté que du billon dans la Gaule. Nous comprendrions encore plus difficilement comment on aurait pu transformer en un denier unique, équivalant à 21 grains d'argent fin, ces innombrables pièces de bronze ou de cuivre saucé qui circulaient dans l'empire et qui différaient tellement entre elles de titre, de module et de poids.

Il est probable que M. Thomas, en fixant ce chiffre de 21 grains, a tout simplement adopté le résultat moyen des pesées opérées par M. Guérard sur les deniers mérovingiens du Cabinet de France. Mais les deniers pesés par notre savant confrère, étaient tous d'une époque très postérieure à la rédaction primitive des lois germaniques, puisque M. Thomas reconnaît lui-même qu'aucune monnaie d'argent mérovingienne ne peut être reportée avec certitude jusqu'au VI^e siècle¹. A

¹ On a fait aussi remarquer, avec raison, que pour connaître le poids légal des monnaies à une époque donnée, ce n'est pas une moyenne qu'il faut prendre, mais le poids maximum. En effet, on ne fabrique pas de monnaies au-dessus du poids légal, tandis qu'on peut en émettre d'inférieures, et que les monnaies en

cette époque on ne reconnaissait évidemment que le sou d'or de 84 grains et le denier impérial qui, au temps même des derniers souverains de Rome, n'est pas descendu au-dessous de 29 ou 30 grains. Ce denier dégénéré sous les rois mérovingiens, et reporté par Charlemagne à son ancienne valeur, est donc le seul qui ait pu servir à l'évaluation des compositions dans la rédaction primitive de toutes les lois germaniques. D'ailleurs, nous le répétons, la supposition de l'existence simultanée de deux deniers différents, au commencement du VI^e siècle, est purement gratuite, et rien dans les témoignages ni dans les textes contemporains ne vient la confirmer. Aucun de ces textes ne parle de deux espèces de deniers, tandis que les documents les plus authentiques mentionnent différentes espèces de sous. C'est ainsi, qu'outre le sou d'or de 40 deniers des Saliens et le sou d'argent de 12 deniers des Ripuaires, il y avait encore des sous particuliers à quelques nations germaniques : le sou des Frisons, par exemple, qui ne valait que 3 deniers ¹, puis le sou des Saxons, qui ne se composait que de deux triens et équivalait au prix d'un bœuf d'un an ou d'une brebis avec son agneau, tandis que le sou de trois triens représentait la valeur d'un bœuf de seize mois. Le sou des Westphaliens et des Angrivariens se composait de 30 mesures de seigle, 40 d'orge, 60 d'avoine ².

circulation deviennent nécessairement plus légères par le frottement et l'usure. Que dirait-on aujourd'hui de quelqu'un qui, pour connaître le poids légal des pièces de 1 fr. de l'empire français prendrait la moyenne de pesées faites sur une série de ces pièces altérées par une circulation d'un demi-siècle? D'après ces principes, M. de Longpérier fixe avec raison, selon nous, le poids légal des deniers mérovingiens à 24 grains ou 1 gr. 20, au lieu de 21 grains déterminés par M. Guérard. (Notice sur la collection Rousseau, p. 96 et 107.)

¹ Lex Frisionum, tit. 8, par. 1 : Solidos 12 componat, id est 36 denarios ; tit. 9, art. 3 : Solidos 4, hoc est denarios 12. Dans la Frise orientale, d'après l'*additio sapientum*, tit. 73, le sou ne valait plus que 2 deniers de la nouvelle monnaie, c'est-à-dire des forts deniers de 32 grains rétablis par Charlemagne. En effet, la nouvelle monnaie valait un tiers de plus que l'ancien denier mérovingien de 24 grains.

² Lex Saxonum, tit. 19, de solidis. C'est ainsi que la composition du meurtre

D'après ces différentes évaluations, il semble que pour les peuples de l'intérieur de la Germanie, le sou n'était qu'une pure unité de compte, comme le *chunna* des Francs, ne représentant point une valeur métallique réelle, mais une certaine somme de numéraire ou une certaine quantité de produits naturels tels que les bestiaux qui, dans la plupart des transactions, tenaient lieu pour les Germains des espèces monnayées dont l'usage ne fut chez eux qu'une importation étrangère. C'est ainsi que le sou d'argent des Ripuaires et des Allemands n'a jamais existé en nature, et que la loi des Ripuaires indique par un tarif détaillé la quantité d'armes et de bestiaux que ce sou représentait.

Comme nous l'avons dit plus haut, M. Thomas reconnaît avec nous que le sou valait 40 deniers dans la loi salique et 12 deniers seulement dans celles des Ripuaires, des Allemands et des autres peuples de l'intérieur de la Germanie. Cependant il s'attache à combattre les preuves sur lesquelles nous avons établi la thèse qu'il soutient lui-même. Qu'il nous permette de défendre contre lui ses propres opinions.

Quoique sa théorie soit complètement opposée à celle de M. Guérard, il conteste d'après lui l'authenticité de l'article 3, tit. VI de la loi des Allemands, qui dit en termes précis, que le triens se compose de 4 deniers et est la troisième partie du sou¹. Nous avons eu occasion de revenir tout récemment sur cette question dans la Revue, et nous croyons que les sources nouvelles indiquées par Merkel dans la dernière édition de la loi des Allemands auraient peut-être modifié les doutes exprimés par M. Guérard, il y a dix-sept ans, sur le seul fondement que le passage contesté manquait dans quelques manuscrits de la Bibliothèque impériale. D'ailleurs, nous avons fait remarquer que, même en laissant de côté ces gloses si positives,

de l'homme libre ou le *wergeld* évalué à 240 sous par l'ancienne loi des Saxons, se composant de sous de 8 deniers, ne représentait en réalité que 4,920 deniers, somme égale au *wergeld* des Allemands et des Bava-
rois.

¹ Tremissus est quarta pars solidi et sunt denarii quatuor.

le rapprochement de plusieurs articles de la loi prouverait que le sou dont il y est fait mention ne contenait que 12 deniers. Nous n'avons rien à ajouter à notre démonstration sur ce point.

Dans notre discussion avec M. Guérard, nous avions également tiré de la loi des Bavaïois de nombreuses preuves à l'appui de notre système et notre savant contradicteur avait laissé sans réponse cette partie de notre argumentation. Aujourd'hui, M. Thomas lui oppose une interprétation nouvelle que nous devons examiner.

Nous avions fait remarquer que dans certains articles de cette loi, où le législateur semble avoir voulu obtenir une répression plus sévère, les compositions sont évaluées en sous appréciés en or, *solidi auro adpretiati*, tandis que dans les autres articles du même code, les sous ne portent aucune désignation particulière. De là nous avions conclu qu'il s'agissait dans les premiers d'une monnaie exceptionnelle, du sou d'or de 40 deniers, et dans les autres du sou d'argent de 12 deniers, monnaie de compte ordinaire des peuples austrasiens, en sorte que les amendes évaluées en sous, *auro adpretiati*, auraient été par cela seul plus élevées des deux tiers que les autres compositions de la loi. Nous avions fait remarquer en outre que ces compositions s'appliquaient généralement aux délits commis contre les personnes et les biens du clergé qui, au milieu de la Germanie, encore payenne, avait besoin d'une protection spéciale.

Le système de M. Thomas est tout différent. Selon lui, les mots *auro adpretiati* indiqueraient seulement que la composition, sans être pour cela d'une somme plus forte, devait être payée en monnaie d'or. Nous répondrons d'abord que la gêne résultant de cette obligation dans le paiement de l'amende aurait été une bien faible aggravation de la peine et n'aurait guère mérité d'être mentionnée dans la loi. Mais il y a plus ; pour s'en dispenser, il aurait suffi au coupable de le vouloir. En effet, l'art. 2, ch. x, tit. I^{er}, porte que le meurtrier d'un prêtre paiera 100 sous, appréciés en or, *auro adpretiatis*, et ajoute immédiatement que si le condamné n'a pas d'or, il pourra donner d'autre monnaie, des esclaves, de la terre, tout ce qu'il possèdera

enfin, jusqu'à ce qu'il atteigne la valeur de la composition ¹. Cette faculté accordée au coupable se conçoit facilement si l'on admet avec nous que les mots *auro adpretiati* signifient que l'amende sera appréciée au taux des sous d'or, c'est-à-dire de 40 deniers pour un sou. La somme étant ainsi fixée, peu importait ensuite qu'elle fût payée en numéraire quelconque ou même en nature, et le législateur, en ajoutant cette clause, voulait exprimer clairement que l'évaluation de la composition en sous d'or n'avait pour objet que d'en élever le taux et non d'exiger le paiement en une monnaie plutôt qu'en une autre. Dans le système de M. Thomas au contraire, on arriverait à ce singulier résultat que le législateur, après avoir ordonné, dans le but d'aggraver la peine, que la composition serait payée forcément en or, aurait permis aussitôt après au coupable de se dispenser de cette aggravation en payant de toute autre manière. Ce serait là évidemment un non sens.

Nous avons en outre prouvé ailleurs, par le rapprochement de différents articles, que les compositions évaluées en sous, *auro adpretiati*, devaient être nécessairement plus élevées que celles qui sont comptées en sous ordinaires. Parmi ces citations, se trouvent les articles 2 et 3, ch. xiv, tit. III, relatifs aux pèlerins ou voyageurs. Dans l'art. 2 il est dit que celui qui insultera, dépouillera ou blessera un pèlerin, paiera au fisc 150 sous sans autre désignation, et dans l'article 3 que celui qui le tuera paiera 100 sous appréciables en or, *auro adpretiatos* ².

¹ Tit. 1, c. 10, par. 2. Si presbyterum occiderit, solvat 300 solidos auro adpretiatos. Si aurum non habet, donet aliam pecuniam, mancipia, terram vel quicquid habet usque dum impleat.

² Lex Baivar., tit. 3, c. 14, art. 2. Si autem aliquis tam presumptuosus fuerit ut peregrinum nocere voluerit et fecerit aut despoliaverit vel laeserit, vel plagaverit, aut ipsum ligaverit, vel vendiderit aut occiderit, et exinde probatus fuerit, 160 sol. in fisco cogatur exsolvere, et peregrino, si viventem reliquit, omni injuriâ quod fecit ei vel quod tulit dupliciter componat sicut solet unum de infra provinciâ componere (les mots soulignés manquent dans l'édition d'Hérolt). Ibid., art. 3. Si autem eum occiderit, 100 sol. auro adpretiatos cogatur exsolvere. Si parentes desunt, fiscus accipiat.

Nous avons regardé ces deux articles comme une des preuves les plus frappantes de l'existence simultanée de deux sous de compte différents ; car si l'on admettait que de part et d'autre les sous fussent de même valeur, il en résulterait qu'une simple insulte aurait été punie plus sévèrement qu'un assassinat. M. Thomas objecte que cet argument repose sur une inadvertance ; que dans le premier cas il s'agit de l'amende payée au fisc, dans le second du *wergeld* ou de la composition due à la famille, et que le mot *occiderit* se trouve dans l'art. 2 comme dans l'art. 3. En effet, dans plusieurs manuscrits, le mot *occiderit* est inséré dans l'art. 2 à la suite des mots *ligaverit vel vendiderit* ; mais comme il manque dans d'autres textes, les éditeurs de la loi ne l'ont en général indiqué que comme variante. Au reste, en admettant cette variante et la remarque de M. Thomas, notre argument n'en subsiste pas moins. L'art. 2 porte que celui qui aura insulté, lié, blessé un pèlerin paiera au fisc 150 sous et en outre devra au pèlerin lui-même une composition double de celle qui est accordée pour les délits commis envers les habitants du pays. L'art. 3 alloue à sa famille, s'il est tué, une composition de 400 sous appréciés en or. Mais la composition du meurtre de l'homme libre chez les Bavares était de 150 sous. Si donc les sous, *auro adpretiati*, n'avaient pas eu plus de valeur que les autres, il en serait résulté que la composition de 100 sous alloués à la famille du pèlerin, au lieu d'être le double de celle des hommes libres du pays, aurait été moindre de plus d'un tiers, en sorte que l'assassinat, comme nous l'avons dit, aurait été moins puni que l'insulte. Cette anomalie disparaît si l'on reconnaît que les sous, *auro adpretiati*, étaient des sous d'or de 40 deniers et les sous ordinaires des sous d'argent de 12 deniers ; car alors les 400 sous de la composition du pèlerin auraient représenté 4,000 deniers et les 150 sous de la composition de l'homme libre 1,920 deniers seulement, ce qui établit dans l'art. 3 pour le cas spécial du meurtre, la proportion de 2 à 1 fixée en termes généraux par l'art. 2.

Nous n'avons que peu de mots à dire de deux autres objections de M. Thomas. L'une porte sur le chap. iv du tit. I^{er} de la loi des Bava-

rois, où il est dit que celui qui aura favorisé la fuite d'un serf de l'église paiera une composition de 15 sous, *auro adpretiati*, si le serf peut être retrouvé, et que dans le cas contraire, il devra fournir un esclave de même valeur et payer en outre l'amende de 15 sous¹. M. Thomas demande pourquoi dans ce second cas la désignation *auro adpretiati* a été omise. Nous répondons qu'il n'est pas étonnant qu'on se soit dispensé de répéter deux fois ces mots dans un même paragraphe et qu'on a voulu seulement indiquer que la restitution de l'esclave ne dispensait pas de payer l'amende. La seconde objection résulte du rapprochement de cet article avec l'art. 4 du chap. vii, qui condamne à une composition de 40 sous envers l'église et à une amende d'une somme égale envers le fisc, le propriétaire d'un esclave fugitif qu'il aurait poursuivi jusque dans une église en violant le droit d'asile². M. Thomas demande pourquoi dans ce cas l'amende et la composition ne sont pas appréciées en or. Nous répondrons qu'il ne s'agit plus ici d'une atteinte aux personnes ou aux biens du clergé, qu'il n'y a de la part du maître de l'esclave qu'un abus du droit de propriété, et c'est pourquoi le législateur a exprimé qu'il entendait seulement par cette disposition pénale maintenir l'honneur et le respect dus aux sanctuaires chrétiens. Or l'amende et la composition réunies dans le chap. vii forment un total de 80 sous de deniers 12 ou de 960 deniers, tandis que les 15 sous appréciés en or pour la composition de l'enlèvement du serf de l'église ne donnent que 600 deniers³. La pro-

¹ Lex. Baiv., tit. 1^{re}, c. 4, par. 1. Si quis servum ecclesiæ ad fugiendum suaserit et foras terminum duxerit, cum 15 sol. componat auro adpretiatus pro quâ re præsumperit hoc facere. Et dùm illum revocat, alium mittat in loco donec illum reddat. Et si non potuerit illum invenire, tunc alium donet similem illi et 15 sol. componat.

² Lex. Baiv., tit. 4, c. 7, par. 4. Si quis homo contumax fugientem servum suum vel quem persecutus fuerit de ecclesiâ vi abstraxerit et deo honorem non dederit, componat ad ipsam ecclesiâ 40 sol. iudice cogente et pro fredo ad fiscum 40 sol. ut sit honor Deo et reverentia sanctorum et ecclesia dei semper invicta sit.

³ Je n'ai pas besoin de dire que dans le premier cas la restitution de l'esclave enlevé, ou d'un autre à sa place, est une réparation de dommage qui ne doit pas entrer dans le calcul de la pénalité.

portion entre les deux peines est ce qu'elle doit être, tandis que la différence serait exorbitante si les deux sous avaient la même valeur¹.

Comment donc M. Thomas, après avoir reconnu avec nous que dans les codes germaniques de l'époque mérovingienne, le sou contenait tantôt 40 deniers, tantôt 12 deniers seulement, a-t-il persisté néanmoins à vouloir que ces sous différents eussent toujours la même valeur ? Comment a-t-il été amené à inventer une théorie nouvelle tout exprès pour soutenir un système basé sur deux données contradictoires ? Il nous a paru qu'il avait surtout été frappé de l'inégalité que la différence de valeur des sous entraînerait dans l'évaluation des compositions chez les différents peuples d'origine germanique. Jugeant cette objection insoluble et ne pouvant s'empêcher de reconnaître, malgré l'avis contraire de M. Guérard, que le sou ne valait pas en Germanie la même somme de deniers que dans la Gaule, il a cherché un moyen de concilier ce qui était en réalité inconciliable.

Pour nous, il nous a semblé que l'objection fondée sur l'inégalité des compositions pouvait facilement être résolue. M. Thomas s'est attaché à démontrer surabondamment que le tarif pénal était à peu près uniforme chez tous les peuples germaniques. Il en dut être ainsi en effet tant que ces peuples demeurèrent dans leur patrie primitive. Car dans toutes les contrées de la Germanie intérieure la civilisation était presque au même niveau. Mais cette uniformité dut nécessairement être modifiée lorsque plusieurs de ces nations pénétrèrent dans l'empire romain et y formèrent des établissements stables. Transplantés dans ces provinces opulentes et parvenus à un haut degré de civilisation et de culture, les barbares se trouvèrent dans un milieu tout différent de celui où ils avaient vécu jusque-là. Le pouvoir de

¹ Le système que nous proposons en 1837 est maintenant adopté par l'érudition allemande : « Il n'y a pas de doute, dit M. Roth, que les Bavaois et les Allemands comptaient en sous d'argent de 12 deniers, et que la mention des sous d'or a été introduite dans la loi des Bavaois par les rois francs » (*Ueberenstehung der lex Bajuvariorum*, Munich, 1848, p. 64). Les chartes bavaoises distinguent aussi les deux espèces de sous, Meichelberg I, n° 173 et in fisco 40 sol auro adpreciaos solvat. Ibid., n° 405, 505, etc. Solidos de argento.

l'argent est toujours plus faible chez les nations riches que chez les nations pauvres, c'est-à-dire qu'avec la même somme de numéraire on achète moins de produits en nature chez les premières que chez les secondes. Si donc les tarifs des compositions étaient restés uniformes après la conquête, la gravité des peines aurait été en fait sensiblement diminuée pour les conquérants. La composition du meurtre ou le prix de l'homme, par exemple, qui représentait en général chez les Germains la valeur de cent bœufs, en aurait à peine représenté la moitié de l'autre côté du Rhin ; car on ne peut s'imaginer que le prix des bestiaux ait été le même dans la Gaule civilisée et dans la Germanie sauvage. Il fallait donc ou changer les tarifs, ou en maintenant les mêmes chiffres, apprécier les compositions en monnaies d'une valeur intrinsèque plus élevée. Les Wisigoths établis dans la partie la plus riche du territoire gaulois portèrent le prix de l'homme à 500 sous, tandis que chez les Germains, il était au plus de 200 ¹. Les Franes Saliens, en adoptant pour l'évaluation de leurs compositions, la monnaie usuelle de la Gaule qui était le sou d'or de 40 deniers, élevèrent par le fait leur tarif tout entier dans la proportion de 12 à 40, ou de plus de 1 à 3, et le rendirent ainsi supérieur des deux tiers à celui des peuples restés dans l'intérieur de la Germanie, tels que les Allemands, les Bavares et même les Ripuaires, dont le territoire se composait en majeure partie des vastes régions situées entre le Rhin et le Weser. Plus tard, lorsque ces derniers peuples commencèrent à se civiliser et à s'enrichir, ils sentirent à leur tour la nécessité d'élever leurs tarifs. C'est ce que le savant professeur Gaupp a parfaitement démontré pour les Frisons qui vers le temps de Charlemagne triplèrent leur wergeld ou prix de l'homme libre, lequel n'était dans l'origine que de 50 sous et $\frac{1}{3}$ ². Le roi des Lombards, Rotharis, éleva aussi le tarif pénal de sa nation

¹ Lex Wisig., l. vii, tit. 3. De ingenuorum filiis plagiatis, art. 3. Compositionem homicidii ab ipso plagiatore consequantur, id est solidos quingentos.

² Germanistische Abhandlungen. Mannheim, 1853. Wergeld, System der lex Frisionum.

dans son code, promulgué 76 ans après l'établissement des Lombards en Italie¹ : « Afin, dit-il, que les compositions cessent d'être insuffisantes, et que les inimitiés ne subsistent pas après le jugement. » Dans tout cela il n'y a rien que de conforme à la marche naturelle des choses ; ce qu'on aurait peine à expliquer au contraire, ce serait l'identité des compositions pénales chez des peuples placés dans des conditions très inégales de civilisation et de richesse.

En résumé, nous croyons pouvoir maintenir que les compositions pénales dans la loi salique sont évaluées en sous d'or de 40 deniers et dans les codes austrasiens en sous de 12 deniers, le denier ayant de part et d'autre la même valeur. Mais si nous ne pouvons accepter les théories de M. Thomas, nous n'en rendons pas moins justice à l'érudition dont il a fait preuve dans sa brochure ; car c'est avec bonheur que nous voyons la tendance générale qui semble porter depuis quelque temps les esprits sérieux vers cette époque mérovingienne, objet constant de nos études, naguère si délaissée, si mal comprise, et sur laquelle la lumière commence à se faire de toutes parts.

J. DE P.

Mémoires sur les monnaies des pays voisins du Léman ; par
M. ROD. BLANCHET. Lausanne, 1854, in-8°, fig.

Dans cet ouvrage, extrait du tome XIII des mémoires de la Société d'histoire de la Suisse romande, M. Blanchet a rassemblé plusieurs renseignements sur les monnaies anciennes et modernes des évêques de Lausanne, des barons de Vaud, de la ville de Genève, comtes de Gênois, princes d'Achaïe, Valais, Neuchâtel, Berne, etc. ; il a dressé un inventaire des trouvailles monétaires faites en Suisse depuis un certain temps. Ce livre est peu susceptible d'analyse ; c'est plutôt

¹ Lex Langobard. Rotharis, ed., tit. 74. In omnibus istis plagis ac feritis superius descriptis quæ inter homines liberos eveniunt ideò majorem compositionem posuimus quàm antiqui nostri, ut faida, quod est inimicitia, post compositionem acceptam posponatur.

un recueil de matériaux qu'une monographie raisonnée. Déjà notre regrettable collaborateur, M. Duchalais, avait fait remarquer un emprunt assez singulier fait à notre Revue à l'occasion d'un triens d'Anastase au monogramme de Sigismond, roi des Burgondes; mais le reproche doit retomber sur un autre savant suisse qui, peut-être, se sera *merveilleusement* rencontré avec M. Lenormant. Il nous serait facile de signaler quelques erreurs dans l'ouvrage de M. Blanchet qui nous semble n'avoir étudié sérieusement que la monnaie de son pays; mais nous signalerons comme très utile, pour les séries de monnaies historiques, ce qu'il dit sur les monnayages modernes de la Suisse depuis 1794 jusqu'à nos jours. Plusieurs de ces monnaies sont devenues rares et les collectionneurs trouveront là ce qu'ils chercheraient longtemps ailleurs.

Sous la république constituée à Genève en 1794, on frappa des pièces dont les types et les légendes offrent un avant-goût des idées qui ont reparu sur la scène en 1848; on lit dans le préambule de la loi qui les décréta :

« La monnaie est le signe représentatif de la propriété; la première
 » et la *seule honorable* origine de la propriété est le travail joint à
 » l'économie. Il importe de ramener sans cesse les hommes à ces
 » grandes vérités, en leur présentant sur les monnaies des emblèmes
 » et des légendes qui les leur rappellent tous les jours et qui soient
 » propres à leur inspirer de plus en plus l'amour de l'égalité, de la
 » liberté et de l'indépendance. » — Nous connaissons la *Génoise*
 d'argent, écu pesant une once, avec sa tête tourelée de la République,
 ses deux épis et la devise **PRIX DU TRAVAIL**; et le *décime* avec
 ses trois abeilles et **L'OISIVETÉ EST VN VOL**. Nous n'avons pas
 rencontré les *midécimes* qui devaient avoir une ruche et cette légende
TRAVAILLE ET ECONOMISE, et au revers un cadran avec ces mots
LES HEURES SONT DES TRÉSORS. Le tout avec la sentence
 calviniste : *après les ténèbres la lumière*.

Le chapitre de la République *Lémanique* nous a appris l'origine d'une pièce que nous possédons depuis longtemps sans avoir pu la classer. Il s'agit d'une République qui a vécu du 24 janvier au 30

mai 1798, et qui a frappé une seule pièce de monnaie. Voici ce qu'en dit l'auteur, d'après des historiens modernes du canton de Vaud :

« Le comité de réunion, entouré d'une foule de patriotes, passait la nuit du 23 janvier 1798 au cercle des jeunes négociants à Lausanne et recevait de Paris un courrier qui lui apportait un grand nombre d'exemplaires d'une brochure intitulée: *Instruction pour l'assemblée représentative de la République Lémanique*, signé Frédéric-César Laharpe et Perdonnet. Ces deux citoyens engageaient les villes et les communes du pays de Vaud, tant Bernois que Fribourgeois, à proclamer leur indépendance, à se constituer sous la dénomination de *République Lémanique*, et à nommer une *assemblée représentative*. Laharpe et Perdonnet allaient plus loin encore: ils dictaient à leurs concitoyens quinze décrets, dont plusieurs rappelaient les violences de la révolution française. Ce nom de République Lémanique qui, pour la première fois était prononcé, est adopté avec transport par la foule qui entourait le comité de réunion pendant cette nuit du 23 au 24 janvier 1798. Le comité adopta la cocarde verte et le drapeau vert pour la nouvelle République, et le 24 janvier, lorsque le jour parût, on voyait aux fenêtres du cercle flotter ce drapeau portant ces mots bordés en blanc: *République Lémanique; Liberté, Égalité*.

« En février 1798, la partie romande du canton de Fribourg, avec les districts de Payerne, d'Avenches et de Morat, se constituèrent en *Cantons de Sarine et Broye*¹, et leurs députés, réunis à Payerne, y formaient une assemblée nationale provisoire. Ce canton ou département cessa d'exister le 30 mai 1798 et fut réuni au canton de Fribourg.

« Pendant cette époque, on frappa à Fribourg des pièces de monnaie d'argent valant 42 creutzer, portant d'un côté un faisceau orné d'une hache et surmonté du chapeau de Guillaume-Tell, avec la légende: *Cantons de Sarine et Broye*. Le revers porte en deux lignes, dans une couronne de chêne et d'olivier: *valeur 42 cr.*; autour, est la devise

¹ La Sarine et la Broye sont deux rivières de ce canton; Fribourg est sur la Sarine et Payerne sur la Broye.

Liberté, Égalité, et au-dessous de la couronne le millésime de 1798. Ces pièces furent démonétisées, par arrêté du gouvernement Helvétique du 20 novembre 1800, et celles qui existaient dans les caisses publiques, au 1^{er} janvier 1801, durent être fondues et monnayées au coin de la République; de manière qu'étant devenues assez rares, on n'en voit guère que dans les collections numismatiques. »



Laharpe ne s'en tint pas à cet essai de République, tenté en faveur du pays de Vaud où il était né, il organisa la République helvétique *une et indivisible*, dont il fut un des directeurs. On frappa monnaie en 1799, au nom de ce nouveau gouvernement, avec le type d'un ancien suisse tenant un drapeau dans la main droite. Nous en avons publié la plus petite division, le *rappen*, dans la Revue de 1842, pl. xiii.

Nous ne suivrons pas M. Blanchet dans l'historique des derniers monnayages de la Suisse dont les types sont connus; nous serons contents d'avoir inspiré à nos lecteurs le désir de connaître son livre.

E. C.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE

SUR LES MONNAIES GAULOISES

DE TOURNAI

Mon cher directeur,

L'année dernière, la Revue de la numismatique belge s'est occupée des monnaies gauloises à la légende DVARNACOS, que dans un article inséré dans votre recueil, j'avais essayé d'enlever à Tournai pour les restituer aux *Aulerri*. Notre savant confrère, M. de Witte, a soutenu l'ancienne attribution de ces derniers, et par conséquent a combattu mes conclusions, avec cette courtoisie et cette érudition qui font que l'on est presque porté à ne pas être de son opinion pour profiter de discussions aussi agréables. Je crois qu'il est indispensable de mettre les lecteurs de notre Revue au fait de ce petit débat.

Bien des numismatistes se sont déjà occupés des monnaies de DVARNACOS. Vous-même, mon cher directeur, ainsi que M. de Sauley, M. le marquis de Lagoy, M. de Longpérier, M. Ser-

rure, vous tenez pour Tournai ; M. Hucher, M. Schayes, M. E. Joly et votre serviteur sont de l'opinion opposée ; notre si regrettable ami Duchalais laissait la question pendante sans vouloir trancher la difficulté.

Et d'abord, le mot EBVRO indique-t-il les *Eburorices* ou les *Eburones* ? — M. de Saulcy vous a signalé un denier portant DVRNACO-EBVRO ; il a été publié par M. Lelewel ; M. le marquis de Lagoy a fait graver une variété de cette pièce dont l'original est dans sa collection, avec les légendes DVRNAC-EBVRON ; c'est cette monnaie que M. de Witte reproduit de nouveau à l'appui de sa dissertation.

Voici quelques observations que je sou mets à ces messieurs : si véritablement on doit lire EBVRON, je dirai comme Duchalais : « La dernière lettre, si importante, déciderait une question » aujourd'hui débattue. » Mais voici ce qu'il y a à dire au sujet de cette malheureuse lettre qui est représentée si nettement sur le dessin de M. de Witte.

« L'adjonction de la dernière lettre, écrivait M. le marquis de Lagoy, en 1847, *dont un des jambages est presque effacé*, » vient encore ajouter un nouveau degré de certitude à l'appui de l'attribution aux Eburones. » Le même savant, dans une lettre qu'il me fit l'honneur de m'adresser le 30 septembre de la même année, s'exprimait ainsi : « Pour ce qui est de EBVRO, » l'état de la médaille où je lis EBVRON, m'avait d'abord laissé » un peu d'incertitude : la dernière lettre était-elle un N ou un » V ? Après avoir bien attentivement regardé, j'ai cru voir la » première de ces deux lettres, comme je l'ai gravée. »

On le voit, on ne connaît encore qu'un seul exemplaire du denier où la légende EBVRO se termine par une sixième lettre après l'O, et le coup-d'œil si exercé de M. le marquis de Lagoy a été assez incertain. Je récusé donc le dessin de M. de Witte, et je demande que la question ne soit décidée sur ce précieux

denier, que lorsque des numismatistes désintéressés dans la question auront été pris pour arbitres, d'après l'étude de la médaille elle-même.

Je serais désolé que l'on pût voir de ma part une méfiance systématique dans cette conclusion : personne plus que moi ne reconnaît de meilleur cœur la science de MM. de Lagoy et de Witte, mais, par ma propre expérience, je sais combien l'œil du numismatiste, dans une légende un peu fruste, peut être trompé.

M. de Witte établit ensuite que Tournai s'est appelé *DVRNAC*, ou *DVRNACOS* et *TVRNACVM* dès le premier siècle de l'ère chrétienne, et il cite un vase de la collection du Louvre, publié par M. de Longpérier et sur lequel on lit *GENIO. TVRNACE-SIV*. Je suis convaincu que sous les Romains, Tournai était désigné sous le nom de *Durnacum* et de *Turnacum*, mais je me permettrai de faire remarquer que bien d'autres localités ont pu porter ce nom : Duchalais, ainsi que moi, nous avons cité plus d'un lieu dans l'ethnique duquel entre la racine *Dorn*.

Notre docte confrère termine sa dissertation en soulevant une grave objection que je ne puis passer sous silence. Les Commentaires disent que les *Eburones*, après la défaite d'Ambiorix, furent complètement anéantis, et après la soumission des Gaules, aucun texte n'autorise à supposer que quelque débris de la nation éburonne, échappé au désastre, ait pu en conserver le nom : bien plus, les *Tungri* remplacent les *Eburones*; or les deniers en litige sont postérieurs à la conquête, et par conséquent à la disparition des *Eburones*.

Je ne puis mieux faire que de mentionner ici la réponse de M. de Witte : « Si les *Eburones* ont été complètement détruits

- dans les guerres de César, si leur nom a été effacé, si les
- *Tungri* sont venus les remplacer dans le pays qu'ils occupaient
- avant la conquête, il ne s'ensuit pas qu'un peuple jaloux de

• sa liberté et impatient de porter le joug des Romains n'ait
• cherché, et peut-être à l'occasion d'un nouveau soulèvement,
• à rappeler le fait glorieux de la résistance de ses pères contre l'invasion des étrangers. Et d'ailleurs ce que dit César au
• sujet de la destruction complète des *Eburones* peut ne pas être
• mis tout-à-fait à la lettre. Il y a là évidemment exagération,
• comme nous avons déjà eu l'occasion d'en faire la remarque
• au sujet de la destruction de la nation nervienne; l'histoire ne
• fait plus mention, j'en conviens, des *Eburones* après la conquête des Gaules, mais les *Tungri* faisaient évidemment partie de la nation éburonne. •

Dans ces quelques lignes, il y a matière à de grosses discussions, mais je me réserve de les faire, si M. de Witte veut bien me le permettre, lorsque la lecture du denier de M. le marquis de Lagoy sera fixée en dernier ressort.

A. DE BARTHÉLEMY.

SUPPLÉMENT A L'ESSAI
SUR LE CLASSEMENT DE LA MONNAIE D'ARGENT
DES LAGIDES

I.

(Pl. II et III.)

Cérès assise sur un trône à droite ; dans le champ **ΒΗ** ; sous le trône on distingue les traces des mêmes signes effacés.

Ῥ. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Double corne d'abondance remplie de fruits : dans le champ , à droite, **ΑΣΑ** , à gauche **ΒΞΡ**.

AV. Médaillon.

Poids : 21,47.

Pl. II, n° 1.

Cette magnifique médaille d'or, tout-à-fait exceptionnelle dans la série des rois grecs, est le produit d'une découverte récente. Elle mérite au plus haut degré l'attention des numismatistes, par la nouveauté des résultats qu'elle fournit ; ce travail est destiné à en signaler l'importance.

Occupons-nous d'abord du lieu et des circonstances de l'émission. Le rapport qui existe pour la nature du métal, le style,

le travail, le type du revers (nous laissons de côté le type du droit, allusion évidente au nom de *Δημήτριος* ¹), entre ce médaillon d'or et ceux des Lagides frappés dans l'île de Chypre suffirait pour désigner cette île comme le lieu où le médaillon de Démétrius I^{er} a été frappé, quand même nous n'aurions pas les monogrammes gravés dans le champ à gauche. J'ai déjà démontré que les lettres ΠΑ et ΣΑ désignaient les ateliers monétaires de deux des villes les plus importantes de Chypre, Paphos et Salamis. Mais jusqu'à présent je n'avais pas trouvé le nom de Paphos abrégé par les deux lettres ΠΑ groupées en monogramme . J'avais bien rencontré un monogramme absolument semblable, mais sur des tétradrachmes de fabrique cyrénéenne où il désigne Apollonia de la Cyrénaïque. Cependant, comme nous avons d'autres exemples de noms de villes désignées tantôt par un monogramme, tantôt par des lettres isolées (comme Ptolémaïs de Galilée dont l'atelier est indiqué, tantôt par ΠΠ, tantôt par ΠΤ), et comme les lettres ΣΑ qui accompagnent notre monogramme, ne peuvent présenter le moindre doute sur leur interprétation, nous croyons ne pas devoir hésiter à reconnaître dans le monogramme le commencement du nom de Paphos. Mais comment expliquer cette circonstance d'une monnaie frappée pour un roi de Syrie dans une province possédée par les Lagides?

La date de notre médaillon d'or, BEP, 162 de l'ère des Séleucides, est celle de la dernière année de Démétrius I^{er}. Nous savons par les historiens que ce prince périt après douze années de règne, en combattant son compétiteur Alexandre Bala, à la fin de l'an 162 des Séleucides, vers le mois d'août 150 avant

¹ Le même type de la Cérès assise se voit au revers de la plupart des tétradrachmes de Démétrius I. Cf. Visconti, *Iconographie grecque*, t. II, p. 223.

J.-C.¹. Rome s'était déclarée en faveur d'Alexandre, et il avait encore pour soutien les rois de Pergame et de Cappadoce et surtout le roi d'Égypte, Ptolémée Philométor, qui venait de lui donner sa fille en mariage². Mais dans ce moment l'empire des Lagides était partagé entre les deux frères qui, après une lutte assez longue, avaient enfin conclu la paix; Philométor avait l'Égypte et Evergète II régnait dans l'île de Chypre. Il semble, d'après le médaillon d'or frappé dans cette île, que les deux frères avaient pris parti dans la lutte qui divisait le royaume de Syrie; que, tandis que Philométor appuyait de ses troupes Alexandre Bala, Evergète II soutenait Démétrius I^{er}, au moins de son argent, et mettait à la disposition de ce prince les ateliers monétaires de son royaume, se mêlant déjà des affaires de Syrie comme il le fit plus tard, quand, étant roi d'Égypte, il appuya les prétentions d'Alexandre Zébina³.

Nous avons déjà signalé un fait analogue qui confirme tout-à-fait ces conclusions. C'est celui de l'émission de monnaies au nom de Cléopâtre dans les ateliers de Paphos et de Salamis en 48 et 47 avant J.-C., quand l'île de Chypre était déjà province romaine depuis 57; pièces qui, ainsi que nous l'avons fait voir, ont été frappées par l'ordre de César, au moment où le vainqueur de Pharsale se préparait à soutenir de son armée la reine d'Égypte et à la rétablir sur le trône d'où son frère l'avait chassée.

Les ateliers de Paphos et de Salamis, dont nous trouvons les marques réunies sur le médaillon d'or de Démétrius I^{er}, sont ceux même dont nous avons signalé l'indication sur les pièces de la seconde ère cyprienne. Notre monnaie pourrait peut-être donner lieu à une modification peu importante dans la fixation du

¹ Euseb. Armen. ed. Mai, p. 187. — Polyb. III, 5. — Joseph. Ant. Jud. XIII, 2, 4. — I Macc. X, 49. — Cf. Clinton, Fasti Hellenici, t. III, p. 324.

² I Macc. X, 57. — Joseph. Ant. Jud. XIII, 4.

³ Justin. XXXIX, 2.

commencement de cette ère. Nous n'avions cru devoir placer le rétablissement des ateliers de Paphos et de Salamis et la première année de l'ère qu'en 146, et nous avons une pièce d'or frappée quatre ans plus tôt, en 150, dans une de ces deux villes. On pourrait alors en revenir à fixer cette date à l'an 154, année où Evergète II devint roi particulier de l'île de Chypre, ainsi que mon père l'avait fait dans le *Trésor de Numismatique*¹. J'avais été frappé de la coïncidence du chiffre de la 29^e année, LKΘ, la plus haute date de cette ère que nous ayons trouvée, avec la durée de 29 ans du règne d'Evergète II, entre 146, où il avait réuni la couronne d'Égypte à celles de Chypre et de Cyrène, et 117, date de sa mort, et c'était cela qui m'avait porté à modifier sur ce point l'opinion de mon père. Mais on trouverait dans cette opinion une coïncidence également frappante pour la date de la 29^e année; il y eut en effet juste 29 ans entre l'année où mon père plaçait le commencement de la seconde ère de Chypre, 154 avant J.-C., et celle où Evergète II entra définitivement en Égypte, après en avoir été chassé et s'être enfui dans l'île où il était resté réfugié cinq ans, 125 avant J.-C. En tout cas, ce n'est qu'une différence de huit ans qui a très peu d'importance, puisque, dans un cas comme dans l'autre, les dates se renferment entièrement dans le règne d'Evergète II et que nous n'en avons pas qui chevauchent d'un règne sur l'autre, comme dans la première série.

II.

Maintenant que nous avons étudié le médaillon de Démétrius I^{er} sous le rapport historique et fixé les circonstances dans lesquelles se place son émission, nous devons nous occuper des

¹ *Numismatique des rois grecs*, p. 161.

renseignements qu'il fournit pour l'étude des systèmes monétaires de l'antiquité. Nous dirons d'abord deux mots des signes B que nous voyons dans le champ du droit, et qu'on aurait gravés puis effacés sous le trône de la Cérès. Ces signes indiquent la valeur de la pièce, 2.... Mais que désigne — ? Il est évident que ce signe ne doit pas être confondu avec ceux qui sur les papyrus grecs désignent la drachme — ou — . Une drachme de la force de celle que donnerait notre pièce est impossible.

Un papyrus grec appartenant à M. l'abbé Greppo fournit, je crois, un second exemple de ce signe. Ce papyrus fort curieux, et qui mériterait tout-à-fait d'être publié, contient l'état des dépenses faites par un patron de barque transportant une cargaison d'esclaves (*νεανίσχοι*) d'une ville de la Haute-Égypte à Alexandrie. Plusieurs des sommes dépensées sont précédées du signe — parfaitement distinct et le chiffre en est toujours le plus faible, ce qui est tout naturel quand on compte avec une monnaie plus forte. Ces sommes se distinguent bien de celles qui sont comptées en drachmes et qui, dans le même papyrus, comme sur beaucoup d'autres, ne sont précédées d'aucun signe. On jugera tout de suite de cette différence, d'après le fac-similé suivant des lignes 3-5 de la première colonne, que nous donnons au bas de la pl. II :

Πετοσίριος Τέουτος.....	— μδ'.
καὶ τοῖς νεανίσχοις.....	ρ.
Ἀρβηχίς Ἀρεμφαχίσκος.....	ί.
Ναῦλον πλοίου.....	πμ'.

¹ Ce papyrus mentionne des sommes en monnaies très diverses; il est question à la ligne 8 de la seconde colonne de statères d'argent : Καὶ ἀργύρου στατήρας — φ'.

On sait par le témoignage de Héron d'Alexandrie que le statère d'argent n'était autre que le tétradrachme : Ὁ δὲ στατήρ τετραχμᾶς εἶναι.

Nous pouvons citer un second exemple analogue à celui de notre médaillon, de

Maintenant, quelle monnaie ce signe indique-t-il ? Sur ce point, je donnerai tout de suite le résultat auquel m'ont amené mes recherches sur le poids du médaillon de Démétrius I^{er} :  est le signe du statère.

Mais c'est une monnaie bien extraordinaire que ce statère de 10 gr. 73 fourni par notre médaillon d'or. La valeur n'en a aucun rapport avec le système bien connu de la numismatique des Séleucides. Toutefois, un médaillon d'or d'une Bérénice, qu'on regarde comme la femme d'Evergète I (pl. II, n° 2), nous a fourni un poids identique, 21 gr. 47, et rattache par conséquent notre pièce à la série d'or des Lagides, à laquelle elle se reliait déjà par son style, sa fabrique et toutes les autres circonstances que nous avons énumérées tout-à-l'heure.

III.

C'est ici le lieu d'étudier la question si difficile du système de la monnaie d'or chez les Lagides, pour tâcher d'y trouver l'explication de ce poids de 21, 47, si anormal dans la numismatique grecque.

Je commence par donner le tableau des pesées de toutes les pièces de la série d'or des Lagides, telles que me les ont fournies les échantillons du Cabinet de France :

l'emploi de signes de l'écriture cursive dans des légendes en lettres capitales. Un poids en plomb, provenant de Beirout et récemment acquis par le Cabinet de France, porte pour inscription ΑΙΤΡΑC .  est dans les papyrus le signe de la moitié et la légende doit par conséquent se lire : λίτρας ἡμισυ, *demie-litra* ou *demie-livre*. Nous avons fait graver à la planche II ce poids intéressant, qui pèse 187 gr. 51.

1° SOTER.			
Pièces de grand module au type de l'aigle.....	17 gr.	90	
Pièces au type du char traîné par des éléphants..	7	00	
Petit module, type de l'aigle.....	3	50	
2° BÉRÉNICE SOTER.....	28	00	
3° ΘΕΩΝ. Ρ. ΑΔΕΛΦΩΝ (Pièces frappées sous le			
règne de Philadelphie) { Grand médaillon.....	28	00	
{ Petit médaillon.....	14	00	
4° ARSINOË PHILADELPHÉ { Grand médaillon...	28	00	1
{ Petit médaillon.....	14	00	
5° EVERGÈTE I ^{er} { Médaille.....	28	00	
{ Petit module.....	3	50	
6° ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ (frappées sous le règne			
d'Evergète I ^{er}) { Grand médaillon.....	28	00	
{ Petit médaillon.....	14	00	
{ Petit module.....	3	50	
7° BÉRÉNICE EVERGÈTE { Médaille.....	21	47	
{ Module 3.....	4	30	
{ Module 2 1/2.....	2	10	
{ Module 1 1/2.....	1	10	
8° PHILOPATOR.....	28	00	
9° ARSINOË PHILOPATOR.....	28	00	
10° EPIPHANE.....	28	00	
11° Médaille d'or de DÉMÉTRIUS I ^{er} , roi de Syrie.	21	47	

¹ Nous donnons dans ce tableau le poids le plus fort qu'atteignent les médailles d'or d'Arsinoë Philadelphie et ceux à la légende ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ. C'est ainsi qu'il faut toujours agir, à mon avis, pour approcher le plus près possible de l'étalon normal dans l'étude des systèmes monétaires de l'antiquité. Des médailles d'or d'Arsinoë, d'une conservation parfaite, offrent entre eux des variations qui n'altèrent pas à un certain degré le poids de la monnaie, mais qui vont cependant quelquefois jusqu'à plus d'un décigramme. On observe ces variations même entre des pièces de la même émission et portant les mêmes lettres au droit. Nous n'avons pas pu les faire figurer dans notre tableau, où nous nous sommes borné au poids le plus fort, qui nous a paru le plus près du type exact.

Il y a loin de cette complication au système simple et facile que M. Letronne ¹, s'appuyant sur un petit nombre de pesées, avait cru reconnaître. On voit bien que les pièces pesant 7 gr. 00, 14,00, ou 28,00 sont des multiples d'une même unité de 3,50, unité qui est celle de la monnaie d'argent. Mais que faire des poids de 17,90 ou de 21,47 qui n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, et en ont aussi peu avec le reste du système? C'est là une question fort épineuse, et, pour arriver à la solution de cette difficulté, il nous faut jeter un coup-d'œil sur les différents systèmes monétaires des populations helléniques.

Les résultats que nous exposons sont fournis par les pesées mêmes et ont, par conséquent, un caractère positif. J'aurais pu mettre d'accord ces résultats avec les calculs des savants éminents qui se sont efforcés de reconstituer le système métrologique de l'antiquité, mais ce rapprochement m'aurait mené trop loin. Je ne doute pas d'ailleurs que, sauf quelques légères différences, les conclusions que nous a fournies l'étude des pièces mêmes, ne s'accordent entièrement avec ce qu'il y a de plus ingénieux dans les travaux de M. Böeckh, et des autres savants qui se sont adonnés à l'étude de ces questions.

Trois unités principales régnaient dans le monde grec : la drachme éginétique, la drachme asiatique et la drachme attique :

1° La drachme éginétique est la première par sa date, elle est aussi la moins répandue ; son origine remonte à l'origine même de l'usage de la monnaie. Les pièces primitives frappées dans l'île d'Égine, au type de la tortue de mer (*Chelonia caouana*, Dum.), et dont quelques-unes peuvent remonter au règne de

¹ Récompense promise à qui ramènera deux esclaves échappés, in 4°, extrait du *Journal des Savants* de 1833.

Phidon, roi d'Argos, l'inventeur de la monnaie, donnent le type de ce système. Elles pèsent :

12	gr. 30
6	20
3	10
1	00
0	50

Les pièces les plus fortes sont des tétradrachmes, puis des didrachmes, des drachmes, des dioboles et enfin, les plus petites, des oboles ¹.

2° La drachme asiatique, je l'appelle de ce nom, qui a pour

¹ Ici s'élève une assez grande difficulté. Nous faisons de cette drachme des monnaies d'Egine la plus faible de toutes les drachmes, et cette évaluation est rendue certaine par l'existence de l'obole pesant 0,50; en même temps, les anciens disent que la drachme éginétique était la plus forte et valait 10 oboles attiques (valeur qu'il faut calculer avec la drachme attique à 4,00), qu'ainsi on l'appelait δραχμή παχέα. Pollux, IX, 76 : Τὴν μὲν Αἰγινεῖαν δραχμὴν μάλιστα τῆς Ἀττικῆς, δέκα γὰρ ὀβολοὺς Ἀττικῶς ἴσχυεν, ἣν οἱ Ἀθηναῖοι Παχέαν δραχμὴν ἐκάλουν, μίσει τῶν Αἰγινετῶν Αἰγινεῖαν καλεῖν μὴ θέλοντες. On ne peut sortir de là qu'en supposant que le didrachme du système primitif était la δραχμή Αἰγινεῖα ou δραχμή παχέα des auteurs; que les Eginètes avaient frappé des pièces de deux de leurs drachmes; qu'à Athènes, où elles circulaient beaucoup, et peut-être même à Egine, on les appelait *grosses drachmes*, comme avant l'établissement de notre système métrique on distinguait entre les écus de six livres et les *petits écus* ou écus de trois livres. Un passage d'Hesychius (ν° παχέιν), jusqu'ici peu compris, dans lequel ce lexicographe dit, je crois, que la grosse drachme était pour les Achéens un didrachme, me semble donner la preuve de l'exactitude de cette conjecture : Παχέτη δραχμή, τὸ διδραχμον. Ἀχαιοί. En effet, la δραχμή παχέα ne représente ni le didrachme asiatique, ni le didrachme attique, mais seulement ce didrachme du système primitif d'Egine.

On peut comparer un fait absolument analogue, arrivé pour les monnaies de Cyrénique. Le nom de κυζικηνὸς στατήρ dans les auteurs ne peut s'appliquer qu'aux pièces d'or de cette ville qui étaient primitivement, non pas des statères, mais des double-statères attiques.

lui l'autorité des anciens, est d'origine lydienne. Les pièces d'or frappées à Sardes par Crésus ¹, fournissent le type primitif de ce système. Nous avons fait graver pl. III, les deux exemplaires de cette monnaie, que possède la collection nationale; sous le n° 7, est la mieux conservée, ayant pour type un lion couché de travail tout-à-fait asiatique; elle pèse 14 gr. 10; sous le n° 8 en est une autre un peu moins bien conservée, au type du taureau cornupète, qui ne pèse que 13,99 ². Les Perses, quand ils eurent conquis la Lydie et qu'ils battirent monnaie avec les trésors de Crésus, adoptèrent le même système. La médaille d'or du Cabinet de France, gravée pl. III, n° 9, qui, pour la fabrique et la nature du métal se rapproche très étroitement des créséides, et présente au droit au lieu de type le nom de Cyrus en caractères cunéiformes du second système ³, pèse 7,14. Le

¹ V. ce qu'a dit, sur ces monnaies, mon père, dans l'*Encyclopédie du XIX^e siècle*, t. XVII, p. 358, article *Numismatique*.

² On trouvera à la pl. IX, n° 13, de la *Descrizione degli statari antichi* de Sestini, une assez mauvaise figure représentant une médaille d'or du Cabinet de Munich, provenant de la collection Cousinéri. Cette médaille que Sestini attribue à Samos, a pour types les parties antérieures d'un lion et d'un taureau adossées; la forme de son carré creux m'y fait reconnaître une troisième créséide et son poids semble être le même que celui des pièces analogues du Cabinet de France.

³ On distingue assez clairement ce nom écrit comme sur le pilier de Mourghab, (*Ker-Porter, Travels*, t. I, pl. XIII.—Burnouf, *Mémoire sur deux inscriptions*

cunéiformes, pl. V, n° 1): . Le second groupe est certain; il

présente une variante, autorisée, du reste, par l'usage de ces textes, 

au lieu de . Le premier groupe est moins positif; il est cependant extrêmement probable. Comme je ne suis nullement versé dans l'étude des écritures cunéiformes, je dirai que cette lecture est le résultat d'une étude de la pièce faite avec M. J. Oppert, dont tout le monde connaît les belles recherches dans la Babylonie. La collection Whitall renferme un grand nombre de pièces analogues à celle que nous

Cabinet des médailles possède deux divisions de la pièce de Cyrus, exactement de la même fabrique, seulement anépi-graphes, et portant au lieu de légende, un espère de fleuron. L'une pèse 2,24, c'est par conséquent une pièce de 3 oboles; l'autre qui a comme la première, un peu perdu par le frai, a fourni, comme poids, 1,40, le cinquième du statère. Une der-nière, bractéate imperceptible, pèse 0,14. C'est exactement le dixième de la pièce de 1,40, et le cinquantième du statère.

Une pièce d'or, primitive de Chios, au type du Sphinx, qui fait partie de la Collection nationale, pèse 14,02. Une autre monnaie, de très ancien style, d'attribution incertaine et dont le type est une tortue, ne pèse que 13,50, mais elle est d'une

avons fait graver, aujourd'hui possédées par M. le général Fox, et le Cabinet de France en possède aussi quelques-unes; elles se font toutes remarquer par la même absence de types, mais au lieu de caractères cunéiformes, les unes ne semblent rien porter du tout, les autres porter un simple fleuron ou une étoile. La légende cunéiforme est cependant certaine sur la médaille n° 9 de la pl. III, et sa présence n'est pas un fait absolument hors d'exemple dans la numismatique. M. le duc de Luynes, dans sa *Numismatique des Satrapies* (pl. VII, n° 9), a publié une pièce d'argent du Cabinet de l'Université de Turin, frappée à Sidé, qu'il attribue à Dernès; cette curieuse monnaie porte au revers, à côté d'une figure de Mi-nerve debout, la légende cunéiforme suivante qui semble ne contenir que des

II chiffres du système persan et devoir exprimer quelque date que nous ne sommes point en état d'expliquer.

II Les monnaies frappées par Cyrus en Lydie peuvent, jusqu'à un certain point, expliquer la tradition rapportée par Suidas et d'après laquelle les monnaies appelées *dariques* auraient été ainsi nommées, non d'après le père de Xerxès, mais d'après un autre Darius plus ancien: Ἐκλήθησαν δαριεῖς οὕτως ὡς οἱ παλαιότεροι νομίζουσιν, ἀπὸ Δαρείου τοῦ Ἐρξίου πατρὸς, ἀλλ' ἑτέρου τινὸς παλαιότερου Βασιλέως. « Cet ancien Darius, » fait observer à ce sujet mon père (*Treasure of numismatique*, Numismatique des rois grecs, p. 134), « étant com- » plètement inconnu (car il ne peut être question du *Darius-Mède* de la Bible) la » tradition ne peut avoir de sens que si on la rapporte à des monnaies antérieures » au fils d'Hystaspe. »

mauvaise conservation. L'une et l'autre appartiennent, par conséquent, à ce système monétaire.

La drachme asiatique ne resta pas longtemps à son taux primitif de 3,50, elle tomba bientôt à 3,24 et ce poids devint pendant quelques temps le taux aux environs duquel elle flotta. Plus tard, à une époque et dans des circonstances que nous étudierons dans ce travail, la drachme asiatique remonta à son taux primitif de 3,50. C'est ainsi que les Juifs l'adoptèrent quand, sous le pontificat d'Yaddus, profitant de la faveur d'Alexandre, ils commencèrent à frapper des monnaies ¹. C'est ce taux que Ptolémée Soter adopta pour sa monnaie d'argent, dans laquelle les drachmes pèsent de 3 gr. 50 à 3,54, les tétradrachmes de 13,60 à 14,25, l'octodrachme 28,00 ², et les décadrachmes de 34,00 à 35,00; c'est aussi au système de la drachme asiatique reportée à 3,50 qu'appartiennent dans la série d'or des Lagides les petites pièces au type de l'aigle, les Soter au type du char, et les Arsinoé Philadelphie, les Evergète, les Bérénice Soter, les ΘΕΩΝ ΑΔΕΛΦΩΝ des deux émissions, les Philopator et les Arsinoé Philopator; la Bérénice Evergète du plus petit module pesant 4,40 est un diobole de ce système. Par suite de l'influence des émissions ptolémaïques, ainsi que nous l'avons déjà démontré, ce poids de la drachme fut conservé dans les villes de Phénicie sous la domination des Séleucides et les tétradrachmes frappés dans ces villes depuis le règne d'Alexandre Bala se distinguent par leur poids de toutes les au-

¹ De Saulcy, *Recherches sur la Numismatique judaïque*, p. 21 et seqq.

² Nous avons fait graver sous le n° 3 de la pl. II l'octodrachme d'argent de Ptolémée Soter qui est entré dernièrement dans la collection de M. Prosper Dupré. Cette pièce unique est une des plus intéressantes, sans contre lit, de la série d'argent des Lagides. Elle porte la marque habituelle de l'atelier d'Apollonia de Cyrénaïque, .

tres pièces des rois de Syrie, pour se rattacher à celles des rois d'Égypte.

3° La drachme attique est beaucoup mieux connue que les deux autres, aussi nous en parlerons moins longuement. De 4 gr. 30, dans le principe, elle diminua peu à peu, pendant les désastres des Athéniens, et elle était tombée, dans Athènes même, à près de 3,75, vers l'époque d'Alexandre-le-Grand; mais ailleurs elle s'était un peu mieux soutenue. Alexandre la releva et lui rendit son ancien taux qu'elle conserva ensuite en Syrie et dans quelques autres pays; mais à Athènes même elle retomba bientôt et, après être restée quelque temps avec une valeur égale au denier romain, elle finit par descendre à 3,75 ou 3,70 comme avant le règne d'Alexandre.

C'est au système de la drachme attique qu'appartiennent, dans la série d'or des Lagides, les pièces à la tête de Soter et au type de l'aigle, dont le poids, 17,90, est exactement celui d'un double statère fondé sur une drachme de 4,40 environ; c'est aussi au même système qu'appartiennent la drachme d'or de Bérénice Evergète, pesant 4,30, et le triobole de la même reine, pesant 2,10¹.

¹ C'est aussi système de la drachme attique qu'appartient le statère d'or de Soter, publié d'abord par M. de Longpérier (*Revue numismatique*, 1844, p. 323) et en dernier lieu par nous (même *Revue*, 1853, pl. xx, n° 7), ainsi que les deux demi-statères donnés, l'un par mon père (*Trésor de numismatique*, Numismatique des rois grecs, pl. xxxi, n° 9, p. 161), et l'autre par M. Pinder (*Beiträge zur Ältern Münzkunde*, pl. viii, n° 6). Mais ces trois pièces, antérieures à l'époque où Ptolémée prit le titre de roi, se rattachent, par leur type, à la série d'Alexandre plutôt qu'à celle des Lagides; aussi nous ne les avons pas fait figurer dans notre tableau des p. 94 et 95.

L'emploi du système attique, dans la monnaie des Lagides, explique un passage de Varron, rapporté par Pline (*Hist. Nat.*, XXXIII, 3, 15), dans lequel il est dit que le talent égyptien valait 80 livres romaines: *Talentum autem Aegyptium pondo LXXX patere Varro tradit*. Or, cette valeur est exactement celle du ta-

Il existait encore un quatrième système, postérieur aux trois autres, au moins pour la Grèce, et créé ou introduit pour se combiner avec eux, et surtout avec les deux derniers. Ce système est celui de la monnaie des rois de Perse, le système de la darique. Cette assertion qui, au premier abord, peut paraître extraordinaire, ressort rigoureusement de l'étude des monuments mêmes, et s'accorde bien avec ce que nous savons de l'origine de la monnaie chez les Perses. La pièce que nous avons fait graver sous le n° 9 de la pl. III et les autres monnaies du même genre du Cabinet des médailles ou de la collection Whitall, montrent d'où l'usage leur en était venu. Nous avons eu en effet par là, la preuve que ce fut des Lydiens qu'ils le reçurent après la conquête du royaume de Crésus, et que leurs premières monnaies furent de simples imitations des créséides, appartenant au même système et modifiées seulement par la différence des idées religieuses ¹.

Après cela, il nous sera peut-être permis d'établir approximativement la mesure de l'influence que l'usage de la monnaie emprunté aux Grecs et aux Lydiens exerça sur les Perses eux-mêmes. On voit par le témoignage formel de Strabon ² qu'il n'entra jamais complètement dans leurs mœurs. « Les Perses, » dit ce géographe d'après Polycritus, conservent en vaisselle la » plus grande partie de l'or et de l'argent, et n'en réservent que » fort peu pour la monnaie : le premier emploi de ces métaux

lent attique telle qu'elle est rapportée par Polybe (XXII, 29, 19) et Tite-Live (XXXVI, 38).

¹ Cf. ce qu'a dit mon père, *Trésor de numismatique*, Numismatique des rois grecs, p. 134.

² XV, p. 735. Τὸ δὲ πλείστον, καὶ χρυσὸν καὶ ἀργυρὸν ἐν καλασκευαῖς εἶναι, νομίσματι δὲ οὐ πολλῷ πρὸς τὰς δωρεάς· ἐκεῖνα κεχρησμένα νομίζειν μᾶλλον, καὶ πρὸς κειμηλίων ἀπόθεσιν, τὸ δὲ νόμισμα τὸ πρὸς τὰς χρήδας ἀρκοῦν ἱκανὸν εἶναι, κόπτειν δὲ πάλιν τὸ τοῖς ἀνελώμασι σύμμετρον.

• leur semble plus approprié à des présents et plus commode
• pour la conservation dans les trésors ; quant à la monnaie,
• ils en proportionnent l'émission aux dépenses, et n'en frappent
• qu'au fur et à mesure des besoins. » Le rapport des espèces monnayées au reste des métaux précieux qu'Alexandre trouva, selon Diodore ¹, dans le trésor des rois de Perse à Suse, confirme l'assertion de Strabon : il y avait plus de *quarante mille* talents d'or et d'argent non frappés, tandis que les dariques d'or ne s'élevaient qu'à *neuf mille* talents. L'énoncé de Diodore rectifie ici celui de Plutarque ² suivant lequel Alexandre aurait trouvé à Suse plus de *quarante mille* talents en métal monnayé. On voit au contraire, par ce que rapporte Hérodote ³ de Pythias le Lydien qui, du temps de l'expédition de Xerxès, possédait en espèces d'or quatre millions de dariques (ce qui correspond en poids seulement à 120 millions de francs), combien la monnaie des Perses était multipliée dans la patrie de Crésus. Les armées dirigées vers la Grèce emportaient aussi des sommes immenses destinées à séduire les citoyens les plus importants des différentes républiques, et cet emploi des richesses du Grand-Roi continua d'être un de ceux qui nécessitèrent, sous les différents règnes, les plus importantes émissions monétaires.

Mon père avait consacré à l'étude du système des dariques et à ses modifications un travail qu'il avait eu d'abord l'intention de publier dans le *Trésor de Numismatique*, mais qui, jusqu'ici, est resté inédit. Nous prendrons ce travail pour guide, et nous y emprunterons de nombreuses citations. Voici comment mon père établissait le rapport de la darique avec la drachme attique et la

¹ XVII, 66.

² *Vit. Alex.*, 36.

³ VII, 28.

drachme asiatique pour le commencement du système, c'est-à-dire dans les *dariques* ou *sagittaires* proprement dits ¹.

- La pesée des dariques d'argent qui existent au Cabinet de France nous a donné en moyenne 5 grammes 45; les tétradrachmes d'Athènes bien conservés, qu'on a le droit de considérer comme contemporains de la guerre des Perses, pèsent 17 gr. 18, dont le quart est 4,28; le poids moyen de la drachme asiatique, bien fixé par les monnaies d'argent frappées à Tyr et dans l'île d'Aradus du temps des Perses, est de 3 gr. 20. Pour établir un rapport exact entre ces trois systèmes, il suffit d'abaisser très légèrement le poids moyen de la darique et, d'élever à peu près dans la même proportion, celui de la drachme attique et celui de la drachme asiatique. Par ce moyen, on établit sans peine le rapport suivant :

Darique..... 5,40

Drachme attique..... 4,32

Drachme asiatique..... 3,24

5,40 est égal à 4,32+1,08, qui est le cinquième de 5,40.

5,40 est égal à 3,24+2,16, somme égale aux 2/3 de 5,40.

- par conséquent, la darique est égale à 1 1/4 drachme attique et à 1 2/3 drachme asiatique.

- La drachme attique vaut 4/5 de darique.

- La drachme asiatique 3/5 de darique.

- L'application de ces règles donne les résultats suivants pour

- les dariques proprement dites :

1 darique d'argent valant 1 1/4 drachme attique ou 1 2/3 drachme asiatique.

2	—	valent 2 1/2	—	ou 3 1/3	—
---	---	--------------	---	----------	---

3	—	— 3 3/4	—	ou 5	—
---	---	---------	---	------	---

4	—	— 5	—	ou 6 2/3	—
---	---	-----	---	----------	---

- Ainsi en comptant les dariques *trois par trois*, rien de plus

¹ Nous avons fait graver, sous le n° 1 de la pl. III, comme type de ces monnaies, la magnifique double darique d'or du Cabinet de France.

- » aisé que de faire un compte en drachmes asiatiques ; la
 » même simplicité de calcul existe par rapport au système at-
 » tique, si on en compte les dariques *quatre par quatre* ¹. »

IV.

Le système des dariques subit l'influence des causes de modifications qui agirent sur tout le reste de la numismatique antique et que la note de mon père a fait pour la première fois ressortir : il varia entre des poids plus ou moins élevés selon les époques et les pays. Ces différences concordent tellement avec celles de types et de style, que mon père, dans le travail inédit que nous citons, les avait prises pour bases d'un classe-

¹ « Il en était de même pour la supputation des monnaies d'or ; suivant le témoignage d'Harpocraton dans son *Lexique*, la *darique d'or* valait 20 *drachmes* attiques d'argent : Αἰγροῦσι δὲ τιναὶ δύνανται τὸν Δαρικὸν ἀργυρᾶν δραχμαῖς εἶκοσι. Héron d'Alexandrie affirme d'un autre côté qu'une darique d'or pesait deux drachmes attiques d'argent, et les pesées confirment rigoureusement cette assertion, conforme d'ailleurs à ce que nous savons du rapport des deux métaux qui, dans l'antiquité, a été généralement de 1 à 10. Il suit de là que la darique d'or avait été réglée plutôt sur la drachme attique que sur la darique d'argent. Aussi ne devons-nous éprouver aucun étonnement quand Harpocraton nous dit que la *darique d'or* avait exactement la même valeur que le *statère d'or* d'Athènes : Εἰσι μὲν χρυσοὶ στατήρες οἱ Δαρικοί, ἡδύναντο δὲ ὁ εἰς ταῦτ' ὅπερ καὶ χρυσοῦ παρὰ τοῖς Ἕλλησι δνομαζομένοις. La pesée des pièces encore existantes n'est point contraire à ce dernier résultat.

1 darique d'or	valait donc	16 dariques d'argent,	20 drachmes attiques,	et 26 2/3 drachmes asiatiques.
2 —	=	32 —	=	53 1/3 —
3 —	=	48 —	=	80 —

» En comptant les dariques d'or *trois par trois*, on établissait le rapport de cette monnaie à la drachme asiatique avec la plus grande facilité. »

ment tout naturel des pièces autres que les sagittaires proprement dites ¹.

Dans la seconde classe de mon père, classe qui contient des pièces frappées probablement peu de temps après les dariques

¹ Voici ce classement, tel que mon père le proposait, avec les diverses séries rangées dans l'ordre chronologique.

1^{re} SÉRIE. — Règne de Darius, fils d'Hystaspe.

1^o Pièce de 5 dariques. — Types: Le roi dans son char. $\mathfrak{N}$. Muraille crénelée et devant, galère. — *Tr. de num.*, pl. LXVI, n^o 3, Mionnet, *Suppl.*, 33. (Cf. pl. III, n^o 3).

2^o Pièce de 2 dariques $\frac{1}{2}$. — Types: Galère garnie d'hoplites et hippocampe. $\mathfrak{N}$. Vautour en relief monté sur un bélier incus. — Duc de Luynes, *Numismatique des Satrapies*, pl. XVI, n^o 46.

3^o $\frac{3}{5}$ de darique. — Mêmes types. — Duc de Luynes, *op. cit.*, pl. LXVI, n^{os} 47 et 48.

4^o Obole de darique. — Types: Sagittaire. $\mathfrak{N}$. Muraille crénelée. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n^o 16.

2^e SÉRIE. — Règne de Xerxès.

1^o Pièces de 2 dariques. — Types: tête d'Hercule. $\mathfrak{N}$. Galère. — *Treſor de numismatique*, Numismatique des rois grecs, pl. LXIV, n^{os} 17 et 18, Mionnet, *Rois de Perse*, 12 et 13; *Tr. de num.*, tab. cit., n^o 19; *Tr. de num.*, tab. cit., n^o 20, Mionnet, *Supplément*, 31; *Tr. de num.*, pl. LXV, n^o 1, Mionnet, *Suppl.*, 5. (Cf. pl. III, n^o 4.)

2^o $\frac{3}{5}$ de darique. — Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXIV, n^{os} 15 et 16, Mionnet, 10 et 11.

3^o $\frac{3}{5}$ de l'obole (6^e partie) de darique. — Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n^o 3, Mionnet, 14, *Suppl.*, 32.

3^e SÉRIE. — Règne de Xerxès.

1^o $\frac{3}{5}$ de darique. — Types: Figure de Dagon tenant un dauphin. $\mathfrak{N}$. Galère et hippocampe. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n^o 4, Mionnet, *Suppl.*, 36; *Tr. de num.*, pl. LXVI, n^o 13, Mionnet, *Suppl.*, 35.

4^e SÉRIE. — Règne de Xerxès.

1^o Pièces de 4 dariques $\frac{1}{5}$. — Types: Le roi dans son char. $\mathfrak{N}$. Galère sur les flots. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n^{os} 20, 21 et 22, Mionnet, 34, 32 et 30; *Tr. de num.*, pl. LXVI, n^{os} 1 et 2, Mionnet, 35 et 36. (Cf. pl. III, n^o 2.)

primitives dans un pays soumis à l'autorité des Perses, mais où la drachme asiatique devait être antérieurement en usage, on observe déjà un léger déchet.

- Les plus fortes de ces pièces donnant en moyenne 10 gr. 60,
- on doit certainement les ranger parmi les doubles dariques.
 - La darique ainsi réduite à 5,30 perd 0,10 ;
 - La drachme attique réduite à 4,24 perd 0,08 ;
 - Et la drachme asiatique réduite à 3,18 perd 0,06 ;
- Deux de ces doubles dariques font 5 drachmes attiques et

2° Pièce de 1 darique $1/5$. — Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXVI, n° 4, Mionnet, 37.

3° $3/5$ de darique. — Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXVI, n° 5, Mionnet, 39.

4° Obole de darique. — Types : Galère. Φ . Le roi combattant le lion. — *Tr. de num.*, pl. LXIV n°s 13 et 14, Mionnet, 7 et 9.

5^e SÉRIE. — Règne d'Ochus.

1° Pièce de 3 dariques. — Types : Le roi monté sur l'hippocampe et dauphin. α . Chouette avec le fouet et le crochet. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n° 6, Mionnet, 17. (Cf. pl. III, n° 5.)

2° Id. — Types : Dauphin sur les flots. β . Chouette comme sur la précédente. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n° 13, Mionnet, 15. (Cf. pl. III, n° 6.)

3° Pièces de 1 darique $1/2$. — Mêmes types qu'au n° 1. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n°s 6, 7 et 8, Mionnet, 17, 20 et 23.

4° Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n° 9, Mionnet, 25.

5° $3/5$ de l'obole de darique. — Mêmes types. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n°s 10 et 11, Mionnet, *Suppl.*, 34.

6° Id. — Types du n° 2. — *Tr. de num.*, pl. LXV, n° 12, Mionnet, 16.

6^e SÉRIE. — Pièces frappées en Cypre depuis le règne d'Artaxerce Mnémon.

1^{re} section. — Pièce de 2 dariques $2/5$. — *Tr. de num.*, pl. LXIV, n° 12.

2^e section. — Pièce de 2 dariques $2/5$ (?) — *Tr. de num.*, pl. LXVI, n° 14.

3^e section. — Pièce de 2 dariques. — *Ibid.*, pl. LXV, n° 15.

4^e section. — $3/5$ d'obole de darique. — *Ibid.*, pl. LXV, n°s 17-19.

Pièces isolées de patrie et de date douteuses.

Tr. de num. pl. LXV, n° 14.

ber à 3 gr. 42 ; dans la cinquième, à 3,08 et même à 2,73, ce qui met la darique à 4,53¹. Variation effrayante, dans laquelle on voit la marque certaine de la décadence de la monar-

« Πιλαστρίν, Herod. VII, 89). Les pièces qui offrent le type de la galère doivent avoir été émises pour les besoins des flottes du Grand Roi dans les diverses expéditions que les Perses dirigèrent contre les Grecs. Et dans ce cas le nombre des pièces frappées par les Aradiens doit dépasser de beaucoup celles dont l'origine remonte aux Ascalonitains. Ces considérations nous empêchent de priver Aradus des monnaies qui lui reviennent si naturellement ; il ne s'ensuit pas néanmoins que la drachme de la 3^e série et la pièce de bronze que nous avons citée doivent être reportées à la numismatique d'Aradus. Dagon paraît indiquer positivement Ascalon, et la légende phénicienne de la pièce de bronze, quoique semblable à celle des pièces que nous classons à Aradus, n'en convient pas moins à la même initiale. La tête des pièces d'Aradus, qui diffère sensiblement d'ailleurs de celle de Dagon, doit représenter Baal, que nous voyons remplacé quelquefois par Jupiter sur les monnaies grecques de cette île. »

« La plus large des pièces qui composent la 5^e série pèse 43,30, et la variété de la même série 43,60. Si l'on considérait ces pièces comme des tridrachmes du système attique, il faudrait admettre un excédant du poids de ces dernières monnaies sur les plus fortes qui soient sorties directement d'Athènes. Cet excédant serait de 0,44 pour le n^o 1 et de 0,21 pour le n^o 2. De même, le tridrachme attique étant un tétradrachme asiatique, l'excédant de la drachme asiatique serait de 0,08 pour le n^o 1 et de 0,03 pour le n^o 2. Cependant l'ensemble de nos observations nous démontre que les Athéniens, comparativement aux Perses, n'ont jamais fait ce qu'on appelait dans le moyen-âge *forte monnaie*, et qu'au contraire l'excédant de poids a été constamment du côté des Perses. D'après cette considération, si nous attribuons au n^o 1 et au n^o 2 la valeur de 3 dariques, le poids de 43,60 mettant la darique à 4,53, la drachme attique à 3,63, la drachme asiatique à 2,73, il s'en suivrait que dans l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre l'émission des plus anciennes dariques et celle des pièces au type de la chouette, la darique aurait subi un déchet de 0,87, la drachme attique un déchet de 0,69 et la drachme asiatique un déchet de 0,51. Ce résultat est considérable et peut passer au premier abord pour inadmissible.

« Néanmoins, ayant pris une drachme attique qui, d'après le style et le travail doit avoir été frappée vers le temps d'Alexandre, nous avons trouvé que le poids de cette pièce n'était que de 3,70, ce qui, comparativement à la drachme primi-

chie des Achéménides et les tentatives malheureuses d'un gouvernement tyrannique ruiné pour rétablir ses finances en gagnant sur la fabrication des monnaies et en imposant une valeur fictive à une pièce d'une valeur réelle beaucoup trop inférieure.

Avec la quatrième série, le poids est plus élevé. L'étude du type principal des monnaies de cette série les rapporte à l'époque de l'expédition de Xerxès, ainsi que mon père l'a fait voir dans le *Trésor de Numismatique* ¹.

« Le poids des plus grandes pièces de cette série étant de

» tive de 4,32, donne un déchet de 0,60, presque égal par conséquent à celui
» qu'éprouve la drachme attique dans les deux pièces de 3 dariques nos 1 et 2.

» Ce qui prouve que nous devons nous en tenir à cette dernière détermination,
» c'est l'examen des pièces du module second de la même série. Une de ces mon-
» naies, n° 3, pesant 7,70, si nous la considérons comme la moitié d'une triple
» darique, c'est-à-dire comme une pièce d'une darique et demie, nous aurons 5,14
» pour le poids de la darique, ce qui mettra la drachme attique à 4,11 et la drachme
» asiatique à 3,08; d'où il résulte aussi que le déchet ne sera sur la darique que
» de 0,26; sur la drachme attique que de 0,21, et sur la drachme asiatique que
» de 0,16. Chose bizarre, pourtant, la triple darique n° 1, paraît avoir été gravée
» par le même artiste que la darique et demie n° 3, et la triple darique n° 2 semble
» d'un style plus ancien que toutes les dariques que nous connaissons. Mais rien n'est
» plus fréquent, dans les monnaies antiques, que ces divergences entre les pièces du
» même temps et du même système; et l'extrême infériorité du poids de la pièce
» n° 2, quand on la compare avec les plus anciennes dariques, prouve que cette
» monnaie n'a que l'apparence de l'ancien style, circonstance qui, on le sait,
» n'est pas rare parmi les monuments de l'antiquité.

» Une pièce de 3 dariques donnant 5 drachmes asiatiques ou phéniciennes, il
» est évident que cette série doit avoir été émise dans la Phénicie même, à l'épo-
» que où elle obéissait à l'autorité des Perses. Quatre de ces pièces donnant 12 da-
» riques = 15 drachmes attiques = 20 drachmes asiatiques, il en résulte qu'en
» les comptant ainsi, on obtenait avec la dernière facilité la concordance numé-
» rique des trois systèmes. »

¹ *Numismatique des rois grecs*, p. 138.

Cf. Melchior de Vogüé, *Fragments d'un voyage en Phénicie*, dans l'*Athènes*
naeum Français, 1855.

» 25,70, donne précisément 6 drachmes attiques à 4,28,
 » 8 drachmes asiatiques à 3,21 et 4 dariques $\frac{4}{5}$ à 5,35.
 » D'après ce calcul, le déchet de la darique n'étant que de 0,05,
 » celui de la drachme attique de 0,04 et celui de la drachme
 » asiatique de 0,03, on peut attribuer au frai cette imper-
 » ceptible différence, et par conséquent y reconnaître, comme
 » pour les pièces de la 2^e et de la 3^e séries (avec lesquelles
 » elles ont de commun d'ailleurs le type de la galère), des
 » monnaies dont l'émission remonte à la grande expédition de
 » Xerxès. Comme la flotte de Xerxès était entièrement com-
 » posée de Grecs et de Phéniciens, on doit peu s'étonner de ce
 » que ces pièces destinées à l'armée navale aient été si irrégu-
 » lièrement coupées par rapport au système des Perses. Néan-
 » moins, cinq de ces pièces ayant la valeur de 24 dariques
 » = 30 drachmes attiques = 40 drachmes asiatiques, on voit
 » qu'en les comptant *cinq* par *cinq* rien n'était plus facile que
 » d'établir l'harmonie ordinaire entre ces trois systèmes.

» Ce qui prouve, au reste, que ces pièces, dont les légendes
 » sont phéniciennes, étaient principalement émises pour l'usage
 » des Phéniciens, c'est la coupe des pièces du module inférieur
 » dans la même série. Ainsi la médaille d'un module inférieur,
 » dont le poids est de 6,37, donne 2 drachmes asiatiques à 3,19
 » chacune, le n° 3 de notre tableau est une drachme asiatique
 » à 3,20; la première de ces pièces étant = 1 $\frac{1}{2}$ drachme
 » attique = 1 $\frac{1}{3}$ darique, 2 fournissent 3 drachmes attiques,
 » et 5 équivalant à 6 dariques; la seconde = $\frac{3}{4}$ drachme
 » attique = $\frac{3}{5}$ darique, 4 de ces pièces équivalent à 3
 » drachmes attiques et 5 à 3 dariques ¹. »

¹ M. le duc de Luynes, dans sa magnifique collection, possède deux pièces de
 Xerxès d'un poids très supérieur; la mieux conservée pèse 28,40, mais l'une et
 l'autre ont dû perdre beaucoup. Le poids complet est fourni par les grands mé-
 daillons d'Alexandre I^{er}, de Macédoine, qui ont été frappés, ainsi que je le ferai

Le rapport du médaillon d'or de Démétrius I^{er} et de celui de Bérénice Evergète, pesant 21,47, avec ce système monétaire est évident. Le statère f de 10,73, que fournissent ces pièces, est un statère dans lequel la drachme est remplacée par une darique de 5,36, ce qui donne à l'époque où la darique a été fixée au taux que fournit ce statère :

Pour la drachme attique 4,27

Pour la drachme asiatique 3,20.

Ce rapport, on le voit, n'est guère différent du rapport primitif et de celui qu'ont fourni les pièces de la première et de la quatrième séries.

voir dans un travail spécial, lors du passage de l'armée de Xerxès par la Macédoine, pour subvenir aux besoins des troupes du roi de Perse avec lequel Alexandre I^{er} s'était allié. Ces médaillons fournissent comme poids environ 29,00; ce sont donc, ainsi que les monnaies de Xerxès de M. le duc de Luynes, des pièces de 5 1/2 dariques en rapport avec les pièces de 5 dariques de 25,70. Peut-être les médailles de Xerxès ne pesaient-elles que 28,50 environ, ce qui est plus en rapport avec 25,70, et le roi de Macédoine faisait-il forte monnaie pour faire préférer ses pièces à celles du Grand-Roi.

FRANÇOIS LENORMANT.

DÉCOUVERTES

D'ANCIENNES MONNAIES DU PUY ET DE BRIOUDE ¹



L'histoire numismatique de la Haute-Loire vient de s'enrichir par deux découvertes intéressantes de monnaies anciennes ou deniers en argent.

L'un de ces trésors a été trouvé dans une localité voisine de la ville de Brioude, au Breuil, canton de Saint-Germain-Lambron. Toutes les pièces qui le composaient se rapportent à deux types principaux : le premier était déjà connu des numismatistes qui l'ont attribué, les uns, à la ville de Bourges, et d'autres, avec plus de probabilité, à celle de Brioude. C'est le seul spécimen qu'ait signalé la *Revue numismatique* dans une de ses dernières livrai-

¹ Autorisés par l'auteur, nous reproduisons la note suivante, publiée dans le *Journal de la Haute-Loire*. Il s'agit d'une pièce très intéressante, déjà décrite, mais dont l'empreinte était restée inédite. M. Aymard ayant bien voulu nous en envoyer un exemplaire, nous en avons fait faire la vignette, qui manque au journal du Puy.

(N. des D.)

sons, qui contenait l'annonce de cette découverte ; on y lit d'un côté la légende BRIVITES, et dans le champ une sorte de monogramme cruciforme ; et au revers VLELMOCOMS ; dans le champ : croix pattée à branches égales.

Je dois la connaissance du second type à la généreuse obligeance de M. Jusseraud, ingénieur des mines, qui avait acquis une grande partie des pièces de cette trouvaille. Celui-ci est inédit et fort curieux, car il offre probablement l'une des plus anciennes monnaies de l'église du Puy. On y voit, au droit, une croix pattée à branches égales, et en légende MONETA ; au revers SCEMARIAE, et dans le champ : chrisme dégénéré, c'est-à-dire dont le P sans panse ne forme plus qu'une hampe en I.

Le module de ces deniers, la forme des lettres, tous les détails du style caractérisent bien un type dégénéré des monnaies carlovingiennes, et c'est certainement au dernier siècle de la deuxième dynastie qu'il faut en rapporter l'émission. Le monogramme de l'exemplaire de Brioude, imité de celui de Lothaire, qui est gravé sur les monnaies de Bourges (954-986), indique une époque à peu près contemporaine et m'engage à classer cette pièce à Guillaume V (932-963) ou à Guillaume VI (963-979), l'un et l'autre comtes d'Auvergne.

Je ne doute pas que ces monnaies n'aient été frappées à Brioude, par un comte d'Auvergne ; si je ne les attribue pas à l'un des comtes-abbés de cette ville du nom de Guillaume, c'est que le droit de monnaie ne fut concédé au chapitre que sous le roi saint Louis, en 1266.

Le denier du Puy, par sa rencontre dans le trésor du Breuil, a dû être contemporain de celui de Brioude, et la date de ce dernier permet d'en préciser l'époque avec quelque certitude. A cet égard, je rapporterai cette ancienne monnaie du Puy à l'une des émissions faites par l'évêque Adalard, à qui le roi Raoul avait accordé ce droit en 923.

Le style barbare de ces pièces annonce une décadence de l'art, qu'attestent d'ailleurs la plupart des monuments de la même époque. Au XI^e et surtout au XII^e siècles, l'art se régénère et se perfectionne. Ces raisons m'autorisent à classer à cette époque, c'est-à-dire vers le XI^e siècle, le type élégant et pur d'une monnaie d'argent assez fin, dont je viens de recueillir 30 exemplaires admirablement conservés et trouvés dans un vase en poterie, ou tirelire, à Solignac-sur-Loire.

Cette monnaie nous montre, au droit, une croix pattée à branches égales, avec la légende BEATEMARIE et, au revers, le chrisme dégénéré tendant à se transformer en rosace à six pétales et, pour légende, le mot PODIENSIS. C'est une variété de type inédite d'un denier très rare du XII^e siècle, que possède le Cabinet impérial des médailles et sur lequel la croix est cantonnée d'un besant au 2^e et au 3^e. Ici, le chrisme est complètement changé en rosace à six pétales oblongs. Une autre altération du type est dans l'interversion des légendes : le mot PODIENSIS se voit au droit, avec la croix et la légende BEATEMARIE; au revers, avec la rosace.

La pureté du métal de cette monnaie et son poids, comparés aux pièces contemporaines de Clermont, lui assignent une valeur intrinsèque supérieure, et permettent, par conséquent, de la considérer comme antérieure aux premières années du XIII^e siècle. On sait, en effet, par une charte de 1219 (Baluze, *Histoire de la maison d'Auvergne*), que le denier de Clermont valait alors deux deniers du Puy.

Ces types au chrisme plus ou moins dégénéré, qu'on ne peut plus contester à l'église du Puy, viennent confirmer l'opinion que j'ai depuis longtemps émise sur l'attribution des deniers de *billon* à légendes tronquées qu'on rencontre si souvent aux environs du Puy, et que j'ai rapportés au XIII^e siècle. La présence de besants entre les branches de la croix, dans une variété inédite que

je possède, offre encore une analogie curieuse avec la pièce plus ancienne du Cabinet impérial des médailles.

Ces deniers, dans ce qu'il reste de lettres, semblent offrir les légendes romanes **MONEDÉ PVXEI** (pour *del Puei*, *monnaie du Puy*) ; on y voit aussi la croix et la rosace à six pétales.

Enfin, l'on connaît le denier du XIV^e siècle, de la même église, qui offre, avec les mêmes croix et rosace, les légendes **DEL PVEI** et **POIES** (*monede del Puei*, *denarii podienses*).

Je me borne aujourd'hui à ces données ; bientôt, je l'espère, je ferai connaître plusieurs autres monnaies, méreaux et jetons qui intéresseront l'histoire numismatique du Puy, de Brioude et d'autres localités de la Haute-Loire.

AYMAR.

MONNAIES HISTORIQUES

NOTICE

SUR

DES MONNAIES FRAPPÉES DANS LA PRINCIPAUTÉ DE CATALOGNE, LE
ROUSSILLON ET LA CERDAGNE PENDANT LA RÉVOLUTION DE
1640 ET L'OCCUPATION FRANÇAISE JUSQU'EN 1659

Depuis plusieurs siècles la Catalogne jouissait de privilèges et de libertés qui la dispensaient de contribuer à la plupart des charges de l'État. La cour de Madrid désirait l'amener à y participer ; mais au lieu d'employer la douceur, la prudence et la persuasion, le comte-duc d'Olivarès , ministre de Philippe IV , traita les Catalans avec hauteur, les humilia, les vexa, les blessa profondément. Poussés à bout, ils prirent les armes, se soulevèrent et se donnèrent à la France.

Le Roussillon avait été compris dans le traité de la donation, bien qu'il fût alors occupé par les troupes espagnoles. Conquis par l'armée française en 1641, il fut définitivement cédé à la France par le traité des Pyrénées (1659). Voici l'énoncé des principaux faits de cette époque :

1637. — Le comte-duc d'Olivarès couvre la Catalogne de soldats étrangers au pays, sous prétexte d'une expédition contre Leucate. Après le retour de ce corps d'armée, le logement des

gens de guerre, dont la Catalogne était exempte, devient une source de vexations et d'oppression. Des ordres sont donnés pour écraser les habitants et les pousser à l'insurrection.

1639. — Rixes en Roussillon. — 1640. Les soldats étrangers, autorisés par le comte-duc, se livrent, sans contrainte, à toute espèce de violences et de brigandages contre les Catalans. Une junta adresse au roi des doléances, qui aggravent, aux yeux de la cour, les torts des habitants. — La Principauté est traitée en pays conquis. — Défense formelle aux avocats d'assister les opprimés qui auraient recours aux tribunaux.

Les populations exaspérées prennent les armes, poursuivent à outrance les soldats qui se réfugient en Roussillon et se présentent devant Perpignan (11 juin). Sur le refus de les loger, les soldats attaquent la ville qui se rend à discrétion. — Ils se livrent au pillage pendant trois jours et traitent les Perpignans en rebelles vaincus. — Déclaration du roi d'Espagne contre la Catalogne. — Prise de Tortose, par l'armée royale. — Dès le 29 août, Richelieu offre aux Catalans les secours de la France. — Traité conclu à Barcelone. La France s'engage à soutenir l'indépendance de la Catalogne (octobre). — Louis XIII ratifie ce traité (décembre). — L'armée espagnole occupe Tarragone (24 décembre).

1641. — Barcelone est investie par les troupes royales. — Les habitants repoussent l'attaque. Le siège est levé et l'armée se retire à Tarragone. — Les cortès signent l'acte de donation de la province au roi de France (23 janvier). — Le comte de La Motte-Houdancourt entre à Barcelone comme vice-roi (20 février). — Il assiège Tarragone (avril), que bloque par mer la flotte française. — Oppression de Perpignan par l'armée espagnole. — La flotte française est battue par celle de Philippe IV (14 juillet).

1642. — Le maréchal de Brézé entre en Roussillon à la tête

d'une armée (janvier). — Blocus de Perpignan. — Déclaration de Philippe IV, invitant les Catalans à déposer les armes : il leur accorde une amnistie générale et promet de ne plus attenter aux libertés de la province (24 janvier). — Prise de Collioure par les Français (2 avril). — Louis XIII en Roussillon. — Famine à Perpignan. — Suspension d'armes (29 août). — Capitulation de Perpignan (9 septembre). — Mort de Richelieu (4 décembre).

1643. — Le comte-duc d'Olivarès, exilé par Philippe IV (17 janvier). — Mort de Louis XIII (14 mai). — Les Français ne respectent pas les privilèges, dont ils avaient promis le maintien. — Mécontentement des Catalans.

1644. — Pierre de Marca est nommé visiteur général en Catalogne. — Les Catalans regrettent leur roi légitime. — Les Français perdent Agramont, Balaguer et Ager. — Le comte d'Alincourt, depuis maréchal de Villeroi, remplace le comte de La Motte-Houdancourt.

1645. — Les Espagnols sont battus à Florens (avril). — Reprise de Balaguer par les Français (octobre).

1646. — Rien d'important. — 1647. Siège de Lérida, par le prince de Condé, successeur du comte d'Alincourt (mai). — Les Français se retirent. — 1648. Prise de Tortose. — Peste en Catalogne. — Le logement des gens de guerre, imposé aux Catalans, par le duc de Vendôme, amène de nouveaux troubles. — Désaffection générale des Catalans pour les Français.

1651 et 1652. — Barcelone assiégée par don Juan d'Autriche, fils naturel de Philippe IV. Prise de cette ville (13 octobre 1652). Les Français ne pouvant plus se maintenir en Catalogne, la principauté rentre insensiblement et sans efforts sous l'autorité du roi d'Espagne.

1653. — Les Roussillonnais cherchent à se délivrer des Fran-

çais et implorent le secours des Catalans. — Le complot est découvert. — L'insurrection, comprimée en Roussillon, éclate en Cerdagne. — Noailles force tout le comté à reconnaître l'autorité du roi de France. — Le vice-roi en Catalogne, s'empare de Castellon et de Figuières, et met le siège devant Gironne (août). Il bat en retraite (novembre). — Le maréchal d'Hocquincourt remporte une victoire sur les Espagnols (3 décembre).

1654.—L'armée française rentre en Catalogne et fait une pointe en Aragon. — Fermentation en Roussillon. — Villefranche arbore les couleurs espagnoles (juin). — Siège et prise de cette ville (23 juillet). — Soulèvement dans la Cerdagne. — Condé surprend les Espagnols devant Roses (24 juillet). — Il assiège Puicerda qui se rend, occupe la Seu d'Urgel, Berga, Campredon, et fait en vain le siège de Vich.

1655 et années suivantes. — Des sièges entrepris et abandonnés, des combats, des succès et des revers en Catalogne et en Roussillon. — Lassitude générale.

1659. Suspension d'armes (8 mai). — Traité de Paris (8 juin). — Conférence dans l'île des Faisans (août). — Traité des Pyrénées (7 novembre). — La Catalogne rendue à l'Espagne, le Roussillon et le Conflent acquis à la France. —

1660. — Conférences de Ceret : une partie de la Cerdagne cédée à la France (21 avril).

PRINCIPAUTÉ DE CATALOGNE. — BARCELONE.

Lorsque les troubles de 1640 se manifestèrent, l'hôtel des monnaies de Barcelone fabriquait, au nom et à l'effigie du roi d'Espagne, entre autres espèces, des *réaux* et des *demi-réaux* d'argent, des *ardites* et des *deniers* de cuivre. Dans les derniers jours de l'année on fit une abondante émission de *sixains* de cuivre, dont la valeur, au cours, fut de six deniers, bien que

leur valeur intrinsèque ne fût que d'un denier et demi. La circulation de ces monnaies occasionna de grandes perturbations. Leur fabrication se continua pendant une partie de l'année 1641 avec une légère modification.

Sixain de cuivre de 1640. — PHILIPP' D.G. HISPANIA. R. Buste lauré de Philippe IV, tourné à gauche.

R. BARCINO-CI-VI. 1640. Écu losange, aux armes de la députation de Catalogne, posé sur la croix de sainte Eulalie, et accosté des lettres S. I. (sixain) cuivre. — Module : 28 millimètres.

Sixain de 1641. Mêmes types ; entre les branches de la croix, une tête vue de face et l'O de BARCIN-O-CIVI. 1641. — Dans la même année, après la donation de la Catalogne au roi de France et avant l'acceptation de Louis XIII, le nom et l'effigie de Philippe IV furent remplacés, sur les monnaies de Barcelone, par le nom et les armes de la principauté.

Sixain de cuivre. — PRINCIPAT' CATAL. Écu couronné aux armes de la Catalogne (d'azur à 4 pals de gueules).

R. Petite tête de face, BARCIN-O-CIVI. 1641. Ecu losange de la députation, posé sur une croix de sainte Eulalie. — Variétés avec PRINCIPAT' CATALO et CATALON. — Cette substitution se retrouve sur les monnaies des autres ateliers de Catalogne.

Peu de temps après l'arrivée des Français à Barcelone, la fabrication de ces pièces fut interdite. Le 26 mars 1644, sur la demande des conseillers de Barcelone, le maréchal de Brézé, capitaine-général pour le roi de France, permit à la ville de faire frapper les monnaies d'argent qu'elle avait coutume de faire avant la suspension. Alors on fabriqua des pièces de *cinq réaux* en argent et des *sixains* de cuivre, au nom et à l'effigie de Louis XIII. L'année suivante on émit des *sixains*, des *ardites* et des *deniers* de cuivre, au nom de Louis XIV.

Louis XIII. *Pièces de cinq réaux*. — LVD.XIII.D.G.REX. REX.FRAN.ET.CO.BARCINO. Tête laurée de Louis XIII, tournée à droite, cou drapé, moustaches et royale. Dans le champ. V—R (*cinq réaux*).

℞. BARC—INO.C—IVITA. — 1642. Ecu losange, aux armes de la députation de Catalogne, cantonné d'un anneau aux 1^{er} et 4^e, de trois besants aux 2^e et 3^e. Argent; module : 33 millimètres. — Il existe un assez grand nombre de variétés de cette pièce de cinq réaux, frappées à Barcelone, au nom de Louis XIII, pendant l'année 1642 et une partie de 1643; elles consistent principalement dans les différentes abréviations dans les légendes, et dans quelques modifications peu importantes dans les types; il y aussi des altérations dans le titre, provenant, sans doute, de l'industrie des faussaires.

Les monnaies de Barcelone furent imitées dans plusieurs villes, et l'autorité française fit faire des perquisitions pour découvrir les auteurs de ces contrefaçons. Henri de Lorraine, capitaine-général de la principauté, soupçonnant un de ces ateliers dans la ville d'Igualada, ordonna, le 12 avril 1645, qu'une information serait faite à ce sujet. Il résulte de la déclaration de cinq témoins, entendus le 17 juin à Igualada, qu'il a été fabriqué dans cette ville des pièces de *cinq réaux*; que l'on a fondu cinquante à soixante mille écus, parmi lesquels figuraient des quarts d'écus de France; que l'on a conduit de Barcelone à Igualada, plusieurs chargements d'argent, et que les pièces fabriquées étaient envoyées à Cervera pour le paiement de la solde des gens de guerre. Après avoir reçu la déclaration de cinq témoins, les baillis d'Igualada présentèrent aux conseillers de cette ville quatre pièces d'argent de *cinq réaux*; leur ayant demandé si elles étaient semblables à celles fabriquées à Igualada, ils répondirent affirmativement. Ces quatre monnaies, jointes au dossier de l'information, furent adressées à l'archevê-

que Pierre de Marca, surintendant et visiteur général de la principauté de Catalogne ¹.

Pièces de cinq sous. M. Gaillard (Catalogue du Cab. de la Torre, p. 425) fait mention d'une monnaie d'argent frappée à Barcelone en 1644, au type de l'écu d'argent avec effigie, dessiné par Leblanc, p. 386, n° 4; mais moitié plus petite et présentant les lettres V. S. (*cinco sueldos*), dans le champ de l'avvers.

Sixain de cuivre. Légende de droite à gauche. — LVD. XIII. D.G.R.F.E.C.BA. — Tête laurée, tournée à droite, cheveux longs, cou nu, tranché, moustaches et royale.

℞. *Petite tête de face.* — BARCIN-O-CIVI. 1642. Écu losange, aux armes de la députation, posé sur la croix de sainte Eulalie. — Module : 21 millimètres. Plusieurs variétés dans les abréviations des légendes, etc.; quelques-unes de fabrique grossière, provenant peut être d'ateliers étrangers à la ville. — Trois variétés avec la date de 1643.

LOUIS XIV. — 1643-1652.

Sixain de cuivre. — Effigie de Louis XIII.

LVD. XIII.D.G.R.F.E.C.B. Tête laurée de Louis XIII, cheveux longs, cou drapé semblable aux derniers du règne précédent.

℞. *Tête de face.* — BARCINO - (*lys*) - CIVI. 1644. Écu losange etc., mauvaise fabrique. — Une variété de fabrique barbare.

Même pièce. — Effigie de Louis XIV. — LVD.XIII.D.G.R.F.ET.CO.B. Buste lauré de Louis XIV enfant, tourné à droite,

¹ Voy. le texte de cette information dans l'ouvrage de Salat : *Tratado de las monedas labradas en el principado de Cataluña, con instrumentos justificativos*. Barcelona, 1818, 2 vol. in-fo (Inst. justif., n° LXXXI).

cheveux longs et frisés, grande collerette carrée, rabattue sur le cou, épaules drapées.

Rf. *Tête de face*. BARCINO-(lys)-CIVI (rosace) 1644. Type ordinaire de l'écu losange. Module : 22 millimètres.

Mêmes pièces des années 1645, 1646, 1647, 1648, 1649, 1650 et 1651.

Ardite. — Buste juvénile, lauré, tourné à droite, sans collerette, épaules drapées, accosté des lettres A-R (*ardite*).

Rf. *Petite croix pattée et fourchue* (BARCINO-(lys)-CIVI (rosace) 1644. Écu losange, aux armes de la députation, sans la croix de sainte Eulalie. Cuivre. Module : 17 millimètres.

Denier menut. L. D.G. Buste juvénile, le cou nu, sans collerette, épaules drapées.

Rf. BAR-CIN-CIV — 1644. Croix barcelonaise, cantonnée aux 1 et 4 d'un anneau, aux 2 et 3 de trois besants. — Cuivre. — Module : 9 millimètres.

Variété de l'année 1648. A la légende de l'avvers on lit LVD. D.G.

MONNAIES OBSIDIONALES DE BARCELONE.

Les premières opérations de l'armée espagnole pour reprendre Barcelone commencèrent en juillet 1651. Onze mille hommes, sous les ordres de D. Juan d'Autriche, assiégèrent cette ville par terre et par mer, pendant quinze mois, avec des alternatives de succès et de revers. Enfin, Barcelone ayant épuisé tous ses moyens de défense, capitula le 13 octobre 1652.

Pendant le siège, on fabriqua les monnaies obsidionales suivantes, avec l'argent provenant des églises¹.

¹ On enleva 14 grandes lampes et 28 petites à l'Eglise de Sainte-Eulalie ; 5 à la chapelle de Saint-Olagner ; 3 à la chapelle du Saint-Sacrement ; 6 grands candélabres et 4 petits. Cette argenterie jointe à celle d'autres Eglises, avait une valeur

Pièce de dix réaux. Légende de gauche à droite. LVD. XIII. D. G. R. F. C. B. Buste lauré de Louis XIV, tourné à droite, accosté de x-R. (*dix réaux*, valeur au cours), sous le buste, le millésime 1652. — R̄. Lys. BARCINO. CIVIT. OBSESSA. Croix barcelonaise centrée d'un petit écusson losange aux armes de la députation, et cantonnée à l'ordinaire. Argent. Module : 21 mill. (collection Rousseau).

Variété avec l'indication en chiffre romain. X. R. (Leblanc).

Leblanc donne une pièce semblable, d'un plus grand module, sur laquelle la valeur n'est pas indiquée : — Légende de droite à gauche. LVD. XIII. D. G. REX. FRÂN. ET. CO. BAR. Buste lauré tourné à droite, sur la poitrine, et dans un encadrement, le millésime 1652. R̄. BAR CINO. CI VITAS. Croix barcelonaise, cantonnée comme la précédente et chargée au centre de l'écusson losange de la députation. Argent. Module : 28 mill.

En 1653, l'hôtel des monnaies de Barcelone reprit la fabrication des réaux et des demi-réaux d'argent, des ardités et des menuts aux types ordinaires et à l'effigie de Philippe IV.

Réal d'argent. PHILIPP'. D. G. HISPAN. R. Buste lauré à gauche — R̄. BARCINO CIVI. 1653. Croix barcelonaise, cantonnée.

Ces monnaies sont absolument semblables à celles du même roi antérieures à la révolution de Catalogne.

AGRAMONT.

Agramont avait un atelier monétaire dès le XIII^e siècle. Il est question des monnaies de cette ville dans la constitution de paix et trêve publiée en 1234 par Jacques-le-Conquérant. Le denier suivant lui appartient.

de 38,000 écus ; elle servit à solder les troupes pendant le mois d'août, et à payer d'autres dépenses indispensables.

Menut—AGRIMONT. Fleur-de-lys épatée à la base (armes de la ville). — R. . . . 1643. Cuivre, module : 7 mill. (Salat, Tab. IV. I.).

BALAGUER.

Les comtes d'Urgel y avaient frappé monnaie. Balaguer a émis pendant la révolution de Catalogne des pièces d'argent.

Pièce de cinq sous. PRINCIPAT. . . (*Catalaniæ*) Ecu couronné de Catalogne accosté de V-S. (*cinq sous*) — R. CIVITAS BALAG. . . . Croix barcelonaise cantonnée comme à l'ordinaire. Argent. Module : 25 mill. (Salat, IV, 2).

La médaille suivante est commémorative de la prise de Balaguer par les Français en 1645. — LVDOVICVS XIV REX CHRISTIANISSIMVS.—Buste de Louis XIV.—R. HISPANIS CAESIS AD SICOR *im* ET PYRENAEOS SALTus; à l'exergue : BALAGUERA CAPTA MDCXLV. (Méd. sur les princip. événements du règne de Louis-le-Grand, p. 17).

BELLPUIG.

Sixain de cuivre. Légende de droite à gauche — LVD. XIII. R. F. ETC. B. Tête laurée de Louis XIII, tournée à droite, le cou nu et tranché. — R. (*lys*) VILL PVL CRIP 1642. *Villa Pulchri Podii*. Ecu losange aux armes de la ville posé sur la croix de sainte Eulalie. Cuivre. Module : 22 mill.

Villa Pulchri Podii, ville de Bellpuig. Puig, en latin, *podium*, mont; Bellpuig, en français, *Beaumont*, *Belmont*.

Variété avec la légende de gauche à droite — LVD. XIII. D. G. R. F. E. CO. BA.

BÉSALU.

Les comtes de Bésalu jouissaient du droit de monnayage dès

le XI^e siècle. En 1074, le comte Bernard, fils de Guillaume, donne à l'église de Sainte-Marie de Bésalu, la dixième partie de de toutes les monnaies d'or et d'argent fabriquées à Bésalu.

Sizain de cuivre. PRINCIPAT^e CATALON. L'écu de Catalogne couronné — R^e. OPIDVM BISVLDVNENSE. 1641. Grande croix archiépiscopale accostée d'un anneau à gauche et de trois besants à droite. Cuivre. Module : 22 mill.

Autre avec la date de 1642 et pour type, au revers : Écu parti au 1^{er} de Catalogne, au 2^e d'une croix archiépiscopale.

Variété à l'écu au revers, parti au 1^{er} de la croix archiépiscopale, au 2^e de Catalogne.

Variété semblable avec la légende du revers de gauche à droite.

CALDAS.

Caldas est célèbre par ses antiquités. On ne connaît de monnaies de cette ville que la suivante :

Sizain de cuivre. PRINCIPAT^e. CATA. Ecu couronné de Catalogne. — R^e. VILLA.CAL-I-DAR. 1641. Ecu losange écartelé aux armes de la députation, posé sur une croix de sainte Eulalie.

Cuivre. Module : 22 mill. (Salat, tab. IV).

Variété avec VILLA CAIDAR. 1641.

CERVERA.

Cervera, ville du comté d'Urgel, a fabriqué, en vertu d'un privilège accordé par Jean II, roi d'Aragon (1465), des *croats* ou réaux d'argent et des *demi-croats*, au titre de ceux de Barcelone. En 1642, elle a émis des *menuts* en cuivre aux armes de la principauté, et d'autres à l'effigie de Louis XIII.

Principauté. — 16-42 autour d'un écu couronné aux armes de Catalogne. R^e. CE-RV-AR-IA. Croix barcelonaise canton-

née aux 1^{er} et 4^e de trois besants, aux 2^e et 3^e d'un anneau.—
Cuivre. Module : 15 mill. — (Salat. tab. IV, 12).

Louis XIII. — LVD.XIII.D.G.R.F. Tête laurée de Louis XIII, à droite, cou nu et tranché.—R. CE-RV-AR-IE. Même croix cantonnée d'un anneau aux 1^{er} et 4^e, de 3 besants aux 2^e et 3^e. — Cuivre : 14 mill.

Variété avec la légende écrite à rebours et de droite à gauche IX.VDV.I. Tête de Louis XIII tournée à gauche. (incuse?) la légende commence derrière la tête. Cuivre (Salat, IV, 13).

Les coins qui ont servi à fabriquer ces petites monnaies sont déposés aux archives de la commune (Salat).

GIRONE.

M. Gaillard a publié un tiers de sou d'or frappé à Gironne au nom de Witiza, roi des Wisigoths.— GERVNDA PIVS. (Cabinet de la Torre, pl. 14, 1).— Au X^e siècle, les comtes y avaient établi un atelier monétaire. En 934, Seniofred céda à l'évêque le tiers du bénéfice de la fabrication. Les monnaies étaient probablement alors au type des rois carlovingiens d'Aquitaine.

En vertu d'un privilège spécial, Gironne a fabriqué des *florins d'Aragon* qui portent son nom et celui du roi Jean. IOHANNES REX—GERVNDA CIVITAS. On connaît des monnaies plus récentes au nom des rois Ferdinand, Charles et Philippe. Voici celles de la période qui nous occupe.

Principauté. Pièce de cinq réaux. PRINCIPAT' CATAL.....
Ecu couronné de Catalogne, entre les lettres $\overset{\circ}{V}$ - $\overset{\circ}{R}$ (*cinq réaux*)
R. CIVIT....—... 1641. Croix barcelonaise centrée des armes de Gironne; elle est cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau; aux 2^e et 3^e de trois besants. Argent. Module : 31 mill. (Salat, IV, 20).

Sixain de cuivre. — PRINCIPAT. CATALO. Ecu couronné

aux armes de Catalogne. — R^f. + CIVITAS GERVNDA, 1642. Ecu losange aux armes de la ville. — Module : 22 mill. (Salat, p. 278).

Louis XIII. *Pièce de cinq réaux* — LVDV. XIII.D.G.R..... Buste lauré, à droite. — R^f. GERV-NDA.V-ILLA 1642. Croix barcelonaise cantonnée aux 1^{er} et 4^e de trois besants, aux 2^e et 3^e d'un anneau. Argent. Module : 34 mill. (Le Blanc).

Sixain de cuivre. — LVD.XIII.D.G.R.F.T.C.BA. Tête laurée de Louis XIII, tournée à droite, cou nu et tranché, moustaches et royale — R^f. + CIVITAS : GERVNDA. 1642. Ecu losange aux armes de la ville. Cuivre. Module : 22 mill. — Deux variétés de coin.

Louis XIV. — *Sixain de cuivre*. — LVD. XIII.D.G.R.F. F.E.C.BA. — Même tête de Louis XIII. — R^f. CIVITAS : GERVNDA. 1646. Même écu.

MANRÈSE.

Les monnaies de Manrèse, antérieures à la révolution de Catalogne, ont pour type une main ouverte, sans doute par allusion au nom de la ville. Celles de 1641 sont au type ordinaire de l'époque.

Sixain de cuivre. — PRINCIPAT^r CATALO. L'écu de Catalogne couronné. — R^f. + CIVITAS-M-INORISA. Ecu losange aux armes de la ville. Au-dessous, la croix de sainte Eulalie. — Mod. : 22 mill.

Variété. — PRINCIPAT^r.CATAL. même type. R^f. + CIVITAS-M-INO. 1642. id.

Trois variétés de la précédente pièce, avec PRINCIPAT^r CATA-CATALO-CATALON. Ces monnaies, au même type, se complètent l'une par l'autre. La première, sans date, présente le nom de la ville en entier ; sur les quatre autres, probablement plus récentes, les lettres RISA sont remplacées par le millésime 1642.

SOLSONA.

Les monnaies de Solsona, antérieures à la révolution de Catalogne, ont été fabriquées en vertu du privilège accordé en 1599, par Philippe III. Elles sont sans revers et au type du Soleil, armoiries de la ville. En 1641 et 1642, Solsona a émis les pièces suivantes :

Menut. + COLCONA, autour d'une croix patriarchale. — Rf. CIVI... 1641. Cuivre (Salat, p. 290).

Sixain. PRINCIPAT' CATALO. Ecu couronné aux armes de Catalogne. — Rf. COELSO-CIVI. 1642. Ecu losange aux armes de la ville, posé sur une croix de sainte Eulalie. Cuivre. modul. : 20 mill. (Salat V, 2).

TAGAMANENT.

Château du diocèse de Vich; appartenait à la maison de Cardone.

Sixain de cuivre — PRINCIPAT'. CATALO. Ecu de Catalogne, couronné. — Rf. CASTRM-TACA- 1641. Pardessus deux barres en forme de croix de sainte Eulalie, l'écu losange aux armes de la députation de Catalogne. Module : 22 mill.

TARRÉGA.

VILLE DU DIOCÈSE D'URGEL.

Principauté. — *Sixain de cuivre.* — PRINCIPAT' CATAL. Ecu couronné de Catalogne.

Rf. VILLA.T-A-RRE. 1641. Écu losange, aux armes de la ville (écartelé aux 1^{re} et 4^e à trois pals, aux 2^e et 3^e à trois bandes échiquetées). Module : 22 millimètres.

Variété avec la légende : + VILLAT-A-RREG. 1641.

Salat rapporte que le chanoine Pascual voit dans le CAS-

TRM TACA du sixain de Tagamanent, l'abréviation de *Tarrega*. La différence des armoiries représentées sur ces deux monnaies prouve que cette opinion est erronée.

Louis XIII. — *Menut*. — VILLA. 1642. — Tête de Louis XIII, à gauche.

Rf. TA-RR-EG-F. Croix barcelonaise, cantonnée de deux annelets et de six besants. — Cuivre.

Variété. — Tête de Louis XIII, aurée, à droite. — Autour : VILLA 1642.

Rf. Comme au précédent la croix est cantonnée de 3 besants aux 1^{er} et 4^e, d'un anneau aux 2^e et 3^e; cuivre. Module : 14 millimètres.

VICH.

Sous la domination romaine, Vich portait le nom d'*Ausa*, devenu plus tard *Ausona* comme *Barcino* est devenu *Barcinona*; *Tarraco*, *Tarracona*; *Narbo*, *Narbona*, etc. La forme *Ausona* se voit sur les anciennes monnaies de Vich. En 1626 il fut exposé devant la *cort* de Barcelone que les *menuts* de cette ville et ceux de Roussillon étaient les meilleurs de la principauté. Vich a joui du privilège de fabriquer des sous d'argent aux armes de Barcelone, privilège qui incommodait tellement la capitale que ses conseillers le firent retirer le 1^{er} avril 1644.

Principauté. — *Pièces de cinq réaux*. PRINCIPAT' CATALONIE. Écu couronné aux armes de Catalogne, accosté de V-R. (cinq réaux).

Rf. CIVI-TAS-VICE-N 1641. — Croix barcelonaise, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau, aux 2^e et 3^e besants. Argent. Module : 30 millimètres.

Louis XIII. — *Menut de cuivre*. + LVDV.D.G.R.FRANC. Tête aurée de Louis XIII, à droite, cou nu et tranché.

Rf. + CIVITAS VICEN. 1642. Écu losange aux armes de

la députation de Catalogne. — Module : 16 millimètres. — Variété de 1643 avec + LVDO.D.G., etc.

Louis XIV. *Menut.* + LVDO.D.G.R.FRANC. Buste lauré de Louis XIV enfant, les épaules drapées.

Rf. CIVITAS VICEN. 1643. — Même écu losange.

Variété de la même année avec.. R.FRANCI. Une rosace en tête.

Variété des années 1644, 1645, 1649.

Les *menuts*, au nom de Louis XIII et de Louis XIV sont des imitations de ceux fabriqués en 1611, au nom et à l'effigie de Philippe III, roi d'Espagne.

VILLA FRANCA DEL PANADÈS.

L'atelier monétaire de Villefranche occupait deux moulins, dont les conseillers de Barcelone décidèrent l'achat le 22 février 1645.

Louis XIII. — *Sixain.* : VILA : FRANCA • PENITEVS. Tête nue, à droite, de Louis XIII, entre les lettres S-E. (*Seiseno*, valeur de la pièce).

Rf. PRINTVICAICA-1642 pour *Principatus Cataloniae*. Écu couronné de Catalogne. Cuivre. Module : 22 millimètres (Salat, t. V, 8).

INCERTAINE.

Sixain de cuivre. PRINCIPAT CATAL. Écu couronné de Catalogne.

Rf. Légende effacée, excepté les lettres CIVIL-S. — Écu losange aux armes de la députation de Catalogne, posé sur la croix de sainte Eulalie. Un S suivi d'un point entre deux branches.

COMTÉ DE CERDAGNE. — PUYCERDA.

La ville de *Puigcerda*, *Puycerda* ou *Puicerda*; en latin : *Podium Ceretanum*, a obtenu plusieurs fois du roi d'Aragon l'autorisation de fabriquer de la menue monnaie, jusqu'à concurrence d'une certaine somme. Voici les espèces qu'elle a émises pendant la révolution de Catalogne.

Philippe IV. *Menut*. — PHILIPP'D.G.R.. Écu losange aux quatre pals, surmonté d'une petite couronne en forme de trèfle.

℞. PODICERITA. 1641. Dans le champ une cloche, armoiries de la ville. Cuivre pur. Module : 15 millimètres.

Salat pense que l'écu losange représente les armes de Roussillon; le fait est qu'il est semblable à celui des *menuts* de Perpignan, fabriqués au nom des rois d'Espagne Charles 1^{er} et Philippe II.

Ce *menut* est entièrement semblable à celui de la fabrication podicétaine de 1576.

Principauté. — Pièce de *cinq réaux*. — PROVINCIA CATHALONIE. Écu carré de Catalogne, surmonté d'une couronne et accosté de $\begin{smallmatrix} \text{V} & \text{R} \\ \cdot & \cdot \end{smallmatrix}$ (*cinq réaux*).

℞. OPIDV-MPOD'I—CERETA.—NI°1641 ? — Croix barcelonaise coupant la légende, cantonnée aux 1^{er} et 4^e d'un anneau, aux 2^e et 3^e de trois besants. — Argent. Module : 30 millimètres (Salat, tabl. IV, 31).

Louis XIII. *Menut*.—Semblable à ceux de 1576 et de 1641. — LVDOVIC.D.G.R. Écu losange aux quatre pals.

℞. PODI CERITA.1642. Cloche. Module de celui de 1641.

Louis XIV.—*Menut*.—Entièrement semblable au précédent, sauf le millésime de 1644.

COMTÉ DE ROUSSILLON. — PERPIGNAN.

Voici l'analyse des documents conservés aux archives municipales de Perpignan concernant la fabrication monétaire de cette époque.

1643, avril. — Le conseil général de la commune prend une délibération tendant à supplier le capitaine-général d'accorder à la ville le privilège de fabriquer de la monnaie de billon.

15 mai. — Les consuls, réunis à la commission des *Douze*¹ décident, en vertu du pouvoir qu'ils tiennent du conseil, de demander l'autorisation de fabriquer des *sous sizens, ternets, ar-dits, menus, y quartillos, o altre specie de moneda de billo*. La supplique adressée au maréchal Philippe de La Motte-Houdancourt, duc de Cardone, capitaine-général du roi Louis XIV, dans la principauté de Catalogne et les comtés de Roussillon et de Cerdagne, est ainsi conçue : — « La ville de Perpignan se
 » trouve dans la plus grande pénurie en raison des nombreuses
 » dépenses qu'elle a faites pendant les dernières années. Elle a
 » beaucoup dépensé pour secourir les habitants nécessiteux à
 » l'époque de la peste ; la guerre lui a enlevé plusieurs milliers
 » de ducats ; enfin les Castellans lui en ont récemment extorqué
 » plus de 50,000. — La diminution des taxes et impositions
 » n'est pas suffisante pour remédier à tant de misères. Il faut
 » autoriser la ville à émettre de la monnaie de billon sem-
 » blable à celle qu'elle a coutume de fabriquer. Cette monnaie
 » qui circule dans la ville et les comtés se compose de *sous dou-*

¹ A Perpignan, plusieurs commissions permanentes, composées de douze membres, aidaient les consuls dans les diverses parties de l'administration. Celle qui était chargée des détails de la fabrication monétaire, portait le nom de *Dotzena de batre moneda*.

- bles, de *sous sanars*¹, de *sixains*, d'*ardits* et de *menuts* dont
- les types sont : 1° pour les *sous doubles*, *sous sanars* et *sixains*
- d'un côté les armes de Catalogne et de l'autre la figure de saint
- Jean-Baptiste, avec des légendes circulaires présentant le
- nom du roi, de la ville et la date de la fabrication ; 2° pour
- les *ardits* et les *menuts*, d'un côté la figure de saint Jean, et
- de l'autre le nom de Perpignan réduit à deux $\begin{smallmatrix} A \\ pp \end{smallmatrix}$ surmontés
- d'un A. »

« Les consuls supplient le capitaine-général d'autoriser la commune à fabriquer de cette monnaie jusqu'à concurrence de 20,000 ducats à raison de douze réaux par ducat, et au titre accoutumé, c'est-à-dire que chaque marc de *sous doubles*, *sous sanars*, et *sixains* serait composé de six onces de cuivre et de deux d'argent, et que l'on en tirerait 70 *sous doubles*, 140 *sous sanars* ou 380 *sixains* ; 2° que chaque marc d'*ardits* ou de *menuts* comprendrait sept onces, trois quarts et demi de cuivre, plus un huitième d'once d'argent et qu'on en tirerait 216 *ardits* ou 432 *menuts*. Ils demandent enfin que, pour la commodité du commerce, on puisse fabriquer 2,000 ducats de *sous doubles*, 5,000 ducats de *sous sanars*, 2,000 ducats de *sixains*, 1,000 d'*ardits* et 2,000 de *menuts*, total 20,000 ducats à raison de douze réaux par ducat. »

1643. 8 septembre. — Le capitaine-général, par lettres-patentes, données au nom du roi Louis XIV, permet aux consuls de fabriquer de la monnaie de billon jusqu'à concurrence de 20,000 ducats (*Livre vert majeur*, n° 374).

Id. 22 septembre. — Le maître *rational*, président de la Chambre des comptes, règle et arrête, conformément à la demande des consuls, la taille, le titre et la fabrication de la mon-

¹ *Sanar* (catalan) simple. On retrouve ce mot avec la signification *impair* dans le jeu *Sanars o parells* (pair ou impair).

naie dont le capitaine-général a concédé le privilège à la ville de Perpignan. Ce document est terminé par la nomination des officiers chargés de la fabrication (*ibidem*, f° 376).

1643. 19 novembre. — Les consuls, réunis à la commission des Douze, rejettent la proposition faite par plusieurs membres, de diminuer d'une once la quantité d'argent qui doit entrer dans chaque marc de métal à monnoyer. — Le 25, ils décident que la fabrication aura lieu dans un moulin à farine, situé aux *Quatre-Casals* et appartenant à noble Estéphanie de Béarn (*Délib. de la Dotzena de batre moneda*).

1644. 13 janvier. — Traité fait entre les consuls d'une part, et Anthoine Générès de l'autre, pour la fourniture de l'argent et du cuivre nécessaires à la fabrication. — Le 16, les consuls et la Dotzena, considérant la difficulté de se procurer de l'argent en quantité suffisante, délibèrent de demander au capitaine-général l'autorisation de modifier le titre de la monnaie de billon et de mettre dans chaque marc une once d'argent au lieu de deux, et sept de cuivre au lieu de six (*Délib. de la Dotzena*).

Le capitaine-général autorisa le titre des *sous doubles et sanars* à une once et demie d'argent par marc, et interdit la fabrication des *sixains* et des *ardits*, pensant qu'elle ne serait pas sans inconvénients. Le consulat comptait faire, sur ces deux valeurs, un bénéfice de trois mille ducats : frustré dans son attente, il supplia le capitaine-général de compenser cette perte, en permettant de fabriquer les *menuts* en cuivre pur (29 févr.). Cette nouvelle autorisation fut accordée le 15 mars (*Livre vert majeur*, f° 277 verso).

Le 15 juillet, Anthoine Générès propose de se charger de la fabrication au prix de trois réaux par marc de monnaies délivrées. Le 23, les consuls l'adjugent à Pierre Pujol, argenter, au prix de neuf sous quatre deniers par marc, monnaie de Perpignan.

Enfin, le 5 novembre, conformément à l'un des articles du concordat passé entre les consuls et Pierre Pujol, on remet à l'entrepreneur le matériel déposé à la maison consulaire.

La fabrication était terminée le 23 novembre 1645, car il existe sous cette date, une décharge des consuls qui reconnaissent avoir reçu de P. Pujol, tout le matériel qu'ils lui avaient prêté l'année précédente.

1646. 20 mars. — Les consuls adressent une nouvelle demande tendant à obtenir l'autorisation de fabriquer pour 30,000 ducats de monnaie de billon, à charge d'employer, 3,000 livres à la restauration du couvent de Saint-Sauveur. La supplique est une copie de la première, sauf les modifications suivantes : 1° il n'est plus question que de trois valeurs : *sous doubles*, *sous sanars* et *menuts* ; 2° la composition du marc des *doubles sous* et des *sous* est indiquée à six onces et demie de cuivre et une once et demie d'argent. — Les *menuts* sont en cuivre pur. — Le capitaine-général Henri de Lorraine, comte de Harcourt, accorde, le 31, le privilège demandé, à condition que les consuls rendront compte à la chambre de leurs opérations (*Livre vert majeur*, f° 379).

Le 14 mai, le *maître rational* signe et envoie l'exécution de ce privilège (*ibidem*, f° 381).

Le 9 juin, concordat passé entre les consuls et Anthoine Générès, pour la fourniture de l'argent et du cuivre et la fabrication de la monnaie de billon.

Le 16, remise à Anthoine Générès du matériel nécessaire à la fabrication.

Le 5 septembre, les consuls et la *Dotzena* apprenant qu'un assez grand nombre de sous contrefaits avaient été mis en circulation à Olette par des Français, arrêtent que les coupables seront recherchés et punis (*Délib. de la Dotzena de batre moneda*).

Le 20 janvier 1648, les consuls de Villefranche avaient mandé à leurs collègues de Perpignan que les contrefaçons étaient fort nombreuses ; que, dans l'impossibilité de les reconnaître, personne ne voulait plus recevoir de monnaies perpignanaises de billon ; que ces difficultés causaient une grande agitation dans le peuple ; que le blé, la viande, l'huile et les autres denrées ne se vendaient plus au marché ; enfin, qu'il était urgent d'y apporter un prompt remède. — Les consuls et la *Dotzena* en prévinrent sur-le-champ le conseil général et décidèrent, vu l'urgence, qu'en attendant la décision du conseil, quatre experts nommés pour reconnaître les doubles sous, stationneraient dès le lendemain matin sur la place au blé, la place à l'huile, la place neuve et le marché aux volailles et que, dans l'intérêt de la tranquillité de la ville et du bien public, on demanderait au gérant du gouverneur-général des comtés et au bailli l'appui des officiers royaux pour déjouer les manœuvres frauduleuses et faire accepter les doubles sous reconnus bons par les experts (*ibidem*).

Le 21, le conseil général arrête que tous les sous et les doubles sous fabriqués à Perpignan seront contremarqués et que tous ceux reconnus faux seront cisaillés et mis en pièces avant d'être rendus aux porteurs. — Le 29, les consuls et la *Dotzena* conviennent de donner à *Francisco Puig*, trois ducats pour chaque jour employé à *catxetar y picar dits sous dobles y sanars y reprobar los falsos*. — Le 30, ils décidèrent que l'opération aurait lieu chaque jour à midi, dans une salle de l'hôtel de ville (*ibidem*).

Les communes du Conflent et du Capsir réunies, en *junte* à Villefranche, avaient pris la résolution de n'accepter aucune monnaie perpignanaise des dernières émissions, malgré la contremarque. Les consuls de Perpignan virent, dans cette détermination, une infraction à la publication faite au nom du gou-

verneur-général de recevoir ces espèces contremarquées d'une tête de saint Jean-Baptiste, et de plus, une atteinte portée aux privilèges, libertés et coutumes de la ville de Perpignan. Ils en firent part au conseil général, qui chargea la commission des Douze de poursuivre cette affaire. De son côté, le syndic de la viguerie du Conflent et Capsir porta l'opposition des communes à la cour du gouverneur-général. La cause fut jugée par la Cour suprême de Catalogne, qui condamna les habitants du Conflent et du Capsir à recevoir les sous et les doubles sous récemment fabriqués à Perpignan et contremarqués de la tête de saint Jean (*ibidem*).

Le 1^{er} avril, la commission des Douze, informée que plusieurs Français, porteurs de sous et de doubles sous faux, contremarqués d'un poinçon également faux, cherchaient à les écouler et avaient été pris en flagrant délit, arrête qu'une plainte en justice sera faite contre ces Français et tous ceux qui se rendront coupables du même crime (*ibidem*).

Le 17 avril, la *Dotzena* supplie le gouverneur des Comtés de faire publier à Perpignan et à Villefranche-de-Conflent que tout porteur de sous et de doubles sous ait à les présenter dans le plus bref délai, afin que l'on puisse contremarquer les bons et cisailier les faux (*ibidem*).

Le 14 juin, A. Gènerès remet à la maison consulaire le matériel qui lui avait été prêté.

Le 23 juillet, la pénurie de menue monnaie est si grande à Perpignan, que l'on n'en trouve plus pour les petits achats, les changes ou les aumônes. La commission des Douze arrête qu'il en sera fabriqué pour 8,000 livres au nom de la commune et suivant le mode accoutumé. — Le 14 août, elle complète sa décision en ordonnant que ces *menuts* seront fabriqués aux mêmes poids, taille, module et type que ceux de la dernière émission (*ibidem*).

Le 1^{er} septembre, vente à l'enchère de 546 marcs de sous et doubles sous faux, cisaillés et rompus : ils sont adjugés à trois particuliers au prix de 1,731 l. 5 s. 6 d. qui dut être déposé à la banque de la ville. — Le 2 septembre, la fabrication de 4,000 ducats de *menuts* est adjugée à Pierre Servera, qui offre de la prendre au prix de huit deniers par marc. Les consuls ratifient le 13 les conventions passées avec l'entrepreneur qui reçoit le 4 novembre le matériel (*ibidem*).

Le 31 août 1644, les consuls réunis à la commission, considérant que les *quartillos* viennent d'être démonétisés par le conseil royal, demandent l'autorisation de fabriquer de la monnaie de billon qui aurait cours en France et en Catalogne. En cas que cette demande soit favorablement accueillie, ils stipulent que ce privilège ne portera aucun préjudice à la faculté dont jouit la ville de battre monnaie. Ce projet n'a pas eu de suite (*ibidem*).

La monnaie perpignanaise de billon, fabriquée en vertu des privilèges des 8 septembre 1643 et 31 mars 1646, a eu cours non-seulement dans les comtés de Roussillon et de Cerdagne, mais encore dans la principauté de Catalogne. Le défaut de confiance et de sécurité, les craintes et les vicissitudes de la guerre, dont le territoire de ces provinces étaient le théâtre, avaient fait disparaître le numéraire et renchérir toutes les denrées. La monnaie perpignanaise de billon était reçue dans les deux provinces *comme monnaie d'argent*, c'est-à-dire avec une valeur treize à quatorze fois plus forte que sa valeur intrinsèque : Une livre monnaie de billon qui, dans sa valeur intrinsèque, n'étoit que de trois sous de notre monnaie, étoit comptée
» payée et reçue par six *réals* d'argent, ce qui reviendrait à
» quarante sous de notre monnaie; et, conséquemment, toutes
» dettes, auparavant contractées en bonne monnaie d'argent,
» sous la stipulation de livres, étoient valablement acquittées

- en monnaie de billon, en payant pareille quantité de livres
- monnaie de billon, qu'il y en avoit de stipulées dans le contrat d'obligation, en bonne monnaie d'argent ¹. »

Cette somme de billon, qui portait le trouble dans toutes les transactions, fut décriée par un édit royal du 15 septembre 1654. L'arrêt du conseil, du 4^{er} juillet 1655, rendu en exécution de cet édit, ordonna que toutes les obligations contractées en livres, monnaie de compte, au temps de la circulation de la monnaie perpignanaise de billon, seraient réduites suivant la valeur intrinsèque de la monnaie réelle au jour du contrat.

Pour donner aux calculs une classe fixe et certaine, le conseil fit dresser, à l'aide des nombreux renseignements recueillis dans les deux provinces, un tableau des variations de valeur qu'avait subies *la pistole d'or* depuis l'année 1640. — La pistole qui, plusieurs années auparavant, valait 28 réals, en valait 30 en Roussillon et en Cerdagne, pendant les années 1644 et 1642.

40 en avril, mai et juin 1644; — 50 en janvier, février et mars 1646;

60 en janvier, février et mars 1648; — 75 en janvier, février et mars 1649;

84 en janvier 1650; — 100 en novembre et décembre 1650;

150 en mai, juin et décembre 1651; — 150 en janvier et février 1652;

170 en décembre 1652; — 200 en janvier et février 1652;

275 en septembre 1653; — 300 en octobre, novembre et décembre 1653;

¹ Borch — *Règles pour connoître la valeur des vieilles espèces de monnoies qui ont eu cours dans la province de Roussillon.* — Perpignan, Regnier, 1771, in-4^o, p. 64.

320 en septembre, octobre, novembre et décembre 1654 ; —
 320 en avril 1655 ;
 400 en mai 1655, et 420 en juin 1655.

FABRICATION DE 1644.

DOUBLES SOUS, SOUS ET MENUTS.

Double sous. — Titre : une once et demie d'argent par marc.
 — Taille : 70 au marc.

PERPIGNAN (*étoile*) VILLE. Sous une grande couronne à cinq trèfles, l'écu losange aux armes de Catalogne (d'or à 4 pals de gueules), accosté de quatre annelets posés - et du millésime

¹⁶/₄₄ en chiffres serrés contre l'écu et de petites dimensions. Quatre annelets séparent les trèfles de la couronne.

R. (*Croisette pattée entre deux annelets*). INTER NATOS (*lys entre deux annelets*) MVLIERVVM (*annelets*). Saint Jean, debout, vu de face, la tête nimbée, tenant dans le bras gauche l'agneau pascal porte-bannière, qu'il indique de la main droite. A ses pieds, deux touffes d'herbe, surmontées à droite d'une étoile, à gauche du chiffre romain II, indiquant la valeur (*deux sous*). Module : 23 millimètres.

Cette pièce est le premier essai de la fabrication de 1644 : l'écu n'est pas encore surchargé du lys héraldique.

Variétés. — 1° L'écu est losange, au centre, d'une fleur-de-lys : le millésime a de plus grandes dimensions ; 2° même pièce que la précédente contremarque ; à l'avvers, d'une main tenant par les cheveux la tête de saint Jean-Baptiste, vue de face ; 3° la valeur indiquée par le chiffre 2, entre trois annelets, posés un et deux (*sic*) ²/₀₀ ; 4° le chiffre 2 n'est accompagné que d'un anneau placé au-dessus (*sic*) ²/₀ ; 5° le chiffre 2 est retourné.
 — La plupart de ces pièces sont contremarquées.

Mêmes pièces, fausses, coulées, en alliage d'un titre inférieur, avec ou sans contremarque.

Variété de l'année 1645. — $\frac{1}{4}\text{§}$ (l'S pour 5), lys au centre de l'écu, point d'annelet sous le chiffre 2. — La plupart des exemplaires de cette variété portent la contremarque.

Sou sanar ou sensillo. Titre, une once et demie d'argent au marc. — Taille : 140 au marc.

PERPINIANI VILLE. Écu carré et couronné, aux armes de Catalogne, surchargé d'un lys au centre et accosté du millésime $\frac{1}{4}\text{§}$; un anneaulet sous les deux 4.

Rf. (Annelet) INTER NATOS (annelet) MVLIERV. *Croisette*. Saint Jean debout, etc., entre un trèfle, à gauche, et une étoile, à droite. Dans le champ, le chiffre 1 indiquant la valeur (un sou). Module : 20 millimètres.

Variété : PERPINIANI (rose) VILLE. Même écu accosté des chiffres $\frac{1}{4}\text{§}$ (S pour 5) sans annelets. — Rf. (Croisette pattée entre deux annelets) INTER NATOS (annelet) MVLIERV. — Saint Jean debout, etc., entre deux trèfles. Dans le champ le chiffre I surmonté d'un anneaulet. Mod. : 18 mill.

Variété. (Annelet) PERPINIANI VILLE (annelet). Même écu accosté de $\frac{1}{4}\text{§}$. — Rf. Même type et même légende : le trèfle de droite surmonté d'une étoile. — La plupart des exemplaires de ces variétés portent la contremarque.

Menut. — Cuivre pur, 432 au marc. — Entre deux grenetis : LVDOVICVS (lys entre deux annelets) XIII (annelet) 1644 (annelet). Monogramme de Perpignan composé de deux P liés surmontés d'un A. — Rf. Entre deux grenetis : (croisette suivie de deux annelets) ECCE (rose) AGNVS (annelet) DEI. — Saint Jean debout, etc., entre deux annelets. Dans le champ, à gauche, la lettre P, initiale de Perpignan. — Module : 15 mill.

Variété de la même année. — Point de P dans le champ du revers.

Id. — Point d'annelet après LVDOVICVS.

Id. — Point de grénétis intérieur ni de P au revers.

Ces quatre variétés bien distinctes portent le millésime de 1644.

Variété de l'année 1645 sans grénétis intérieur ni de P au revers.

Fabrication de 1646. — *Doubles sous*, *sous* et *menuts* de même titre et taille que les précédents.

Double sou. — Semblable à la troisième variété du double sou de 1644. — Au millésime de $\frac{1}{4}$. — R^f. Une étoile dans le champ, à droite. — Variété de 1647. — La plupart des exemplaires de ces deux pièces portent la contremarque.

Sou sanar. — Nous n'en avons pas rencontré de cette émission.

Menut de cuivre. — LVDOVICV (*lys entre deux annelets*) XIII (*annelet*) 1647. Monogramme de Perpignan entre quatre annelets posés ∴. — R^f. (*Annelet*) ECCE (*rose*) AGNVS (*annelet*) DEI. — Saint Jean debout, etc., entre deux annelets. — Variété au millésime 1648.

Fabrication de 1649. — *Menut de cuivre* semblable au précédent de 1647, excepté que le lys placé au bas du monogramme P^AP n'est pas accompagné d'annelets. — Année 1650 (S pour 5). — Variété de l'année 1651.

Il est probable qu'il existe encore d'autres variétés de ces *menuts* qui sont les dernières monnaies municipales de Perpignan. Leur fabrication s'est prolongée au-delà de l'année 1651. Une délibération des consuls, en date du 23 décembre 1655, en fixe le terme; elle ordonne la cessation des travaux de l'hôtel des monnaies, attendu que les malheurs du temps, la peste et le décès de plusieurs officiers ou monnoyeurs ne permettent point de les continuer. (*Et dictum opus ob pestem et calamitosum tempus belli, mortemque aliquorum officialium dicti operis non po-*

test continuari.) Rég. des délib. de la *Dotzena de batre moneda*.

Les documents ci-dessus analysés, suffisent pour établir ce qu'était au XVII^e siècle le droit monétaire de Perpignan. La commune, obérée par la guerre, la peste, les maladies, les mauvaises années, etc., sollicitait l'autorisation de fabriquer une certaine quantité de menues monnaies, qu'elle émettait à bas titre. Le bénéfice de la fabrication était employé à payer ses dettes, à réparer les murailles, etc.; après avoir obtenu le privilège demandé, les consuls rédigeaient les articles d'un contrat pour la fourniture du métal et la fabrication. Mis à l'encan sur la place publique, le marché était adjugé au rabais. L'entrepreneur s'engageait par traité, avec les consuls, recevait le matériel nécessaire à la fabrication, soldait toutes les dépenses quand la commune n'en avait pas été déchargée, et réglait ses comptes avec qui de droit. Le privilège expirait lorsque la valeur des délivrances s'élevait à la quantité de ducats ou de marcs fixés par la concession royale. Ainsi l'hôtel des monnaies n'était point municipal : le droit régalien n'appartenait pas à la ville, mais elle en jouissait momentanément et par intervalles, sous le bon plaisir du prince.

Il en était de même des concessions faites par les rois d'Aragon aux villes de la principauté de Catalogne.

MONNAIES FRANCO-CATALANES. — COINS DE VARIN.

Après l'acceptation du titre de *comte de Barcelone* par Louis XIII, le célèbre Varin grava les coins des monnaies franco-catalanes destinées à circuler dans la principauté. Ce sont des louis d'or, des écus blancs, des demi-écus et des quarts d'écus publiés par Le Blanc et catalogués par M. Conbrouse.

Louis d'or. — LVD. XIII. D. G. FR. ET NAV. REX. Tête laurée, à droite, cou nu et tranché. — R^e. CATA-LONIS-

COMES-1642. — Huit L adossées et disposées en croix, avec un lys aux quatre angles. — Taille 36 1/4 au marc. — 125 grains. — A 905 millièmes. (Le Blanc.)

Écu blanc. — LVDOVICVS XIII. D. G. FR. ET NAV. REX. Buste lauré et drapé, à droite. — R^o. CATALONIE PRINCEPS. 1642. Écu couronné et coupé, au chef parti de France et de Navarre, en pointe de Catalogne. — Poids: 515 grains. — Le Blanc. (Cabinet de France.)

Douzième d'écu, au type précédent, 44 grains. (Cab. de France.)

Écu blanc, variété. Buste à droite. — R^o. CATALONIE PRINCEPS. 1642. Écu royal de France. — 516 grains. (Hôtel des Monnaies.)

Demi-écu, au type précédent. — 1643. — 258 grains. (Cabinet de France.)

Quart d'écu, au type précédent. — 1642. — (Cabinet de France.)

ACHILLE COLSON.

CHRONIQUE

A M. E. CARTIER.

Morlaix, 4 février 1855.

Monsieur,

Dans votre dixième lettre sur l'histoire monétaire de la France, vous avez parlé des jetons; mais comme il n'entrait pas dans votre plan de traiter de cette branche de notre numismatique, vous vous êtes borné à quelques mots sur l'usage qu'on en faisait anciennement dans les comptes, sans indiquer comment on les remplaçait dans les circonstances qui ne permettaient pas de s'en servir.

Ayant été assez heureux pour acquérir, il y a quelque temps, une tapisserie du XV^e siècle qui montre l'emploi simultané des jetons et d'un instrument destiné à les suppléer, j'espère que la description de ce curieux monument, que j'ai tout lieu de croire inédit, intéressera les lecteurs de la Revue.

Ma tapisserie, qui a 3 mètres 3 centimètres de hauteur sur 2 mètres 85 centimètres de largeur, représente l'Arithmétique sous les traits d'une femme enseignant le calcul à des clercs placés à ses côtés. Sur un bahut recouvert d'un tapis, on voit un livre ouvert dont elle indique du doigt un passage, tandis qu'à l'appui de son explication elle ajoute quelques jetons, provenant d'une boîte qui en contient encore d'autres, à l'un des groupes qu'elle en a déjà formés. Sur plusieurs de ces jetons, on reconnaît facilement la croix ou l'écu. Parmi les auditeurs attentifs de dame Arithmétique, il en est un placé à sa gauche, qui tient de la main droite un arc dont la corde retient suspendus un certain nombre de bâtonnets d'inégales grandeurs, qui doivent évidemment lui tenir lieu des jetons dont il ne pourrait dans le moment

faire usage. Il est facile, en effet, de concevoir que par la séparation au moyen des doigts de ces bâtonnets en diverses séries, augmentées ou diminuées à volonté, on pouvait arriver à faire les calculs élémentaires.

Je m'arrête ici, puisque je n'ai voulu que faire connaître l'emploi, au XV^e siècle, d'un instrument destiné à remplacer les jetons dans les calculs. Un mot seulement sur l'âge et l'origine de cette charmante tenture, dont le dessin fort original, n'a pu être fourni que par un artiste distingué. La forme des caractères composant le mot *arithmétique*, la légende latine du rouleau placé dans le bas du tableau, le costume des personnages qui, presque tous, portent au bonnet la médaille de dévotion dont Louis XI introduisit la mode, tout semblerait indiquer que ma tapisserie a été fabriquée sous le règne de ce prince, si d'autres caractères un peu plus modernes formant le nom de l'auteur ou du fabricant, DAVI. F (*ecit*), placés sur le milieu de la colonne, ainsi que ceux dont il m'a été impossible de saisir le sens, autour du panneau nuancé situé derrière dame Arithmétique, ne forçaient à reporter au règne suivant, ou même à celui de Louis XII, la date de sa fabrication.

Enfin, si l'on veut savoir de quel atelier est sortie cette tapisserie, tissée en laine sur trame de chanvre, et toute composée de pièces de rapport cousues ensemble, on ne peut hésiter, ce me semble, qu'entre Bruges et Arras. Si M. Jubinal a eu raison d'avancer que celle du château des Aygalades, représentant le mariage de Charles VIII et de la duchesse Anne, a été confectionnée dans la première de ces deux villes, je suis porté à croire que la mienne, qui présente avec elle beaucoup d'analogie, doit provenir aussi de la célèbre manufacture de Bruges ¹.

Recevez, etc.

P.-L. LEMIERE.

¹ On aperçoit encore dans la guirlande du milieu du tableau, en haut, la lettre B retournée, qui pourrait être un indice de la fabrique de Bruges.

E. G.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

ÉTUDES

SUR LE SYMBOLISME

DES

PLUS ANCIENNES MÉDAILLES GAULOISES

Quatrième article ¹

(Pl. iv et v.)

Les représentations monétaires des Gaulois diffèrent de celles des autres peuples de l'antiquité d'une manière assez notable pour que, jusqu'ici, on ne se soit pas encore entendu sur la nature et la valeur des emblèmes qu'elles offrent à l'étude : on s'est laissé circonvenir par cette idée que les types gaulois n'étaient, pour la plupart, que la copie de médailles grecques et romaines, et lorsqu'on a voulu rechercher dans la Numismatique classique l'explication des symboles dont les monnaies gauloi-

¹ Cf. Revue num., année 1850, 85-108 et 163-197; année 1852, 163-194.

ses sont chargées, comme rien de parfaitement analogue ne s'est rencontré, divers systèmes ont pu se produire à la faveur de l'incertitude qui s'était emparée de la critique elle-même, et l'on a pu craindre, pour la Numismatique gauloise, l'espèce de discrédit dans lequel sont tombés les travaux des antiquaires qu'on a stigmatisés du nom de *Celtomanes*.

Toutefois, les temps sont bien changés.

Au commencement de ce siècle, la Numismatique gauloise n'existait pas ; les monnaies de nos pères gisaient encore enfouies dans un sol protecteur, ou bien un dédain superbe les condamnait au creuset aussitôt qu'elles étaient mises au jour ; les *Celtomanes* négligeaient la seule source certaine d'où ils auraient pu faire jaillir quelque lumière sur l'objet de leurs études, pour rechercher des monuments relativement modernes, tout empreints du génie romain ; ils laissaient le corps pour courir après l'ombre. Dom Martin, qui a été le père des *Celtomanes*, a admis, sans critique, les monuments les plus hétérogènes dans l'ouvrage intitulé : *La Religion des Gaulois, tirée des plus pures sources de l'antiquité*.

On y trouve des monuments Grecs, Étrusques, Romains, Égyptiens, Gallo-Romains, Mérovingiens, et même Chinois ; les monuments Gaulois seuls font défaut ou n'y sont représentés qu'en imperceptible minorité. Dom Martin ne s'est guère servi, en effet, avec quelque succès, que de la médaille des Ségusiens, SEGVSIA-ARVS, et de celles qui portent les légendes EBVRO et DONNVS ¹.

Le défaut capital de cette école, c'est donc de n'avoir tenu compte ni des temps ni des lieux ; mais je m'explique : il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de déterminer la nature d'un symbole gaulois, par le rapprochement d'un objet gallo-

¹ *La Religion des Gaulois*, liv. iv, pages 13 et 23, II^e vol.

romain ou mérovingien, tandis que j'admets facilement qu'un monument grec ancien ou étrusque serve, dans une certaine mesure, à élucider un usage gaulois, à caractériser la valeur d'un symbole monétaire appartenant même à une tribu armoricaine.

Je remonte volontiers l'échelle des temps antérieurs à la conquête de la Gaule, où des communications suivies existaient entre la Celtique et l'Étrurie ou la Grèce, tandis que mon esprit répugne à parcourir la série descendante où je ne rencontre que le génie romain et, après lui, la barbarie dans sa sauvage indépendance, en état de rupture complète avec un passé qu'elle n'a d'ailleurs jamais connu.

Pour qui a étudié et beaucoup manié les médailles gauloises, il est évident qu'on est en présence des produits d'un art qui a la plus grande analogie avec ce qu'on appelle l'*Antique* et qui n'en diffère guère que dans l'aspect; par exemple, c'est la même technique que celle de l'art grec, mais ce n'est ni la même finesse, ni la même connaissance des proportions du corps humain, ni surtout la même réussite : quelque chose de heurté dans l'exécution du coin et de hâté dans la frappe dégrade ce numéraire et lui assigne une place inférieure dans l'échelle de l'art. Toutefois, aux yeux d'un artiste exercé, le génie de l'Antiquité est là, vivant et expressif comme dans les plus exquises médailles grecques; seulement, il faut se rappeler une chose, c'est que nous avons sous les yeux le numéraire d'un peuple réputé barbare, qui a puisé les éléments de son art, non pas dans l'antiquité classique qui n'existait pas encore au temps de sa floraison, mais dans l'art qui a immédiatement précédé, dans un art sans règle et sans méthode, fortement empreint du génie hiératique, comme celui de tous les peuples ou très jeunes ou très vieux.

Les Grecs de Massalie ont certainement fourni un très fort contingent, mais il me semble que les Grecs-Pannoniens, les

Étrusques et les Phéniciens ont le plus contribué à la formation de l'art gaulois.

Les Etrusques et les Grecs-Pannoniens, parce que, pendant trois ou quatre siècles, nos ancêtres ont été en contact avec eux et qu'il est impossible que des échanges de mœurs et de goûts n'aient pas eu lieu entre eux ; les Phéniciens, parce qu'il est avéré que ces navigateurs intrépides ont, de bonne heure, franchi le détroit des Colonnes d'Hercule et entretenu des rapports suivis avec l'Armorique. Je trouve les médailles armoricaines fortement empreintes d'un goût particulier, qui a son analogue dans un grand nombre de monuments étrusques, et que caractérise l'abus des personnages ailés, des bandelettes ou des objets flottants ; de même que les têtes surmontées de monstres ou de différents symboles et les cordons perlés me font songer à l'Orient et spécialement aux Phéniciens.

Mais ces questions ne sauraient se discuter ainsi *a priori* ; tout ce qui touche aux influences, dans les progrès de l'art, a besoin d'être élucidé par des rapprochements nombreux, appuyés de monuments authentiques ; aussi croyons-nous faire plaisir à nos confrères, en leur offrant deux nouvelles planches de médailles où ils trouveront un certain nombre de pièces inédites et quelques-unes anciennement connues, mais dont nous avons été assez heureux pour compléter les représentations de manière à en accroître singulièrement l'intérêt.

C'est à l'aide de ces documents, ajoutés à ceux que nous avons publiés dans les cinq planches qui accompagnent nos trois précédents articles, que nous espérons jeter quelque lumière sur plusieurs points naguère obscurs ou très controversés de la Numismatique de nos ancêtres. Pour rendre la discussion plus nette, nous résumerons dans un chapitre particulier tout ce que nous avons à dire sur chaque partie du type armoricain qui, à nos yeux, caractérise, avec le plus d'énergie, le goût gaulois.

DU QUADRILATÈRE GAULOIS, ANATHEMA DE LA VICTOIRE.

Aucun symbole n'a autant piqué la curiosité que le tableau quadrilatère qui flotte suspendu devant la tête du cheval androcéphale, dans les monnaies armoricaines. Tous nos confrères ont encore présente à l'esprit la petite lutte que M. Lambert et moi avons soutenue à son occasion; ces joûtes qui, de notre part, seront toujours à armes courtoises, ont l'avantage d'aiguiser la critique, de rendre plus difficile dans l'admission des preuves, en un mot, d'environner la science de plus de garanties; c'est un motif, pour nous, de ne pas regretter d'y avoir été mêlé.

Les médailles de l'Armorique ont conservé assez fidèlement le type du bige emprunté aux monnaies d'or de Philippe de Macédoine. On devait croire naturellement qu'en s'appropriant la forme extérieure du type, les Gaulois en avaient adopté l'esprit et la signification. Or, on croit généralement que la monnaie de Philippe copiée par nos ancêtres, tire son origine des victoires de ce prince à Olympie¹. Cette représentation est donc une pompe triomphale et il était naturel de penser que les Gaulois, peuple essentiellement guerrier, et dont le passé glorieux devait faire l'objet de nombreuses épopées, s'étaient emparés avidement de l'idée, sauf à la parer, outre mesure, comme c'est l'usage chez tous les peuples barbares.

Le revers de nos monnaies armoricaines n'est, en effet, qu'une pompe triomphale dont les éléments variés concourent tous à la représentation d'une seule grande pensée, l'idée *victoire*. Seulement, l'art gaulois, il faut se le rappeler sans cesse, est l'art d'un peuple rude et resté jeune, qui n'entend rien à l'idée-

¹ Plut. *Vit. Alex.* 4. Conf. Trésor de num. et de glypt. *Rois grecs*, par M. Lenormant.

lisme et aux autres raffinements des peuples plus avancés en civilisation; là où les Grecs mettent une simple couronne, le Gaulois a besoin d'accumuler les symboles; il pare instinctivement son sujet ainsi qu'il fait de sa personne; ses dieux sont crêtés comme lui; il croit les rendre plus redoutables ou plus magnifiques en groupant autour d'eux un cortège de personnages, mais surtout il n'oublie presque jamais de joindre au rameau vert, symbole insuffisant de triomphe, le tableau flottant sur lequel il a écrit les victoires de ses aïeux ou celles qu'il vient de remporter.

C'est ici le lieu de signaler, comme elle le mérite, la découverte récente d'un de nos camarades enlevé trop tôt à la science, le regrettable M. Duchalais; c'est cette découverte qui nous permet d'indiquer avec précision, comme nous venons de le faire, le rôle que joue le quadrilatère dans la scène triomphale des statères gaulois.

On se rappelle que, guidé par les travaux antérieurs de MM. Lelewel et Lambert, nous avons, le premier, recherché dans l'antiquité grecque et étrusque la solution du problème: les vases peints et les bas-reliefs nous ont fourni une ample moisson de représentations analogues, où nous avons toujours retrouvé la bandelette et le quadrilatère jouant le même rôle que dans les monnaies gauloises.

Nous avons reproduit, dans le n° 15 de la pl. iv, *Revue num.* 1850, le génie-héraut qui précède le char où sont Pelops et Hippodamie, dans la peinture du vase d'Archémore, et nous avons fait ressortir que la bandelette ou le phylactère qu'il fait flotter à la tête des chevaux était placé là en signe de victoire; nous avons indiqué encore l'enlèvement de Proserpine et la représentation du char du Soleil comme offrant, dans les vases peints, le même symbole, probablement dans la même intention.

Les pompes dionysiaques représentant Bacchus revenant

vainqueur des Indes sont plus convaincantes encore : un petit génie placé au-dessus des Centaures attelés au char du dieu, est porteur d'un voile quadrilatère orné de franges ¹.

Nous avons fait remarquer que ces dernières scènes avaient dû surtout inspirer les artistes gaulois, puisque ceux-ci semblaient leur avoir emprunté, tout à la fois, le Centaure, le Génie et le tableau quadrilatère.

Nous rattachions d'ailleurs essentiellement cette représentation, considérée comme pompe triomphale, au culte du Soleil ; c'était, à peu près, à nos yeux, la personnification de cette idée qu'on voit jalonnée sur les monnaies impériales répandues en masse dans la Gaule : *Sol invictus*.

Dans l'antiquité, en effet, toutes les représentations officielles ont un caractère sacré qui s'exagère encore chez les peuples barbares : ici, la Victoire se présente entourée d'un cortège qu'on ne donne qu'aux divinités ; un Centaure, en effet, traîne son char, et un génie ailé, le même que nous avons vu si souvent sur les vases grecs, l'accompagne placé horizontalement sous le char. Cette dernière circonstance, inusitée dans l'antiquité classique, se rencontre dans les représentations étrusques, comme nous le démontrerons plus tard.

M. Duchalais, adoptant notre point de vue, rechercha, dans les vastes collections du cabinet impérial, s'il ne trouverait pas, parmi les monuments numismatiques, une représentation du même genre que celle dont nous avons signalé l'existence dans les vases peints, et par un bonheur qui accompagne d'ordinaire ceux qui sont poussés par un désir ardent de connaître, il mit la main sur une médaille d'Agrigente, qui offre précisément le génie de la Victoire, faisant flotter au-dessus de la tête des chevaux attelés à son char le même tableau carré, chargé cette

¹ Cf. Guignaut. — *Religions de l'antiquité*, pl. 451, a, et 474.

fois d'une inscription grecque, très lisible, très caractéristique et qui ne laisse pas de doute sur le rôle que joue le tableau.

Confident de sa découverte, il m'est doux de déposer sur la tombe de ce bon camarade cette dernière couronne, et je regarde même comme un devoir de publier ici le fragment de la lettre dans laquelle il me faisait part de sa bonne fortune :

« Paris, le 15 mai 1854.

« Mon cher monsieur Hucher,

» J'applaudis de tout mon cœur à votre belle découverte du
» Divitiacus »

Je supprime le reste de ce paragraphe, dans lequel M. Du-chalais voulait bien rappeler, en termes beaucoup trop flatteurs, un petit événement numismatique dont nos collègues ont peut-être gardé le souvenir.

« Je prépare une série d'articles sur le symbolisme des types
» gaulois; je comptais y faire figurer celui de l'*Anathema*;
» mais vous pouvez vous servir de tout ce que je vous ai dit si
» vous en avez besoin; je compte, du reste, vous adresser une
» lettre sur ce sujet où, résumant en peu de mots la question,
» je tâcherai de la résoudre; si vous voulez l'imprimer *in extenso*
» comme pièce justificative, je vous en laisse le maître, sinon
» je l'adresserai à M. de la Saussaye; dans tous les cas, vous
» ferez de cette communication l'usage qui vous conviendra,
» je m'en rapporte à votre loyauté là-dessus.

» Voici en quoi consiste ma découverte :

» J'ai trouvé un tridrachme représentant un quadrigé con-
» duit par une Victoire au-dessus duquel est un carré appendu
» à une bandelette, dans lequel on lit en deux lignes *boustro-*
» *phedon* : NIKE AKPAΓANTIN (*sic*). ♦



« Il y a bien d'autres choses encore à dire ; c'est pour cela
 » que je remets ma publication à bientôt.

» Adieu donc, tout à vous,

» A. DUCHALAIS. »

M. Duchalais est mort sans avoir publié sa découverte, mais il en avait fait part à quelques-uns de ses amis¹, avec cette confiance et cet abandon qui étaient le propre de son caractère.

Grâce au rapprochement de la médaille d'Agrigente, il ne peut plus rester de doute sur la destination de ces quadrilatères qu'on retrouve sur tant de médailles antiques, soit entre les mains de la Victoire, soit dans le champ des pièces, soit accolés à des enseignes.

Ainsi, dès-lors, s'expliquent facilement les lettres HIS des médailles de Coelius Caldus, les lettres H et P des deniers des familles Neria et Valeria, dont un habile numismatiste nous avait d'ailleurs, dès 1849, suggéré l'interprétation² ; ainsi, également, se trouve justifié le rapprochement que nous avons fait nous-même des quadrilatères attachés aux enseignes romaines restituées par le roi des Parthes³. Nous pouvons dès-lors expliquer, d'une manière satisfaisante, les quatre points qui se font remarquer sur la surface de ce quadrilatère dans la plu-

¹ Au moment de mettre ce Mémoire sous presse, mon confrère, M. A. Barthelemy, me fait connaître qu'il va publier dans le recueil de l'École des Chartes une longue lettre de M. Duchalais, sur le même sujet.

² Revue num. 1850, p. 187.

³ Catalogue des monnaies romaines trouvées au Maus en 1848, et Rev. num. 1850, p. 189.

part des médailles de Marcus Durmus, de Lucius Aquillius Florus, et de Turpillianus Petronius ; ce sont ces quatre points, on le sait, qui, réunis deux à deux par deux lignes diagonales, ont formé sur la surface du tableau, dans de rares exemplaires, ce signe $\times$ qui donne à la figure une ressemblance si frappante avec le quadrilatère armoricain ; car il est certain que la représentation qu'on peut appeler normale, consiste dans un carré chargé de quatre points.

Cette notation, si je puis dire ainsi, destinée à indiquer qu'une surface est couverte de caractères, se retrouve plus tard dans les médailles des empereurs : lorsque les artistes représentent la Libéralité, ils mettent entre les mains de la figure debout, un tableau carré chargé de quatre points ; on peut y voir la tablette où sont notées les libéralités impériales.

Ceux des Gaulois qui avaient des relations suivies avec les Romains ont adopté le même système graphique ; voici un tableau de la Victoire également chargé de quatre points. (Pl. v, n° 1^{er}).

Cette médaille, du même faire et de la même fabrique que les statères de la trouvaille de Pionsat, appartient probablement à l'Auvergne ; au-dessous du cheval, on voit très distinctement une lyre à trois cordes.

En sa qualité d'*Anathema*, le tableau quadrilatère figure parfaitement dans le champ des monnaies, et c'est sans doute le même symbole qu'on retrouve, plus ou moins abrégé, sur une certaine quantité de médailles de l'Aquitaine.

En Auvergne, il occupe tout le champ de la médaille ; la figure 3 de la pl. v, qui représente un exemplaire de ces médailles fortement scyphates particulières à cette contrée, offre à l'avvers un quadrilatère frangé et très orné dans sa partie inférieure, et portant au centre trois doubles annelets qui sont certainement l'exagération des points que nous avons ren-

contrés sur la médaille précédente. Ici, le nombre des points est réduit à 3, dans une intention symbolique ; à l'avcr, on voit dans le champ un symbole, à disposition ternaire, imité de la *triquetra* sicilienne ; ce sont, très probablement, trois moitiés de *torques* réunis, absolument comme les trois jambes empruntées à trois corps humains, ont formé la triskele.

Nous justifierons plus loin le rôle que nous assignons aux *torques*, considérés dès-lors, eux aussi, comme des *Anathema* de Victoire.

Deux rameaux réunis par le bas, en forme de couronnes, entourent la figure.

Le même système ponctué se retrouve dans le tableau très orné de la médaille armoricaine, figuré pl. iv, n° 1^{er} ; cinq points accostent et cantonnent un losange central qui paraît remplacer le symbole X. Sur la médaille n° 2 de la même planche, nous avons représenté un *Anathema* qui, au contraire, n'est plus qu'un triangle, auquel sont suspendues de très longues franges ; c'est exactement la figure de la bandelette qui accompagne l'enseigne sur la médaille de Brogitar ; *Revue Num.* 1850, pl. iv, n° 1^{er}.

Enfin, voici pl. iv, n° 3, une curieuse médaille armoricaine qui donne au tableau un accessoire jusqu'ici inconnu ; je dois cette médaille à l'amitié de M. A. Barthélemy ¹. Au lieu de la bandelette ordinaire, l'artiste gaulois s'est avisé de coudre ensemble une série de cinq petits *Anathema* chargés comme le tableau principal du signe X, de sorte que la bandelette ou ce qui la remplace ressemble beaucoup à un lacet dont les mailles seraient très lâches ; à l'une de ses extrémités est le tableau quadrilatère,

¹ Mon savant confrère a donné dans un feuilleton du journal *Le Dinannais*, numéro du 14 mai 1854, le compte-rendu très intéressant de la découverte faite, dans le Méné, des médailles armoricaines parmi lesquelles celle-ci formait une variété inédite avec le n° 9 de la pl. iv.

chargé d'abord du signe $\times$, formé d'un double filet, et en même temps du signe $+$ brochant sur le premier, le tout accompagné de neuf points ; à l'autre extrémité de la bandelette est une tête coupée renversée. Nous démontrerons plus loin que la tête coupée est aussi un *Anathema*, un symbole de victoire.

Au-dessous du cheval est un sanglier enseigne.

Cette médaille, dont nous donnons aussi l'avvers, est un des derniers produits de l'art dans la presqu'île armoricaine.

Évidemment, l'art grec ne fait plus sentir son influence sur ces médailles, qu'on dirait émises par une peuplade australienne.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur le tableau quadrilatère, en publiant un curieux exemplaire de la médaille de PIXTILOS qui représente, au revers, le génie de la Victoire à cheval, portant d'une main le stimulus et de l'autre le tableau quadrilatère, non plus flottant comme sur les anciennes médailles armoricaines, mais emmanché au bout d'une hampe. Le mauvais état ou l'insuffisance de frappe des exemplaires du Cabinet impérial a empêché M. Duchalais de saisir ce détail dans son catalogue ; mais lorsque je le lui ai fait remarquer, sur l'exemplaire de ma suite, cet habile numismatiste n'a pas hésité à y reconnaître le tableau quadrilatère, qu'il appelle *Anathema*, avec beaucoup de raison, fig. 4, pl. v.

Enfin, je crois qu'il faut voir le même tableau sous la main de la Victoire, sur une curieuse médaille que je dois encore à mon excellent confrère, M. A. Barthélemy, et qui est figurée sous le n° 2 de la pl. v.

Cette médaille, imitation libre des deniers à la légende VICTRIX de la gens PORCIA, offre cette particularité, si rare dans la numismatique gauloise, que le tableau quadrilatère est chargé d'un monogramme où l'on trouve, sans effort, les lettres TRS. Cette médaille est presque identique à celle qu'a publiée

M. Barthélemy, sous le n° 7 de la pl. xiv de la *Revue Num.*, année 1846; elle a été trouvée chez les Leuci, sur le territoire de la commune de Tarquimpol, près Dieuze (Meurthe). Sans chercher si ce monogramme n'offrirait pas précisément le nom des Trévires, voisins des Leuci, on peut penser que ces caractères rentrent dans le système général de notation adopté par les peuples de l'Antiquité pour caractériser le tableau de la Victoire.

DES TÊTES COUPÉES.

Nous sommes forcé d'aborder une question qui nous coûte un peu, parce qu'elle nous conduit à introduire dans la Numismatique gauloise des idées repoussantes, mais qu'à tout prendre, on devait s'étonner, lorsqu'on connaît les mœurs de nos ancêtres, de n'avoir pas vu encore signaler par les numismatistes; nous voulons parler des *têtes coupées*, considérées comme symboles de victoire.

On connaît, depuis longtemps, la médaille de Dumnorix qui représente un guerrier armé seulement du carnyx et d'une petite figure de sanglier, et portant à la main gauche une tête coupée.

Mais cette représentation étant restée isolée, on n'avait pas généralement attaché d'importance à ce fait, dont on trouvait une explication suffisante dans Strabon, lorsque les judicieuses réflexions présentées par M. Rouard, au sujet du bas-relief des Salyes, ont appelé l'attention sur le rôle que les têtes coupées avaient joué dans la symbolique de nos ancêtres.

Nous avons nous-même étudié avec plus d'attention les médailles qui sont entrées dans notre collection, et nous sommes arrivé à penser que les Gaulois avaient assimilé les *têtes coupées* à un *Anathema* véritable; qu'ils en avaient fait, comme du

tableau quadrilatère, du rameau et du sanglier, un symbole de victoire.

J'ai représenté sous le n° 1^{er} de la pl. iv, un statère d'or trouvé en Bretagne, sur le revers duquel on voit un personnage dans un char, portant d'une main une tête coupée et de l'autre une couronne; devant le cheval androcéphale flotte le tableau quadrilatère; sous ses pieds on remarque le génie de la Victoire, dans cette pose horizontale qui a induit nos devanciers en erreur sur le caractère de cette figure.

Cette médaille vient donner, dans l'espèce, une certitude à peu près complète, si, surtout, on la rapproche d'une autre médaille de ma suite, figurée sous le n° 8 de la même planche, sur laquelle on voit le personnage armé qui a succédé au génie de la Victoire sous les pieds du monstre, porteur lui-même d'une tête coupée qu'il tient par sa longue chevelure.

Cette dernière représentation, en effet, en caractérisant davantage la figure qu'on appelle, à tort, hoplite, Typhon, Génie du mal, etc., ne laisse plus de doute sur le rôle qu'a joué la tête coupée dans le symbolisme de nos ancêtres.

La tête coupée entre la main de la figure de la Victoire ou du Génie de la Victoire, est un *Anathema* comme le quadrilatère et les autres symboles déjà signalés.

On doit, dès-lors, s'attendre à retrouver ce symbole dans de nombreuses médailles gauloises. En effet, la tête coupée se voit sur les pièces armoricaines figurées sous les n° 3 et 4 de la pl. iv; dans l'une et l'autre elle tient à la bandelette et affecte une position renversée très caractéristique et qui ne permet pas de confondre ces représentations avec les petites têtes qui accompagnent l'effigie du droit où, d'après Lucien, nous avons reconnu l'Hercule gaulois, *Ogmios*.

J'ai représenté sous le n° 10 de la même planche, une médaille d'or, au type altéré du bige, où l'on voit, à l'avvers, l'effigie

de Belenus ayant au cou, en guise de *torques*, une petite tête coupée, tandis qu'un rameau est attaché à son front. Je pense que là, encore, la tête coupée figure avec le rameau comme symbole de victoire.

Je ne puis mieux faire, en terminant ce chapitre, que de renvoyer nos collègues au curieux passage du livre de M. Amédée Thierry sur l'Histoire des Gaulois, où il est question des têtes coupées. Ce passage est écrit dans ce style coloré et avec cette méthode parfaite qui caractérisent les productions de cet habile historien ; nous sommes heureux d'avoir été le premier à donner à ce passage une illustration authentique et vraiment saisissante.

DU TORQUES.

Le Torques, qui a emprunté son nom à la mode, presque générale, de tordre le métal destiné à constituer le collier gaulois, a joué un grand rôle dans les faits de guerre de nos aïeux. Après une bataille perdue par les Gaulois, on comptait, à Rome, le nombre des colliers d'or enlevés aux morts, comme ceux-là dénombraient, après un succès, la quantité d'anneaux enlevés aux doigts des chevaliers romains.

Le Torques était, chez les Gaulois, la distinction guerrière par excellence ; aussi ne faut-il pas s'étonner de voir sa figure sur bon nombre de médailles gauloises ; le n° 10 de la pl. iv présente au revers le personnage dans le char tenant élevé, à la main droite, un torques, très reconnaissable à ses extrémités un peu renflées.

La médaille des Diablintes, figurée sous le n° 2 de la pl. v, *Recus Num.*, année 1852, en présente encore un exemple. C'est également un torques que tient, à la main droite, le personnage dansant des médailles de potin qu'on trouve dans les provinces du Nord-Est. Lelewel, pl. iv, n° 34, pl. v, n° 6.

Le Génie de la Victoire le porte au cou dans la médaille signée ATEVLA-VLATOS.

Un grand nombre de médailles gauloises présente encore cette décoration comme symbole de victoire, et j'ai déjà fait observer que la figure en forme de triskele, qu'on voit sous le n° 3 de la pl. v, est formée de trois demi-torques, absolument comme la triskele sicilienne l'est de trois jambes. M. Duchalais a déjà signalé la même chose à l'égard du sylphium.

Il est à remarquer que le Torques se rencontre dans les mêmes conditions, c'est-à-dire au centre d'une couronne de laurier, sur une très ancienne médaille de Malte ou de *Gaulos* publiée par Münter, *Antiquar. Abhandl.*, tab. I, 9 et p. 173, et reproduite par M. Guigniaut, dans l'atlas de son beau travail sur les *Religions de l'Antiquité*, sans tentative d'explication, n° 216.

Enfin, voici peut-être la plus curieuse des représentations dans laquelle intervient le torques; il s'agit d'un tiers de statère d'or pur (fig. 11 de la pl. v), offrant, à l'avvers, la tête d'Apollon Belenus ornée d'un collier, et au revers un petit personnage portant un torques à la main droite et exécutant une danse autour d'une longue épée fichée, en terre, *more barbarico*, dit Ammien Marcellin; de l'autre côté du personnage flotte, soit une longue dragonne dont les épées étaient ornées dans ces sortes de danse, soit le baudrier même de l'épée.

Le Torques, récompense des braves, est ici, bien évidemment, l'accessoire d'une cérémonie guerrière; il figure là au même titre que dans les mains du personnage en char signalé plus haut.

DE L'ÉPÉE ET DES DANSES SACRÉES.

Ceci nous amène naturellement à rappeler que nous sommes

redevable à notre confrère, M. A. Barthélemy ¹, d'une explication très rationnelle au sujet du rôle que joue l'épée dans ces curieuses médailles particulières à la région armoricaine qui comprend les Baiocasses, les Unelles et les Viducasses, et qui ont été reléguées par M. Duchalais à la Pannonie. M. Barthélemy a, le premier, rapproché ces médailles du passage d'Hérodote, iv, 62, où il est question de ce singulier usage des peuples Scythes, qui consistait à placer sur un monceau de fascines frêches une vieille épée devenue ainsi le symbole de Mars; à égorger à l'entour des chevaux et même des victimes humaines et ensuite à répandre sur elle le sang de ces affreux sacrifices.

Ces usages se sont conservés, jusqu'à une époque relativement moderne, chez les peuples barbares; Ammien Marcellin rapporte le même fait des Quades et des Alains. L'Épée est pour eux une divinité : *Eductisque mucronibus*, dit-il, *quos pro numinibus colunt*; et ailleurs : *Nec templum apud eos visitur, aut delubrum, ne tugurium quidem culmo tectum cerni usquam potest; sed gladius, barbarico ritu, humi figitur nudus, eumque ut Martem, regionum quas circumcircant, præsulem verecundiùs colunt* ².

Jornandès rapporte une anecdote assez curieuse, au sujet d'une de ces vieilles épées symboliques.

Après avoir décrit la personne d'Attila, Jornandès ajoute : ³

- Bien que naturellement sa confiance en lui-même fût grande
- et ne l'abandonnât jamais, elle s'était encore accrue par la découverte d'un glaive de Mars (*gladius Martis inventus*); ce
- glaive qui était regardé comme sacré par les rois Scythes. •

Voici, au rapport de Priscus, comment se fit cette découverte :

¹ Études sur la Numismatique celtique. — Extrait de la Revue de la province et de Paris, in-8° de 10 pages.

² *Amm. marc.*, lib. xvii, cap. 12, lib. xxxi, cap. 2.

³ *Jornand.* Goth. cap. 35. — *Priscus Rhetor*, in excerpt. legat. — Schaffnaburg. ad an. 4071.

» Un pâtre voyant boiter une génisse de son troupeau et ne
 » pouvant imaginer ce qui l'avait ainsi blessée, se mit à suivre,
 » avec sollicitude, la trace de son sang. Il vint jusqu'au glaive
 » sur lequel la génisse, en broutant, avait mis le pied sans le
 » voir et, l'ayant tiré de la terre, il l'apporta à Attila; celui-ci, fier
 » de ce don, et rempli de cette ardeur qui fait les conquérants,
 » pensa dès-lors qu'il était appelé à être le maître du monde et que
 » le glaive de Mars mettait en ses mains le sort des batailles. »

Saint Clément d'Alexandrie et saint Épiphané, comprennent les Sarmates parmi les peuples qui vénéraient l'épée à l'égal d'une divinité¹.

Il est donc bien établi que presque tous les peuples de l'Europe orientale ont été adonnés à ce genre de superstition. Or, la distance qui séparait les Kimris de l'Armorique des peuples des bords de l'Ister et du Borysthène n'est pas si grande, historiquement parlant, qu'on doive, pour expliquer nos médailles à l'Épée, les attribuer nécessairement à la Pannonie; on peut fort bien, ce semble, admettre que des usages qui ont pris naissance à l'autre extrémité de l'Europe, se sont trouvés importés de toutes pièces dans une partie de l'Armorique, à la faveur de la grande migration qui a amené dans les Gaules les peuplades Danubiennes vers le XV^e siècle avant l'ère chrétienne. Je suis donc très disposé à me ranger à l'avis de notre honorable confrère, M. Lambert, qui soutient, depuis longtemps, que toutes les médailles à l'Épée sont Gauloises et non Pannoniennes.

Tous les ans, on découvre dans la partie de la Gaule qui comprend les Baiocasses, les Viducasses ou les Unelles quelques nouvelles médailles de ce style fin et précieux qui a surpris nos devanciers et a contribué à leur faire prendre le change sur leur véritable patrie. Je donne dans la pl. v quatre mé-

¹ *Clem. Alex. Cohort ad gent.* p. 56. *Epiphan.*, lib. 1, p. 8. ☩ ☩ ☩

dailles de cette classe, qui offrent, toutes quatre, un intérêt très grand. L'épée caractérise deux d'entre elles, les n^{os} 10 et 11; nous venons de décrire cette dernière; le n^o 10 est un charmant statère du plus fin travail. Je ne doute pas que sa matrice ne sorte de la même main que la jolie médaille possédée par M. Lambert et représentée sous le n^o 22 de la pl. II de sa Numismatique du Nord-Ouest de la Gaule; les deux têtes du droit sont identiques jusque dans la facture; ainsi l'arrangement particulier des trois mèches de cheveux qui garnissent la nuque du Belenus de ma médaille se reproduit exactement dans la médaille de M. Lambert et dans beaucoup d'autres de la même série.

Le revers, bien que différant complètement dans la représentation, offre néanmoins un faire identique; tout artiste habitué aux procédés d'école, dira en rapprochant le buste du guerrier de ma médaille de celui du personnage courant, représenté sur la médaille de mon confrère, qu'une même main a modelé les attaches des bras et les seins des deux figures.

En effet, ces pièces se rapportent toutes deux au culte de l'Épée : dans celle de M. Lambert, le personnage en course se livre vraisemblablement à une de ces danses sacrées qui étaient passées dans les mœurs de tous les peuples de l'antiquité : la danse en armes, dont tous les historiens ont parlé, qui avait ses adeptes dans les Saliens, les Curètes, les Corybantes, les Cabires, les Telchines, les Dactyles, etc., doit nécessairement se retrouver chez les Gaulois. Tacite, *Germ.* 24, remarque que *les Germains prennent un plaisir singulier à voir leurs jeunes gens sauter nus en folâtrant au milieu des épées et des lances; c'est leur seul spectacle, et il est d'usage dans toutes leurs assemblées.*

Suivant l'observation de Posidonius (*Athen.*, IV, 43), les combats qui suivaient les festins dégénéraient quelquefois, et devenaient très sérieux : il n'était pas rare de les voir finir par le meurtre de l'un des acteurs.

Dans la médaille que je publie sous le n° 10, un personnage casqué à la grecque, la visière rabattue sur le visage, tient à la main droite un glaive et paraît disposé à soutenir une lutte, tandis qu'un autre glaive orné d'une longue dragonne, est placé d'une manière symbolique sous les pieds du cheval attelé au char.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer que dans la médaille n° 27, de la pl. II de l'ouvrage de M. Lambert, le personnage dans le char tient également à la main droite une hache, identique à celle qui est placée, comme symbole, sous les pieds du cheval.

C'est cette classe de médailles qui a donné les curieuses pièces reproduites sous les n° 23 et 25 de la même planche où l'on voit l'aurige élever en l'air, en guise d'offrande, une corbeille portant au centre un petit symbole cruciforme.

Toutes ces représentations si importantes pour l'histoire des usages de nos pères se complètent aujourd'hui par les quatre pièces que nous donnons sous les n° 10, 11, 12 et 13 de la pl. V.

Nous venons de décrire les deux premières; les deux autres ne sont pas moins curieuses.

Les deux têtes de l'avvers représentent encore Apollon Belenus; toutefois, il faut reconnaître que la tête du n° 12 paraît avoir la nuque et la joue recouvertes d'une peau qui rappelle la dépouille du lion de Némée; une lyre est empreinte en relief sur le col de la tête du n° 13.

Les deux représentations du revers sont identiques; ce sont deux petits personnages presque nus qui exécutent une danse échevelée, les mains remplies d'accessoires symboliques.

Sur le n° 12, le personnage tient à la main droite un pedum ou un lituus et à la gauche un instrument pareil à une hache emmanchée en forme d'épieu; c'est très probablement la fameuse hache celtique qui exerce la sagacité des érudits depuis deux ou trois siècles; devant lui est un trépied.

Les cheveux du personnage sont longs et le pouce du pied levé affecte une forme extraordinaire.

Dans le n° 13, qui appartient à M. de la Saussaye, le petit personnage tient à la main droite une bandelette terminée par une feuille, et à la gauche une lyre renversée ; en effet, la crotte gauloise se pose la tête en bas ou sur le côté, ainsi qu'on le voit dans les médailles armoricaines reproduites sous les n° 13 à 19 de la pl. iv de la Numismatique du Nord-Ouest de la Gaule ; et sous les n° 12, 20, 26, 28 de la pl. n de l'atlas Lelewel, la forme complètement ronde de la carapace s'opposant à ce qu'on la posât comme la lyre grecque.

Une feuille est également attachée au menton du personnage comme on le voit dans de nombreuses médailles armoricaines.

Enfin, l'accessoire le plus singulièrement placé est assurément ce symbole, que M. Lambert appelle clef à double panneton et qui paraît attachée au pied du personnage.

On peut croire que cette figure est en communauté de symbolisme avec la triskele sicilienne, les trois torques de la médaille n° 3 de notre planche v et les autres figures qui paraissent caractériser le mouvement giratoire (n° 27 de la pl. r^e, Lambert ; n° 25, 26, 27 et 28 de la pl. ix, Lelewel).

Nous connaissons trop peu les rites gaulois pour risquer ici des conjectures ; bornons-nous à constater le caractère échevelé et presque furibond de ces danses, caractère qui concorde parfaitement avec tout ce que nous savons des excentricités qui se commettaient dans les sanctuaires gaulois ¹.

DU GÉNIE DE LA VICTOIRE.

Les Gaulois qui se sont trouvés en contact avec les Étrusques

¹ *In modum furiarum, crinibus dejectis...* Tacit. Annal., t. xiv. — Festus Avien. Orbis peripl. — Dionys. Perieget. vers. 565. — Strab. lib. iv, p. 198.

et les habitants de la haute Italie, depuis l'an 587 avant J.-C., ont dû leur faire, dans l'ordre religieux, de nombreux emprunts; il ne faut donc pas s'étonner de voir sur d'anciens monuments du monnayage gaulois un grand nombre de figures ailées. On sait, en effet, que les Étrusques ont répandu, à profusion, le personnage *Génie* dans toutes leurs compositions; seulement il est nécessaire de bien définir et de caractériser, plus nettement qu'on ne l'a fait encore, les personnages ailés de nos médailles, afin de leur restituer leur véritable rôle.

J'ai insisté dans un précédent travail sur la fonction essentiellement *trionphale*, si je puis dire, du Génie placé horizontalement sous les pieds du cheval androcéphale, dans les médailles de la classe de celles qui figurent sous les nos 1^{er}, 2, 5, 6 et 7 de notre pl. iv, et j'ai également fait remarquer que ce personnage était pourvu au jarret d'un appareil de locomotion assez semblable aux talonnières de Mercure et de Persée, de sorte que ce Génie a réellement deux paires d'ailes.

M. Guignault a figuré dans le n° 589, c., pl. clvi de l'atlas des *Religions de l'Antiquité*, une curieuse plaque de bronze, ayant servi à l'ornement d'un char antique, et qu'on a trouvée dans un tombeau près de Perugia, l'une des douze villes de la Confédération étrusque; cette plaque offre deux épisodes de chasse entre lesquels, et en guise de symbole, on voit un génie placé horizontalement et pourvu, comme celui des médailles, de deux paires d'ailes; c'est évidemment, dans les deux cas, le génie de la Victoire. J'ai dessiné, sous les nos 11 et 12 de la pl. iv, deux statères d'or appartenant l'un aux *Arverni* et l'autre aux *Pictones*, selon toute vraisemblance, afin de faire voir comment les Cenomani et les peuples Armoricaïns, ont été conduits à placer horizontalement le génie ailé de la Victoire sous les pieds du cheval androcéphale.

Le n° 12 représente l'âge d'or du monnayage gaulois dans

toute sa fleur : le haut style de la tête de Belenus et la pureté du métal qui a cette teinte rutilante de l'or sans alliage, la presque intégrité de la légende du revers où on lit sans difficulté POV avec l'Θ pointé suivant cette coutume gauloise que l'on retrouve depuis les premiers âges jusque dans le II^e ou le III^e siècle de l'ère chrétienne ; tous ces signes d'une antiquité reculée doivent faire considérer cette médaille comme un des plus anciens monuments du monnayage gaulois ; elle me vient du Poitou, où elle a été trouvée en compagnie du beau statère d'or que j'ai publié sous le n^o 1^{er} de la pl. vi., *Revue Num.*, 1852.

Le n^o 11 offre un échantillon dégénéré du monnayage arverne caractérisé par la triskele ; l'or en est fort pâle.

En examinant avec quelque attention ces deux médailles, on saisit facilement les progrès de la dégénérescence du type et son acheminement vers la représentation du Génie.

En effet, le buste du Soleil, très apparent encore sur la médaille n^o 12, a perdu, sur le n^o 11, sa pose verticale pour se combiner avec la triskele, qui devient le point de départ des ailes du Génie, tandis que la légende en exergue va bientôt former son corps. On comprend en effet que l'Armorique, enserrée par l'Aquitaine et la Celtique centrale, a dû emprunter à ces deux provinces, ses aînées en civilisation, ses types et son art monétaire.

J'arrive maintenant aux monnaies modernes et je dis que c'est ce même Génie qu'on y retrouve, soit à cheval comme dans les pièces figurées sous n^{os} 4 et 5 de la pl. v, soit assis comme sous les n^{os} 2 et 6 de la même planche, soit dans un char traîné par deux chevaux, comme dans les médailles n^{os} 7 et 8.

Dans toutes ces représentations, qui sont inédites au point de vue nouveau où nous nous plaçons aujourd'hui, les ailes de la Victoire sont très visibles ; nos planches parlent suffisamment à cet égard pour nous dispenser d'insister sur cette particularité si

caractéristique, et cependant jusqu'à présent restée inaperçue.

Nous allons reprendre la description de chacune de ces médailles; elle servira à compléter et à modifier, s'il y a lieu, celle que donne M. Duchalais dans sa *Description des médailles gauloises de la Bibliothèque impériale*.

« N° 468. IX . PIXTILOS » avers bien décrit, fig. 4 de notre pl. v.

» R^l. Génie de la Victoire sinon la Victoire elle-même, les
» mamelles très apparentes, tenant d'une main le stimulus et de
» l'autre le tableau triomphal. » M. Duchalais n'a pu discerner sur l'exemplaire unique du Cabinet impérial les ailes qui garnissent les épaules de la figure; elles étaient restées pour lui *un symbole difficile à déterminer*; les deux exemplaires de ma suite ne laissent aucun doute sur le caractère de cette appendice.

Sous les pieds du cheval un serpent enroulé.

Dès l'année 1837, M. de la Saussaye avait d'ailleurs émis dans la *Revue Num.*, p. 89, une opinion conforme à la mienne et décrit ainsi cette pièce : *Victoire à cheval marchant à droite; dessous, un symbole ressemblant à un ∞ renversé*.

La représentation complète que je donne aujourd'hui fera donc disparaître tous les doutes.

« *Arverni incertains.* »

« 3. V. » M. Duchalais décrit ainsi cette médaille figurée sous le n° 5 de notre pl. v : « CICHIV.BI. Tête nue, imberbe,
» tournée à droite, cheveux hérissés; derrière, un pentagone,
» grenetis au pourtour. » Nous n'avons rien autre chose à modifier que la légende qui, sur notre exemplaire, se lit sans difficulté : CICHIVBBI.

» R^l. HPAD à l'exergue qui est séparé du champ par
» un trait. Dans le champ, un cavalier armé d'une lance, coiffé
» d'un *pileus*, et galopant à droite; derrière lui, *un objet*

- » *flottant qui semble être un manteau* ; au - dessous du cheval,
- » deux *Σ* ; grenetis au pourtour. »

Mieux servi par l'exemplaire de ma suite , que je dois à l'amitié de M. Barthélemy, je décris ainsi cette médaille :

Même exergue que dans l'exemplaire du Cabinet. — Dans le champ, le génie de la Victoire, sinon la Victoire elle-même, coiffé d'un casque, les épaules garnies d'ailes caractérisées dans le mode archaïque, la lance en arrêt ; au-dessous du cheval,

ΣΣ.

J'ai déjà signalé la Victoire assise du n° 2 de notre pl. v, à l'occasion du tableau quadrilatère sur lequel elle s'appuie ; les ailes du personnage sont très visibles.

Mais voici dans la figure représentée sous le n° 6 de notre pl. v une nouvelle conquête pour la Numismatique gauloise ; cette représentation rentre évidemment dans le même ordre d'idées que toutes celles qui précèdent, et je dois la signaler ici.

M. Duchalais a longuement décrit le personnage assis de cette médaille. Je ne reproduirai pas sa description, qui est exacte matériellement ; mais comme notre confrère s'était complètement mépris sur le caractère de la figure, je crois qu'il est bon de rapporter la petite réflexion qui suit cette description.

- « C'est bien Jupiter et non une femme, ainsi que l'a dit
- » M. Mionnet, qu'il faut reconnaître au revers de cette pièce ;
- » ce n'est pas non plus un *acrostolium*, mais une plante ayant
- » le même aspect que ce Jupiter tient à la main. »

L'exemplaire du Cabinet est incomplet dans sa partie supérieure : il n'est pas étonnant dès-lors que M. Duchalais, doué d'un tact si subtil, ait été induit en erreur et qu'il ait cru devoir corriger le vénérable Mionnet sur un point où ce dernier ne donnait pas à reprendre.

Comme on le voit, c'est non-seulement une femme assise que représente cette médaille, mais c'est une femme ailée et casquée,

c'est-à-dire la Victoire ; de plus, c'est bien l'*acrostolium*, symbole de victoire navale qu'elle tient à la main droite. L'aile de la figure assise affecte ici une direction verticale peu ordinaire ; cette partie du coin, bien conservée sur mon exemplaire, manque entièrement sur celui du Cabinet. La figure est placée au milieu des feuillages selon le rite gaulois. Elle tourne la tête du côté opposé à l'*acrostolium* ; le crabe, qui, d'après M. Duchalais figure à l'exergue, n'est pas visible sur ma médaille, mais ce n'est pas une raison pour révoquer en doute l'existence de ce symbole, qui est en harmonie avec l'*acrostolium*.

Voici donc deux types du chef Pixtilos, consacrés à la Victoire ; il est très probable que la plupart des autres rentrent dans le même ordre d'idées, notamment celui qui est décrit sous n° 462, *Duchalais*, et qui représente un aigle perché sur une main portant un rameau.

Pour en finir avec le symbolisme de la Victoire, je ferai remarquer que la figure placée dans le char de la monnaie des Remi, *in genere*, décrite sous le n° 544, et sous cette rubrique : *Bige conduit par un auriga, de droite à gauche*, est aussi la Victoire ; les deux bons exemplaires de ma suite ne laissent pas de doute à cet égard ; les ailes y sont très apparentes et très caractérisées (n° 7, pl. v).

Je crois être ainsi parvenu à définir nettement les deux types de l'avvers et du revers de cette médaille ¹.

Je donne, sous n° 8 de la pl. v, le revers d'une médaille qui doit appartenir également à l'est de la Gaule, peut-être aux Leuci. La Victoire dans un char, qu'on y voit représentée, a des ailes d'une ampleur peu commune ; la tête de l'avvers ressemble à celle des médailles signées ABVDOS et SOLIMA.

¹ Rev. num. 1853, p. 45.

DE L'HIPPOCAMPE.

C'est l'hippocampe et non le Génie, comme l'a cru M. Lemièr¹, qui caractérise les médailles au type de la tête entourée de cordons perlés que nous avons attribuées aux Cénomans. On peut voir, sous les n^{os} 5, 6 et 7 de la pl. iv, trois belles médailles de cette série, qui sont entrées dans ma collection depuis mon dernier article et qui ont été trouvées isolément dans divers lieux du département de la Sarthe. Ces trois médailles offrent peu de variété; néanmoins, on sent à leur seul aspect qu'elles ne sont pas contemporaines; le style de la figure et certains détails amaigris ou exprimés différemment, tels que les franges du tableau quadrilatère, donnent la presque certitude que le n^o 5 est le plus ancien et le n^o 6 le plus moderne.

L'hippocampe, symbole caractéristique, est rendu sur les trois médailles à peu près de la même manière; il offre cette brusque section du corps particulière à certains types grecs.

D'après tout ce que nous savons à présent du symbolisme gaulois, il est très vraisemblable que l'hippocampe figure ici comme signe de victoire au même titre que le sanglier-enseigne, la crotte, le rameau, et la rouelle. En effet, dans les monuments archaïques, c'est-à-dire dans ceux qui sont en communauté plus immédiate de symbolisme avec les monuments gaulois, l'hippocampe se présente assez fréquemment avec cette acception; ainsi dans le fragment de char étrusque reproduit par M. Guignault, sous les n^{os} 589 c, et 589 d, on voit deux hippocampes figurés avec une intention évidemment symbolique et comme pour indiquer la fin d'une lutte. J'ai déjà fait remarquer que l'hippocampe conduisait dans l'Antiquité classique les

¹ Essai sur les monnaies gauloises de la Bretagne armoricaine, 1852, in-8^o.

âmes aux enfers; c'est un animal qui entre toujours dans les pompes navales, comme le griffon et le centaure dans les pompes héliques et dionysiaques. (Cf. les médailles incertaines de Cilicie; —Eckhel, *Catal., mus. Cæsar.*, I, tab. iv, fig. 7 et 8; —Mionnet, tab. xxix, 9-14).

Je n'ai pas d'ailleurs à modifier ce que j'ai dit du type de la figure entourée des quatre petites têtes; il me paraît toujours y avoir identité entre cette représentation et celle qui fixa l'attention de Lucien dans un sanctuaire gaulois; seulement, est-ce réellement, comme on l'a fait croire au critique grec, la figure du dieu de l'Éloquence? c'est ce qu'il n'est pas possible de dire. D'après ce que nous savons des mœurs de nos ancêtres, il est certain qu'ils s'adonnaient au grand art de la parole avec autant de passion qu'à celui de la guerre: *rem militarem et argutè loqui*; c'étaient là leurs seuls sujets d'étude. Je ne serais donc pas étonné que le symbole de la Victoire morale eût trouvé sa place sur la monnaie, puisque la Victoire proprement dite y était elle-même représentée par un dieu bienfaisant, *Sol invictus*.

Toutefois, la découverte que je viens de faire sur plusieurs médailles de têtes coupées se présentant comme symboles d'une victoire évidemment matérielle, est de nature à porter quelques doutes dans les esprits sur le caractère des quatre petites têtes; d'un autre côté, le rameau branchu qui soutient la tête et qui a tant d'importance dans la médaille armoricaine n° 2 de la pl. iv, tend à donner à la représentation le caractère d'un trophée; on sait que les supports des trophées sont caractérisés, dans l'Antiquité grecque et romaine, de la même manière.

Laissons au temps qui mûrit toutes les questions et éclaircit tous les doutes le soin d'élucider ce point encore obscur de la numismatique gauloise.

DU RAMEAU.

Le symbolisme du rameau est en harmonie avec tout ce qui précède ; le Rameau en effet est l'accessoire , sur les médailles gauloises , de tous les symboles , de toutes les figures que nous savons être consacrées à représenter l'idée *Victoire*.

C'est le rameau qui soutient le tableau de la Victoire dans les médailles des Cenomani, n^{os} 5, 6 et 7 de la pl. iv, et n^o 3 de la pl. ii, *Rev. Num.* 1850 ; c'est lui qui flotte en faisant le pendant de la tête coupée, à l'extrémité d'une bandelette sur les médailles armoricaines du genre de celles figurées sous n^o 4, pl. iv ; c'est lui qui accompagne les types des n^{os} 5 et 6 de la pl. v, *Revue Num.* 1852 ; n^{os} 1^{er} 3, 5, 7, 8, 9 et 10 de la pl. vi, *Revue Num.* 1852, publiés à l'appui de nos précédents articles.

Ainsi que nous l'avons démontré, le rameau, et le rameau de chêne surtout, est l'accessoire de toute cérémonie sacrée chez les Gaulois (*Revue Num.* 1852, p. 176 et suiv.)

Si, comme il est aujourd'hui démontré, nos médailles armoricaines représentent une pompe triomphale ayant un caractère essentiellement religieux, on ne doit pas s'étonner de voir le rameau intervenir partout et presque en toute occasion.

C'est du menton et du front que partent quelquefois les rameaux ; la médaille n^o 10 de la pl. iv offre un assez curieux exemple du rameau fiché en quelque sorte dans l'arcade sourcilière.

Les n^{os} 4, 7, 9 et 10 de la pl. vi, *Revue Num.* 1852, le présentent au contraire attaché au menton, comme il arrive pour le petit personnage courant, n^o 13 de la pl. v.

Je pourrais multiplier les remarques à ce sujet ; mais ce que j'ai dit et les exemples que j'ai produits aideront à compléter l'histoire du rameau.

Je tiens seulement à faire voir que les idées romaines n'ont pas modifié le symbolisme du rameau et que sur les médailles plus modernes, ou émises par des peuples en rapports plus fréquents avec les Romains, le rameau joue toujours le même rôle.

Sur les monnaies du chef Pixtilos, le rameau figure souvent ; dans la médaille n° 469 (*Duchalais*), il est placé derrière la tête du personnage casqué et caractérisé absolument comme sur la monnaie également récente, n° 9 de notre pl. v.

Je fais remarquer de plus l'identité de position du rameau des médailles d'ANNICOIOS, de Nemausus, de LVCCIO, d'VLLUCCI, de la médaille arverne que j'ai publiée sous le n° 9, de la pl. v de la *Revue Num.* 1852, de la médaille belge n° 8, de la pl. v, Lelewel, et de celle au bucrâne figurée sous n° 34 de la pl. iv du même. Dans tous ces cas, le rameau surmonte, abrite et décore le sanglier, le crocodile, l'astre +, le bucrâne, l'aigle et le taureau, avec la même intention symbolique, dans le but évident de rappeler l'idée *victoire* ; dès-lors, j'ai prouvé ce que je viens d'énoncer, c'est-à-dire que dans toute la Gaule, dans l'Armorique comme dans l'Aquitaine, la Belgique et même la Narbonnaise, le rameau joue sur les médailles le même rôle, depuis le commencement du monnayage, jusqu'à la fin de la période d'autonomie gauloise.

Toutes les médailles figurées dans les deux pl. iv et v m'appartiennent, à l'exception du n° 13 de la pl. v, qui fait partie de la suite de M. de la Saussaye.

E. HUCHER.

SUPPLÉMENT A L'ESSAI
SUR LE CLASSEMENT DE LA MONNAIE D'ARGENT
DES LAGIDES ¹

Les médailles que nous avons citées ne sont pas les seules dans la série d'or égyptienne qui portent l'influence de la numismatique des Perses.

Les médaillons d'argent de la suite des rois achéménides que mon père a rangés dans sa première classe (pl. III, n° 3), pèsent 28 gr. 60 comme un grand nombre de nos pièces d'or des Lagides. Ces médaillons ne peuvent être considérés que comme des pièces de 5 dariques, 6 1/2 drachmes attiques, 8 drachmes asiatiques, dans lesquelles chaque unité présente un excédant considérable sur le taux qui a servi de base au rapport primitif.

En effet une pièce de 5 dariques pesant 28,00 donne pour poids :

A la darique	5,60; excédant sur le taux primitif	0,20
A la drachme attique	5,48	— 0,16
A la drachme asiatique	3,50	— 0,26

Ces résultats sont confirmés par l'existence de pièces à types différents, mais appartenant à la même série, dont les poids sont :

¹ Cf. Rev. 1853 et 1854.

1 ^o Musée de Vienne, duc de Luynes Numismatique des satrapies, pl. xvi, n ^o 46.	}	13,67
2 ^o Cabinet de M. le duc de Luynes, op. cit. pl. xvi, n ^o 47.		

La première de ces monnaies est une pièce de 2 1/2 dariques, la moitié exactement du médaillon ; l'autre est une drachme asiatique.

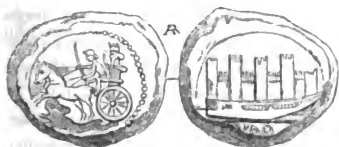
« Serait-ce à ces médaillons » disait mon père dans le travail auquel nous avons déjà emprunté de nombreux extraits, « qu'il faudrait rapporter le passage d'Hérodote ¹ qui a justifié vainement tourmenté les numismatistes ? *Darius ayant frappé une monnaie d'or au titre le plus élevé possible, Aryandès, satrape de l'Égypte, voulut faire la même chose pour l'argent, et encore aujourd'hui la monnaie qui contient l'argent le plus pur est celle d'Aryandès.* *Δαρείος μὲν γὰρ χρυσίον καθαρώτατον ἀπαψήσας ἐς τὸ δυνατώτατον νόμισμα ἐκίψατο,* *Ἀρυάνδης δὲ ἄρχων Αἰγύπτου ἀργύριον τῷ αὐτῷ τοῦτο ἐποίησεν.* Celui qui voulait donner à sa monnaie un cours de faveur dans les pays étrangers, ne se contentait pas sans doute d'en élever le titre, il y ajoutait un excédant de poids. Aryandès, préposé au gouvernement de l'Égypte par Cambyse, avait cherché à s'y rendre indépendant de fait ; il occupait un pays dont les ressources étaient inépuisables, et si la monnaie lui coûtait un peu plus cher qu'au grand roi, soit à cause de la supériorité du titre, soit par suite de l'excédant du poids, l'abondante émission qu'il devait faire d'espèces auxquelles les Grecs et les Phéniciens ne pouvaient manquer de donner la préférence, le dédommageait sans doute amplement de ce surcroît de dépense. Aussi comprend-on le désir qu'éprouva

¹ IV, 166.

Il est encore question d'Aryandès dans Polyen (*Stratagem.*, VII, 11), qui l'appelle Ὀρυάνδρης.

- Darius de détruire un satrape qui manifestait des prétentions
- si dangereuses. »

Cette conjecture est confirmée par l'existence positive des lettres grecques archaïques **ARVAN** commencement du nom d'Aryandès, gravées sur le corps du béliet incus de la drachme asiatique de la collection de M. le duc de Luynes. Les mêmes lettres, mais rétrogrades, se lisent à l'exergue d'un médaillon d'argent appartenant à M. le baron de Behr, et que cet amateur distingué m'a permis de publier.



Les monnaies d'Aryandès, ainsi que nous l'avons déjà montré, ne furent pas frappées pour l'usage de la population égyptienne, mais bien pour celui des commerçants Phéniciens, Ioniens, Cariens qui affluaient à Memphis. Leurs types me semblent avoir quelques rapports avec leur destination et les causes de leur émission. Sur le médaillon de 5 dariques, nous voyons une enceinte crénelée garnie de tours carrées avec une galère amarrée au pied. Ker-Porter ¹ a cru que ce type représentait les murs de Babylone; mon père ² a proposé, mais sans attacher à cette conjecture un certain degré de certitude, d'y voir les murailles de Tyr. Ces deux explications ne nous

¹ *Travels*, t. II, p. 79.

² *Trésor de numismatique, Numismatique des rois grecs*, p. 138.

satisfont pas entièrement. Ne serait-il pas plus juste de voir dans ce type tout exceptionnel la représentation du λευκὴν τεῖχος, de la *muraille blanche*, , comme disent les textes hiéroglyphiques, qui entourait le quartier de Memphis où habitaient les marchands grecs et phéniciens ¹, où était placée la garnison des Perses ² et où ont dû être émises les monnaies d'Aryandès? La disposition de la forteresse de Semneh, seul monument d'architecture militaire égyptienne conservé jusqu'à nous, prouve que ces murailles garnies de tours ou plutôt d'espèces de bastions carrés comme nous en voyons sur la monnaie d'Aryandès et comme le caractère hiéroglyphique de *muraille*, , en donne le plan, sont un genre de fortification essentiellement égyptien ³. La galère des pièces de plus petit module est aussi étrange. Ce n'est pas un navire phénicien comme celui que nous montrent les pièces de l'expédition de Xerxès; sa forme, les hoplites qui la garnissent rappellent les peintures des anciens vases grecs et doivent nous y faire reconnaître une des galères ioniennes ou cariennes qui venaient aborder à Naucratis et à Memphis.

Aryandès paya de sa vie son audacieuse tentative, mais la révolution dont il avait donné le signal s'opéra malgré le grand roi.

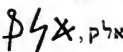
C'est parmi les rois de la Phénice, vassaux des Achéménides, qu'il trouva le plus grand nombre d'imitateurs. Le premier en date est un satrape inconnu dont nous ignorons le pays, et même dont nous ne possédons pas le nom complet. Ses médailles, dont M. le duc de Luynes possède deux échantillons

¹ Thucyd., I, 104. — Diod. Sic., XI, 74.

² Hérodote, III, 91.

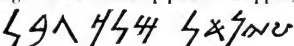
³ Les plans des deux forteresses égyptiennes de Semneh n'ont encore, à ma connaissance été publiés par personne; j'en parle d'après de superbes dessins encore inédits, que mon savant ami M. le comte M. de Vogüé a rapportés et dont, j'espère, il fera bientôt part au public.

dans son admirable collection, sont une imitation très rapprochée des pièces de deux dariques et demie et des drachmes phéniciennes d'Aryandès. Au droit, le type est absolument le même, la galère garnie d'hoplites et au-dessous l'hippocampe ailé. Le revers est différent, mais il est conçu dans le même principe. C'est un lion en relief dévorant un taureau dont le corps est incus et la tête est en relief. Ces monnaies doivent être peu postérieures à celles d'Aryandès; au premier abord on serait assez tenté de les attribuer à ce satrape, sans leur style qui est trop persan pour appartenir à la fabrication d'une ville d'Égypte,

et surtout sans les lettres , initiales du nom du sa-

trape, qu'on lit sur celle de ces pièces déjà publiée par leur noble possesseur ¹. C'est une drachme asiatique du poids de 3,50; la seconde est encore inédite, elle n'a pas de légende et sa conservation laisse beaucoup à désirer; on y reconnaît pourtant l'analogue de l'Aryandès du musée de Vienne, c'est-à-dire une pièce de deux dariques et demie, de trois drachmes asiatiques.

Le second imitateur d'Aryandès est Ainél, roi de Gebâl, ancêtre de l'Enylus mentionné par Arrien ². Les pièces de ce prince sont d'un style un peu plus récent que celles que nous venons de citer. Le type du droit continue à être assez servilement imité, mais le revers est d'un principe tout différent; c'est un lion dévorant un taureau, mais au lieu d'être à demi incus il est entièrement en relief. La légende est beaucoup plus développée,

on lit en toutes lettres : 

עִינְאֵל מֶלֶךְ גְּבַל. La grande pièce du musée de Vienne et de la collection de M. le duc de Luynes ³, est encore en rapport avec les Aryandès, puisque l'exemplaire le mieux conservé pèse 13,89,

¹ *Numismatique des Satrapies*. pl. xvi, n° 48.

² II, 20, 1.

³ D. de Luynes, *op. laud.*, pl. xv, nos 44 et 45.

mais en même temps nous voyons apparaître avec le même type une médaille de 0,65¹ qui n'appartient plus au système asiatique, mais est une obole attique faible.

L'imitation est encore plus éloignée dans les monnaies d'Azbaal, un des successeurs d'Ainél. Nous y trouvons quelques pièces imitées de celles de ce dernier souverain, mais elles sont attiques de la coupe de 0,65². D'autres médailles d'Azbaal aux types des rois de Tyr (Hercule combattant. R^f. Lion dévorant un cerf) pèsent 10,88 ou 10,60³ et sont, par conséquent, de doubles dariques fortes. Mais le même Azbaal frappa avec le type tyrien quelques drachmes asiatiques de 3,50, probablement pour ses rapports avec les marchands, tandis qu'il en frappait d'autres au taux officiel (M. le duc de Luynes en possède un exemplaire qui pèse 3,18⁴) qui devaient, avec ses doubles dariques et ses pièces de 0,65, lui servir à payer son tribut au Grand Roi.

Jusqu'ici nous ne sommes pas sortis de la Phénicie et, excepté les pièces d'Azbaal, nous n'avons encore trouvé que des imitations plus ou moins rapprochées des pièces d'Aryandès. Nous allons voir maintenant d'autres princes suivre son exemple dans des régions fort différentes.

Mausole, satrape, devenu presque indépendant de la Carie, qui prenait vis-à-vis des Grecs le titre de roi, frappait des pièces de 15,17, c'est-à-dire en même temps des triples dariques au taux de 5,05 environ pour payer son tribut aux Perses et des tétradrachmes asiatiques de 3,79, supérieures de 0,29 à celles d'Aryandès⁵ et qui devaient sur les marchés obtenir une

¹ D. de Luynes, *op. laud.*, pl. xv, n° 43.

² Ibid., nos 35 et 36.

³ Ibid., nos 39 et 40.

⁴ Ibid., n° 38.

⁵ Si les monnaies des rois de Carie étaient postérieures à Alexandre, une drachme

préférence sur toutes les autres monnaies. Sa drachme isolée pèse 0,04 de moins que ne fournit son tétradrachme, 3,74. Hydrieus, son successeur immédiat, ne donnait plus déjà que 4,926 à la darique et 3,666 à la drachme asiatique. Phthontopatès se rapprochait un peu plus de Mausole : sous lui la darique pèse 5,00 et la drachme asiatique 3,75. Mais du temps de son beau-père Pixodare, quoique toujours supérieure à celle du roi de Perse, elle était inférieure à celles d'Aryandès de 0,035, 3,465.

Les Rhodiens alliés aux rois de Carie, frappèrent à la même époque que Mausole et Hydrieus des tétradrachmes asiatiques de 14,85, ce qui met la drachme à 3,705. Un peu plus tard qu'à Rhodes, Philippe II de Macédoine, contemporain de Pixodare et de Phthontopatès, émit avec des statères attiques de 8,59, des tétradrachmes asiatiques de 14,40 à la drachme de 3,60, dépassant ainsi de 0,10 celle des pièces d'Aryandès et de 0,36 les drachmes asiatiques les plus fortes frappées dans l'empire du Grand Roi.

Dès que les populations, affranchies de la domination des Perses, ne furent plus forcées d'accepter la faible monnaie qu'ils leur imposaient, elles reprirent la drachme asiatique à son taux

de 3,79 ou de 3,74 devrait être considérée comme attique. Mais à l'époque où vivait Mausole, la drachme attique, excepté à Athènes même où ce résultat avait été amené par les désastres de la guerre du Péloponèse et l'exploitation de plus en plus irrégulière des mines de Laurium, et à Panticapée, à cause de la pénurie locale de l'argent, ne descend nulle part au-dessous de 4,00. Nous ne parlons pas des dariques à la chouette qui composent la 3^e série de monnaie, et sont environ du temps de Mausole, peut-être un peu postérieures ; le déchet pour les trois systèmes est si considérable dans ces pièces, qu'on doit y reconnaître l'œuvre d'un gouvernement aux abois qui cherche à donner une valeur fictive à des pièces d'un taux excessivement réduit, faisant lui-même de la fausse monnaie, pour ainsi dire ; ces pièces ne doivent pas entrer en ligne de compte avec des monnaies royales, d'un poids franc, qui portent la marque d'une administration régulière.

primitif auquel Aryandès l'avait ramenée. C'est ce qu'avaient fait les Juifs délivrés par Alexandre et ce que fit Soter quand il créa le grand système de sa monnaie d'argent.

Mais la révolution ne s'effectua pas entièrement comme Aryandès l'avait conçue. Le satrape d'Égypte élevant la drachme asiatique de 0,25 pour la ramener à son poids primitif avait élevé en proportion :

La darique de 0,20 l'amenant à 5,60

La drachme attique de 0,16 — 5,48,

de manière à conserver le même rapport qui existait lors de l'établissement du système des dariques. La drachme asiatique s'éleva bien à 3,50 et y resta fixée, mais la darique ou drachme babylonienne resta avec son poids primitif de 5,30 à 5,40 et Alexandre ramena la drachme attique à 4,30. Le rapport qu'Aryandès avait voulu maintenir se trouva donc rompu et, par la force des choses, un nouveau rapport s'établit.

1 darique valait $1 \frac{1}{2}$ drachme asiatique = $1 \frac{1}{4}$ drachme attique.

1 drachme attique = $\frac{4}{3}$ de darique = $1 \frac{1}{4}$ drachme asiatique.

1 drachme asiatique = $\frac{5}{8}$ de darique = $\frac{4}{5}$ de drachme attique.

C'est ce rapport que nous présente la série d'or égypto-grecque.

D'après tout ce qui précède, nous établirons le tableau suivant du système de la monnaie d'or chez les Lagides :

* Obole d'or de poids asiatique ¹	0,58
* Obole attique	0,71
* Obole babylonien	0,90
Diobole asiatique ²	1,16

¹ Toutes les monnaies précédées d'une astérisque ne sont pas parvenues en original à notre connaissance, mais nous ont été fournies par leurs multiples.

² Exemple : Mionnet, 155.

* Diobole attique	1,42
* Diobole babylonien	1,80
* Triobole asiatique	1,25
Triobole attique ¹	2,15 ² — 2,10
* Triobole babylonien	2,68
Hémistatère ou drachme d'or asiatique ³	3,50
Hémistatère ou drachme d'or attique ⁴	4,30
* Hémistatère ou drachme d'or babylonienne	5,36
Statère asiatique ⁵	7,00
* Statère attique	8,60
* Statère babylonien	10,73
Double-statère asiatique ⁶	14,00
Double-statère attique ⁷	17,20 ⁸ — 19,90 ⁹
Double-statère babylonien ¹⁰	21,47
Μυριαίων χρυσόον ¹¹ ou quadruple statère asiatique ¹²	28,00.

Le tableau suivant donne le rapport de ces différentes pièces et montre la manière dont on se retrouvait pour calculer une somme dans ce système :

¹ Exemple : Mionnet, 154.

² Poids déduit de la drachme.

³ Exemples : Mionnet, 7-13.

⁴ Exemple : Mionnet, 153.

⁵ Exemples : Mionnet, 14, 15, 149, 213.

⁶ Exemples : Mionnet, 127, 147, 148.

⁷ Exemples : Mionnet, 1-6.

⁸ Poids déduit de la drachme.

⁹ Cet excédant énorme, présenté par les monnaies d'or à la tête de Soter et au revers de l'aigle montre l'affluence d'une grande masse d'or et un avilissement de ce métal chez les Lagides lors de l'émission de ces pièces.

¹⁰ Exemple : Mionnet, 151.

¹¹ Cf. Letronne, *Récompense promise*, p. 10.

¹² Exemples : Mionnet, 118-126, 144-146, 150, 163, 164, 166, 168, *Supplément*, 49-55, 68.

TABLEAU COMPARATIF DES RAPPORTS DE LA MONNAIE D'OR
DES LAGIDES.

Demi-statière asiatique.	Demi-statière attique.	Demi-statière babylonien.	Statière asiatique.	Statière attique.	Statière babylonien.	Double-statière asiatique.	Double-statière attique.	Double-statière babylonien.	Μυστιόν Χρυσόν.
1									
$1 \frac{1}{4}$	1								
$1 \frac{1}{2}$	$1 \frac{1}{4}$	1							
2	$1 \frac{1}{2}$	$1 \frac{1}{4}$	1						
$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{1}{2}$	$1 \frac{1}{4}$	1					
3	$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{1}{2}$	$1 \frac{1}{4}$	1				
4	$3 \frac{1}{2}$	$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{3}{4}$	$1 \frac{1}{4}$	1			
5	4	$3 \frac{1}{2}$	$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{3}{4}$	$1 \frac{1}{4}$	1		
6	5	4	3	$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{1}{2}$	$1 \frac{1}{4}$	1	
8	$6 \frac{2}{3}$	5	4	$3 \frac{1}{3}$	$2 \frac{1}{2}$	2	$1 \frac{2}{3}$	$1 \frac{1}{4}$	1

4 demi-statières attiques valaient 5 demi statères asiatiques.

4 demi-statières babyloniens = 5 demi-statières attiques.

2 — = 3 demi-statières asiatiques.

4 statères asiatiques = 5 demi-statières babyloniens.

8 — = 5 statères —

5 — = 8 demi-statières attiques = 4 stat.

4 statères attiques = 5 demi-statières asiatiques.

8 — = 5 statères —

5 — = 8 demi-statières babyloniens
= 4 statères.

4 statères babyloniens = 5 statères attiques.

2 — = 2 — asiatiques.

Ainsi, en comptant les demi-statères attiques 4 par 4, on obtient facilement des comptes en correspondance avec les demi-statères asiatiques ; on obtient un résultat aussi exact si on compte les demi-statères babyloniens 4 par 4 pour les rapporter aux demi-statères attiques, 2 par 2 pour les rapporter aux demi-statères asiatiques. Il en est de même des statères babyloniens comparés aux statères attiques et asiatiques : si on suppose les statères asiatiques 4 par 4 ou 8 par 8, on se retrouve exactement avec le système perse ou babylonien ; si on les additionne 5 par 5, avec le système attique. Quant aux statères attiques, en les comptant 4 par 4 et 8 par 8, on obtient une somme exacte en monnaie asiatique, et en les comptant 5 par 5, une somme exacte en statères babyloniens. Le rapport est le même pour les multiples.

Si on veut passer à la valeur de ces diverses monnaies en argent, on voit que les comptes étaient aussi très faciles à faire.

1 demi-statère asiatique	valait	10 drachmes asiatiques	8 drachmes attiques	6 1/4 drachmes babyloniennes
1 demi-statère attique	=	12 1/2 —	10 —	8 —
1 demi-statère babylonien	=	15 —	12 1/2 —	10 —
1 statère asiatique	=	20 —	16 —	12 1/2 —
1 statère attique	=	25 —	20 —	16 —
1 statère babylonien	=	30 —	25 —	20 —
1 double-statère asiatique	=	40 —	32 —	25 —

Nous trouvons dans d'autres pays des exemples de cette combinaison des divers systèmes monétaires que nous venons de

reconnaître dans la numismatique des Lagides. C'est aux Milésiens qu'appartient l'invention de ces combinaisons. On voit, dans le travail sur les Cyzicènes, communiqué dernièrement par mon père à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par les pièces d'or de très ancien style au type de la tête de lion surmontée d'un astre, pesant 4,75 pour l'unité et 2,35 pour la division, que dès l'époque de l'invention du système asiatique, les Milésiens le mirent en rapport avec le système achaïque ou éginétique primitif. En effet, l'unité de 4,75 correspond à une drachme achéenne de 3,166 et demie, et trois de ces unités correspondent au double-statère des rois de Lydie ou *στατῆρ Κροεῖος* des auteurs. Après les Milésiens, les Perses s'emparèrent de cette idée profondément habile et lui donnèrent un très grand développement. Pour compléter ce que nous avons dit dans ce travail et justifier les idées que nous avons émises, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les principaux exemples que nous fournit la numismatique des autres pays.

Je citerai d'abord les monnaies des rois de Macédoine antérieurs à Alexandre-le-Grand lequel établit invariablement dans son empire la domination du système attique. Ici, nous voyons entrer en combinaison un nouvel élément, la drachme achaïque ou éginétique faible. Nous laissons à part les grandes pièces d'Alexandre I^{er} de 28,75-29,00 dont nous avons expliqué plus haut le poids exceptionnel. Voici les pesées des autres médailles de cette série :

Alexandre I^{er}.

Anépigraphes au type du cavalier. Module 6 ¹ . . .	{ 12,60
	{ 13,05
Module 4 ²	4,05

¹ Mionnet, *Rois de Macédoine*, 2.

² Cabinet des Médailles.

Perdiccas II ¹	2,05
Archélaüs I ^{er}	{ 12,50
Module 6 1/2—6 ²	{ 10,40
Amyntas II	
Type du cavalier et du lion ³	9,50 (trouée).
Tête d'Hercule. R. Cheval debout ⁴	9,20
R. Aigle déchirant un serpent ⁵	1,50
Perdiccas III ⁶	10,00 (trouée).
Archélaüs II ⁷	10,80

Les pièces qui pèsent de 12,50 à 13,05 sont des tétradrachmes achaïques, comme celles qui pèsent 9,20-9,40 des tridrachmes du même système. La petite médaille d'Alexandre I^{er} de 4,05 est une faible drachme attique, et le Perdiccas II un triobole également attique. Quant aux monnaies qui fournissent comme poids 10,80 ou 10,40 étant entières, et 9,50 ou 10,00 étant percées, ce sont des doubles dariques ou des didrachmes babyloniens. Cette série est complétée par les monnaies de Philippe dans lesquelles le statère d'or pesant 8,59 est un statère attique à la drachme de 4,295, et le tétradrachme est au contraire de poids asiatique, 14,40, ce qui donne une drachme de 3,60.

La numismatique de la Cyrénaïque a déjà été citée dans la note de mon père ; je ne m'étendrai donc pas sur ce sujet. Je ferai seulement remarquer qu'elle présente aussi l'emploi tantôt simultané, tantôt successif des trois espèces de drachmes.

¹ Mionnet, *R. de M.*, 6.

² Mionnet, *R. de M.*, 7.

³ Mionnet, *Suppl. aux R. de M.*, 44.

⁴ Mionnet, *R. de M.*, 17, 18.

⁵ Mionnet, *R. de M.*, 42.

⁶ Mionnet, *R. de M.*, 24.

⁷ Mionnet, *R. de M.*, 14.

A Cyrène même, des pièces d'ancien style sont de poids attique ; le double statère acquis récemment par le Cabinet de France pèse 17,38 (drachme — 4,345) et les tétradrachmes 17,18 (drachme — 4,295. Cf. la note de mon père). Le tétradrachme de style intermédiaire pèse 17,34, drachme — 4,335. A la même époque appartient la drachme d'or asiatique de 3,46 au cercle. Dans le beau style, nous avons exclusivement la drachme attique comme unité, le statère pèse 8,36 et le demi-statère 4,26, mais les monnaies d'argent de nouveau style se rapportent à la drachme asiatique, ce sont des tétradrachmes assez faibles pesant 13,38 (drachme — 3,36) ou 13,26 (drachme — 3,31). Enfin les pièces les plus récentes sont des didrachmes attiques de 7,77 seulement, ce qui met la drachme au-dessous de 4,00 à 3,885. Chez les Evespérites le tétradrachme au type d'Hercule au jardin des Hespérides pèse 17,34 (drachme — 4,335), il est donc attique. Les drachmes portant les lettres EYEΣ sont asiatiques et pèsent 3,24 ; elles sont du nombre de ces pièces au cercle dont nous avons déjà trouvé des exemples dans l'or de Cyrène et que nous retrouvons à Barcé, pièces que leur style place environ à l'époque de Xerxès, et qui nous présentent la drachme asiatique avec la diminution considérable que les rois de Perse lui avaient fait subir. Quant à Barcé, les tétradrachmes au cercle y sont attiques, de 17,06 (drachme — 4,265), mais ces tétradrachmes sont antérieurs à toutes les autres pièces au cercle, et les drachmes présentant la même particularité, qui sont un peu postérieures, sont asiatiques de 3,36 ; dans le style intermédiaire et dans le beau style, nous avons des tétradrachmes asiatiques de 13,38 qui donnent une drachme égale à celle de l'époque antérieure.

Les rois de Carie frappaient pour le payement de leur tribut au grand roi des triples dariques très faibles de 15,17 sous Mausole (drique — 5,056), de 15,00 sous Phthontopatès

(darique — 5,00) et de 14,78 sous Hydriéus (darique — 4,926). En même temps, ces pièces représentaient des tétradrachmes asiatiques à la drachme de 3,79 sous Mausole, de 3,75 sous Phthontopatès et de 3,666 sous Hydriéus, et Mausole émettait, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut, des drachmes asiatiques de 3,77 excédant de beaucoup toutes celles qui avaient été frappées antérieurement. Pixodare, allié aux Macédoniens, faisait frapper des pièces se rattachant au système perse ou babylonien, mais nous avons de ce roi des didrachmes d'argent asiatiques à 6,92 (drachme 3,46, inférieure d'au moins 0,28 à celles de Mausole), des dioboles et des hémioholes d'or de 1,43 et 0,36, appartenant, par conséquent, au système de la drachme attique.

Nous trouvons une combinaison semblable chez les Etoliens qui frappaient des statères d'or attiques de 8,38, des tétradrachmes également attiques de 17,00 et en même temps des didrachmes, des drachmes et des trioboles babyloniens de 10,60, 5,30 et 2,60. Nous en trouvons dans l'île d'Eubée et à Samos, nous en rencontrons aussi en Italie. Je ne cite pas tous les exemples, ils m'entraîneraient trop loin et sortiraient des limites de ce travail ; pour l'Italie je ne parlerai avec quelques détails que de la numismatique de Tarente, dans laquelle la combinaison des systèmes à presque toutes les époques, se montre d'une manière plus frappante qu'ailleurs. Nous avons en effet de cette ville des statères, des demi-statères et des oboles d'or attiques dont voici les pesées :

Statères.	{	Mionnet, <i>Calabre</i> 355	8,32
		Mionnet, <i>Calabre</i> 356	8,58
		<i>Supplément Calabre</i> 831	8,58
Demi-statères.		Mionnet, <i>Calabre</i> 356	4,24
Oboles d'or.		Mionnet, <i>Suppl.</i> 550	0,75

Au poids attique appartiennent dans la suite d'argent les di-

drachmes globuleux d'ancien style pesant 8,15 et les pièces plus récentes au type du Taras qui vont en diminuant de poids à mesure qu'on descend jusqu'à l'époque du siège de la ville et qui commencent par peser 7,95, puis 7,80 et enfin 7,65. Le poids asiatique est représenté par ces pièces au type de la chouette et à la tête de Pallas casquée qui doivent être environ contemporaines de l'expédition d'Hannibal et pèsent, en or, 6,90 (un statère à la drachme de 3,45) et en argent 3,30; c'est encore à ce système qu'appartiennent les monnaies d'argent au Taras et au revers du cavalier (Mionnet, *Calabre* 408 et 412) qui pèsent 6,50 ou 6,44 un didrachme à la drachme de 3,25, et les petites pièces du même métal au type d'Hercule étouffant le lion, qui sont des dioboles pesant 1,10 (0,06 de moins que le diobole d'une drachme de 3,50 juste, 1,16). Enfin la drachme achaique se reconnaît dans un demi-statère d'assez basse époque ¹ pesant 2,88, et dans un diobole d'or de 0,85 ². La drachme babylonienne manque à Tarente et dans l'Italie, mais nous la trouvons en Sicile dans la monnaie d'or d'Agrigente, et c'est à ce système que se rattache l'admirable pièce d'ancien style de Nerusium qui fait partie de la collection de M. le duc de Luynes.

Je ne peux citer tous les exemples analogues, il faudrait reprendre les pesées d'une grande partie de la numismatique grecque. Ainsi je ne m'arrêterai pas aux monnaies des villes de Phénicie où le système combiné remonte à celui des Lagides, on pourrait presque dire à celui des Perses, et est encore dû à cette influence dont j'ai parlé ailleurs ³. Je me bornerai à citer

¹ Mionnet, *Calabre*, 363.

² Mionnet, *Calabre*, 367.

³ Les tétradrachmes de Sidon, de Tyr et d'Aradus sont de poids asiatique à la drachme de 3,50. Mais une pièce d'or de Sidon à la tête tourelée et au revers de l'Astarté assise sur une proue de navire portant la légende phénicienne

avant de terminer, l'exemple de la combinaison des trois systèmes attique, asiatique et babylonien, que nous présentent les médailles frappées par les Achéens, exemple le plus curieux peut-être après celui de la série d'or des Lagides.

Les pièces d'argent de la ligne achéenne, pèsent.	2,25
— de Corinthe,	— 8,60
Le petit médaillon d'or frappé à Corinthe en l'honneur de T. Quinctius Flaminius ¹	— 40,80
La drachme de la même émission et au même type	— 3,55

Les premières de ces monnaies sont des trioboles attiques et les secondes des didrachmes du même système. Le petit médaillon d'or est un statère babylonien à la drachme de 5,40, et la drachme est asiatique. Avec le rapport constant dans l'antiquité de l'or à l'argent : : 40 : 1, le médaillon frappé en l'honneur de Flaminius valait :

12 1/2 didrachmes de Corinthe ;

50 trioboles de la ligne achéenne ;

30 des drachmes frappées en l'honneur de T. Q. Flaminius.

L'emploi du *statère* babylonien en Grèce tel que nous le fournit cette série est intéressant². Nous en voyons un autre exemple un peu plus tard. Il existe quelques pièces d'or de Sylla pesant 40 gr. 85. Ces monnaies sont de travail grec, et La Nauze³ les a fort ingénieusement rapprochées du passage de

— N^o 497^c

l'an de la ville 20, pièce proposée dernièrement au Cabinet des Médailles, pèse 7,65, 1 1/2 statère babylonien.

¹ Cf. *Revue numismatique*, 1852, p. 208 et seqq.

² Partout ailleurs le système babylonien n'est employé que dans la monnaie d'argent.

³ *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, ancienne série, t. XXX. p. 372. Cf. Eckhel, *D.N.V.*

Plutarque¹ dans lequel cet historien raconte que Lucullus étant questeur de Sylla en Grèce dans la guerre de Mithridate, fit frapper pour les besoins de l'armée une monnaie particulière qu'on appella *monnaie Lucullienne* : Δι' ἐκείνου γὰρ ἐκίπη τὸ πλείστον (νύμισμα) ἐν Πελοποννήσῳ περὶ τὸν Μιθριδατικὸν πόλεμον, καὶ Λουκούλλειον ἀπ' ἐκείνου προσηγορεύθη, καὶ διετέλεσεν ἐπὶ πλείστον ὑπὸ τῶν στρατιωτικῶν χρειῶν ἐν τῷ πολέμῳ λαμβάνον ἀμοιβὴν ταχέως. Cette émission de pièces *castrenses*, qui faisaient forte monnaie à la fois sur le denier romain et sur la drachme attique la plus répandue dans la Grèce, était un acte de politique habile et qui s'accorde bien avec ce que nous savons du soin que prenait Sylla de se gagner par des largesses l'affection de son armée. L'idée en fut probablement inspirée, soit à Sylla, soit à Lucullus par l'existence de la monnaie au même poids frappée en l'honneur de T. Quinctius Flamininus, 110 ans auparavant, par les députés des villes grecques réunis à Corinthe.

Quand Sylla revint en Italie, ceux de ses généraux qui étaient restés en Grèce continuèrent à frapper de la monnaie lucullienne comme le prouve la médaille que nous avons fait graver sous le n° 4 de la pl. II, pièce de style évidemment grec et qui porte la légende L. SVLL. FELI. DIC., en même temps qu'elle pèse 40,85. Sylla en fit même frapper en Italie; plusieurs monnaies de travail italien pèsent encore environ 40,90. La Nauze les a réunies dans le mémoire que nous avons cité et les a rangées d'après les époques et les circonstances auxquelles leurs types les rapportent; elles s'échelonnent depuis 674 de Rome, 83 av. J.-C., date du retour de Sylla en Italie, jusqu'à 673 de Rome, 81 av. J.-C., époque de son triomphe. « Il n'est pas » étonnant, » dit judicieusement La Nauze, « que les officiers

¹ Vit. Lucull., 2.

• Monétaires de Sylla, Calenus et Cordus, en arrivant de la
 • Grèce avec lui, continuassent d'employer le poids des médailles Luculliennes dans une circonstance où ce Général étoit
 • intéressé plus que jamais à se ménager l'affection de ses troupes. » Et plus loin : « Ces médailles sont regardées avec raison par les Antiquaires, comme ayant été frappées dans Rome
 • en l'an 673, à l'occasion du triomphe de Sylla ; elles ont le poids des Monnoies Luculliennes, parce que, dans un homme
 • qui aspirait à la souveraineté, les premières raisons du bon traitement qu'il faisoit à ses soldats devenoient encore plus
 • pressantes à l'égard d'un peuple qu'il falloit éblouir par la magnificence et corrompre par les libéralités.

• Sylla, deux ans après son triomphe, ayant abdiqué la Dictature, il ne paroît plus de ces fortes monnoies, ni même
 • d'approchantes, dans le reste du temps de la République. »

Les nombreux exemples que nous avons cités dans ce travail me semblent prouver que la circulation simultanée des divers systèmes monétaires dans le monde hellénique avait fini par produire une combinaison que plusieurs peuples avaient adoptée pour leurs monnaies. On avait en même temps des drachmes faibles et des drachmes fortes d'une valeur différente, comme aujourd'hui, en Allemagne, on a les nombreuses combinaisons du florin et du thaler. Beaucoup de peuples frappèrent des monnaies se rattachant aux diverses unités, soit simultanément, soit à des époques différentes. Quand ces émissions étaient simultanées, on observait le rapport d'une monnaie à l'autre tel que nous l'avons donné dans nos tableaux ; quand au contraire ces émissions avaient eu lieu à des époques différentes et qu'il s'agissait de faire un paiement dans lequel se trouvaient à la fois des pièces anciennes et des pièces récentes. Comme d'après la loi reconnue par mon père, le taux des monnaies variait toujours aux diverses époques, pour maintenir entre les pièces d'or et les

pièces d'argent le rapport de 4 à 10, on avait recours à la pesée et on se référait au cours commercial de l'or et de l'argent au moment où se faisait le paiement. Hésychius me semble témoigner de cet état de choses quand il dit que les drachmes faibles étaient celles de six oboles attiques, et par conséquent celles d'un poids inférieur, et que les drachmes fortes étaient celles d'un poids supérieur, comme étaient la grosse drachme égénétique et la darique ou drachme babylonienne : λεπτάς καὶ παχείας Ζήλευκος ἐν νόμοις τὰς δραχμὰς· λεπτάς μὲν τὰς ἐξωβόλους, παχείας δὲ τὰς πλέον ἐχούσας. Avec notre opinion disparaissent toutes les coupes irrégulières de monnaies qui embarrassaient jusqu'ici les numismatistes ; il ne reste qu'un système très simple, très régulier et dans lequel on devait facilement se retrouver. On est frappé alors de l'intuition qu'avait eue Mionnet quand il écrivait dans la préface de ses *Poids des médailles grecques du Cabinet de France* : « Aujourd'hui, d'après » la pesée de la riche collection du Cabinet de France, à peine » trouve-t-on cinq drachmes différentes. » C'est exactement le même chiffre que nous avons trouvé : la drachme achaïque, la drachme asiatique, la drachme égénétique, la drachme attique et la drachme babylonienne ; quatre si l'on confond, comme il est juste, l'achaïque et l'égénétique ; cinq si on les distingue.

« En un mot, » dirons-nous en terminant avec mon père, dans le travail duquel nous avons emprunté de si nombreuses citations, « il existait entre les trois systèmes monétaires qui » dominèrent sur les bords de la Méditerranée, une harmonie » beaucoup plus grande que celle qui règne entre les différents » peuples civilisés des temps modernes : le *change* des monnaies » d'or et d'argent n'y était point nécessaire, et le sentiment » d'une vie commune se révèle dans le domaine de l'économie » politique des anciens. »

François LENORMANT.

NOTICE

SUR LA MONNAIE FRAPPÉE AU XIII^e SIÈCLE

PAR LES ÉVÊQUES DE MAGUELONE

AVEC LE NOM DE MAHOMET

Tous les collecteurs de nos monnaies seigneuriales connaissent celles qu'on attribue aux évêques de Maguelone. Elles sont communes parce qu'on les trouve fréquemment dans les dépôts monétaires exhumés dans nos provinces méridionales; n'offrant, pour ainsi dire, d'autres variétés que les deniers et les oboles, on les croirait frappées avec les mêmes coins, sauf quelques différences de module, de titre et de poids. Publiées d'abord d'une manière très inexacte par Haultin, pl. xlv; Thevet, p. 350; Ducange et de Boze; puis, un peu mieux par Fauris Saint-Vicens à la suite de l'Histoire de Provence par Papon; Duby en donna, pl. xiv le denier et l'obole d'après les exemplaires qui se trouvaient dans le cabinet de M. de Boullongne. Lelewel, pl. ix, et la nouvelle édition de Ducange ont reproduit ces empreintes et, enfin M. Germain, dans son excellent mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier (1852) en donne, très fidèlement, les seules variétés connues, à côté d'un denier raymondin de Narbonne, qui

lui paraît, avec raison, avoir été le prototype de la monnaie Melgorienne.

Les quatre premières empreintes que nous venons de signaler étaient sans légendes, sans doute parce qu'on n'avait pas su leur donner une interprétation quelconque. Cela était en effet, assez difficile sans un examen bien attentif; le texte du vieux Ducange disait: *Moneta, una parte crucem præfert (crucem hic non agnosco), altera 4 globulos in quadrum effictos, absque ulla inscriptione* (v° Moneta Magalonensis, t. IV, col. 994); la nouvelle édition répète cette singulière description, quoique son empreinte soit complète.

Saint-Vincens dit: « Ces monnoies sont marquées à des caractères qu'on ne sauroit déchiffrer; je ne connois même aucun auteur qui ait tenté d'en donner l'explication. Les deniers et les oboles portent les mêmes figures. Il y a apparence que ce sont des lettres arabes tracées grossièrement par des ouvriers qui ignoroient cette langue. Cette monnoie a donné lieu à une lettre que le pape Clément IV écrivit en 1268 (1266) à Berenger, évêque de Maguelone, où il lui reprochoit de faire frapper dans son diocèse de la monnoie qui portoit le nom de Mahomet et, encore, de ce qu'il entreprenoit par là sur les droits du roi de France. — C'étoit vraisemblablement pour donner cours à leurs monnoies, dans la partie de l'Espagne qui étoit possédée par les Maures que les évêques de Maguelone y faisoient mettre le nom de Mahomet, *cum titulo Mahometi* (p. 546).

Duby voit aussi dans ces légendes des caractères arabes (t. I, p. 62). Il n'est pas nécessaire, aujourd'hui, de relever cette erreur. Lelewel disait déjà dans sa numismatique du moyen-âge: « Cette monnaie n'offre de chaque côté, dans ses légendes bizarres que les lettres du lieu... MATDONA... »

C'était un pas de fait vers la vérité, mais la seule lecture

acceptable de ces deux légendes a été donnée dans la Revue de 1844 (p. 126) et, depuis, par tous ceux qui se sont occupés de ces monnaies, MM. le baron de Crazannes, Germain, A. de Barthélemy, Poey-d'Avant, etc. Il est bien reconnu qu'on doit lire sur ces deniers et oboles, imitation des premiers *raimondins* de Narbonne : RAMVNDs et NARBONA; légendes vraisemblablement consacrées, par l'usage, dans l'ancienne province Narbonnaise à la suite des monnaies Wisigothes et Carlovingiennes qui se frappèrent au chef-lieu ¹. Il en fut de même à Alby pour le nom de Raimond et même à Toulouse; le titre de duc de Narbonne y figure sur les premières monnaies des comtes.

Nous ne voulons pas traiter ici de cette monnaie melgorienne, qui n'était pas réellement celle des évêques, mais bien des comtes de Melgueil, comtes laïcs jusqu'en 1213. Alors le pape Innocent III, suzerain du comté de Melgueil, par suite de l'hommage qu'en avait fait au Saint-Siège le comte Pierre, en 1083, l'inféoda à l'évêque de Maguelone, Guillaume d'Aulignac, pour lui et pour ses successeurs; il lui en avait déjà confié l'administration depuis 1211, qu'il l'avait saisi sur les comtes de Toulouse à la suite des guerres des Albigeois.

Les évêques de Maguelone, après avoir quitté cette ville, ruinée par les Sarrasins dès l'an 737, s'étaient d'abord établis,

¹ On peut consulter sur l'origine de cette double légende, paraissant étrangère à l'évêché de Maguelone et au comté de Melgueil, le premier mémoire de M. Germain et le compte qu'en a rendu notre savant collaborateur, M. A. de Barthélemy (Revue 1843, p. 68). Quant au type principal, qui est une croix formée d'un pal accosté, au milieu, de deux pennons, c'était un insigne signalant, peut-être, la double juridiction du seigneur comme évêque et comte, ou ses deux comtés de Melgueil et de Montferrand. M. Germain publie le sceau de Bernard de Méze, évêque de Maguelone (1216-1230); on y voit cette croix bifurquée au-dessus d'une main tenant deux clefs, et en légende les titres des deux comtés.

comme les comtes, à Substantion, puis à Melgueil, tout en conservant leur titre épiscopal primitif. Ce n'est que depuis 1211 que la monnaie en question, sans changer de types et de légendes, devint ecclésiastique, par le seul fait que les évêques de Maguelone la frappèrent comme comtes de Melgueil, ou du moins, en continuant l'exercice d'un droit monétaire propre aux comtes qui l'exerçaient depuis plusieurs siècles et auxquels ils avaient succédé. Ils n'y firent d'autre changement que de remplacer la croix cantonnée d'un besant de la monnaie précédente par leur croix à branches découpées, qui était ou qui devint leur insigne féodal sur leurs deniers comme sur leurs sceaux.

Dans le mémoire déjà cité, M. Germain a traité de la monnaie melgorienne sous tous les points de vue. C'est là qu'il faut aller chercher l'histoire de ce monnayage, ses variations de titre et de valeur, et ses rapports avec nos autres monnaies nationales, anciennes ou modernes. Cependant ce premier travail laissait sans solution la difficulté, déjà si souvent agitée, qui résulte du reproche adressé par le pape Clément IV à l'évêque de Maguelone, d'avoir frappé des monnaies avec le nom de Mahomet.

Il est bien certain qu'il ne s'agissait nullement des monnaies connues sous le nom de melgoriennes; et, par le supplément que vient de donner M. Germain à son premier mémoire¹ nous savons positivement, ce qui n'était encore que vraisemblable, que les évêques de Maguelone, comtes de Melgueil faisaient fabriquer, ou du moins autorisaient à fabriquer, non dans leur ville épiscopale, mais dans d'autres lieux du diocèse, de véritables monnaies arabes. Cela leur était commun avec plusieurs

¹ *De la monnaie mahométane attribuée à un évêque de Maguelone; appendice au mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier*; par A. Germain. Montpellier, 1854, in-4°.

seigneurs dans d'autres localités du littoral de la Méditerranée, et avait pour objet exclusif le commerce du Levant.

Déjà Ducange aurait dû nous mettre sur la voie, comme nous le verrons tout-à-l'heure, mais M. Germain a retrouvé aux archives départementales de l'Hérault, dans le Cartulaire de Maguelone, le texte entier d'une pièce importante dont on n'avait cité qu'une petite partie sans en avoir déduit toutes les conséquences qui pouvaient nous conduire à la connaissance de la vérité.

C'est cette petite étude historique que nous allons essayer, à l'aide des recherches de M. Germain et d'autres documents. Nous ferons d'abord connaître les plaintes élevées contre les fabricateurs de ces monnaies franco-arabes, et les opinions plus ou moins erronées émises à cet égard par les auteurs qui se sont occupés de la numismatique melgorienne. Puis, après avoir relaté l'acte récemment publié, et quelques autres qui s'y rattachent, nous résumerons tout ce qu'on peut savoir aujourd'hui sur ces monnaies mahométanes, frappées en France, mais n'y ayant jamais circulé. Si nous sommes forcé de laisser à d'autres plus habiles le bonheur de faire connaître plus positivement les monnaies incriminées, nous aurons du moins facilité nos recherches et exposé l'état actuel de la question.

Plusieurs auteurs, Ducange, Saint-Vincens, Duby avaient fait connaître le mécontentement du pape Clément IV par cet extrait de sa lettre du 16 septembre 1266, adressée à l'évêque de Maguelone, Bérenger de Fredol : *Sanè, de moneta miliarensi, quam in tua diocesi cudi facis, miramur plurimum cujus hoc agas consilio, non quod injuriam facias dicto regi (Francorum), si in feudis fabricatur ipsius, sed regi gloriæ, extra cujus dominium nec hoc potes, nec aliud operari. Quis enim catholicus monetam debet cudere cum titulo Mahometi? Quis etiam licite esse potest moneta alienæ percussor? Cum enim nulli liceat cam*



cudere, nisi qui, vel summi pontificis, vel principis auctoritate conceditur? Quam nullus unquam sic effuse concessit, ut omnis generis monetam faceret? Data auctoritas ad rem certam quonam pacto ad aliam extenditur ¹?

En même temps le Souverain Pontife écrivait au roi de France, saint Louis, pour lui signaler la faute de l'évêque : . . . *Ceterum de moneta miliarensi quam idem episcopus (Magalonensis) cudi facit, ut dicitur, in feudis Ecclesie, ei scribimus quod juri consonum arbitramur, et christiane conveniens honestati.*

Il paraît déjà, par ces textes, qu'on reprochait au prélat de faire fabriquer dans son diocèse une monnaie désignée sous le nom de *Miliarensis*, monnaie étrangère, *alienæ*, sur laquelle on lisait le nom de Mahomet.

A côté de ces reproches du Saint-Père, on produisait l'extrait d'un bail consenti par le même évêque, en 1262, c'est-à-dire quatre ans auparavant, où l'on pouvait trouver des documents plus positifs sur cette monnaie. Voici cet extrait :

Concedimus vobis. . . quod possistis libere, sine alicujus contradictione et impedimento, monetam que vocatur Millares, ad legem decem denarios minus una pogesia, ita videlicet quod in duodecim denariis millarencium predictorum sint et inveniantur decem denarii minus una pogesia argenti fini sicut affnatur in Montepessulano argentum, cudere seu facere, secundum quod vobis placebit ubicumque volueritis in episcopatu nostro et comitatu Melgorii et Montisferandi; castro tamen Melgorii et suda, seu forciora superiori duntaxat castri Montisferrandi exceptis.

Il résultait encore de cet extrait que la monnaie en question était des *Millares* d'argent au titre de $7^d \frac{3}{4}$ et que, par conséquent, elle ne pouvait pas être la melgorienne frappée à Melgueil et à Montferrand, localités interdites aux monnoyeurs des

93/4

¹ La lettre entière est transcrite aux pièces justificatives, n° 1.

millarets ¹, laquelle monnaie melgorienne n'était qu'au titre d'environ quatre deniers, à l'époque de ce bail ; cette véritable monnaie épiscopale, comme toutes celles des prélats et barons, avait été successivement altérée dans son titre. M. Germain nous la montre en 1125 à 5^d ; — en 1130, 1174, 1215, 1261 à 4^d ; — elle s'abaissa en 1273 à 3^d 22 gr. — en 1274 à 3^d 18 et, enfin, l'ordonnance de Louis X en 1315 la fixait à 3^d 16. Il est vraisemblable qu'on était arrivé à ce titre depuis un certain temps. Elle varia également, dans sa taille, de 192 à 240 au marc, pour les deniers, les oboles étant un peu plus faibles, proportion gardée de deux pour un.

Malgré ce texte et quelques autres, que nous aurons l'occasion de citer, qui auraient dû mettre sur la voie de la vérité, on est resté dans l'erreur ou dans le doute. Après avoir dû renoncer à voir des caractères arabes sur les deniers et les oboles réellement frappés à Melgueil par les évêques, on a pensé qu'il s'agissait des marabotins ou autres monnaies d'or frappées par les princes mahométans, encore maîtres de plusieurs parties de l'Espagne ; on les aurait contrefaites ou imitées pour les faire circuler dans ce pays ou dans les autres contrées soumises à la loi de Mahomet.

L'étude du document qui vient d'être publié entièrement par M. Germain doit expliquer les plaintes de Clément IV ; s'il laisse encore quelques obscurités à éclaircir, il n'est pas moins curieux par plusieurs de ses dispositions et par les conséquences qu'on en peut tirer. Quoique ce bail soit un peu long, nous croyons devoir le transcrire en entier, aux pièces justificatives (n° 2) pour le faire connaître aux lecteurs de la Revue qui n'auraient pas la faculté de le trouver dans les mémoires de la so-

¹ Nous croyons devoir adopter ce nom, donné par quelques auteurs à cette monnaie arabe.

ciété archéologique de Montpellier ou dans le livre de M. Germain.

Nous allons signaler seulement ici les principales prescriptions imposées aux fermiers en leur concédant ce monnayage, tout-à-fait en dehors du droit monétaire exercé par les évêques et comtes pour l'usage du pays. On voit dans ce bail une véritable spéculation de l'évêque de Maguelone, fabriquant sa monnaie melgorienne à Melgueil et à Montferrand, monnaie dont il partageait les profits avec le seigneur et la commune de Montpellier, mais, en outre, autorisant trois bourgeois de cette dernière ville, sans doute déjà habiles dans ce genre d'opérations, à imiter des monnaies étrangères destinées à l'exportation. Le prélat s'attribue le monopole de la contrefaçon, et l'organise pour en profiter; il offre à ses fermiers de grands avantages et toutes les garanties désirables, mais il en exige une rétribution assez importante. En effet, il ne percevait plus que deux deniers par livre (20 s.) de monnaie melgorienne et on lui donne six deniers melgoriens par marc de millarets. Cette dernière stipulation montre que les millarets n'avaient pas cours dans le pays en concurrence avec les melgoriens, ce que prouvent encore mieux les formalités exigées pour la fabrication. L'œuvre de chaque jour devait être soigneusement renfermée dans un coffre à deux serrures différentes, la clef de l'une étant entre les mains de l'évêque ou de son délégué; toute la monnaie fabriquée ne devant sortir de ce coffre qu'après l'essai, et seulement au moment où elle sera vendue, livrée et exportée.

Les prescriptions pour l'essai ne diffèrent pas de celles qui étaient en usage dans les autres ateliers monétaires; la tolérance du titre est d'un quart de denier. Le prélat veillait à ce que le titre assez élevé de cette monnaie ne fût pas au-dessous de ce qui avait été convenu, afin que ce monnayage, fructueux pour lui, eût plus de vogue et d'autorité; mais il est à croire qu'il

n'était pas très rigide sur la rigueur de l'essai, sauf à se faire tenir compte d'une partie du profit dévolu aux fermiers par l'abaissement du titre, comme cela se pratiquait pour les pièces frappées dans les hôtels des monnaies du roi.

Il est à remarquer que, dans ce document, il n'est pas question du poids de ces millarets ni de leur valeur nominale et comparée avec les monnaies melgoriennes ou tournois circulant seules dans le pays. Il en est de même dans plusieurs concessions du même genre dont nous allons parler, d'où l'on doit conclure que ces monnaies étaient très répandues et parfaitement connues dans le commerce d'Orient auquel elles étaient destinées et que les parties intéressées dans cette spéculation monétaire se réservaient, sans doute, une liberté assez large dans les tolérances de poids ¹.

Les millarets, comme nous l'avons déjà vu, devaient être au titre de dix deniers, moins une pougeoise, c'est-à-dire de 9^d 3/4; de manière, ajoute le bail, que dans douze deniers millarésiens, soumis à l'essai, après avoir été pris au hasard dans la masse de la fabrication, on y trouvât le poids de 9^d 3/4 en argent fin de Montpellier et seulement, par conséquent, 2^d 1/4 en alliage;

¹ Dans des temps beaucoup plus rapprochés de nous, vers la fin du XVII^e siècle, on vit en France une spéculation à peu près pareille. L'atelier monétaire de Trévoux, appartenant à Mademoiselle d'Orléans, fille de Gaston, comme princesse de Dombes, fabriquait en grande quantité des pièces de 5 sous en argent, imitées de celles de Louis XIV, qui jouissaient d'un grand crédit dans le commerce des Échelles du Levant. Plusieurs marchands y firent de grands bénéfices, et les revenus de l'hôtel de Trévoux s'élevèrent à une somme considérable. La grande vogue de ces pièces les firent contrefaire par plusieurs petits princes voisins, à Orange et sur les confins de l'Italie, jusqu'à ce que leur altération successive dans leur valeur réelle leur ayant ôté tout crédit, la spéculation dut cesser. (Voir la notice sur la monnaie de Trévoux et de Dombes, par M. Mantellier, 1844, p. 79 et suiv.)

prescriptions indépendantes du poids de chacune des monnaies essayées.

Le seul texte, à notre connaissance, qui puisse faire présumer quelle était la valeur des millarets comparés aux melgoriens est le premier où il soit question de cette monnaie arabe. Jayme I^{er}, roi d'Aragon et seigneur de Montpellier, reconnaît avoir reçu, sans doute du préposé à ce monnayage, 15,000 besants millarésiens bons et coursables, de bon argent et de bon poids, *qu'il a vendus* pour 48,750 sous melgoriens, ce qui établirait que le besant millarésien, ou le besant de millarets valait 3^s 3^d melgoriens ; et en supposant, ce qui est très vraisemblable, que le besant d'argent était composé de douze millarets comme le sou tournois de douze deniers, chaque millaret aurait valu 3^d 1/4, monnaie de Melgueil.

L'évêque de Maguelone, à qui s'adressait la lettre du pape, ne paraît pas avoir persisté dans sa faute, mais il n'avait pas été le premier, il ne fut pas le dernier à spéculer sur la fabrication des millarets ; Jayme I^{er} en avait fait frapper avant 1259, car l'acte que nous venons de citer est de cette année ¹. Depuis, ce même roi fit fabriquer ou concéda plusieurs fois, à titre onéreux, le privilège de frapper des millarets dans ses états. M. Germain, dans sa seconde notice, a recueilli un certain nombre de textes relatifs à ces concessions ; en voici un précis abrégé :

1^{er} mai 1262. Permission aux trois frères Faure, marchands

¹ Extrait d'une reconnaissance de Jayme I^{er}, faite à Montpellier le 20 avril 1259, communiquée à M. Germain par M. Tastu. . . .

« *Jacobus... etc., recognoscimus quod recepimus.... XV millia bisachiorum millerensium, bonorum et percurribilium, de bono argento et bono et recto pondere, que quindecim millia bisanciorum vobis vendidimus per XLVIII mill., septingentos quinquaginta, Sol. Melg.* » (Archives royales d'Aragon Reg. xl, fo 3, ro). Dans cet extrait le mot *bisachiorum* a sans doute été pour *isanciorum* qu'on retrouve plus bas pour exprimer la même chose.

à Saint-Antonin, de fabriquer de la monnaie d'argent nommée *millares*, au titre de 10^d, dans tous les lieux qui leur conviendront du royaume d'Aragon, à condition de lui payer chaque année, le jour de la Saint-Michel de septembre, soixante marabotins alfonsins de bon or et de juste poids (V. aux pièces justificatives n° 3).

27 septembre 1263. Concession à Gérard . . . de fabriquer la monnaie *que dicitur millares* au titre de 10^d moins une pougeoise, avec la tolérance d'une pougeoise par demi-once (quant au titre). — On a vu qu'en 1262 l'évêque de Maguelone avait déjà abaissé le titre d'une pougeoise ou pite, quart du denier.

20 septembre 1264. Parcille concession au titre de 9^d 1/2.

3 septembre 1265. Id. au titre de 9^d.

7 décembre 1266. Concession pour cinq années, à des bourgeois de Montpellier, au même titre de 9^d, pour la fabriquer à Castelnau et à Lattes, et partout ailleurs, excepté à Montpellier, moyennant huit deniers melgoriens par chaque marc (de Montpellier) de la monnaie des *millares*. — Les clauses de cette chartre sont les mêmes, sauf le titre et la redevance, que celles du bail de l'évêque de Maguelone, en 1262.

En vertu de cette concession, le roi d'Aragon, en 1267, délégua à Bernard Desmoulins et à Bernard Duplan, bourgeois de Montpellier, cinq mille sous melgoriens qu'il leur devait pour une mission remplie par eux et à leurs frais, par ses ordres, *dans le pays d'Alexandrie*, et assignait ces 5,000 sous à recevoir sur ses droits sur la monnaie millarésienne frappée dans la seigneurie de Montpellier ; mandait aux mattres de ladite monnaie de leur payer cette somme après celles qu'il aurait déjà assignées sur eux de la même manière, mais avant toutes celles qu'il assignerait plus tard et qui ne seraient payées qu'après le parfait paiement de ces 5,000 sous. (Voir aux pièces justificatives n° 4.)

Ce texte confirme ce que nous avons dit sur les relations qui existaient entre les côtes de Barcelone et de Montpellier avec l'Égypte et sur la destination de nos millarets ; il prouve, en même temps, que ce monnayage était assez productif pour le prince.

Nous venons de voir que le titre des millarets, réglé par ces divers baux baissait successivement, mais bientôt ce fut bien autre chose ; le même roi, qui régna depuis 1213 jusqu'en 1276, par une charte de 1273, accordait à Vincent d'Ascasia et à Bernard-des-Tours, la permission de fabriquer, pendant cinq ans continus et complets, dans quelque lieu qui leur conviendrait de l'île de Majorque, même dans la capitale, la monnaie millarésienne, *au titre que fixeraient les marchands qui voudraient l'acheter*, à condition qu'on ne la vendrait qu'au marc et qu'on exécuterait fidèlement le marché fait avec les acheteurs. Le bénéfice assigné au prince était de huit deniers royaux par marc de la monnaie ainsi fabriquée. C'était pousser un peu loin les conséquences des droits régaliens en fait de contrefaçon monétaire (Voir aux pièces justificatives, n° 5).

Le roi d'Aragon et l'évêque de Maguelone ne furent pas les seuls qui, dans le même temps, autorisèrent à leur profit la fabrication des millarets. Dans un accord fait en 1257 entre Charles I^{er}, comte Provence, et la ville de Marseille, il est réglé que le comte recevra douze petits deniers marseillais pour chaque marc fabriqué tant de ces deniers que de la monnaie millarésienne.

- Et de predictis monetis (*marseillais gros et petits*), quæ
- fient in Massiliâ, habeat Dominus comes 12 denarios mosil-
- lienses minutorum, tantum, pro marchâ argenti fini, quæ
- operabuntur seu fient. Et de monetâ minutâ habeat dominus
- comes 12 denarios minutos de quâlibet marchâ argenti fini
- operata in dictâ moneta, et eodem modo intelligatur, de

• *monetæ milliariensium*. » Capitul. pacis, art. 20 (Papon, Hist. de Provence, p. 565).

Alfonse, comte de Toulouse, autre frère de saint Louis, avait laissé battre, dans le Comtat venaisin, des Millarets, car, en 1268, le roi lui écrivait pour lui en faire des reproches : cette monnaie donnant *au perfide Mahomet* le nom de *prophète de Dieu*, il le prie de mettre fin à cette impiété.

« In cujus (*monetæ*) superscriptione, fit mentio de nomine
• perfidi Mahometi, et dicatur ibi esse propheta Dei ; quod est
• ad laudem et exaltationem ipsius, et detestationem et con-
• temptum fidei et nominis christiani. Rogamus vos quatenus
• ab hujusmodi opere faciatis culentes cessare » (Mémoire de Bonami dans le recueil des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, t. XXX, p. 725).

On voit encore par la bulle de Clément IV à l'évêque de Maguelone, déjà citée, que l'évêque d'Agde avait mérité un reproche assez semblable. « Consultez votre confrère l'évêque
• d'Agde, dit le Souverain Pontife, il vous dira comment dans
• une question pareille à celle-ci nous nous y sommes montré
• antipathique, avant même d'être élevé sur la chaire ponti-
• ficale.

Il est donc certain que la monnaie reprochée par Clément IV à l'évêque de Maguelone n'était pas les deniers melgoriens parvenus jusqu'à nous ; que c'était une monnaie arabe musulmane, d'argent à assez bon titre ; que semblable monnaie a été frappée, au moins de 1259 à 1272, dans les divers états de Jayme I^{er}, c'est-à-dire en Aragon, dans la seigneurie de Montpellier et dans l'île de Majorque ; qu'on en fabriquait dès 1257 à Marseille, de l'aveu de Charles I^{er}, comte de Provence, dans le Comtat venaisin, sous l'autorité d'Alfonse, comte de Toulouse, et, peut-être, dans l'évêché d'Agde. Enfin, que cette monnaie n'était pas destinée à circuler dans le pays où elle se fabriquait,

mais à être vendue au marc, pour l'exportation, aux marchands qui négociaient dans les ports de la Méditerranée, en Égypte et sur les côtes d'Afrique. Examinons maintenant ce qu'on peut savoir sur cette monnaie, dont nous ne pouvons pas reconnaître avec certitude un seul spécimen, ni dans les dépôts monétaires trouvés dans le midi, où elle ne se rencontre jamais, ni parmi les monnaies arabes connues et de la même époque, avec lesquelles, nécessairement, elles doivent se confondre.

Les opinions ont varié sur la nature de ces monnaies appelées en Languedoc des *millarets*, et que les documents cités plus haut nomment *millares*, monnaie millarésienne ou des *millares*, *moneta millarensium*.

Scaliger, dans son livre *de Re nummaria*, p. 55, à l'occasion des Millereis, qu'il confond avec notre monnaie, dit que ce nom vient d'un roi arabe qui le premier les frappa en Espagne. *Quam verum nomen fuerit, Mulay-Rais, ab Arabe rege, quisquis is fuit, qui primus ponderis et valoris nomisma in illis partibus Hispaniæ percussit*. Cette étymologie ne repose sur rien ; aucun roi arabe, en Espagne, n'a porté le nom de Mulay, l'auteur lui-même semble en convenir (*quisquis is fuit*), et son opinion était principalement dirigée sur une monnaie d'or portugaise, appelée *Millereis*, exprimant sa valeur. Le *reis* est l'unité monétaire en Portugal comme le *réal* en Espagne, avec cette différence, toutefois, que le *reis* est une subdivision très minime en cuivre, comme notre centime, tandis que le *réal* est d'argent comme notre franc.

Nous nous arrêterons encore moins à l'opinion qui ferait dériver des millarets nos anciens *liards* valant trois deniers, comme il semblerait que valaient, à peu près, les millarets en deniers melgoriens, suivant la reconnaissance de Jayme I^{er}, en 1259, citée plus haut. Les liards modernes avaient succédé aux *hardis*, monnaie d'argent d'abord, ou de billon, frappée par Edouard III

et ses successeurs, en Aquitaine, puis par nos rois de France. Ce nom de liard est plutôt une corruption de *li hardi*, donné au type de cette monnaie représentant un prince armé d'une épée nue ; elle avait succédé à l'esterlin (V. Ducange : *de Inferioris ævi Numismatibus dissertatio*. Suppl., t. IV).

Nos principaux numismatistes avaient pensé que les monnaies à légendes arabes, incriminées par Clément IV, pouvaient être des marabotins frappés par les rois Maures d'Espagne. M. de Crazannes croit que c'est une monnaie d'or à *l'instar des marabotins* (Revue archéologique 1848, p. 402-1849, p. 642). M. A. de Barthélemy, dans notre Revue de 1853, p. 71, dit : « Nous » pensons que M. de Crazannes a signalé un fait certain qui » sera matériellement établi plus tard. » Dans son Manuel de Numismatique moderne, p. 182, il avait déjà dit : « Il paraît que » le prélat avait voulu augmenter ses bénéfices en faisant des » marabotins, monnaie fort en usage en Languedoc et en » Espagne. » M. Poey-d'Avant (Description des monnaies seigneuriales françaises, p. 227 et 461) adopte l'opinion de M. de Crazannes et pense que « c'est parmi les monnaies d'or arabes » qu'il faut chercher les monnaies dont la fabrication a été in- » criminée par le pape. » M. Germain, dans son premier mémoire attendait de nouvelles découvertes pour décider la question et c'est en effet lui qui en a fort avancé la solution dans son supplément et prouvé, comme nous l'avons vu, qu'il s'agissait de monnaies arabes d'argent.

Il est inutile de discuter une opinion, évidemment réfutée par le bail de 1262 et par toutes les considérations qui précèdent ; nous ne croyons même pas devoir examiner si, comme l'ont présumé quelques auteurs, les évêques de Maguelone auraient fait frapper des monnaies d'or, arabes ou non. On a cité un texte duquel il semblerait résulter que dans le dernier quart du X^e siècle il y avait une monnaie d'or dans le diocèse de Mague-

lone (V. le premier Mémoire de M. Germain, p. 84), mais la France, à cette époque, ne connaissait aucune monnaie de ce métal et tout au plus s'agirait-il de quelque monnaie arabe, étrangère au pays et circulant par exception comme toutes les anciennes monnaies d'or du Bas-Empire.

Jayme I^{er} a bien autorisé dans ses États, en 1262 et 1273, la fabrication de certaines monnaies d'or qu'il appelle *manemutins* ou *mazamutins* et qui étaient vraisemblablement des marabotins ou alfonsins des rois Espagnols, mais il ne parait pas, par les textes parvenus jusqu'à nous, que ces permissions aient été données autre part que dans l'île de Majorque ou dans la principauté de Catalogne ¹. On n'a rien trouvé de semblable pour les évêques de Maguelone.

Les macemutins, mazmutins, étaient des monnaies d'or des Sarrazins d'Égypte contrefaits ou imités en Espagne (Ducange,

¹ Nos Jacobus... etc... Per nos et nostros damus et concedimus vobis P. Andrex argenterio Pampilone et Petro A. filio vestro licentiam et plenum posse faciendi, cudendi et operandi monetam auri, videlicet *Manemutinas* duplices et simplices, hinc ad duodecim annos intus civitatem Barchinonæ, quæ sint de lege et pensu de quibus sunt duplices *del Mir*. Ita tamen quod pro magnaue marca *macemutinarum* predictarum donetis nobis unum *Morabetinum* in auro. Et sic volumus quod predicta facere possitis per totum spacium dicti termini. Mandantes, etc... Datum Barchinonæ, 8 Idus madii, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo secundo.

Nos Jacobus, etc... Per nos et nostros damus et concedimus vobis Vincentio et Bernardo de Turribus supradictis quod hinc ad quinque annos primos venturos et continue completos possitis cudere et operari vel facere cudi et operari in civitate et insula Majoricæ monetam auri, scilicet duplices et *Mazmutinas* ad illam scilicet formam et legem quibus cudi debent secundum quod in Illella est fieri consuetum. Ita videlicet quod pro magnaue marcha auri operati donetis nobis et nostris unam duplicem auri et quod in predictis habeatis vos fideliter atque bene, et per predictum tempus nullus alius nisi vos vel ille seu illi quem vel quos volueritis loco vestri possit interim in dicta civitate vel insula Majoricarum, de dicta moneta auri cudere vel operari aut facere operari vel cudi. Promittentes..... Man-

V^o *Masmodina*). On voit que les *manemutins* de 1262 fabriqués à Barcelone, de l'aveu de Jayme I^{er}, étoient contrefaits sur ceux de l'émir, et les *mazmutins* de 1273, à Majorque, étoient vraisemblablement des imitations des dinars ou alfonsins de Castille, et le roi d'Aragon qui, sans doute, fermait les yeux sur l'exactitude du titre et du poids de ces contrefaçons, voulait être payé en véritables marabotins d'or fin.

Revenons à nos millarets, en cherchant à découvrir la véritable nature de cette monnaie. Un auteur espagnol, Campany, dans le Glossaire castillan des mots relatifs à la navigation et au commerce qui accompagne son ouvrage intitulé : *Código de las costumbres maritimas de Barcelona*, ou livre du consulat, dit que le *millares* étoit une monnaie d'argent, courant à Alexandrie et dans tous les ports et les États mahométans de Barbarie comme Tripoli, Tunis, Bougie et Fez, monnaie commode pour le commerce du Levant, et que Jayme I^{er} en faisait fabriquer à Montpellier pour les achats dans le pays des Sarrazins ¹.

Nous l'avions déjà pressenti par la reconnaissance délivrée à Bernard Desmoulins et à Bernard Duplan, dont nous avons fait mention plus haut et dont nous avons, d'après M. Germain, copié le texte entier dans nos pièces justificatives n^o 4.

Nous avons cité tous les documents où il est question de ces

dantes, etc... Datum ut suprà (Ilerda, decimo Kalendas madii, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo tertio), 22 avril 1273.

Ces deux documents sont tirés de l'ouvrage de M. Barthe, noté aux pièces justificatives, p. 137 et 139.

¹*Millareses (Millares)*. Era una moneda de plata, corriente en Alexandria, y en todos los puertos y estados Mahometanos de Berberia, como Tripoli, Tunez, Bugia, y Fez.... Seria moneda muy comoda para el comercio de Levante : pues Don Jayme I, de Arago, los hacia acunar en su zeca de Montpellier, sin duda para comprar en los paises de Sarracenos. — (T. 1, p. 350, col. 2. — Madrid, 1791, in-4^o).

millarets, des lieux où ils furent frappés sur nos côtes de la Méditerranée, de leur titre à diverses époques, mais nous n'avons pas pu dire d'une manière positive quelle était cette monnaie, en montrer un spécimen, comme il est si facile de le faire pour la monnaie melgorienne. Il faut bien l'avouer, nous restons encore dans le doute et nous serons réduits à des présomptions.

M. Germain, dans son premier mémoire, p. 47, inclinait déjà à croire que le mot *millares* provenait de celui du *millaresion* qui, dans le Bas-Empire, avait remplacé le denier romain.

Le millaresion était, en valeur de compte, le douzième du besant ou du marabotin, représentant l'ancien solidus d'or ; il valait deux carats, monnaie, ou demi-millaresions, et le carat douze follis ou felous, monnaie de cuivre également frappée par les princes mahométans des côtes de Barbarie.

On retrouve dans la numismatique arabe de cette époque toutes ces monnaies sous le nom de dinar, sou d'or qui a son demi ; dirhem, grand denier d'argent ; emi ou petit dirhem, et fels, monnaie de cuivre.

Une charte de Jayme I^{er}, de 1273, citée plus haut et dont nous avons donné le texte aux pièces justificatives n^o 5, nous a causé longtemps quelque embarras. On doit y remarquer, en effet, ces mots : *monetam miliarensium seu aquilatarum*. Nous nous demandions si ce dernier mot désignait une autre espèce de monnaie et, si en supposant une faute de copiste on ne devait pas lire *aquilatorum*, ce qui nous aurait rejeté vers une monnaie de Pise, *aquilæ*, aigles, que nous avons eu occasion de signaler dans le compte des monnaies envoyées en Palestine en 1250 à Alfonse, comte de Toulouse. Les aigles de Pise, très répandus dans le commerce de l'Orient, auraient pu être contrefaits comme les monnaies arabes. Cependant Ducange, dans sa dissertation

sur les monnaies byzantines du moyen-âge, nous a mis, il nous semble, sur la voie de la vérité.

« *Enim vero constabat solidus, seu aureus Byzantius, duo-
decim miliarensibus argenteis: miliarensis duobus ceratiis:
ceratium denique duodecim follibus æreis* ¹. »

Ainsi le besant d'or valait douze millaresions d'argent ou *millares*, le millaresion ou millaret deux *carats*, le carat douze follis, felous ou fiels; notre mot *alquilata* se rapporterait au carat qui se dit *quilata*. L'*al* qui précède est un article arabe et on dirait l'*alquilat* ou plutôt le *quilat* comme on dit le *Coran* plutôt que l'*Alcoran*. Les deux espèces de monnaies d'argent que Jayme autorisait ses fermiers à fabriquer dans l'île de Majorque seraient le millaret, *millaresion*, denier du solidus, besant ou marabotin et l'alcarat, l'*alquilat*, maille ou obole de ce denier.

On voit quelquefois le besant d'argent jouer le même rôle que le millaresion ou millaret. . . *Charta Bermundi de S. Martino, nobilis majorensis, anno 1232, qua Nunoni Sancii vendit aliquot alquerias (métairies) pro mille et quingentos Bisancios bone plateæ veteris mirialmomeni quos omnes habuit et recepit* (Ducange, v^o Byzantius). . . *Constitutiones Odoni legati apost. in Cypro an. 1248, cap. 4... Quibus etiam volumus in Nicosiensi episcopi 40 et in aliis 25 Byzantios albos... exhiberi* (Id.).

M. de Saulcy, dans son bel ouvrage sur les monnaies des croisés, donne des monnaies d'argent des rois de Chypre, contemporaines de nos millarets, qui peuvent donner une idée de ce qu'on appelait besants d'argent dans les États chrétiens, et de nos millarets arabes et de leur valeur. Nous avons vu plus haut qu'en 1259 le millaret était apprécié environ 3^d 1/3

¹ Nosse oportet ceratium unum follibus valere duodecim, sive Miliariso dimidio. Valent itaque ceratia duodecim nomismate medio. Nam integrum nomisma continet Miliarisia duodecim, sive ceratia 24. — (Texte cité par Ducange, v^o Miliarisium.)

de la monnaie melgorienne, ce qui semble s'accorder encore avec les pièces de Chypre en question.

Il nous faudrait pouvoir chercher dans la langue arabe les rapports entre les noms des monnaies musulmanes et ceux sous lesquels sont parvenues jusqu'à nous les monnaies contrefaites, tant par l'évêque de Maguelone que par le roi d'Aragon et les autres princes que nous avons cités. Mais il nous paraît certain que si nos millarets dérivent originairement du millaresion, la monnaie arabe qu'ils représentent est bien le dirhem frappé pendant le XIII^e siècle sur les côtes d'Afrique, d'Égypte et de Grèce. Sur cette monnaie, on trouve invariablement le nom de Mahomet et le verset du Coran qui lui donne le titre d'apôtre de Dieu. Ces dirhems, imités ou contrefaits, ainsi que nous l'avons vu, n'avaient aucun cours dans nos provinces; ils étaient rigoureusement exportés par des marchands auxquels ils étaient vendus pour faciliter leurs achats en Égypte ou sur les côtes de Barbarie.

Nous n'avons pas la prétention d'avoir dissipé toutes les incertitudes concernant cette monnaie des millarets; nous avons joint le résultat de nos recherches aux savants travaux de M. Germain, et nous avons cherché à exposer clairement et méthodiquement tout ce qu'on pouvait savoir sur ces pièces, qui avaient excité la sollicitude du Souverain Pontife et du saint roi de France. Nous accueillerons avec reconnaissance les documents et les observations qui nous permettraient de compléter cette notice, et surtout de donner les empreintes de quelques dirhems qu'on devrait regarder comme ayant été les modèles ou les produits de cette contrefaçon, réellement repréhensible, sous le double point de vue de la foi chrétienne et de la loyauté commerciale.

E. CARTIER.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

N° 1. — Lettre du pape Clément IV à Berenger de Fredol ,
évêque de Maguelone. Du 26 septembre 1266.

Clemens episcopus, servus servorum Dei, venerabili fratri Maga-
lonensi episcopo, salutem et apostolicam benedictionem.

Irritatus à susurronibus, carissimus in Christo filius noster Ludo-
vicus, rex Francorum illustris, super Melgorie comitatu, quem in
ejus prejudicium et injuriam à te possideri dicebant, prudenter nos
consuluit ; cui plenam rescripsimus veritatem, qua et ipsum credimus
contentum. Et idcirco nullius commissionem aut minas timeas : nam
qui te tanget pupillam oculi nostri tanget ; nostrum enim negotium in
hac parte agitur. Sanè, de moneta Miliarensi, quam in tua diocesi
cudi facis, miramur plurimum cujus hoc agis consilio, non quod
injuriam facias dicto regi, si in fundis non fabricatur ipsius, sed regi
gloriæ, extra cujus dominium nec hoc potes nec aliud operari. Quis
enim catholicus monetam debet cudere cum titulo Mahometi ? Quis
etiam licite esse potest monetæ alienæ percussor, cum enim nulli
liceat eam cudere, nisi cui vel Summi Pontificis, vel principis aucto-
ritate concedatur, quam nullus unquam sic effusè concessit, ut omnis
generis monetam faceret ? Data auctoritas ad rem certam quonam pacto
ad aliam extenditur ? si consuetudinem forsitan allegas, in adulterino
negotio te et prædecessores tuos accusas potius quam excusas, cum
perversæ consuetudines dici debeant corruptelæ, quod si consuetu-
dine et jure cessantibus, lucro inhias, vide quantum dedeceat excel-
lentiam pontificalem negotiationem hujus modi exercere, quam in
inferioris gradus clericus reprobamus. Certè, si venerabilem fratrem
nostrum Agathensem episcopum in hac parte requireres, audires
utique ab eodem quantum ei hoc dissuasimus ad opus simile provo-

cato, cum essemus in stato alio constituti. Hinc est quod fraternitati tuæ per apostolica scripta præcipiendo mandamus quatenus si in regiis fundis hoc facis, pareas prohibenti; et si alibi; nihî minus desistas omnino, cum Deo et nobis displiceat, et sit tuæ contrarium honestati. Datum Viterbi, XVI Kal. octobris, Pontificatus nostri anno II.

Archives de l'Hérault, Reg. D, fol. 279, et Bullaire de Maguelone nos 20 et 54, etc., etc. Communiqué par M. Germain.

N^o 2. — Bail de l'évêque de Maguelone, Berenger de Fredol, touchant la fabrication des millarets. — 23 février 1262 (1263).

In nomine Domini, anno ejusdem Incarnationis millesimo ducentesimo sexagesimo secundo, VII. Kal. Marcii.

Sacra legum promulgat auctoritas ut omnis inter personas conventio sub scripture publice testimonio obtineat firmitatem. Noscant omnes igitur, presentes pariter et futuri, quod hæc sunt conventiones inter Dominum Berengarium Dei gratia episcopum Magalonensem, pro se et suis successoribus, ex una parte, et Johannem de Ripa, Egidium Johannis, et Girardum Gros, burgenses Montispeessulani ex altera. In primis nos prefatus episcopus, per nos et successores nostros Magalonenses episcopos, comites et dominos Melgorie et Montisferrandi, concedimus vobis prefatis burgensibus quod possitis libere, sine alicujus contradictione et impedimento, monetam, que vocatur millares, ad legem decem denariorum minus una pogesie, ita videlicet quod in duodecim denariis millarensium predictorum, sint et inveniantur decem denarii, minus una pogesie argenti fini, sicut affinatur in Montepessulano argentum, cudere seu facere secundum quod vobis placebit, ubicumque volueritis in episcopatu nostro et comitatu Melgorii et Montisferrandi, castro tamen Melgorii et suda seu forcia superiori duntaxat castri Montisferrandi exceptis, in qua vobis concedimus ut possitis habere si volueritis, archam seu archas, in quibus pecunia formata reponatur et argentum paratum ad dictam monetam cudendam, sub modo et forma inferius annotatis; et quod possitis in dicta suda seu forcia habere et tenere unum vel duos ho-

mines, nobis tamen vel castellano nostro ejusdem castri de fidelitate juratos, qui pro vobis archam vel archas custodiant memoratas; et quod possitis de dictis locis mutare de loco in locum ubi magis vobis placebit; et quociens volueritis possitis locum monete de dicto loco (mutare) in locum locorum predictorum; et etiam, si volueritis facere predictam monetam eodem tempore in diversis locis locorum predictorum, volumus quod liceat vobis.

Item, concedimus vobis predictam monetam facere et cudere, ut predictum est, tali forma et pacto, quod magistri, artifices et universi operarii dicte monete jurabunt in manu nostra vel bajuli nostri, vel cujuslibet alterius ad hoc a nobis constituti, quod fideliter et legaliter se habebunt et in toto facto sive opere dicte monete. Et tota moneta, secundum quod cudetur et fiet cothidie, mittetur et conservabitur in quadam bona et forti archa, que habebit duas clavaturas diversas, ita quod una non possit aperiri cum clavi alterius; et nos tenebimus inde unam clavam, et vos aliam. Et quum debeat aperiri, et extrahi moneta inde facta, nos vel alius pro nobis, ad hoc statutus vel destinatus a nobis, ad requisitionem vestram, erimus presentes in apertione arche et extractione monete. Et incontinenti, antequam aliquid de dicta moneta deportetur, et aliquis utatur ea, probabitur et mittetur ad essay in hunc modum, scilicet quod de acervo illius monete bene permixte accipiat (uncia) vel dimidia, ad rationem marche argenti fini. Et si inventum fuerit in illo essay quod dicta moneta sit predictae legis, accipietis libere dictam monetam postea tanquam probatam, et eam ubicumque volueritis portare vel mittere vel ministrare in terram nostram, et quocumque alio modo, uti pro arbitrio vestro possitis. Et si forte inveniretur quod de dicta lege monete deficeret una pogesia ad mediam onciam, volumus et concedimus quod currat illa moneta, sicut alia supradicta que invenietur ad legem decem denariorum minus una pogesia. Si autem ad dictum essay inventum fuerit quod sit minoris legis, refundatur.

Item, per nos et amicos et homines nostros, recipimus vos predictos burgenses, et consortes ac socios vestros artifices et operarios dicte monete, et familiam vestram et vestrorum universos, et res vestras

universas in gardagio et securitate et fiducia nostra et nostrorum, tam veniendo quam stando et redeundo, per terram et per aquam, per totam terram nostram et districtum nostrum, et ab omni violencia et injuria et forcia vos, per nos et nostros, in predictis locis et tota terra nostra et districtu defendemus legaliter toto posse, et non sustinebimus quod pro guerra vel pro marcha, vel clamore alicujus, vel qualibet occasione, predicta moneta vestra, vel alique aliæ res vestre, vel persone vestre vel vestrorum, vel aliorum supradictorum, detineantur vel impedianur in terra nostra vel districtu nostro, quumcunque et quocienscunque eritis vel venietis vel redibitis, vel homines vestros sive operarios habebitis et tenebitis in terra nostra et districtu nostro, ratione vel occasione dicte monete. Et si forte aliquis illorum vestrorum qui (erunt) in terra nostra, ratione predictæ monete faciende, deliquerit, vel aliquod forisfactum vel pactum seu contractum fecerit, persona ejus faciet quod justum fuerit in posse nostro de hoc quod commiserit in terram nostram et districtum, exceptis hiis de quibus cognoscere consueverunt monetarii et domini monete et operarii, juxta consuetudinem inter ipsos apud Melgorium observatam. Sed propter ipsum delinquentem vel contrahentem alii qui erunt in posse nostro pro dicta moneta, nec ipsa moneta, nec res pertinentes ad ipsam monetam aliquatenus detinebuntur vel impediuntur.

Item, si forte aliquo casu contingeret, ratione guerre, vel ratione prohibitionis alicujus superioris, vel alia quacunque ratione vel occasione, quod non possitis libere et secure facere dictam monetam in terra nostra, nos personas et res vestras et vestrorum sociorum et operariorum huidabimus per totam terram nostram et districtum nostrum, ita quod possitis tute recedere, et res vestras extrahere, ducere et portare.

Item, concedimus vobis predictam monetam fieri in predictis locis concessis sub predicta forma et lege, quandiu volueritis eam facere; et nulli alii concedemus vel permittemus predictam monetam vel aliam monetam millarencium alicujus legis facere in aliquo loco vel parte terre nostre, quandiu vos volueritis facere seu cudere (ut) predictum est et concessum. Et etiam, si forte cessaretis dictam monetam facere,

vos expectaremus tantum per annum et unum mensem, infra quem sitis moniti tercio a nobis, vel alio pro nobis, ad dictam monetam, ut dictum est et concessum, faciendam, antequam alicui alii concede remus.

Item, concedimus et promittimus quod, si forte in castro Melgorii episcopatu vel comitatu predictis, aliqua alia moneta, aurea vel argentea, vel quecunque, cuderetur, vos pro omnibus aliis, quantum in nobis est, preferimus. Et quicumque preter vos predictam monetam mil-larensium vel aliam qualemcunque (cuderet), persona ipsius cum omnibus rebus suis vobis confiscetur.

Item, concedimus et volumus quod homines illius loci, quem elegeritis ad dictam monetam cudendam, jurent et jurabunt, si volueritis, servare et defendere vos et vestros, et monetarios et familiam eorumdem, quandiu facietis ibi monetam predictam. Et vos, ratione et in signum domini et salvese et protectionis et securitatis vestre, dabitis nobis et successoribus nostris, pro singulis marchis dicte monete, approbate (et) ad pondus marche Montispessulani ponderate, sex denarios melgorienses, quumque fiet extractio dicte monete de archa illius, scilicet monete que tunc legalis reperietur. Et nos ad predictam monetam cudendam et alia necessaria dicte monete, concedimus vobis sine pensione alia domos nostras, quas habemus, et etiam alias, in locis quos ad id duxeritis eligendos.

Et nos supradicti burgenses, per nos et nostros, universa et singula laudamus, concedimus et approbamus; et omnia ea integra bona fide et legaliter servaturos, et nos contra nunquam venturos, et in tota predicta moneta in facto ipsius monete nos fideliter habituros, absque omni fraude et mala arte et machinatione vobis predicto domino episcopo stipulanti promittimus et juramus super sancta quatuor Dei Evangelia, corporaliter tacta.

Postremo, sciendum est convenisse inter dictum dominum episcopum et dictos burgenses, quod, ad probandum dictam monetam et faciendum essay super ipsam, debet adhiberi ille qui tenebit esmerum argenti in Montepessulano; qui jurabit in manu domini episcopi se dictam monetam fideliter judicaturum, secundum legem prescriptam, vel alius vir, de consensu utriusque partis.

Et ego Bernardus de Agrifolio, prior ecclesie de Castriis, in animam dicti domini episcopi pro ipso, et ejus mandato atque licentia, predicta omnia servare et custodire, sicut superius sunt expressa sacro sanctis Evangeliiis tactis, juro.

Et ne predicta in dubium revocari valeant in futurum, nos prefatus episcopus presentem cartam sigilli nostri patrocinio jussimus communiri; quo quidem fracto, casu aliquo, vel remoto, presens instrumentum nichilominus plenam obtineat firmitatem.

Acta fuerunt hec apud Montempessulanum, in presencia et testimonio Bertrandi de Campanhas, canonici, magistri Guillelmi Gillonis, Stephani Marcialis clerici, et mei Johannis Brunenchi, dicti domini episcopi in sua diocesi et comitatu Melgorii et Montisferrandi publici notarii, qui mandatus hec scripsi et signo meo signavi.

Archives départementales de l'Hérault, *Cartulaire de Maguelone*, Reg., F, fol. 131 (transcription du XIV^e siècle), publié par M. Germain dans son appendice au Mémoire sur les anciennes monnaies seigneuriales de Melgueil et de Montpellier (1854).

N° 3. Concession faite par Jayme I^{er} pour la fabrication des millarets.

Jacobus, etc... Per nos et nostros concedimus vobis G. Faure, A. Faure et Bn.Faure fratribus mercatoribus sancti Antoniniquod omnes insinul vel alter vestrum positus facere operari et cudi libere et sine alicujus contradictione et impedimento monetam argenti quæ vocatur millares ad legem videlicet decem denariorum tantum. Ita tamen quod induodecim millarensis inveniantur decem denarii mille.. argenti fini sicut afinatur argentum in Montepesulano, et dictam monetam operari et cudi faciatis in quocunque loco totius regni Aragonum magis vobis videbitur faciendum. Nos tamen ponamus et possimus ibi ponere custodiam quam velimus qui custodiat et videat quo dicta moneta fiat et operetur bene et legaliter ad legem superius comprehensam. Pro prædicta itaque concessione donetis et dare teneamini nobis et nostris quolibet anno pro censu in festo sancti Michaelis setenbris sexaginta morabatinos Alfonsinos boni auri et justi ponderis. Verum si

ratione guerræ vel qualibet justa alia ratione vos a dicto opere cessare oportuerit, volumus quod non teneamini nobis nec nostris solvere dictos sexaginta morabatinos nisi tantum secundum tempus quod ipsam monetam mille.. fueritis operati; etsic vobis complementibus nobis et nostris ea omnia quæ superius continentur, promittimus vobis in fide et legalitate nostra quod dictam monetam seu officium ejusdem non auferemus nec alicui alii dabimus licentiam operandi vel cudendi in toto regno Aragonum moneta mille.. Et quod contra predicta nec aliqua prædictorum non veniemus nec venire aliquem permittemus aliqua causa vel aliqua ratione, recipientes vos omnes operarios et officiales dictæ monetæ et etiam omnes illos que ad dictam monetam argentum apportaverint in nostro speciali guidatico et comanda; ita quod eundo stando et redeundo sint salvi pariter et securi. Ad hæc igitur nos G. Faure, A. Faure et Bn.Faure prædicti convenimus et promittimus vobis domino Jacobo, etc., prædictos morabatinos solvere in termino prænotato, et attendere et complere ea omnia quæ superius continentur.

Datum in Montepesulano, calendis madii anno Domini millesimo ducentesimo, sexagesimo secundo.

Des archives de la couronne d'Aragon, Reg. 7 etc., publié par M. J.-B. Barthe, dans son ouvrage intitulé : *Coleccion de documentos para la historia monetaria de Espana*. Madrid, 1843, t. I, p. 136.

N° 4. Délégation par Jayme I^{er}, à deux bourgeois de Montpellier, de 5,000 sous melgoriens sur le bénéfice qu'il percevait sur le monnayage des millarets.

Nos Jacobus, Dei gratia... etc, recognoscimus et confitemur debere vobis Bernardo de Molinis et Bernardo de Plano, burgensibus Montispessulani, quinque millia solidos melgorienses, quos vobis damus, in auxilium expensarum nuntiationis, quam pro nobis facturi estis modo ad partes Alexandriæ cum expensis vestris propriis : quos quinque millia solidos assignamus vobis habendos et percipiendos in juribus nostris monetæ miliarensis, quæ fit et cuditur seu cudetur apud Montepessulanum, vel in alio loco dominationis Montispessulani, ita scilicet quod, solutis assignationibus per nos factis super moneta prædicta, habeatis et percipiatis vos et quem vel quos volueritis, loco

vestri, jura nostra omnia ipsius monetæ in solutum dictorum denariorum, prius et antequam inde aliquid alicui alii detur vel solvatur, tandiu scilicet donec de prædictis quinque mille solidis sitis plenarie persoluti; mandantes firmiter magistro dictæ monetæ miliarensis, præsentī scilicet et futuris, quod, solutis assignationibus in dicta moneta jam per nos factis, solvant de juribus nostris dictæ monetæ prædicta (quinque) millia solidos... Datum Dertusæ, IV nonas januarii, anno Domini MCCLX septimo.

(Campany, *Memorias historicas sobre el antiguo comercio, marina y artes de Barcelona*, t. IV, p. 7. *Charte*, p. 4). Publié par M. Germain, appendice D, p. 45.

N° 5. Permission donnée par Jayme I^{er} de fabriquer dans l'île de Majorque des millarets au titre demandé par les marchands.

Nos Jacobus, etc., Per nos et nostros damus et concedimus vobis Vincencio de Ascasia speciario Ilerdæ et Bernardo de Turribus nepoti Raimundi de Turribus quodam, quod per quinque annos primos venturos et continue completos possitis cudere et facere cudi in insula Majoricæ in quocumque loco volueritis, tam scilicet et intus civitatem majoricarum quam extra, monetam miliarensium seu alquilatarum ad legem scilicet illam quam voluerint mercatores qui ipsam emere voluerint. Ita tamen quod ipsam monetam ad marcham et marchas vendatis et non aliter perminutum et quod in prædictis habeatis fideliter atque vestri. Concedentes vobis quod vobis vendentibus ipsam monetam ad marcham et marchas et non aliter perminutum ut est dictum et facientibus ipsam monetam ad legem quam voluerint mercatores qui eam emere voluerint, non jussimus vobis petitionem aliquam facere seu demandam, postquam in manum affugiatoris vestri dictæ monetæ et custodis nostri ejusdem monetæ qui ad hæc constituti fuerint, transierit dicta moneta et vobis fuerit liberata. Prædictam autem concessionem vobis facimus tali modo quod de unaquaque marcha ipsius monetæ argenti operata, donetis nobis et nostris vel cui voluerimus loco nostri octo denarios regaliū. Concedimus insuper vobis quod ad dictam monetam cudendam et operandam possitis ha-

bere operarios et monetarios quoscumque volueritis bonos scilicet et fideles per totum tempus prædictum, et nullus alius præter vos tantum possit interim in dicta civitate vel insula Majoricæ de prædicta moneta miliarensium sive alquilatorum cudere vel operari aut facere operari vel cudiri. Promittentes, etc. Mandantes, etc.

Datum Ilerda, decimo Kalendas madii, anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo tertio.

Archives royales d'Aragon., Reg. 13, etc. (Barthe, déjà cité, p. 138).

CHRONIQUE

MONNAIES DE GUINGAMP. — M. Bigot, dans son mémoire lu au congrès de l'association bretonne, dans la séance du 30 septembre 1853, a cherché à classer les variétés assez nombreuses des deniers et oboles portant d'un côté DVX BRITANNIE autour des armes de Dreux brisées d'un quartier d'hermines. Il les partage suivant certains indices, et principalement d'après les diverses places données au quartier de Bretagne, entre Pierre Mauclerc, de 1230 à 1237. — Jean I^{er} jusqu'en 1286. — Jean II jusqu'en 1305, et Arthur II, de 1305 à 1312. Il appartient à ceux qui ont étudié à fond l'histoire et la numismatique de la Bretagne d'apprécier la solidité de ces attributions ; nous avons dû seulement faire connaître le remarquable travail de M. Bigot ; il l'appuie d'une planche parfaitement dessinée par lui, sur laquelle se trouvent onze variétés de ces monnaies anonymes.

E. C.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS

OBSERVATIONS

SUR LES MONNAIES DE L'ESPAGNE ANTIQUE

DEUXIÈME ARTICLE

(Pl. vi)

Nous avons commencé nos études numismatiques sur l'Espagne ancienne par les monnaies de la Bétique, engagé à ce travail par le grand nombre de leurs types et par la variété de leurs légendes. Notre premier article concernant une ville située dans la partie occidentale de cette province, nous croyons convenable, pour donner de la suite à nos observations et du poids à nos conjectures, de comprendre dans notre examen celles des villes voisines qui se trouvent placées dans la même position, c'est-à-dire sur la rive droite du Bétis et près des côtes de l'Océan, comprises entre l'embouchure du fleuve et la frontière lusitanienne.

Cette région occidentale de la Bétique, qui renferme une partie de la province actuelle de Huelva, s'appelle l'*Algarafe* de

¹ V. Revue num. 1853, p. 413.

Séville ¹. Au temps des Romains, elle dépendait de la juridiction d'Hispalis; antérieurement elle fut occupée par les Turdules ou Turditains et par les Bastules ², peuples qui confinaient vers le nord avec le pays nommé par Pline Béturie celtique, à cause des peuplades Celtes qui vinrent l'habiter; ce que prouvent, du reste, certains monuments dont nous avons parlé à l'article d'Osturium.

Ni le but de cette notice, ni le plan de cette Revue ne nous permettent de traiter d'une manière détaillée la géographie ancienne de la région qui nous occupe; il doit nous suffire, lorsque nous décrirons chacune des monnaies autonomes qui s'y frappèrent, d'en faire l'attribution à des villes connues, dont nous déterminerons la situation.

Nous venons de parler d'Osturium; ce fut à notre avis la seule cité de la Béturie celtique qui frappa monnaie, sans doute, parce que les autres, conformément aux habitudes des Galiciens et des Lusitaniens, ne faisaient qu'un commerce d'échange, se servant dans leurs transactions de métaux en lingot ³,

¹ On appelle ainsi un pays d'une grande fertilité, situé en face de Séville, au-delà du Guadalquivir, habité par une population considérable, et presque entièrement planté de vignes et d'oliviers. Selon Rodrigue Carp, lorsqu'on en fit la conquête sur les Maures on y trouva cent mille moulins à huile et une infinité de figueries. — Chorographia, lib. 1, fo 213.

² Plin. lib. III, cap. 4. *Ab Ana autem ora Atlantico oceano adversa Bastulorum, Turdulorumque est.*

P. Méla, parlant des nations établies sur le rivage atlantique du promontoire de Junon au fleuve Anas, a dit : *Turduli et Bastuli habitant.*

Tite-Live ne fait aucune distinction entre les Turdules et les Turditains, puisqu'il écrit tantôt *bellum Turdulum* et tantôt *bellum Turdetanorum*. Lib. XXXIV, cap. 9.

Strabon s'exprime de même, lib. III, § 40.

³ Strab., lib. 3, § 5.

surtout de cuivre, qui devait être le plus commun alors. En effet, si l'on fait attention à la grande étendue des mines épuisées de ce métal, répandues encore sur le sol de la Béturie celtique, on reste convaincu qu'il y fut plus particulièrement exploité dans ces siècles reculés. Ce commerce d'échange se serait fait avec les Turditains et les Bastules, nations de même origine, venues d'Orient ou d'Afrique, et n'ayant d'autre différence entre elles que la date de leur entrée dans la Bétique, les premiers étant débarqués avant les seconds. Bien que nous ne puissions, aujourd'hui, assigner de limites certaines à la position de ces deux peuples, nous pensons cependant que les Bastules s'étaient étendus davantage sur les côtes de la mer.

Au nombre des vieilles cités de l'antique juridiction d'Hispalis figurent Onuba, Ilipula, Olontigi, Ituci, Lastigi, Lælia, Spolentinum, Ilipa-Magna, Italica, Osset et Caura. Toutes ont battu monnaie, et leurs pièces, il est bon d'en prévenir nos lecteurs, se découvrent en plus grande quantité dans ce district que dans tous les autres lieux de la Péninsule; circonstance précieuse pour le but de nos recherches, puisque la provenance connue d'un dépôt monétaire suffit souvent pour dissiper les doutes, éclaircir les points obscurs, et fixer la position exacte du peuple auquel les monnaies trouvées appartiennent.

Nous devons encore prévenir nos lecteurs de bien se garder de croire que nous allons donner des monographies complètes; nous sommes, nous l'avouons, bien loin de connaître toutes les monnaies des villes antiques de l'Algarafe, découvertes jusqu'à ce jour: nous nous occuperons seulement de celles qui ont été jusqu'ici publiées par les savants dont les ouvrages sont à notre disposition, et de celles qui appartiennent à plusieurs cabinets de Madrid. Beaucoup d'autres, curieuses et inédites, doivent se trouver en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, voire même en Russie, lesquelles proviennent de collections formées

à Séville et sur d'autres points de l'Andalousie, vers la fin du siècle passé et le commencement de celui-ci.

En publiant ces notices, nous nous proposons donc de faire connaître les types monétaires d'une portion de la Bétique, d'apprendre à distinguer les monnaies de cette région de celles de la Tarragonaise, comme aussi de celles du reste de la Bétique, et d'être, en même temps, utile à la science, en signalant quelques pièces fausses, ou visiblement altérées, que beaucoup d'auteurs ont données, et que les numismatistes ont pu considérer jusqu'à ce temps comme véritables.

II.

MONNAIES D'ONUBA.

Pomponius Méla, Pline, Strabon et Ptolémée font mention de cette ville sous le nom d'Onoba, nom dont l'orthographe restituée par les monnaies anciennes doit être Onuba, sans avoir égard à la permutation réciproque des deux voyelles O et U, très fréquente dans tous les temps. Parmi les écrivains modernes, les uns placent cette antique cité à Gibraléon, et les autres à Huelva, villes situées à deux lieues seulement l'une de l'autre. Don Antonio del Barco y Gasca, dans une savante dissertation écrite au milieu du siècle dernier ¹, démontre, avec certitude selon moi, qu'elle doit avoir existé dans la dernière de ces deux villes, aujourd'hui capitale de province. Si l'on en croit Strabon, on voyait en face d'Huelva une île consacrée à Hercule. Une île pareille, du nom de Saltes, existe dans la position indiquée par ce géographe. Quelques anciens auteurs l'appellent

¹ *Disertacion historico-geographica sobre reducir la antigua Onuba à la villa de Huelva ; por don Antonio Jacobo del Barco y Gasca. Sevilla, 1775.*

Lusturia ou Listuria ; mais ces noms, évidemment corrompus doivent se lire *Æstuarina* ou *Luxtura*, parfaitement applicables l'un et l'autre à notre Huelva. En effet, celle-ci possède trois havres à sa portée, et de plus, elle s'élève entre les rivières *Luxia* (Odiel) et *Urium* (Tinto), avant leur entrée en mer, tandis qu'à Gibraltéon on ne rencontre point ces circonstances.

Selon le même Strabon, la cité d'Onuba fut fondée par les Phéniciens peu de temps après la guerre de Troie, à l'époque où ce peuple découvrit la Péninsule et franchit le détroit d'Hercule, afin de porter son commerce sur les côtes de l'Océan¹. Le nom même d'Onuba, qui paraît dérivé de l'hébreu *ענרבת*, c'est-à-dire *Onuba*, l'abondante en raisins, est une preuve de plus en faveur de Huelva, car une partie du territoire de cette antique cité, et spécialement le coteau qui l'entoure, est très propre à la plantation des vignes, de même que le surplus de ce territoire est propice aux céréales. Dans les temps postérieurs, les Arabes la nommaient *جربة*. Elle eut pendant quelque temps des rois particuliers, indépendants de la dynastie des Beckrites². Mais passons à ses monnaies.

Aujourd'hui surtout, que nous désespérons de rencontrer des bastulo-phéniciennes qui soient attribuables à cette ville, on est obligé de convenir que toutes celles connues jusqu'à ce jour sont latines. Elles ont été, pour la majeure partie, publiées par Florez et par notre ami, M. de Lorichs, dans son important ouvrage intitulé : *Recherches Numismatiques* ; et, sans doute, elles furent émises dans la période de temps comprise entre la seconde guerre punique, époque de la domination romaine dans la

¹ Strab., ed. Basil., 1523, lib. iii, fol. 118. — *Ibid.*, f. 100.

² Dory : *Recherches sur l'Histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen-âge*. Leyde, 1843, p. 282.

Bétique occidentale, et le règne de l'empereur Auguste. Sur aucune, en effet, nous n'avons vu le nom de ce prince ni d'aucun de ses successeurs.

En voici le catalogue :

1. Tête d'homme imberbe, regardant à droite, coiffure bouclée ; grenetis.

℞. Deux épis de blé tournés à droite. Au milieu, ONVBA. Au-dessus, $\curvearrowright$ A ; grenetis. *Gr. br.* Bibliothèque nationale de Madrid. Publiée par M. de Lorichs, pl. LIX, n° 6.

Un autre exemplaire de ma collection, mal conservé et provenant de Huelva.

2. Tête de Mars ; à droite : P· TERENT·ET·COΓ. Grenetis (Pl. VI, n° 1).

℞. Deux épis de blé tournés vers la gauche. Au milieu, ONVBA ; grenetis. *M. br.* de ma collection, trouvé à Huelva en 1833. Parait le même que celui publié par Florez, tab. 35, n° 5, et par Lorichs, pl. LIX, nos 8 et 9.

3. Tête de Mars à droite, C·AELI·Q· PVBILI· Grenetis.

℞. Deux épis tournés vers la droite ; au milieu, ONVBA. Grenetis. *M. Br.* Florez, tab. 35, n° 4. Ma collection ; provenant de Trigueros, à trois lieues de Huelva.

4. Autre exemplaire, avec cette seule différence, que les épis sont tournés vers la gauche. *M. br.* Florez, tab. 35, n° 4. Ma collection ; provenant de Huelva.

5. Exemplaire semblable au n° 3, mais en petit bronze ; inédite de ma collection (Pl. VI, n° 2).

Parmi toutes ces monnaies, la première diffère des autres par la tête de son avers, qui représente une divinité, et selon l'opinion reçue jusqu'à ce jour, celle du dieu Mars. A l'appui de cette opinion, nous ferons observer que le dieu Mars fut spécialement adoré sur toute la côte de l'Algarafe, et que nous avons

vu à Ayamonte les fondements d'un temple antique où, dans les sculptures d'un bas-relief, s'apercevait très bien la figure d'un coq, symbole de cette divinité guerrière.

Les monnaies d'Onuba, dans leur avers, donnent des noms propres de magistrats de cette cité. Les n^{os} 3, 4 et 5 relatent ceux de Caius Ælius et de Quintus Publilius, personnages appartenant à des familles romaines. Les Ælius s'établirent dans l'Algarafe et principalement à Italica. C'est de cette contrée, où l'on a découvert plusieurs inscriptions des Ælius et des Publilius, que sont sortis l'empereur Publius Ælius Hadrianus et l'impératrice Ælia Flaccila. Quant aux Publilius, il en est parlé dans les fastes consulaires de l'an 113 de l'ère vulgaire et dans plusieurs inscriptions lapidaires du même temps, publiées par Gruter. On sait, au surplus, qu'à cette famille appartenait la seconde femme de Cicéron.

Il est très difficile d'expliquer les noms propres donnés par la médaille n^o 2. Ces noms ont toujours été mal lus par nos prédécesseurs, qui n'avaient probablement sous les yeux que des exemplaires défectueux. De cet examen incomplet ont dû surgir des interprétations forcées et inacceptables. Mais l'exemplaire de notre collection est assez bien conservé pour ne donner lieu à aucun doute et, de plus, il est couvert de cette patine, cachet séculaire inimitable, qui éloigne tout soupçon de contrefaçon. En comparant cette pièce avec d'autres, moins intactes, dont il existe un exemplaire dans la Bibliothèque nationale de Madrid et des copies dans Florez et Lorichs, elle donne la légende suivante: P·TERENT·ET·COLP.

Ces noms, à notre avis, sont aussi ceux de deux magistrats appelés : le premier Publius Terentius, et le second Colpius, celui-ci choisi cette fois parmi les indigènes, si l'on s'en rapporte à la forme du nom qui paraît d'origine phénicienne. Chez les Phéniciens, le souffle générateur qui donne l'être à la pre-

mière créature humaine porte ce nom de Colpius ¹. Or, on sait que ces navigateurs de l'Orient rappelaient fréquemment par leurs noms les dénominations des divinités de leur théogonie.

Toutes les monnaies d'Onuba, connues aujourd'hui, portent un seul type au revers : deux épis de froment, tournés tantôt à gauche, tantôt à droite, et encadrant le nom de la ville. Tous les savants qui se sont occupés avant nous de ces médailles, s'accordent à reconnaître dans leur type un emblème de la fertilité du sol d'Onuba ; et, comme une partie considérable de ce territoire est, ainsi que nous l'avons dit, très favorable à la culture des céréales, nous n'hésitons pas à tenir pour très admissible l'opinion de nos devanciers. Nous nous permettrons cependant une observation, c'est que ce type d'Onuba est trop général sur les monnaies de la Bétique, pour faire constamment allusion au même lieu. Aussi, très souvent, voit-on mêlées à des pièces de cantons très fertiles, qui ne portent point le signe d'abondance, des monnaies de cantons limitrophes, qui l'ont adopté, bien que le peu de fertilité de leur sol ne dût pas leur en faire une loi très rigoureuse. Alors, ne pourrait-on pas supposer avec quelque vraisemblance que les épis furent le type monétaire générique de la nation Turditaine ou Turdule, autrefois maîtresse de la majeure partie de la Bétique ? D'après la tradition, ce serait à des tribus primitives, sorties de l'Orient, que l'Espagne serait redevable de ses premières notions d'industrie agricole. Si, comme nous en sommes convaincu, la race turditaine, à une époque très éloignée, fit partie de ces tribus, ce ne serait pas hasarder une conjecture trop téméraire que d'attribuer à cette race le type qui nous occupe, comme symbole de sa nationalité et de son occupation exclusive. Or, il se trouve que, précisément, Carmo, Cérét, Gallet, Searo, Ilipla,

¹ *Fragmenta Sanchoniatonis*, Orellius, p. xu. Lipsie, 1826.

Ituci et Lælia, toutes villes situées dans la Turditanie, ont gravé des épis sur leurs monnaies.

Il nous reste à parler du $\frown$ et de l'A, symboles accessoires de la médaille *Gr. Br.*, portée sous le n° 1^{er} de cette classification. Notre illustre ami, M. de Lorichs, attribue au $\frown$ la valeur de l'O, et fait de l'A un signe numéral. Suivant lui, ces caractères prouvent que toutes les médailles de cette espèce furent frappées dans le premier atelier monétaire de la Bétique, ajoutant que « cette désignation ne se présente jamais sur les monnaies particulières des villes, colonies ou municipales ¹. » Nous n'avons pas l'intention de soulever, d'aventure, des objections contre la théorie capitale de la division de l'Espagne en districts monétaires ; nous croyons devoir laisser cette question en suspens jusqu'à ce que les savants décident à quel point elle est admissible, et peut servir à l'interprétation des monnaies appelées : *Inconnues de l'Espagne*. Nous ferons seulement remarquer ici que cette théorie n'est point applicable à la question qui nous occupe, puisque les caractères $\frown$ et A de notre n° 1 se lisent pareillement sur les monnaies de Myrtilis, Ituci, Ilipla, Ilipla-Magna, Caura et Lælia ; ce qui ferait supposer que le premier atelier monétaire de la division de M. de Lorichs aurait existé sur sept points différents de l'Espagne ultérieure. Il est très vraisemblable que le caractère A fut un signe numérique, mais relatif à la valeur de la monnaie même, et représentatif de l'unité monétaire en usage dans toutes ces villes, comme l'*as* l'était chez les Romains. A l'appui de cette conjecture, vient cette circonstance remarquable que la lettre A, qui se lit sur les monnaies de grand bronze des villes que nous venons de citer et sur celles du moyen, presque égales par leur volume aux premières, ne se trouve jamais sur des pièces d'un plus petit

¹ Pag. 112.

module. Le $\smile$, qui n'est certainement qu'une demi-lune, ou croissant, ou décours, selon que ses extrémités sont tournées par le haut ou dirigées par le bas, est un signe très commun sur les monnaies de la Bétique de tous les modules ; il est à nos yeux le symbole du culte de l'Isis égyptienne ou de l'Astarté phénicienne, en honneur parmi les nations de cette province.

Pour compléter cette description explicative des monnaies d'Onuba, nous ajouterons quelques observations relatives à d'autres pièces attribuées mal à propos à cette ville. Dominique Sestini ¹ range, d'après d'autres auteurs, au nombre des monnaies d'Onuba certaines médailles sur lesquelles on lit d'un côté : CONDVC · MALLEOL ·, et de l'autre : $\overline{\text{II}}$ · VIR · QVINQ ·. Cette attribution lui paraît à lui-même mériter peu de confiance : pour la rendre plausible, il amène les caractères à signifier, par une interprétation forcée : *Coloniæ Onubæ ductore Malleolo duumviro quinquennali*. Si cette explication nous semble tenir de la folie, nous n'en dirons pas autant de celle-ci du même numismatiste, bien plus vraisemblable à notre avis : *Conducus Malleolus $\overline{\text{II}}$ viri quinquennales*. Quoiqu'il en soit, nous affirmons que ces monnaies ne se rencontrent point dans la Bétique. Celles qui sont en notre possession, ou dont nous avons connaissance, viennent de la côte de la Méditerranée, non loin de Carthagène. Toutes sont des autonomes latines qui rappellent les *quinquennales*.

MONNAIES D'ILIPLA.

On peut, en allant de Séville aux ports de la côte océane placés entre le Guadalquivir et le Guadiana, traverser, dans une étendue de 12 lieues, le fertile et délicieux pays de l'Alga-

¹ Descrizione delle medaglie Ispane. Firenze, 1815, p. 75, tab. iii, fig. 5.

rafe, avant de rencontrer le Tinto ¹, l'ancien fleuve Urium, tant de fois mentionné dans ces notices. Alors, sur une colline rocailleuse, sur la rive droite du fleuve, se présentent au regard les ruines de l'antique cité de Niébla, ceinte de tours et de remparts et dominée par un château non moins antique, dont les restes imposants attestent l'importance dans un autre âge.

Pendant l'occupation française, de 1810 à 1812, le maréchal Soult fit réparer ces vieilles fortifications, regardant Niébla comme un point stratégique aussi nécessaire à la défense de Séville et de l'Algarafe qu'indispensable à la sûreté des populations de la côte, en cas de débarquement. Ces mêmes considérations de stratégie furent sans doute la cause du grand rôle que cette ville paraît avoir joué pendant le moyen-âge, en sa qualité de capitale du vaste comté de son nom. Sous la domination des Arabes, elle fut extrêmement peuplée, et le shérif Aledris lui donne les épithètes de belle et d'antique. Les Goths y trouvèrent des évêques et des autorités. Les Romains mêmes, devenus maîtres de l'Espagne, doivent avoir séjourné dans ses murs, puisqu'il y reste encore, outre des inscriptions, plusieurs monuments de cette époque. Elle semble, en un mot, avoir été dans tous les temps la ville la plus importante du pays qui nous occupe.

Elle est citée plusieurs fois, mais avec quelque différence dans la forme du nom, par les géographes et les anciens historiens : ils l'appellent *Lepa*, *Ilipa* et *Ilipula*, noms que les médailles nous apprennent devoir être *Ilipula*, syncope évidente d'*Ilipula*. D'*Ilipula* les Romains, puis les Goths firent *Elepla*; les Arabes بنى بكي, *Lebla*, et nous *Niebla*.

¹ Cette rivière prend sa source dans les célèbres mines de cuivre dites de *Rio Tinto*. Il vient décharger ses eaux dans l'Océan, à la limite de l'arrondissement de la Kabida, et après son confluent avec l'Oliel. C'est de là que Colomb fit voiles, pour aller à la découverte des Antilles et du continent Américain.

L'étymologie du nom d'Ilipla nous fait supposer que cette ville doit à l'Orient ses premières origines. Formé, selon nous, des deux éléments *ל* *al*, *il*, hauteur fortifiée, et *יבול*, *Ibola*, cours d'eau, ce nom devint par la réunion de ces radicaux, *Il-ibola* ou *Il-ipula*, qui peut signifier comme *hauteur fortifiée sur un cours d'eau*. Ceci nous porte à croire que, primitivement fondée par les Bastules ou les Turditains, elle fut le principal boulevard de ces peuples contre les agressions des Celtes et des Lusitaniens.

L'unique monnaie de cette ville que nous connaissions est la suivante :

N° unique. Cavalier avec la lance, galopant à droite sur une ligne; en bas, A .

Rf. Deux épis à la gauche; dans le centre, entre deux lignes : ILIPLA.

Gr. br., quasi-médaille.

Flores, tab. 30, n° 3, provenance de Niébla; autre dans ma collection, provenance de Bonarès à une lieue de Niébla.

La seule particularité remarquable que présente cette monnaie consiste dans ses caractères perlés, c'est-à-dire, marqués de points à leurs extrémités. De plus, le Γ tracé à angles droits n'est point fermé complètement, ce que l'on remarque aussi sur les deniers de la famille *Aelia* au nom de P·PAETVS, consul en l'an de Rome 532¹. L'analogie de ce grand bronze avec les *as* romains frappés durant la seconde guerre punique nous fait croire que son émission fut contemporaine ou, ce qui revient au même, rapprochée de l'époque où Scipion établit en divers lieux de l'Algarafe des colonies de soldats romains. Ce qu'il y a de certain, c'est que, à partir de cette colonisation, on voit la Turdétanie adopter la langue, l'écriture et le culte des

¹ 201 av. J. C. (V. Riccio, famille *Aelia*).

maîtres du monde, tandis que, dans les autres parties de l'Espagne, leur domination n'est pas même établie. Comme on le voit, les formes paléographiques sont d'un plus grand secours pour fixer les dates des monuments écrits que tous les autres éléments fournis par la science.

Il existe une autre monnaie généralement attribuée à Ilipla, en voici la description :

Tête d'homme à droite.

R. Deux épis à droite, et au centre, entre deux lignes : FIEPN.

M. br., épais.

Florez, tab. LXVII, n° 1.

Cette même pièce a été publiée par M. de Lorichs (Pl. xvii, n° 2), avec la légende ELEE .

Sans aucun doute, on devrait attribuer cette pièce à la cité d'Ilipla, puisqu'elle ressemble, et par le type et par la forme, à d'autres pièces de cette ville, laquelle, ainsi que nous venons de le dire, a fini, dans la suite des temps, par être connue sous le nom d'Elepla, et, cependant, nous n'hésitons pas à déclarer cette attribution douteuse. Si l'on examine attentivement le P de sa légende, on remarque que la boucle en est fermée, circonstance que nous n'avons observée ni dans les inscriptions, ni dans les autres monuments de l'époque contemporaine. Sur tous, le P présente cette boucle constamment ouverte. Il serait à désirer, au surplus, que M. de Lorichs voulut bien, afin de dissiper tous les doutes, citer le pays d'où provient l'exemplaire qu'il a fait dessiner.

ANTONIO DELGADO.

FRAGMENT D'UN MANUEL DE NUMISMATIQUE FRANÇAISE¹

INTRODUCTION

Le monnayage est une de ces inventions primitives dont nous jouissons sans en apprécier assez la valeur. La circulation de ces petits morceaux d'un métal plus ou moins rare, est, comme l'écriture et la navigation, un des principaux rouages de toute civilisation; sans son secours nous serions constamment gênés et bornés dans nos rapports avec nos semblables.

Malgré les prétentions grecques ou romaines à cet égard, nul ne peut revendiquer la gloire d'avoir donné le premier l'idée du monnayage. Elle a eu son germe dans la nécessité des choses, et l'humanité tout entière a concouru à son développement,

¹ Ce commencement d'un Manuel de Numismatique française a paru en 1847 et 1848 dans les annales archéologiques de M. Didron. — Le tome VI contient l'introduction p. 21, et les monnaies gauloises p. 215. — Le tome VII les monnaies impériales des Gaules, p. 70. — Le tome VIII (1848) contient en trois articles les monnaies de la première race, pages 17, 88 et 192.

Le reste du Manuel n'a pas paru. Nous ne reproduisons ici, très en abrégé, que les observations qui sont propres à l'auteur et de nature à faire connaître ses opinions sur plusieurs difficultés encore controuvées, des époques gauloise et mérovingienne.

Note des directeurs.

comme à sa perfection. L'évidence renverse les niaiseries philosophiques du siècle dernier : l'état sauvage est un état contre nature ; l'homme ne peut se suffire à lui-même, et la variété de ses besoins lui impose la société, comme la faiblesse de son organisation lui rend la famille indispensable. Cet échange social de services, cet achat de ce qui manque par ce qui abonde, cette union entre les individus que l'intérêt sépare et que l'intérêt rapproche, ces relations de commerce enfin, nécessaires, universelles, établissent entre les hommes une sorte d'égalité que le plus absolu despotisme ne peut entièrement détruire ; la communauté de besoins est aussi réelle que la communauté de biens est chimérique, et c'est par les monnaies que nous en recueillons facilement, sûrement et également tous les avantages.

En effet, dès qu'il y a nécessité d'échange, il y a nécessité d'estimation, et c'est en adoptant une unité commune qu'on évite les contestations et les difficultés qui se présentent aussitôt. L'homme s'est donc choisi cette unité de comparaison ; il a tiré de la terre un corps ayant une valeur réelle par l'usage qu'on en peut faire et offrant toutes les conditions favorables à sa destination. L'homme le trouve partout, le travaille facilement, le divise et le façonne selon son désir, et le temps lui-même ne peut rien sur son solide ouvrage.

La main suffit d'abord pour apprécier la valeur des premières monnaies ; la pesanteur en était l'unique loi. Mais lorsque l'humanité plus nombreuse fut forcée de multiplier les rouages de son organisation ; lorsque la science eut livré aux hommes les secrets de la nature, la société se préoccupa de l'abus que le mal pouvait en faire, et des sûretés qu'il fallait donner aux individus contre la mauvaise foi de leurs semblables. Avant que ce métal fût mis en circulation, le pouvoir y apposa son nom pour en répondre et y grava l'image de la divinité en témoi-

gnage de sa loyale vérification. Cette double marque faite sur les monnaies, par chaque peuple, par chaque époque est devenue pour nous le document le plus authentique de l'histoire. L'écrivain qui vous entretient du passé raconte des traditions incomplètes, que ses passions peuvent altérer ou que son imagination peut embellir, mais ces archives, que les révolutions enfouissent dans la terre, y restent pendant des siècles à l'abri de toute espèce de falsification ; les faits s'y sont inscrits pour ainsi dire d'eux-mêmes, et la publicité les a préservés de tout mensonge. La présence de l'art sur les monnaies leur donne surtout une haute importance. L'art est pour une nation ce que la figure est pour l'homme, c'est-à-dire le miroir fidèle de sa pensée, de son activité, de son génie. L'hypocrisie lui est impossible. La vérité paraît nécessairement sur les monuments d'un pays ; chaque œuvre raconte la grandeur ou la médiocrité de ceux qui l'ont faite. L'art sur les monnaies, dans des limites qui paraissent très étroites, possède pourtant un caractère général et social. Le graveur reçoit son programme de la nation, et l'ouvrage de son burin est seulement accepté lorsque le goût et les croyances de tous y sont fidèlement reproduits.

..... — La numismatique des temps anciens avait presque seule obtenu place dans les études de la science depuis le XVI^e siècle ; mais, dans les travaux consciencieux de notre époque sur l'histoire, les monuments relatifs à notre passé n'ont plus été négligés ; et, depuis quinze ans, la numismatique française a pris des développements extraordinaires. Nos vieilles monnaies ne sont plus des pièces inconnues et barbares, impitoyablement condamnées au creuset du fondeur ; ce sont maintenant des antiquités précieuses, recherchées, collectionnées avec passion, et souvent disputées, à des prix très élevés, par de nombreux amateurs. Les travaux, sur cette partie de l'archéologie nationale, ont été si persévérants et si complets, qu'il

est possible maintenant de fixer la science et d'en écrire un traité spécial.

Ce n'est point ce que j'entreprends dans ce Manuel. Mon but n'est pas de résumer, de coordonner ce qu'on a dit jusqu'à ce jour et de présenter aux numismatistes des conclusions sur tous les points controversés; je m'adresse à ceux qui sont étrangers à cette branche de notre archéologie, et je désire, tout en leur épargnant les détails d'une science inconnue, leur offrir des notions générales et des aperçus importants pour les études qui les occupent. La numismatique est trop inhérente à l'histoire pour qu'elle soit indifférente à tous ceux qui remontent dans le passé. Sans ces explications, ils trouveraient à chaque instant des énigmes insolubles. L'intelligence de nos systèmes monétaires, par exemple, est aussi nécessaire pour comprendre les transactions d'autrefois, que la connaissance du système décimal qui nous régit est indispensable pour traiter maintenant nos moindres affaires.

La simple exposition du plan que je me propose expliquera le but et l'utilité de ce travail. Au lieu d'écrire l'histoire de nos anciennes monnaies et d'en rédiger un catalogue aussi complet que possible, nous les considérerons dans leur ensemble, sous le rapport de leurs métaux, de leurs divisions, de leurs types, de leurs légendes et de leur fabrication. Nous suivrons un ordre chronologique dans cet examen, et nous rechercherons au milieu des monnaies gauloises, si abondantes sur notre sol, les influences grecques et romaines que subit notre système monétaire, et ce qu'il peut y avoir de national dans ces types si étranges et si variés.

Après ces préliminaires, qui nous rattacheront à l'antiquité, nous entrerons dans notre histoire par l'étude de l'époque mérovingienne. Nous constaterons plutôt que nous n'expliquerons l'emploi exclusif de l'or sous les rois de la première race, et

nous chercherons au milieu de ce cahos de *triens*, qu'on est obligé de classer par ordre alphabétique de lieu et de monétaire, quelques données sur l'organisation politique d'alors et sur les localités ou les règnes qui paraissent avoir été des centres de civilisation dans cette période. Mais ce qui nous arrêtera surtout, ce sont les types religieux qu'on trouve en abondance sur les pièces mérovingiennes, et qui sont les seuls monuments qui nous restent de l'établissement du Christianisme dans les Gaules.

La seconde race nous offrira un autre système, un autre métal, et des types différents, etc., etc.

MONNAIES GAULOISES.

Les monnaies gauloises sont à la numismatique française ce que les temps héroïques sont à l'histoire : l'incertitude y règne malgré tous nos efforts. Un peuple sans écriture ne laisse après lui que des traditions vagues et des cendres muettes ; le temps a détruit la vie et les forêts de nos aïeux, et quand le sol où ils sont ensevelis nous rend quelques débris de leur ancienne civilisation, ce sont là des énigmes auxquelles l'érudition ne peut guère répondre et que l'imagination seule cherche à expliquer.....

Quand un peuple a un art qui lui est propre, c'est-à-dire quand les monuments qu'il produit viennent de son génie particulier et portent un caractère distinct de nationalité, cet art parcourt des phases invariables ; le point culminant de sa perfection se trouve toujours entre une période ascendante et une période descendante. L'essai d'un art qui commence porte un

caractère inimitable de simplicité ; c'est le germe de l'unité, loi fondamentale du beau. Les produits d'un art qui tombe, au contraire, offrent des détails qui rompent l'ensemble, tendent à la séparation, laissent apercevoir la division et le squelette de la mort. Ces différentes périodes sont évidentes surtout chez les Grecs, qui ont eu le développement d'art le plus complet.

Les Gaulois n'ont pas eu d'art national : leurs monuments religieux sont des pierres naturelles, comme en élevaient les peuples primitifs de l'Orient ; les poteries, les armes et les bijoux qu'on trouve dans leurs anciens tombeaux ne sont que les produits d'une industrie peu développée. Comment d'ailleurs auraient-ils eu un art, puisqu'ils n'avaient pas une écriture, premier développement public du génie d'un peuple ? Les noms de villes ou de chefs qu'on trouve sur leurs monnaies sont en caractères grecs ou romains ; ces lettres seules indiquent les emprunts faits à une civilisation étrangère....

L'or et l'argent monnoyés étaient très abondants chez les Gaulois avant la conquête. Strabon nous apprend que Luern, roi des Arvernes, qui vivait dans le VI^e siècle avant notre ère, jetait à pleines mains, quand il paraissait en public, des monnaies d'or et d'argent. Selon Plutarque, la richesse gauloise était proverbiale ; elle avait sa source dans les mines du pays ; les richesses rapportées des invasions faites en Grèce et en Italie, durent aussi beaucoup l'accroître. Je doute pourtant que ces guerres puissent donner des dates certaines sur l'imitation du monnayage gaulois ; les pillards de la Grèce, après leurs défaites sur les rochers de Delphes, rapportèrent bien peu de ces statères de Philippe, qui furent tant imités. L'infiltration du commerce agit beaucoup plus sur les monnaies gauloises, et leurs principaux modèles furent fournis, sans doute, par la colonie phocéenne de Marseille, foyer véritable des relations de nos aïeux avec l'Orient.

Cette imitation première fut libre ; elle avait sa cause dans le voisinage et les nécessités des relations commerciales ; le temps et la distance affaiblirent peu à peu la ressemblance , et il en résulta bientôt que ces types d'emprunt acquirent une signification nouvelle, et devinrent, pour ainsi dire, des types nationaux.

Lorsque les Romains prennent pied dans les Gaules, sous prétexte de secourir les Massaliotes contre leurs voisins ; lorsqu'ils s'approprient le territoire des Salyes, et que le proconsul Sextus Calvinus, 124 ans avant Jésus-Christ, fonde la colonie romaine d'Aix, alors nommée *Aquæ Sextiæ*, un élément nouveau s'introduit dans le monnayage gaulois. L'indépendance, représentée par l'imitation grecque, commence à ressentir l'influence du peuple dominateur ; les caractères romains sont employés, les deniers consulaires imités, leur système monétaire s'introduit, les dénominations des dignités impériales disparaissent, et les noms comme les types indiquent la dépendance d'un allié, d'un flatteur ou d'un vaincu ; viennent ensuite les pièces coloniales et impériales.

Ces idées générales nécessiteraient de longs développements, parce qu'il faudrait en suivre l'application dans les différents pays qui composaient les Gaules. La lutte plus ou moins prolongée d'un peuple contre la conquête ; son éloignement ou ses rapports avec les grands centres romains, retardent ou accélèrent les modifications de ces monnaies ; mais il n'en est pas moins vrai que l'imitation en est la base, et que le monnayage gaulois paraît avoir pour limites les types grecs, qui marquent son commencement, et le système romain qui signale son asservissement et sa ruine.....

La monnaie la plus généralement et le plus longtemps usitée dans les Gaules est le statère de Philippe II, père d'Alexandre. Ce prince avait trouvé dans les mines de Thrace les moyens

de satisfaire son ambition et d'acheter la Grèce. L'émission des pièces macédoniennes est comparable à celle des espèces espagnoles, après la découverte du Nouveau-Monde. L'univers en fut inondé, tous les peuples de la terre en firent usage, et leur nom devint un nom générique, dont Ausone se servait encore au IV^e siècle de notre ère. Ce poète écrivait à son ami Théon, qu'il aimait mieux renoncer aux quatorze philippes qu'il lui avait prêtés qu'au plaisir de le voir ¹.

Les philippes originaux, imités par les Gaulois, se trouvent quelquefois sur notre sol. Le droit offre la tête laurée d'Apollon; le revers un bige, une figure qui le conduit, et la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cette pièce paraît avoir été, après une dégénérescence successive, le point de départ principal d'un monnayage purement gaulois. La tête, quoique très barbare, conserve cependant les traces de son origine; le revers s'éloigne davantage de l'imitation et reçoit des figures évidemment significatives et locales.

Les pièces de transition entre l'imitation grecque et l'imitation romaine sont difficiles à reconnaître. Les conjectures deviennent plus timides, parce qu'on peut les contrôler par l'histoire. Selon moi, les pièces douteuses à types particuliers et sans légendes viendraient en première ligne, puis celles qui portent les noms et les dignités gauloises écrits en caractères romains, comme TOVTO BOCIO. — ATEPILOS..... Les pièces coulées, semblables au TVRONOS, portant au revers le nom de CANTORIX, me semblent indiquer les limites de l'indépendance gauloise; peut-être ont-elles été émises dans les dernières luttes des peuples contre les Romains.

Les pièces imitées des deniers consulaires sont difficiles à clas-

¹ Bis septem rutilos regale nomisma *Philippos*,
Ne tanti fuerint, perdere malo, Theon. (Ep. V.)

ser dans un ordre chronologique ; la loi de dégénérescence, que nous avons signalée dans l'imitation grecque se fit sentir aussi dans l'imitation romaine, et alors il faudrait prendre comme un point de départ les pièces où se lisent LITA et EPAD. Ces deux pièces ont une date certaine, puisqu'elles portent le nom de deux chefs, cités dans les Commentaires de César ; elles ont été frappées l'an 52 avant J.-C. La première, dont le droit est copié sur les deniers de la famille *Plaetoria*, porte au revers un cavalier tenant une enseigne surmontée d'un sanglier, avec cette inscription : LITA. Litavicus était le chef de la cavalerie éduenne. La seconde, également imitée des mêmes deniers consulaires, offre au droit l'inscription EPAD, et au revers un guerrier tenant de la main gauche sa lance, son bouclier, son épée, et de la main droite une enseigne militaire, dont la hampe est ailée ; dans le champ se trouve un casque vu de face. Epadnactus, chef arverne, vendu aux Romains, leur livra Lucterius, chef des *Cadurci*, allié de Vercingétorix, ce héros de l'indépendance gauloise, dont la conduite fut si belle et si généreuse.

— Après avoir donné une idée générale du monnayage gaulois et un aperçu de ses diverses époques, il nous à reste chercher la signification de ces types si variés, de ces symboles si nombreux..... Notre désir étant de rechercher ce qui peut être national dans les types et les symboles des monnaies gauloises, notre premier soin doit être d'écarter tout ce qui est de pure imitation ; il faudrait pour expliquer les copies des pièces grecques et romaines, parler du symbolisme si curieux et si peu connu de l'antiquité païenne. Ces études nous feraient sortir du plan de ce Manuel ; il nous suffira de constater ici que le druidisme, religion dominante des Gaules, ne conserva pas intactes ses doctrines orientales, et que les croyances des peuples se ressentirent des influences étrangères, surtout dans les pays

le plus en rapport avec les nations civilisées. Ainsi, dans le midi, les mythes de la Grèce furent connus et adoptés, et les représentations en furent reproduites avec intelligence et par choix. Après la conquête, les Romains s'efforcèrent d'inoculer leur religion aux Gaulois, parce qu'ils comprirent que changer la religion d'un peuple est le moyen le plus puissant de détruire sa force et son unité; les Gaulois, domptés, abandonnèrent bientôt leurs types nationaux et se mirent sous la protection de leurs vainqueurs.....

— Cherchons maintenant, en dehors de ces représentations d'origine grecque et romaine, les types et les symboles qui peuvent avoir rapport à la nationalité de nos ancêtres. — Les figures bizarres et variées que nous offre le monnayage purement gaulois ont assurément une valeur symbolique: elles expriment plutôt des croyances religieuses que des usages civils et des actions particulières. La divinité a toujours été pour beaucoup dans les types monétaires; c'est là une loi du monde ancien et moderne à laquelle nous n'avons pu entièrement nous soustraire, puisque, malgré le prosaïsme politique et commercial de notre numéraire, il y est encore écrit, que « Dieu protège la France. »

C'est donc par la religion des Gaulois que nous pourrions trouver la solution des problèmes qui nous occupent; l'histoire nous aiderait aussi puissamment dans nos recherches. Mais l'insuffisance de nos connaissances sur ces deux sujets nous met dans l'impossibilité de saisir le symbolisme des monnaies gauloises, et nous courons le risque de tomber dans le chaos des conjectures et dans les rêves les plus singuliers de l'imagination.

L'effort qu'on a fait pour tout expliquer, a été comme un pillage, où chaque auteur s'est emparé de quelques types et de quelques symboles pour en illustrer ses connaissances particu-

lières. Les uns en ont enrichi leurs recherches littéraires : les passages de l'Edda ont été commentés ; le fameux cheval d'Odin a été retrouvé avec ses huit jambes. Les autres ont expliqué tous les mystères des druides, ont reconnu sur les monnaies le gui sacré, la faucille d'or et des dolmens, qui, d'après une échelle de proportion très exacte, auraient surpassé au moins, par leurs dimensions, nos plus vastes cathédrales. D'autres enfin ont généreusement prêté leurs connaissances astronomiques à nos farouches ancêtres qui, pour lire dans les cieux, savaient sans doute très bien se passer de nos calculs et de nos instruments. Pour éviter ces innocentes et ingénieuses erreurs, nous nous bornerons à constater sur les monnaies gauloises l'apparition fréquente de certains animaux et de certaines représentations, et nous les expliquerons par quelques probabilités généralement admises.

Le sanglier paraît avoir été le symbole principal des Gaulois ; c'est ce que M. de la Saussaye a parfaitement démontré, à la grande confusion du pauvre coq mis en honneur par la révolution très peu archéologique de 1793. Cet animal, malheureusement ressuscité en 1830, n'a aucun titre héraldique à faire valoir : c'est un parvenu dont la fortune vient d'un calembourg qu'on retrouve sur quelques pièces satiriques du XVII^e siècle. Le coq (*gallus*) est si peu gaulois, qu'il est inconnu sur les monnaies dont nous parlons et que tous les efforts des numismatistes n'ont pu arriver à en signaler une représentation incontestable. Le sanglier, au contraire, se rencontre sur les monnaies gauloises de toutes les époques et de tous les pays.... Sa valeur symbolique est évidente ; la comparaison naturelle qu'on établit entre cet animal sauvage et les habitants farouches de la Gaule fait soupçonner une consécration religieuse du sanglier, vivant sous les ombrages et se nourrissant des glands du chêne druidique....

— Après le sanglier, le cheval paraît être le type gaulois le

plus fréquemment employé. Sa représentation numismatique, commune à tant de peuples, ne fut d'abord sans doute qu'une imitation, mais le génie belliqueux des Gaulois se l'appropriâ et en fit un signe de courage et d'indépendance.....

— Après le sanglier et le cheval viennent le taureau, le lion, l'aigle et le serpent. Ces animaux d'origine grecque et romaine furent naturalisés sur les monnaies gauloises et y prirent, sans doute, une valeur particulière; leur rapprochement, leur combinaison indiquent l'intention d'exprimer certaines croyances ou certains faits.

— Les types principaux sont ornés de symboles accessoires qu'il est difficile d'expliquer, mais qui avaient assurément une valeur significative..... En exceptant quelques ornements peu importants, copiés par caprice sur les pièces grecques et romaines il faut admettre, en principe, que tous ces détails, qui remplissent le champ des monnaies gauloises, avaient une signification; mais si on demande laquelle, il me semble que la réponse la plus sûre et peut-être la plus savante, est un aveu sincère de notre complète ignorance.

— C'est dans cette catégorie que se trouvent les croix et les roues qui réclament quelques explications. Je dois prémunir mes lecteurs contre la dévotion mal entendue de quelques savants, qui veulent voir le signe de notre rédemption bien avant le sacrifice du Calvaire. La preuve prophétique du Christianisme est assez abondante dans les livres du peuple juif pour que nous renoncions sans regret à ces pieuses rêveries: la croix, sur ces monnaies, n'a pas plus de valeur religieuse que la rencontre fortuite de ces bâtons se coupant à angles droits qui alarment les personnes suspicieuses.

— Il nous resterait maintenant à distribuer aux différents peuples des Gaules les monnaies et les types dont nous venons de parler; mais ce travail excéderait de beaucoup le plan que

nous nous sommes tracé et nous renvoyons nos lecteurs à des ouvrages spéciaux, et surtout à la description des médailles gauloises du Cabinet de France. Les pièces autonomes se classent d'abord ; celles qui n'ont point d'inscription en sont ensuite rapprochées par la ressemblance des types, et quand cette ressource manque, on tient compte des enfouissements considérables qu'on a découverts, et des localités où ces pièces incertaines se trouvent le plus souvent. La perfection du travail indiquera généralement une provenance méridionale et le voisinage de quelques grands centres de civilisation. Les pièces de l'ouest ont un cachet d'originalité qui les fera facilement reconnaître ; le nord pourra sans injustice être soupçonné d'avoir produit les pièces les plus barbares.....

MONNAIES DE LA PREMIÈRE RACE.

Les premières époques de la numismatique française offrent de grandes difficultés à l'antiquaire, et, pour les surmonter, l'histoire ne lui prête que d'insuffisants secours. L'école moderne n'a pas encore complètement éclairé les origines de notre nationalité. De beaux travaux, il est vrai, ont été faits pour expliquer la fusion des éléments primitifs d'où sortit le peuple d'Europe le plus remarquable par son unité ; mais nous sommes dans l'agitation d'une transition sociale, et cette lutte du passé contre l'avenir nous prive du calme et de l'indépendance nécessaires aux historiens. Il nous importerait cependant beaucoup de savoir comment la Gaule, toute imprégnée de la civilisation romaine, devint le patrimoine des Francs, et comment Clovis obtint ou conquit les droits des empereurs de Constantinople. Là se trouverait la solution des énigmes que présentent nos premières monnaies. Quand nos rois frappèrent-ils monnaie à leur profit et à leur nom ? Pourquoi la signature des mo-

nétaires et le nombre considérable de leurs ateliers? Pourquoi l'emploi presque exclusif de l'or, avant la seconde race?.....

Il faut, avant tout, écarter l'idée d'une conquête subite et violente de la Gaule par les Francs. La domination des Romains était dans les provinces de l'empire comme leurs grands monuments que les hommes ont tant de peine à détruire. Des coups de sabre ne pouvaient rien contre ce colosse, et les orages des barbares passaient sans pouvoir le renverser; pour en triompher il fallait le temps et ses irrésistibles complots. Les premières invasions furent d'abord des courses de pillards, mais peu à peu quelques chefs s'établirent dans les Gaules et préparèrent les voies à ceux qui allaient en devenir les maîtres.....

La politique romaine opposa les Francs aux nations barbares qui envahissaient les Gaules, et leur établissement définitif dans le nord fut une concession légale plutôt qu'une conquête. Les Francs, quoique païens, trouvèrent un appui dans le clergé qui redoutait moins leurs dogmes grossiers que l'arianisme perfide des Suèves, des Vandales et des Burgundes. Il faut toujours compter avec la religion d'un pays, et c'est le baptême de Clovis qui a vraiment fondé sa puissance. Ce prince et ses successeurs se gardèrent bien de changer brusquement une administration et des lois qu'ils avaient reconnues eux-mêmes.... Un fait d'ailleurs prouve, d'une manière incontestable, cette greffe germanique sur le vieux tronc gallo-romain et amène naturellement les conclusions que nous voulons tirer de ces aperçus historiques. Le tombeau de Childéric, découvert à Tournai en 1654, ne renfermait, avec les cendres, le sceau et les armes de ce prince, que des médailles romaines; cent pièces d'or de Marcien, de Théodose II, de Valentinien III, de Zénon, de Léon, de Jules Nepos et de Basilique; deux cents pièces d'argent également romaines, dont une seule consulaire. Il n'y avait

donc là de national qu'un nom et une épée ; le reste prouvait un allié stipendié, un général des empereurs.

Ainsi, à l'avènement de Clovis, le véritable fondateur de la monarchie française, nous n'avons pas de monnaies particulières..... Malgré ses victoires, Clovis resta dans les rapports d'une soumission apparente vis-à-vis des empereurs..... Lorsque des ambassadeurs de Byzance vinrent lui offrir à Tours le titre de patrice et les ornements consulaires, ces honneurs n'ajoutaient certainement rien à sa puissance ; mais le roi des Francs s'en para comme d'une cession authentique des Gaules...

Clovis, reconnu par Anastase, plaça-t-il enfin son nom sur les monnaies ? Nous n'avons aucune pièce qu'on puisse attribuer à ce prince, et il existe un texte important qui recule jusqu'à Clotaire I^{er} l'abandon positif de cette prérogative impériale. Clovis se contentait des bénéfices du monnayage. L'honneur de signer le numéraire eût nui à ses intérêts : la confiance du commerce eût manqué à ces pièces qui auraient été refusées, même par les barbares. Sous les rois ses successeurs, les affaires avaient marché. Le roi Théodebert, par force, par négociation et par trahison s'était rendu l'égal de l'empereur ; il en obtint une renonciation complète ¹.

— Alors Théodebert frappa en son nom des monnaies parfaitement semblables, pour le style, le titre et le poids, aux monnaies des empereurs. Fut-il imité, et ses oncles Childebert et Clotaire profitèrent-ils de l'abandon fait par Justinien ? Qu'on me permette de proposer la négative, en voici les raisons.

Comment expliquer d'abord l'interruption du monnayage franc dans le midi et les pièces nombreuses de Maurice Tibère frappées à Marseille, à Arles et à Vienne ? Dans son intéressant Mémoire, inséré au recueil de l'Académie des Inscriptions et

¹ V. le passage de Procope si souvent cité.

Belles-Lettres (t. xx), Bonnamy répond très ingénieusement à cette difficulté. Il cherche à établir que ces monnaies ont été frappées par Gondevald-Ballomer, prétendu fils de Clotaire I^{er}, qui régna dans le midi de la France, de 583 à 585, et qui chercha naturellement dans la protection de l'empereur un appui à son usurpation. Mais, à cette époque, les empereurs ne protégeaient que les plus forts, et faut-il admettre que ce prince, qui jouit si peu d'un pouvoir contesté, frappa seul toutes les monnaies au nom de Maurice Tibère, qui régna encore dix-sept ans après lui? Il serait plus simple d'admettre que, jusqu'alors, le monnayage de Théodebert avait été exceptionnel; qu'après sa mort, arrivée en 548, la concession de Justinien fut révoquée ou négligée, et que les rois francs, par les mêmes raisons déjà signalées, ne mirent pas encore leurs noms sur le numéraire. La correspondance de Maurice Tibère et de Childeberr II, citée par M. de Pétigny, dans son excellent article sur les monnaies de nos premiers rois ¹, prouve encore des rapports de vassalité entre Byzance et les Gaules: l'empereur parle en maître et adresse de durs reproches à Childeberr, tandis que celui-ci s'excuse et adresse même des lettres de sollicitation à de simples officiers de la cour.

Aussi, malgré la tendance que les numismatistes ont à reculer les dates, je donnerais à Childeberr II et à Clotaire II les pièces généralement attribuées à leur prédécesseur du même nom. Pour preuve, je m'inscrirai d'abord en faux contre la célèbre légende VICTORIA GOTHICA, que Le Blanc a lue sur une pièce au nom de Clotaire et qui ne peut s'appliquer qu'au premier. Ce sont les lettres bouleversées de la légende VICTORIA CLOTARII qui ont occasionné l'erreur....

— Entre les monnaies impériales et les monnaies barbares

¹ Rev. numismatique, t. II, p. 330.

de la première race, la décadence a dû être lente et graduée. Nous voyons les pièces de Théodebert, dont la date est certaine (544-548), parfaitement identiques à celles d'Anastase et de Justinien, par le poids et par le style; la légende seule est différente; celles de Maurice Tibère leur sont inférieures sous tous les rapports.

Prenons maintenant les monnaies qui portent le nom de Clotaire et cherchons si leur place doit être entre ces monnaies de Théodebert et de Maurice. Elles leur sont évidemment postérieures: leur poids, leur titre est affaibli; les lettres sont grossières et les têtes deviennent informes. Tout porte à croire qu'elles précèdent immédiatement celles de Dagobert et de Clovis II, dont l'attribution est certaine par la signature de saint Eloi qu'on y rencontre.— Que l'on compare la pièce de Vienne, DE OFFICINA LAVRENTI, et celle de Childebert, au nom de CHRAMNVS, on sera frappé de la ressemblance qui existe entre elles, et on me permettra de conclure qu'elles sont à peu près contemporaines, et que c'est après la mort de Maurice Tibère, c'est-à-dire vers 602, que nos rois signèrent définitivement leurs monnaies. Théodebert seul avait fait une brillante exception.

Maintenant, tout en reconnaissant, d'après le témoignage formel de Procope, que les rois francs ne frappèrent pas d'abord les monnaies en leur nom, et que, dans le midi surtout, qui était en contact avec l'Orient, ils y mirent celui des empereurs, devons-nous croire qu'ils se contentèrent, pendant tout le premier siècle de leur règne, d'émettre des pièces constatant leur dépendance? Laissèrent-ils inoccupés les ateliers monétaires qu'ils avaient trouvés en s'établissant dans les Gaules, et ne cherchèrent-ils pas à se soustraire insensiblement, par un moyen terme, à la suprématie de Constantinople? Ne serait-ce pas enfin de cette tentative très naturelle que sortit l'organisa-

tion des monétaires qui a régi le numéraire de la première race?

Tout gouvernement a besoin d'une monnaie qui lui soit propre ; il ne peut recevoir et payer avec des pièces étrangères, et le monnayage est une prérogative inséparable de la souveraineté. Les rois francs, qui étaient réellement souverains dans les Gaules, étaient gênés dans l'exercice de cette prérogative par leur position vis-à-vis des empereurs et des populations. Il fallait ménager les prétentions impériales et donner des garanties au commerce. Pour y parvenir, ils modifièrent sans doute l'administration des ateliers monétaires. Ils les multiplièrent d'abord et les mirent sous la dépendance des autorités locales ; puis, voulant effacer insensiblement sur la monnaie le nom de l'empereur, et ne pouvant encore la garantir en la signant eux-mêmes, ils donnèrent à d'autres le droit de le faire. On ne pouvait se tirer plus habilement d'embarras. Les lois, les conventions, ou, si l'on veut, les susceptibilités commerciales, étaient respectées, et cependant la garantie changeait, puisqu'elle venait réellement de ceux qui avaient institué les officiers monétaires. Le public dut accepter volontiers cette organisation. La souveraineté illusoire des empereurs était un danger plutôt qu'une sûreté ; les faussaires pouvaient faire passer leurs contrefaçons à l'aide de ce lointain patronage. Le nouveau système, au contraire, préservait de ces dangers et donnait des moyens faciles de contrôle : les monnaies étaient frappées sous les yeux de chacun ; les noms de la ville et du fonctionnaire établissaient une solidarité générale.....

L'administration des monnaies était ainsi beaucoup simplifiée, comme l'a établi mon père dans ses *Lettres sur l'Histoire monétaire*¹. Les finances royales étaient alimentées par trois

¹ Rev. numismatique, t. I, p. 402.

sources : par la conquête, par la contribution municipale et par le revenu des domaines particuliers ; l'or qui en provenait était légalement essayé et converti en espèces. Les légendes des pièces indiquaient au trésor la provenance du numéraire et remplaçaient toutes les paperasses que nous sommes forcés d'avoir. De là, aussi, cette multiplicité d'ateliers monétaires qui nous étonne ; l'ouvrier ne travaillait pas seulement dans les villes importantes, il transportait ses outils et son talent dans les plus petites localités, et le nom que nous cherchons avec tant de peine est souvent celui d'une ferme royale dont la char-rue a fait disparaître depuis longtemps les bâtiments et le souvenir.

D'un autre côté, les rois s'affranchissaient par là des prétentions de l'empereur ; ils remplaçaient insensiblement son nom par celui du monétaire. Nous voyons d'abord ces deux signatures réunies. DNS JVSTINIANVS-DE OFFICINA MARET. Le monogramme de la ville est dans le champ.— DNS MAVRICIVS PPAV. — VIENNA DE OFFICINA LAVRENTI. — Le nom de l'Empereur est supprimé. DVCCIOMONET, du côté de la tête. Au revers, le type et la légende des monnaies impériales : VICTORIA AVGVSTOR.. (CONOB).

Lorsque les rois n'ont plus aucun intérêt à ménager, ils mettent leur nom à la place de celui des empereurs et conservent encore pendant quelque temps la signature du monétaire qui leur avait servi, pour ainsi dire, d'intermédiaire auprès des peuples ; ainsi nous voyons : HILDEBERTVS-CHRAMNVS — DAGOBERTVS-CHLODOVEVS. — ELIGIVS. Enfin leur nom y paraît seul comme garantie suffisante : CHILDERICVS..... HILDERICVS.

Les rois de la première race eurent deux sortes d'ateliers monétaires : des ateliers où ils exerçaient une autorité directe, et des ateliers dont ils avaient accordé la surveillance et les

bénéfices à des individus ou à des corporations. Ce fait est clairement indiqué par les légendes: **MONETA PALATI**; **RACIO FISCO**; **RACIO DOMNI**; **RACIO ECCLESIE**; **RACIO BASILICI SCI MARTINI**. Le mot *ratio* indiquait bien le droit de battre monnaie: mais il voulait dire, garantie, comptabilité, signature du fisc, du maître, de l'église, de la basilique de Saint-Martin. Les concessions de monnoieries durent se donner d'abord et surtout aux évêques et aux églises. Clovis et ses successeurs avaient trouvé un grand appui dans le clergé; en lui accordant cette faveur, non-seulement ils acquittaient une dette de reconnaissance, mais ils donnaient aux monnaies un crédit capable de faire oublier aux populations la garantie des empeurs. Les comtes qui commandaient les provinces pouvaient jouir des mêmes privilèges.

Qu'étaient les monétaires? Les monétaires étaient des fonctionnaires publics placés entre le souverain ou ses délégués et les ouvriers qui frappaient la monnaie. Les monétaires mérovingiens étaient les descendants des monétaires romains et les ancêtres des monétaires dont il est question dans l'édit de Pistes, sous Charles-le-Chauve. Chaque moment de l'histoire est un composé du passé et de l'avenir; avec ces deux éléments, on peut tout connaître. M. Lecoindre-Dupont, dans un excellent article sur les *triens* mérovingiens ¹, a parfaitement établi que les monétaires n'étaient pas ordinairement d'importants personnages. Saint Eloi est peut-être le seul grand homme dont nous trouvons le nom sur les monnaies; mais il faut remarquer qu'il fut monétaire et puis ministre. La progression est importante à signaler. On retrouve bien d'autres noms historiques sur les monnaies de la première race: **LANDEGESILUS**, **MUMMOLUS**, **GONDOALD**; mais, malgré la définition de la

¹ Rev. Numismatique, t. I, p. 314.

grammaire, les noms propres sont souvent communs à bien des hommes. Nous ne prétendons pas cependant troubler les jouissances de quelques amateurs, ni chasser de leur médaillier toutes les célébrités qu'ils y contemplent.

Examinons maintenant quel système régissait les monnaies de la première race. Jusqu'à présent les textes des lois contemporaines ont considérablement embrouillé la question. Tous les numismatistes s'accordent à reconnaître cependant l'existence de deux sortes de sous : l'un était d'or et valait quarante deniers ; l'autre était d'argent et valait douze deniers. Ce sou d'argent n'ayant jamais été trouvé, et cela pour d'excellentes raisons que nous donnerons bientôt, il a été décidé que le sou d'argent n'était pas une monnaie réelle, mais seulement une monnaie de compte. Voici les preuves qu'on donne à ces conclusions. Pour le sou d'or de quarante deniers, d'abord, il est dit dans la loi salique (titre II, art. 5). *Si quis porcellum furaverit, qui sine matre vivere potest, XL denarios, qui faciunt SOLIDUM UNUM, culpabilis.* « Le voleur d'un pourceau pouvant vivre sans sa mère, doit payer quarante deniers, qui font un sou. » Au titre XL, article DE CABALLIS FURATIS, on lit : *Triente uno componat, quod est tertia pars solidi, id est XIII denarii et tertia pars uni denarii.* « Qu'on paie un triens, qui est la troisième partie du sou, c'est-à-dire 13 deniers et le tiers d'un denier », ce qui est fort bien compté. Nous avons donc un sou d'or divisé en trois fractions. Le sou d'or vaut quarante deniers, le triens, treize un tiers.

Passons maintenant au sou de douze deniers. Au titre XXXVI, articles 11 et 12 de la loi des Ripuaires, le législateur règle le paiement du wergeld ou taxe militaire : *Si quis wergeldum solvere debet, bovem cornutum, videntem et sanum pro duobus solidis tribuat, vaccam videntem et sanam pro uno tribuat, equum videntem et sanum pro sex solidis tribuat, etc.*

Et il ajoute : *Quod si cum argento solvere contigerit pro solido duodecim denarios*. Ainsi quand on payait le wer-geld, un bœuf en bon état comptait pour deux sous ; une vache, dans les mêmes conditions, un sou ; un cheval, ayant les yeux et la santé, six sous. Quand on payait en argent, il fallait douze deniers pour un sou.

Dans la loi des Alemans (titre IV, art. 3) il est écrit : *Saïga, autem est quarta pars tremissi, hoc est denarius unus. Duo saïgi denarii dicuntur; tremissus est tertia pars solidi et sunt denarii quatuor*. Le saïga est un denier, deux font deux deniers ; il en faut quatre pour faire un triens, et le triens est le tiers d'un sou. Voici encore des textes bien positifs ; pour les mettre d'accord avec ceux qui parlent du sou de quarante deniers, on a conclu qu'il y avait un sou d'or de quarante deniers, et un sou d'argent de douze deniers.

Ces deux sous pourraient certainement vivre en bonne intelligence sans d'autres textes qui dérangent beaucoup les calculs des savants. On trouve dans la loi, des amendes infligées aux uns en sous de quarante deniers et aux autres en sous de douze deniers ¹. La justice mérovingienne semble avoir deux poids et deux mesures. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible, c'est qu'ordinairement ce sont les vainqueurs qui perdent à cette inégalité. Expliquera-t-on cette sévérité, pour les siens, par le proverbe qui règle l'amour sur la correction ? Mais comment expliquer qu'un cheval qui, d'après le nombre de deniers, valait six sous dans un endroit n'en coûtait que deux dans un autre ? Il y avait là pour les marchands une spéculation excellente et des profits bien assurés.

Toutes ces variétés d'appréciation, toutes ces difficultés qu'on rencontre, ont causé des controverses très savantes entre

¹ *Lex ripuar*, XXXVI, 2. *Lex alam.*, LXXI.

MM. de Saulcy, de Pétigny, Guérard et Peyré; leur érudition m'a fait enfin trouver la vérité, et je vais tâcher de les mettre d'accord, et montrer en quoi ils avaient tous raison.

La confusion vient d'un mot jusqu'à présent mal expliqué. Dans le texte que nous avons cité, il est dit : *Quod si cum argento solvere contigerit, pro solido duodecim denarios*, et le texte ajoute : *Sicut antiquitus est constitutum*. M. Guérard traduit avec tout le monde : « S'il arrive qu'on paie en argent, le sou » (d'argent) ne comptera que pour douze deniers, suivant ce qui » a été réglé anciennement ». Pourquoi traduire *solido* par *sou d'argent* ? Si vous mettez *sou d'or*, au contraire, tout est simplifié, les obscurités cessent, et le système monétaire de la première et de la seconde races est tout-à-coup parfaitement expliqué. Examinons ce passage et l'ensemble de la loi. Le sou y est pris pour l'unité monétaire, et l'estimation des objets ou des bêtes qu'on y énumère prouve qu'il s'agit du sou d'or. Il est dit au sujet de la taxe militaire : si vous payez en nature, un bœuf sera pris pour deux sous d'or, un cheval pour six sous d'or, etc. Mais, si vous payez en argent (*si cum argento solvere contigerit*), c'est-à-dire si vous payez en un métal différent du métal qui sert à l'unité monétaire, vos douze deniers d'argent seront pris pour un sou d'or, et on ajoute : *SICUT ANTIQUITUS EST CONSTITUTUM*, ainsi qu'il était autrefois réglé. Cette remarque s'applique à un ancien système qui était encore toléré, à un denier trois fois plus fort que le denier nouveau. Pour tout dire, enfin, sous la première race, il y avait deux espèces de denier, et un seul sou d'or, qui était la véritable unité monétaire.

Et d'abord, cette distinction de deux deniers est parfaitement établie par les textes. Nous avons vu le *saïga* être l'équivalent d'un denier : la loi des Alemans dit (titre VI, art. 3) : *Saïga autem est quarta pars tremissi, hoc est denarius unus*. Le *saïga* est la quatrième partie du triens, c'est-à-dire un denier. Voici

maintenant une autre définition du saïga. La loi des Bavaïois¹ dit : *Si unam saïgam, id est tres denarios furaverit.... Si duas saïgas, id est sex denarios vel amplius, usque ad unum solidum quod sunt tres tremisses* « Si on prend un saïga, c'est-à-dire trois deniers.... ; deux saïgas, c'est-à-dire six deniers ou davantage, jusqu'au sou qui est de trois triens ». Le saïga est donc une monnaie différente du denier qui est son triens. Il en faut douze seulement pour un sou d'or. Le Capitulaire de 804 dit : *Per XII denarios solidi solvantur per totam legem salicam*. Au livre III de la loi salique : *DE ICTU SERVORUM IN SERVO*, il est écrit : *Quod si servus servum ictu uno, vel duobus, seu tribus percussierit, nihil est ; sed tamen propter pacis studium, tremissem, id est quatuor denarios componat*. « Si un esclave frappe une fois, deux fois ou trois fois un autre esclave, ce n'est rien ; mais cependant, pour l'amour de la paix, qu'il paie un triens, c'est-à-dire quatre deniers ». M. Guérard pense que ces mots ont été ajoutés dans les manuscrits où ils se trouvent ; ne vaut-il pas mieux croire qu'ils ont été oubliés dans les manuscrits où on ne les lit pas ? Un copiste retranche plus qu'il n'ajoute. D'ailleurs pourquoi nier l'existence de ces deux deniers, puisque nous les connaissons, et que nous pouvons très bien en expliquer l'origine ?

Tacite dit, en parlant des Germains : *Pecuniam probant veterem et diu notam, serratos bigatosque. Argentum quoque magis quam aurum sequuntur nulla affectione animi, sed quia numerus argenteorum facilius est promiscua et vilia mercantibus*. « Ils reçoivent les monnaies anciennes et connues depuis longtemps, les monnaies dentelées et les monnaies au bige ; par exemple (ces monnaies étaient des monnaies consulaires), ils préfèrent même l'argent à l'or, non par goût, mais parce que les pièces

¹ Lex Bavar., tit. viii, art. 2, p. 4.

» d'argent sont plus commodes aux détails de leur grossier commerce ». — Ainsi les Germains adoptent les deniers d'argent des Romains, et c'est cette pièce qu'ils appellent saïga. Ils la divisent en trois fractions, comme le sou d'or l'était lui-même, et cette petite monnaie devient la monnaie véritablement nationale.

Mais dans le midi de la Germanie, sur les bords du Rhin et dans les Gaules, leurs relations avec l'empire les obligent à conserver le denier tout entier; les consulaires et les monnaies d'argent des empereurs leur servent de numéraire. Nous les trouvons dans le tombeau de Childéric. Il en fallait douze pour faire un sou d'or : *Cum argento contigerit, pro solido duodecim denarios, sicut antiquitus est constitutum*. « Si vous payez en argent, vous donnerez douze deniers d'autrefois pour un sou ». Les Francs qui arrivent du nord pour remplacer les empereurs dans les Gaules, y apportent leur denier national; c'est leur unité monétaire. Leurs lois comptent par deniers et il en faut quarante pour faire un sou d'or. Leur denier est bien distinct du saïga, qui était le denier romain; le législateur l'explique avec soin : *Si unam saïgam, id est tres denarios furaverit; si duas saïgas, id est sex denarios*. Toutes les mérovingiennes d'argent pèsent de vingt-un à vingt-trois grains, précisément le tiers des monnaies consulaires après leur affaiblissement. Un monétaire d'Orléans porte cette légende : DINARIO AVRILLI, denier d'Orléans.

Pour nous résumer, nous croyons donc devoir conclure que, sous les rois de la première race, il n'y a pas eu deux sortes de sous, mais seulement deux sortes de deniers qui se rapportent au sou d'or; que le régime impérial avait rendu dans les Gaules la véritable unité monétaire. Cette explication nouvelle, mais incontestable, nous conduit à résoudre enfin ce problème : pourquoi l'emploi presque exclusif de l'or dans le monnayage

mérovingien? La réponse est très simple. C'est qu'avec les deux sortes de deniers qui avaient alors cours, cette préférence était nécessaire. En effet, lorsque les successeurs de Clovis eurent conquis toutes les prérogatives des empereurs dans les Gaules, devaient-ils en changer l'unité monétaire pour y substituer la leur? Ils régnaient sur des peuples qui avaient des lois et des monnaies différentes : les Ripuaires et les Saliens avaient deux espèces de deniers ; devait-on en adopter un au détriment de l'autre, et ne valait-il pas mieux choisir pour monnaie de compte le sou d'or auquel on pouvait rapporter toutes les autres variétés du numéraire? Par ce moyen, aucun usage n'était changé, aucun intérêt n'était compromis ; tout se réglait en or. Mais quand on payait en argent, il était bien entendu que douze anciens deniers valaient un sou et qu'il en fallait quarante nouveaux pour égaler la même somme.

En frappant des pièces d'or, et en faisant la monnaie légale du pays, les rois tendaient à l'unité, si utile dans une administration financière ; s'ils émirent des triens plutôt que des sous d'or, c'était pour que cette fraction devint usuelle et commode dans le commerce et dans le détail de la vie. Le triens est la véritable monnaie de la première race. Nous chercherons pourquoi, au moment de sa chute, le denier d'argent reprit faveur et remplaça la monnaie d'or sous les Carlovingiens. Ces considérations générales établies, passons à l'étude des pièces mérovingiennes, et cherchons-en d'abord la classification.

Les monnaies mérovingiennes peuvent être séparées en deux catégories : celles qui portent des noms de rois et celles qui portent seulement le nom de monétaires. Toutes, il est vrai, viennent de l'unité souveraine ; la signature des monétaires n'a jamais été une usurpation, mais bien une délégation faite à des hommes sans importance dans l'État. Les petits reçoivent des pouvoirs qu'il serait dangereux de donner à ceux qui sont sur

les marches du trône. Les monnaies royales et les monnaies des monétaires ont la même origine et les mêmes dates, mais il est difficile de les rapprocher les unes des autres, et il est préférable de les étudier séparément. Les monnaies royales nous donneront un ordre chronologique; les monnaies des monétaires un ordre géographique. De cette double étude naîtront des indications précieuses sur l'histoire et l'art de l'époque mérovingienne. Nous verrons quels furent les grands centres de cette civilisation transitoire.

Nous avons signalé l'identité des monnaies de Théodebert et des monnaies impériales de Constantinople. Les premières ne sont pas une imitation des secondes; c'en est le décalque où le nom du prince seul est changé. A partir de ce règne, qui commence véritablement la numismatique française, il y a décadence. Les monnaies de Maurice Tibère la prouvent, celle de Childeberr II et de Clotaire II la continuent; les pièces signées du nom de saint Éloi sont les dernières lueurs de l'art romain, et sauf de rares exceptions, le talent du graveur se précipite vers la barbarie. Le nom des rois fainéants paraît d'une manière douteuse sur leurs monnaies, et alors les types deviennent de plus en plus simples et grossiers. Ainsi, sous la première race, il y a une décadence progressive qui s'accélère ou se ralentit selon les localités. L'étude géographique est plus intéressante encore. Le nom des lieux, inscrits sur les pièces avec celui des monétaires, nous fait entrevoir les centres d'activité artistique de cette époque, dont nous ne possédons guère d'autres monuments. Les ateliers les plus féconds sont dans le midi, où le commerce les demande; l'Aquitaine se distingue, comme avant la conquête des Gaules, par des types d'une beauté toute exceptionnelle; Limoges annonce, par la finesse de la fabrication, le mérite des orfèvres qui l'illustrèrent pendant tout le Moyen-Age. L'Ouest, Rennes, Angers, Le Mans, accusent la nationa-

lité tenace et tranchée de leurs populations, par des représentations religieuses particulières. Enfin les bords du Rhin conservent quelques traditions des nombreux ateliers monétaires qu'ils possédèrent sous les empereurs.

L'étude de ces différentes écoles n'est pas seulement précieuse pour l'histoire ; elle est encore très importante pour l'attribution des pièces, et elle donne souvent des indications qui abrègent tout-à-coup les plus difficiles recherches. M. Lelewel avait signalé cette méthode, que M. Duchalais a souvent et heureusement pratiquée, et nous lui devons un grand nombre de nouvelles attributions. Le simple aspect des pièces en localise les investigations, et les textes viennent récompenser cet instinct, ce tact artistique qu'on a su acquérir. Ce procédé a troublé quelquefois la possession des numismatistes, toujours avides de réunir dans leurs médailles les pièces des pays qu'ils habitent. On a réclamé, en vertu des rapports de style, les richesses qu'ils avaient péniblement réunies comme un héritage, et les *triens* qu'ils donnaient à leurs villes ont été revendiqués pour des lieux lointains portant le même nom. Dans ce cas, la défense est permise ; on peut protester contre l'exagération d'un système qui ne voudrait admettre aucune exception. Comment, en effet, à travers tant de siècles, distinguer toutes les circonstances qui influencent la fabrication des monnaies ? Nous ignorons les rapports qui pouvaient exister entre des ateliers très éloignés ; la présence accidentelle d'un artiste étranger peut, à elle seule, produire une révolution dans les types. Il faut reconnaître le principe, mais n'en pas outrer les conséquences. . . .

Le meilleur ordre à suivre pour l'étude des monnaies mérovingiennes serait d'établir une classification géographique comme celle adoptée par les monnaies gauloises. Il faudrait prendre les grandes divisions du pays (celle des diocèses

serait la meilleure), et y distribuer toutes les localités d'après leur rang alphabétique. Mais cette classification demande une science difficile à acquérir. Il y a d'ailleurs un grand nombre de noms inexpliqués ou d'une attribution douteuse, et le tiers des pièces peut-être, ne pourrait obtenir une place incontestable. Il est donc préférable d'adopter purement et simplement le seul ordre alphabétique, et de suppléer par des remarques d'ensemble à ce qu'il y a d'imparfait. Les monnaies mérovingiennes, rebelles jusqu'à présent à toute explication, attendraient ainsi une étude plus sérieuse ou des savants plus heureux. Si l'on savait combien il faut de recherches pénibles, de livres consultés pour enrichir la numismatique d'une attribution nouvelle, on accorderait vraiment plus de reconnaissance à ceux qui se livrent à ces obscurs travaux.

E. CARTIER fils.

NOTA. Ce travail est terminé par l'explication raisonnée de 58 monnaies mérovingiennes, dont les empreintes sont placées sur deux planches. Le format in-4° de ces planches nous empêche de les reproduire, ainsi que les textes qui s'y rapportent. (Note des directeurs.)

CLASSEMENT DE LA MÉDAILLE GAULOISE

SENODON CALEDV

ET

RECHERCHES

SUR L'ANCIENNE CITÉ DES CALÈTES¹.

(Pl. XI de 1840)

On voit au Cabinet des Antiques de Paris, division des médailles, une monnaie gauloise, ayant au droit, une tête barbare tournée à gauche, le cou orné du torques, et au revers un cheval galopant à gauche.

Elle a pour légende, du côté de la tête, le mot *Senodon*, nom d'un chef gaulois, et au revers celui de *Caledu*, nom de la cité d'où elle tire son origine.

Deux autres médailles analogues existent dans la même collection, mais elles n'offrent que le mot *Caledu* sans nom de chef; l'une a pour symbole une lettre en forme d' ∞ , l'autre un serpent ayant la queue repliée.

¹ Ce sujet a déjà beaucoup occupé les Numismatistes. Cf. M^{is} de Lagoy, Notice sur l'attribution de quelques médailles des Gaules, p. 41, et Rev. Numis. 1838, p. 301-304; 1840, 171-173 et 178-182.

Note des Directeurs.

Plusieurs opinions ont été émises sur la question de savoir quelle est la ville qui a porté le nom de *Caledu* et M. Duchalais a écrit à ce sujet, dans son excellente description des médailles du Cabinet des Antiques : « Le mot *Senodon* qu'on lit » sur ces pièces les a fait classer par quelques antiquaires à la » ville de Sens ; mais Sens se disait en latin *Senones* et non *Senodon* ; d'autres prétendent que *Caledu* était mis pour *Caledunum*, nom ancien de Châlons-sur-Marne. Nous répétons » encore que Châlons s'appelle *Catalaunum* sur les monnaies » gauloises elles-mêmes et non *Caledunum*. Il faut donc chercher autre part l'explication de *Senodon* et de *Caledu*. Pour » nous, *Senodon* est un nom de chef, et *Caledu* l'abrégé d'un » nom de localité. Or, un document du VIII^e siècle cité par » M. Walckenaer, dans sa géographie des Gaules, indique un lieu » nommé *Caladunum*, dans le *Pagus Diablinticus* du diocèse » du Mans. Ce *Caladunum* est aujourd'hui un village sans im- » portance du nom de Châlon. La grande antiquité de ce lieu » et le rapport qu'on trouve entre *Caladunum* et *Caledu*, » abréviation évidente de *Caledunum*, nous engage à classer » notre médaille à ce lieu. »

L'autorité sur laquelle s'appuie M. Duchalais n'est pas tellement décisive qu'elle ne puisse être combattue par une autre autorité qui nous paraît avoir au moins autant de valeur que la sienne ; c'est ce que nous nous efforcerons de prouver.

Au lieu d'appartenir à Châlon, village ignoré du *Pagus Diablinticus* et qui ne rappelle aucun chef-lieu de peuple, nous croyons plutôt que notre médaille doit être classée à la capitale des Calètes. Mais quelle était cette capitale du temps des Celtes ? Nous avons la conviction que c'était Caudebec, qui a toujours eu ce titre depuis les Mérovingiens jusqu'à nos jours.

En effet, l'importance topographique de cette ville dès les temps les plus anciens, ne peut être contestée. C'était là qu'exis-

taut le premier passage qu'il y eût à l'embouchure de la Seine, et ce passage se rattachait d'un côté à la voie qui conduisait au cœur du pays des Calètes, et de l'autre à celle qui, passant par Aizier et le Vieux-Port, menait directement à la capitale des *Lexovii*.

Caudebec est entourée de souvenirs druidiques : on y remarque des pierres anciennement vénérées et des fontaines dont l'une, celle de Caillouville, est encore l'objet de nombreux pèlerinages des habitants du pays.

Mais le fait suivant domine toutes les preuves d'origine celtique que nous pourrions rattacher à notre sujet : les villes gauloises assises dans une vallée, à l'embouchure d'une rivière, se composaient ordinairement d'une agglomération de maisons placées sur le coteau voisin, et de quelques autres, éparses çà et là sur la déclivité des vallons. A Caudebec, on remarque une longue pente entourée d'un rempart gazonné, dont l'espace intérieur est couvert de cavités, de dépressions de terrain et de rampes qui indiquent d'anciennes demeures. Ce véritable *oppidum* gaulois porte le nom de *Caledu* ou *Calidu*.

Le nom de *Caledu* existe sur tous les contrats de vente de terre, de maisons et de jardins que renferme l'*oppidum* de Caudebec. Les archives de Saint-Wandrille en font mention ; il est resté, par tradition, dans la mémoire de tous les habitants de la ville qui dirigent ordinairement leurs promenades vers le *Caledu*.

On sait que *Caledu* est un diminutif du nom gaulois de *Caledunum* et que *dunum* signifiait en langue celtique une montagne dont le pied était baigné par la mer ou un cours d'eau. Le mot entier voudrait donc dire : la montagne sur laquelle existe la cité des Calètes.

Mais pourquoi *Caledunum* aurait-elle perdu, sous les Romains, son importance et son titre de cité principale des Ca-

lètes? On peut, je crois, l'expliquer ainsi : le conquérant fit construire des navires sur les bords de la Seine, et commanda de les réunir à l'entrée du fleuve¹, à ceux qui lui arrivaient du pays des Vénètes. *Caledunum* était trop éloignée de la mer pour les recevoir; mais, en se portant à trois lieues plus loin, on rencontrait la vallée qui a pris le nom de Lillebonne et l'on faisait éviter aux vaisseaux de contourner une presqu'île n'ayant pas moins de huit lieues de parcours. La flotte se trouvait mouillée en face de la ville actuelle de Quillebœuf, qui touche à la mer et sert encore de première station aux marins qui remontent le fleuve.

A l'entrée de cette gorge, où César plaçait son arsenal de marine, existait probablement un village peu important. Les habitants lui vinrent en aide et les ouvriers y affluèrent. Ce village devint un établissement romain et insensiblement une cité de premier ordre à laquelle César permit de porter son nom, *Julio-Bona*, qui se trouve conservé dans celui de Lillebonne. Bientôt un théâtre et un balnéaire public s'élevèrent dans cette ville, devenue naturellement la nouvelle capitale des Calètes.

A cette conjecture, nous devons en ajouter une autre que suggère un passage d'Orderic Vital qui écrivait dans le XII^e siècle, par conséquent à une époque où toutes les anciennes traditions n'étaient pas encore oubliées.

L'autorité de ce passage a jusqu'ici paru douteuse. On verra, si l'on y regarde de plus près, qu'on doit apporter plus de réserve envers les textes des anciens, et qu'il y a toujours quelque chose d'utile à glaner dans le dédale même de leurs erreurs.

Cet auteur dit que César renversa de fond en comble la ville de *Calet* à cause de la résistance qu'elle lui avait apportée, et qu'il éleva sur ses ruines une nouvelle cité qui porta son nom.

¹ Strabon, liv. iv.

On peut regarder comme vrai que *Calet* ou *Caledunum* ait été détruite par les Romains, mais Orderic s'est évidemment trompé en disant que *Julio-Bona* a été élevée sur le même emplacement. Ce n'eût pas été punir les habitants de *Caledunum* que de les faire jouir d'une telle faveur. Tout s'explique, au contraire, si l'on admet, qu'après avoir détruit *Calet*, les Romains aient fondé *Julio-Bona* dans son voisinage. C'est ainsi qu'à peu de distance de Clermont-Ferrand, de Lisieux et d'Évreux, on trouve les anciens *oppida* que ces villes romaines ont remplacés.

On nous objectera sans doute que Caudebec portait le nom de *Lotum* sous les Romains, puisque l'itinéraire d'Antonin place cette station entre *Julio-Bona* et *Latomagus*, à six milles de *Julio-Bona*, mesure qui s'arrête précisément sur le territoire de Caudebec.

Nous répondrons que *Lotum* était une île de 1,500 pas environ de longueur, qui s'étendait depuis la vallée de Caudebec jusqu'à celle de Saint-Wandrille, que cette île étant la première qui existât dans la basse Seine, les Romains y avaient fondé un établissement pour barrer le cours du fleuve. L'importance de cette station dut lui valoir d'être citée dans l'itinéraire, préférablement à *Caledunum*, qui n'était plus qu'un misérable village.

Cette ville reprit, sous les Mérovingiens, le rang dont elle avait été déshéritée pendant quatre à cinq siècles; nos premiers rois eurent des maisons de campagne aux environs et fondèrent dans la vallée voisine le monastère de Fontenelle. Le pouvoir civil y établit son vicomte et le pouvoir religieux son grand archidiacre, dont les juridictions s'étendirent sur tout le pays des Calètes.

Julio-Bona était tombée, à son tour, avec le gouvernement impérial, et il n'en est plus question que comme d'un lieu

désert dont les religieux de Saint-Wandrille enlèvent les pierres des monuments pour construire leur monastère ¹.

Les moines, qui recherchaient toujours les lieux où il y avait eu des établissements romains, convoitèrent *Lotum* qui portait alors son ancien nom gaulois de *Belcinnaccum*. Saint Condède obtint de Thierry, fils de Clovis II, cette île sur laquelle il éleva un monastère avec trois églises ².

Les Normands transportèrent la forteresse de *Caledunum* dans la vallée et firent même revivre son nom celtique, mais avec un léger changement emprunté à leur idiôme. Ils l'appelèrent *Caled-bech* ³, c'est-à-dire qu'ils remplacèrent la fin du mot *dunum* par celui de *bech*, qui signifiait petite rivière dans leur langue. Le nom de *Caledu* resta à l'emplacement de l'ancien *oppidum*.

On reconnaît l'embarras des moines lorsqu'ils voulurent latiniser le mot *Caledbech* ; ils avaient souvenir de *Caledunum* ; ils le comprimèrent dans le mot *Calidum*, auquel ils ajoutèrent celui de *beccum*.

Nous connaissons depuis longtemps l'*oppidum Caledu*. Nous en avons parlé dans notre mémoire sur les fortifications antiques des bords de la Seine, sans pouvoir nous rendre compte du rôle qu'il avait dû jouer à l'époque celtique. La médaille vient tout expliquer en nous apprenant que c'était la ville principale d'une nation gauloise. Par contre, l'*oppidum* nous permet de classer définitivement à Caudebec les médailles où se voient les noms de *Caledu* et de *Caledunum*.

LÉON FALLUE.

¹ Chronic. Fontall., apud dom Bouquet.

² Acta S. Bened., tome II, p. 863.

³ Charte de Guillaume-le-Conquérant en faveur de l'abbaye de Jumièges.

LETTRE A M. DE LONGPÉRIER

SUR LES MOUTONS D'OR

FRAPPÉS EN NORMANDIE

PAR LE ROI D'ANGLETERRE HENRI V

(Pl. VII.)

Mon cher Longpérier, j'ai acquis il y a quelque temps, de M. Rollin, comme j'ai eu le plaisir de vous en faire part moi-même à Paris, le *mouton d'or* si intéressant que vous avez publié dans la Revue archéologique du 15 août 1848 et dans le Numismatic chronicle. Cette pièce est restée unique jusqu'ici, malgré les recherches faites parmi les aignels, depuis que l'attention est éveillée sur les curieuses variétés que l'on peut y trouver. Elles ont dû probablement nous échapper jusqu'à ce moment, à cause du peu d'importance extérieure des signes qui les distinguent entre elles. Il faut ajouter aussi, pour expliquer cette grande rareté, que ces monnaies, d'un or très pur, ont été émises pendant un laps de temps fort court. Il y en a donc eu peu de frappées, et les refontes successives ont dû absorber tout ce qui s'en est rencontré, jusqu'à ce que le goût de la numismatique française soit venu sauver du creuset les découvertes récentes.

J'avais acquis précédemment de M. Rousseau un autre aignel, aussi très curieux et différant fort peu de celui que vous

décrivez comme appartenant à Charles VI, avec la légende en six lettres. La comparaison de ces deux pièces avec les aignels ordinaires de Charles VI, m'a suggéré quelques réflexions que je viens vous exposer aujourd'hui. Si vous trouvez mes appréciations soutenables, je les soumettrai à mes collègues de la Revue numismatique, afin de tâcher d'arriver, par des recherches et des examens successifs, à la véritable attribution de ces diverses pièces.

Voici d'abord le résultat de l'examen matériel des trois aignels :

Celui de Charles, que je possède, est le même que vous décrivez comme frappé au Mont-Saint-Michel et que vous donnez aux premières années de Charles VII : AGN-DEI-QVI. TOLIS. PÉCA. mVDI. MISE. NOB. Agneau nimbé tenant une bannière. Sous les pieds de l'agneau : K.F.RX. Le tout dans un entourage de onze petits arceaux. Point sous la dix-huitième lettre.

R̄. + XPc-VIncIT. etc. Croix fleuronée, anglée de 4 fleurs-de-lys, dans un entourage composé de 4 cintres et de 4 angles, à l'extérieur duquel sont placés 6 fleurs-de-lys, une croix et un groupe de 3 points. Point sous la dix-huitième lettre. — Or, poids : 2-54 grammes. Pl. VII, n° 1.

Son travail négligé semblerait justifier votre attribution à un atelier temporaire ; cependant le point secret sous la dix-huitième lettre indique Paris et non Saint-Lô, qui avait son point sous la dix-neuvième lettre. La supposition basée sur la mauvaise exécution tomberait ainsi à faux. Du reste, qu'il soit de Charles VI ou de Charles VII, de Paris ou du Mont-Saint-Michel, le type, étant le même, pourra me servir de comparaison. Le mouton et la légende K : F—RX : sont assez élevés dans le champ de la pièce. La tête du mouton est dans un double nimbe, ses pattes de devant sont presque confondues. La croix est courte, et se termine au sommet par une croixette et des deux côtés par trois points en forme de trèfle ; le centre de la petite

croix forme un rond. La hampe se termine aussi par trois points. La bannière est flottante, unie et terminée par deux pointes.

Les deux autres aignels qui diffèrent de celui-ci, sont absolument semblables entre eux, à une seule lettre près, dans la légende du nom. Les légendes extérieures sont les mêmes que pour tous les aignels ; je ne les répéterai pas ; d'ailleurs la gravure les reproduit encore plus exactement que l'impression, dans le cas où l'on voudrait consulter la forme des lettres.

La première lettre du nom sur l'exemplaire acquis de M. Rousseau, pl. vii, n° 3, est à mes yeux un H, que l'on n'a pas cherché à faire différer sensiblement du K. Sur le second, celui qui vient de M. Rollin, pl. vii, n° 4, la lettre H est mieux formée, sans être cependant aussi caractérisée que sur l'aignel aux léopards dont je vous donne la description un peu plus loin.

La deuxième lettre est un R ; la troisième sur le n° 3 est un L et sur l'autre un I. C'est la seule différence que j'ai pu y découvrir. Le mot REX des deux pièces est tout-à-fait semblable, le point secret sous la seconde lettre, à l'avvers comme au revers. Ce serait Saint-Lô, dans le cas où les pièces appartiendraient à Henri V, et Romans, si elles sont de Charles VI. Elles pèsent 2, 50 grammes. Les bras de la croix du revers sont plus étroits, les fleurs-de-lys plus petites, l'exécution plus soignée que pour les pièces de Charles VI. Voici, pour l'édification des lecteurs de la Revue, les deux inscriptions telles qu'on les voit dans le champ de mes aignels :

hRI||RAX — hRI||RAX

La bannière est semblable à celle des aignels de saint Louis, c'est-à-dire roide, terminée par trois bandes égales et rayées. La tête du mouton est entourée d'un cercle simple et le centre de la petite croix est quadrangulaire au lieu d'être rond. Enfin

les neuf arceaux qui encadrent l'avvers sont bien formés sur les pièces de Henri, tandis qu'ils sont aplatis sur celles de Charles.

Le pied de la croix se termine par une barre et le haut par trois petites fleurs-de-lys surmontées de trois , d'après l'ordonnance que vous citez et que je rappelle ici. « Item fit ouvrer ledit » Henry en la même année (1415) en les monnoyes de Norman- » die, moutonnets pareils à ceux du roi Charles, la grande croix » de devers la croix anglée de quatre fleurs-de-lys. Et ont été » faits à 22 karats et pour différence ont trois **A** sur la ban- » nière. »

La pointe du lys qui entre dans les **A** leur donne l'apparence des **E** lunaires, ainsi que vous l'avez remarqué. J'ai acquis récemment deux autres aignels dont voici la description. Le premier est un très bel exemplaire du rare aignel de Henri V. (La Bibliothèque impériale en possède aussi maintenant un exemplaire, mais très médiocre, ce qui constitue quatre exemplaires connus de cette curieuse monnaie.) Il ne porte ni points secrets, ni lettres monétaires. La croix est terminée par des lys; la bannière flottante est à deux pointes, unie. La hampe terminée en pointe. La laine du mouton, indiquée par des points ronds, au lieu de mèches. Les jambes de devant sont plus croisées et relevées, la tête de l'agneau est dans un nimbe cruciforme. Douze ogives au lieu de neuf autour du cercle. Sous les pieds de l'agneau : **HF.RX**. Point secret sous la vingtième lettre. La croix du revers est anglée de deux lys et deux léopards. Poids : 2-50 grammes (pl. VII, n° 5).

Voici la description de la seconde pièce. La tête du mouton est dans un double cercle, bannière flottante, les lettres du nom sont séparées par des annelets « **k • F | RX •** ». La croix du revers est cantonnée de trois lys et d'une croisette de Malte.

Le point est sous la quatrième lettre, Montpellier. Poids : 2-55 grammes (pl. vn, n° 2). Or rouge.

Je n'ai pas d'indications au sujet de cette variété des aignels au nom de Charles.

Vous pensez que le mouton d'or qui était dans la collection Rousseau, passé au Cabinet impérial et dont la légende en six lettres est irrégulière (KRL.X ; RE), doit être attribué à Charles VI, et qu'il a servi de modèle à celui de Henri V qui porte HRI-REX. Je ne partage pas cette opinion.

Le point secret, sous la seconde lettre des n° 3 et 4, semble indiquer l'émission de Saint-Lô, atelier dans lequel Charles VI ne monnayait pas à cette époque et qui, du reste, avait son différent français sous la dix-neuvième lettre. Le point sous la deuxième lettre, dans les monnaies françaises, indiquait Romans en Dauphiné, d'où à coup sûr l'ainel au nom de Henri ne pouvait sortir. Peut-on supposer que celui que vous attribuez à Charles VI provienne d'un atelier si éloigné ? Sa parfaite conformité avec la pièce de Henri, qui est d'une fabrication très soignée, tandis que celle des aignels de Charles est généralement négligée, permet de répondre négativement. Il y a donc lieu de croire que les deux pièces sont sorties d'un même atelier anglo-français.

Les **A** qui terminent les fleurs-de-lys de la croix, et dont l'ordonnance citée plus haut attribue l'application à Henri V, semblent surtout s'opposer à ce que la pièce soit de Charles VI, ou bien serait-ce lui qui aurait copié Henri V ? Pourquoi Charles VI serait-il revenu au type de saint Louis, dont l'inscription est en six lettres, et dont la bannière est droite et se termine par trois bandes ? Les moutons des règnes suivants, Philippe V et Charles IV, ont encore la bannière droite, mais n'ont plus que cinq lettres à l'inscription. Enfin, ceux de Charles VI et VII et de Henri V et VI (avec le léopard) n'ont plus que quatre lettres ;

la bannière est flottante et se termine par deux pointes. Ceux des Henri au type du léopard, et par suite parfaitement déterminés, sont une copie exacte de ceux de Charles VI; ils n'ont ni bannière roide, ni les **A**, ni six lettres en inscription, petites différences qui permettaient aux premières imitations de se distinguer des monnaies françaises aux yeux de ceux qui y avaient intérêt. (Voir sur la planche les deux bannières avec les inscriptions, que j'ai fait graver sur une plus grande échelle, comme points de comparaison.) Si Charles a eu le type en six lettres, pourquoi l'a-t-il modifié ensuite? Serait-ce à cause de la copie faite par Henri V? mais alors Henri, qui avait de meilleures monnaies que Charles, n'aurait pas eu besoin de copier le second type. Je pense plutôt que Henri V, quand il a commencé à frapper monnaie à Saint-Lô, a copié les monnaies de Charles en modifiant la légende **K.F-RX** pour y mettre **HRL-REx**, ce qui ressemblait beaucoup à **KRL**, et peu après il inscrivait plus clairement son nom **HRI**.

Je sais bien que cette légende **HRL** ne signifie rien et qu'une modification plus naturelle eût été de mettre **HRF-REx**, puisque l'on voulait deux lettres de plus. On avait ainsi un sens et on ne changeait presque rien à l'ancienne légende; mais il faut remarquer, dans la pièce qui nous occupe, que la légende **HRL**, avec le second jambage de l'**L** entièrement séparé du premier, donne à cette réunion de lettres le plus grand rapport avec **HRI**, ce second jambage pouvant paraître comme un accident ou un prolongement d'une des pattes du mouton. La presque similitude du **K** et de l'**H** gothiques produisait, en quelque sorte, un trompe-l'œil pour ceux qui recevaient cette monnaie anglo-française. Si nous n'avions pas retrouvé la pièce indubitable de Henri V, avec **HRI**, je ne hasarderais pas ces explications sur une monnaie qui reviendrait tout naturellement à Charles VI. Mais la rareté de ces aignels aux six lettres, leur identité avec

ceux de Henri V, et les documents qui nous parlent des imitations de Henri lors de ses premières monnaies, en introduisant seulement de légères différences dans celles de Charles, me font pencher pour attribuer la pièce en question au premier monnayage de Henri V. Ensuite sont venues les pièces avec son nom complet, HRI, et enfin, vers 1417, à son retour en Normandie, il a adopté tout à fait le type français, en substituant la lettre H au K de Charles, et en introduisant deux léopards dans la croix du revers, au lieu de deux fleurs-de-lys, parce que, à cette époque, il était assez fort pour faire circuler sa propre monnaie et n'était plus réduit à copier celle des autres, afin de faire recevoir la sienne.

Tous ces arguments ne sont pas sans réplique, je le sais ; ils ont leur côté faible. Je vais moi-même au-devant de quelques objections en citant ce que dit, sur les moutons d'or, M. Lecoindre-Dupont, dans son excellent ouvrage sur les monnaies frappées en Normandie, et en y joignant les observations qui me sont suggérées par l'examen que je viens de faire des deux variétés qui forment le sujet de cette notice. M. Lecoindre-Dupont ne connaissait pas ces pièces lorsqu'il a publié ses intéressantes lettres.

Ce fut le 13 mars 1418 que Saint-Lô ouvrit ses portes aux lieutenants de Henri V. En janvier 1420, son atelier n'était pas encore organisé. Rouen se rendit le 13 janvier 1419 et aussitôt le roi d'Angleterre s'empressa d'y faire frapper des petits moutons d'or de 96 au marc, au titre de 22 karats et des gros d'argent ou plutôt de billon, nommés aussi royaux. D'abord, ils furent en tout pareils, sauf les très légères différences prescrites, à ceux que l'on y fabriquait auparavant pour le roi de France ; puis bientôt la lettre H fut substituée à la lettre K sur les moutons, le nom *Henricus* à *Karolus* sur les gros, avec un léopard au revers, en place d'une fleur-de-lys ou

d'une couronne. Ces moutons eurent cours pour une livre tournois et les gros pour vingt deniers tournois. Nous voyons, par cette citation, qu'en effet Henri V commença son monnayage par une imitation complète des pièces de Charles VI, sauf des signes imperceptibles, qui malheureusement ne nous sont pas connus.

On n'a pas encore trouvé dans les billons au nom de Charles des différences ou marques qui puissent faire croire qu'ils ont été frappés par Henri V ; mais évidemment les pièces qui nous occupent sont bien les pièces dont il est question dans l'ordonnance citée plus haut ; seulement, comment expliquer le point sous la seconde lettre attribuée par Henri V à la monnaie de Saint-Lô (ordonnance du 18 avril 1420), lorsque nous voyons, par les ordonnances des 20 janvier et 18 avril 1420, que c'est seulement dans ladite année que la monnaie de Saint-Lô fut mise en activité, et encore pour la fabrication des gros, seule espèce dont il est fait mention.

Il y a là une anomalie qui a besoin d'être expliquée ; car d'un côté les pièces portent la marque de Saint-Lô, lorsque les ordonnances ne parlent même pas de la fabrication des monnaies d'or dans cette ville ; d'un autre côté, en admettant leur émission à Saint-Lô, elles seraient postérieures (d'après la date de mise en activité de l'atelier) aux pièces frappées à Rouen qui travaillait un an avant Saint-Lô. Ceci est impossible, à moins de supposer que, pendant cette même année, il ne soit sorti des ateliers de Rouen que des imitations semblables à nos pièces, que l'on n'aurait pas encore retrouvées. Dès que les pièces aux léopards ont paru, les imitations ont dû cesser dans les ateliers de Henri, pour l'or et pour le billon.

Or, les choses ont dû marcher beaucoup plus rapidement pour passer de l'imitation au type personnel de Henri V. M. Lécointre - Dupont cite une ordonnance du 25 septembre 1419,

qui modifie les premiers types, en faisant mettre un H au milieu de la croix du revers de ses pièces d'or et d'argent. Le 12 janvier 1420, nouvelle ordonnance qui prescrit de nouveaux types pour l'or et l'argent, afin d'éviter la confusion qui existait (malgré les changements précédemment opérés par Henri V) entre sa monnaie et celle de Charles VI. Un mandement du 25 septembre avait déprécié cette dernière d'un cinquième.

Les moutons avec le type de l'H au revers, comme aussi les demi-saluts, les écus cités dans les textes et les francs à cheval cités par Le Blanc n'ont pas encore été retrouvés.

D'après les ordonnances que je viens de citer, il est bien évident que les deux pièces qui font le sujet de cette notice, sont antérieures au 25 septembre 1419; qu'elles portent la marque de Saint-Lô, bien qu'à cette époque l'atelier ne me semble pas avoir fonctionné et que plus tard même, lorsqu'il marche, on n'indique que la monnaie de billon: enfin les deux pièces sont identiques et l'une au moins ne peut pas être contestée, puisqu'elle porte le nom de Henri.

Si l'on examine avec attention les dates et les faits, sans tenir compte des monuments que j'essaie d'interpréter, il en résulte que Henri V, entré à Saint-Lô le 13 mars 1418, et déclaré *Héritier de France* par le traité de Troyes, signé le 20 mai 1420, a dû prendre dans l'intervalle le titre de *Roi de France*, qu'il tenait des prétentions d'Edouard III. Le caractère du prince qui voulait rendre *sage* la France, devenue folle à son avis, est bien connu des historiens. Des imitations de nos pièces royales convenaient, non-seulement à cette période, pour les vues politiques de Henri V, mais encore lui étaient nécessaires, pour les besoins de la guerre, et devaient finir par habituer les populations françaises à accepter, sans répugnance, le nouveau numéraire. La bonne exécution et la pureté du titre servaient à décrier les monnaies de son adversaire. A partir du traité de

Troyes, signé le 21 mai 1420, Henri V ne peut désormais s'attribuer que le titre d'*Héritier de France*, comme le démontrent ses monnaies officielles frappées, les autres souscrites dans notre patrie. Il y a bien peu de probabilité qu'il ait voulu continuer ses imitations. Serait-ce au régent, le duc de Bedford, qu'il faudrait imputer la reprise d'une fabrication déjà abandonnée par Henri V ? Le court délai qui s'est écoulé (environ deux mois) entre la mort de ce roi, arrivée le 31 août 1422, et celle de Charles VI, qui eut lieu le 22 octobre de la même année, m'interdit de le penser. La régence anglo-française a dû se conformer au traité de Troyes, et le titre seul de *Heres Franciæ*, a été porté par l'enfant, comme il l'avait été par le père. Dès le 23 octobre 1422, jour de la proclamation officielle, selon l'usage anglais, des imitations monétaires eussent été dépourvues de sens et de but, puisque Henri VI devenait, *ipso facto*, roi de France, comme il l'était déjà d'Angleterre. Sa monnaie, en son seul et privé nom, était *légitime*, dans toute l'acception du mot.

Tel est, mon cher ami, l'exposé de la question, aussi complet que j'ai pu le présenter. Vous voyez que je suis encore loin de trancher cette question d'une manière positive ; mais je serai heureux si mon travail réussit à appeler l'attention de personnes plus compétentes sur ce point important du premier monnayage anglo-français. Vous me ferez plaisir de joindre à cette notice vos observations, si le temps vous le permet.

B. LE CARPENTIER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Recherches sur la Numismatique judaïque, par F. DE SAULCY.
Paris, Firmin Didot, 1854, in-4° de 24 feuilles, et 20 pl.
gravées sur cuivre.

Nous sommes, aujourd'hui, quelque peu loin de l'époque où l'on parlait gravement des monnaies au *type de l'agneau* dont Jacob se servait dans ses transactions, et de Thaxé, père d'Abraham, supposé le plus ancien monnoyer, ou graveur de coins, sans doute parce qu'il était sculpteur; il n'est plus permis de dissenter sur ce que pouvaient représenter les 400 sicles d'argent donnés à Sarah par Abimelech, ni les pièces frappées par David.

La monographie, dont le titre est transcrit quelques lignes plus haut, a couronné l'œuvre à laquelle ont si savamment collaboré les abbés Barthélemy et Cavedoni, ainsi que M. Ch. Lenormant. Aujourd'hui la classification est complète: l'ordre des séries est arrêté, et les monnaies inédites, qui seront signalées dans l'avenir, viendront tout naturellement se ranger à la place qui leur est désignée à l'avance.

M. de Saulcy a une méthode excellente dans tous les travaux qu'il publie sur la Numismatique: il sait combiner l'étude de l'histoire avec celle des monnaies, de manière à rendre ses ouvrages précieux pour un grand nombre de lecteurs. Ses ouvrages ne sont pas des

traités spéciaux et arides, consacrés à des dissertations aussi fastidieuses que savantes sur la taille, le poids et la valeur : ce sont des livres intéressants, bons à lire et précieux à consulter pour tout homme qui veut connaître sérieusement l'histoire ; ce sont des livres dont il est défendu de dire, ainsi qu'ose le faire publiquement un de mes spirituels amis : « Je fais des livres, mais je ne les aime pas : j'en lis le » moins possible. » J'ajoute de suite que celui qui s'exprime ainsi sait trop bien écrire pour ne pas avoir pris, depuis longues années, l'habitude de lire, n'en déplaît à son paradoxe, et de lire beaucoup.

Les recherches n'avaient pas manqué, et des recherches séculaires, sur l'histoire et l'archéologie des Juifs : chacun avait son système ; on discutait sur la forme des vases sacrés, sur le plan du temple, sur la charpente de l'arche de Noé, mais on le faisait tranquillement, dans son cabinet, sans avoir grand souci d'entreprendre sur les lieux mêmes une croisade d'antiquaire. M. de Sauley n'a pas reculé devant le voyage en Palestine, et « peragens iter Hierosolymitanum, » il s'est trouvé que la croisade ne se faisait plus contre l'Orient, mais bien contre l'Occident. Quand il revint avec sa riche moisson, les doutes et l'*opposition* se dressèrent énergiquement devant les témoignages si authentiques qui venaient renverser des conjectures que l'on s'était habitué à considérer comme des réalités. Les lions qui sont accroupis aux portes de l'Institut n'en garantirent pas d'illustres académiciens. Mais je n'ai pas à m'occuper de ces débats : je ne dois parler ici que des pacifiques conquêtes que M. de Sauley a fait faire à la Numismatique, en rapportant des pièces trouvées par lui sur le sol même de la Judée ; c'est une page de l'histoire monétaire qui n'embrasse rien moins que neuf siècles.

Nous disions plus haut qu'il y avait eu des hommes graves qui avaient cru à l'existence de monnaies contemporaines de Jacob, lesquelles auraient eu tous les droits de porter la dénomination de *pecunia*. M. l'abbé Celestino Cavedoni n'avait pas cru devoir faire remonter le monnayage israélite au-delà de l'avènement des Machabées : jusque-là l'échange, le métal en poids, ou des monnaies étrangères, auraient servi aux Juifs. M. de Sauley pose un point de départ plus certain.

Il fait remonter les premières monnaies des Juifs à l'époque où Alexandre-le-Grand renversa l'empire des rois de Perse. Pendant que le conquérant macédonien assiégeait Sidon, il apprit que les Hébreux, esclaves du serment de fidélité prêté à Darius, refusaient de lui envoyer les approvisionnements auxquels il les avait taxés. Alexandre annonça un châtiment exemplaire; puis, quand approchant de la ville Sainte, il vit, au lieu d'une armée, s'avancer une procession de prêtres et de lévites, il abandonna ses projets de vengeance. Le grand-prêtre Jaddous se souvint alors d'une prophétie de Daniel qui annonçait cet événement, et Alexandre, peut-être pour motiver aux yeux de ses soldats ses sentiments devenus si subitement pacifiques, parla d'un songe dans lequel Jaddous lui était apparu, en lui prédisant la conquête de l'empire des Perses. Le grand-prêtre obtint que, tout en payant tribut, le peuple Juif se gouvernât d'après les lois de ses pères; de là naquit l'autonomie et par conséquent la numismatique hébraïque. Cette période monétaire, réglée d'après le système égypto-phénicien, ne dura que peu d'années, c'est-à-dire jusqu'à la mort d'Alexandre. Après lui, l'indépendance hébraïque fut absorbée par Ptolémée-Soter, au milieu des luttes des généraux d'Alexandre.

M. de Sauley a, le premier, retrouvé ces monuments monétaires, ces sicles et ces demi-sicles aux types de la verge d'Aaron, du vase destiné à l'offrande du vin, du palmier entre les deux corbeilles, du cédrat et des loubah.

Il faut ensuite descendre à l'an 165 avant Jésus-Christ pour retrouver les Juifs indépendants, et par conséquent frappant une monnaie autonome, d'abord sous les Asmonéens, issus de la famille de Jorib, ensuite sous les Iduméens.

L'avènement des Asmonéens est une des pages les plus saisissantes de l'histoire: c'est la révolte d'une poignée de braves qui, au moment de disparaître sous les coups du roi de Syrie, fait un effort suprême, et au cri de « *Feeimus pro legibus et pro sanctis prœlia!* » rétablit la nationalité juive; c'est la lutte héroïque d'une troupe de 3,000 hommes contre une armée de 47,000 soldats aguerris, lutte recommencée trois fois avec succès; c'est enfin le grand nom de Judas

Machabée qui avait glorieusement conquis le titre qu'il porta sur les monnaies : *Grand-Prêtre illustre et ami des Juifs* ; « præliabatur prælia Israël cum lætitia. »

M. de Saulcy fait connaître les monnaies de Judas Machabée, de Jonathan, de Jean Hyrcan, de Judas Aristobule et Antigone, d'Alexandre Jannéas, d'Alexandre et d'Antigone ; il signale comme des lacunes à remplir les règnes de Simon Machabée, les trois périodes d'Hyrcan, les deux périodes d'Aristobule, l'oligarchie établie par Gabinius de l'an 57 à l'an 47. On voit que malgré les recherches du docte académicien, il y a encore des découvertes à faire ; il est permis de glaner après lui.

Dans la dynastie iduméenne nous voyons figurer les monnaies d'Hérode-le-Grand et d'Hérode-Archélaüs ; puis l'an 6 de l'ère chrétienne, la Judée qui n'était plus, depuis bien des années, qu'un état soumis, comme tant d'autres, à l'autorité du sénat romain, la Judée devint une simple province annexée à la préfecture de Syrie, et gouvernée par un procurateur. Les monnaies, dès-lors romaines, viennent, par leur type, se classer naturellement aux temps où vécurent Coponius, M. Ambivius, An. Rufus, Val. Gratus, Pont. Pilatus, Marcus, Maryllus, Claudius Felix, Porcius Festus, Albinus et Gessius Florus. Cette suite de fonctionnaires n'est interrompue un moment que par le règne d'Agrippa, petit-fils d'Hérode-le-Grand et décoré d'une couronne par Caligula.

Tous ces faits, résumés si sèchement ici, se déroulent, dans le texte de M. de Saulcy, et sur ses magnifiques planches, de manière à faire espérer que l'auteur voudra bien s'occuper de la même manière de la numismatique des tétrarchies et des royaumes collatéraux.

Sous le gouvernement de Gessius Florus s'ouvre une nouvelle période de quasi autonomie : les exactions et les cruautés de ce procurateur exaspérèrent la population juive qui retrouva encore une fois son ancienne vigueur, défit le gouverneur de Syrie, et frappa des monnaies datées de *la liberté de Sion*. Mais les Machabées n'étaient plus ; l'heure annoncée par les prophéties avait sonné : Vespasien et Titus s'emparèrent de Jérusalem, et le peuple juif cessa, tout en existant, d'avoir une place marquée sur la terre.

Cependant des partis nombreux, échappés aux légions romaines, essayaient encore de disputer aux conquérants le sol de leurs pères ; Hadrien, pour comprimer ces mouvements, résolut, en 119 de notre ère, de faire de Jérusalem une place qui pût être le siège de la force impériale. Les Hébreux se soulevèrent à la voix de Simon Barcochébas, qui frappa monnaie pendant deux ans, à l'ancien type et comme *prince d'Israël*, puis le silence régna.

Jérusalem disparaît pour devenir Aelia-Capitolina : des monnaies sont frappées dans cette colonie sous Hadrien, Antonin, Marc Aurèle, Lucius Verus, Septime Sévère, Caracalla, Elagabale, Diaduménien, Trajan Déce, Herennius Etruscus et Hostilien. La série numismatique s'interrompt ici, et, après un long intervalle, ne fournit plus que la pièce musulmane frappée à Aelia, en 695, au nom de Mahomet par le khalife Abdou'l Malik.

Dans un compte-rendu comme celui-ci, alors que l'on ne peut signaler que très succinctement tout ce qui est à louer, il faut une certaine audace pour se permettre de critiquer le livre d'un académicien, que le critique reconnaît pour son maître ; aussi me bornerai-je à soumettre à M. de Saulcy une observation ; M. de Saulcy comprendra ma réflexion, car il sait que plus on donne au public, plus le public demande.

J'aurais désiré, et bien d'autres l'eussent également souhaité, que l'auteur nous fit connaître ses appréciations sur l'origine des types gravés sur les monnaies des Juifs ; je l'aurais désiré d'autant plus vivement que les quelques mots donnés par M. de Saulcy sur le type de l'aigle, adopté par Hérode-le-Grand, montrent combien nous aurions appris s'il nous en eût dit davantage.

Les « Recherches sur la numismatique judaïque » sont l'œuvre d'un homme qui possède entièrement son sujet, et qui, entouré de difficultés et d'énigmes, qui n'en sont pas pour lui, pense ne s'adresser qu'à un public d'élite. Les numismatistes, les hommes qui aiment l'étude de l'histoire, les ecclésiastiques, enfin toutes les personnes pour lesquelles les « Recherches » sont un livre à consulter, sont loin de posséder la science de M. de Saulcy. Je sais par exemple plus d'un

lecteur qui en voyant le mot *loubah* indiquant un certain objet gravé sur une monnaie, n'aura pas toujours présent à la mémoire ce passage du Lévitique : « Et le premier jour vous prenez le fruit d'un bel arbre » (cédra), une branche de palmier, un bouquet de myrthe et de » saule de rivière ; vous vous réjouirez ainsi devant l'Éternel votre » Dieu, pendant sept jours ¹. » Le bouquet était justement le loubah.

Peut-être que l'étude des types monétaires aurait ramené l'auteur à parler de l'art juif qu'il a révélé, et de ses rapports avec les signes gravés sur le numéraire ; peut-être, alors, M. de Sauley aura-t-il craint de se répéter ; je lui dirai, très prosaïquement, que les bonnes choses gagnent à être répétées, et que les numismatistes eussent été heureux d'être initiés, par leurs monuments de prédilection, aux belles découvertes de l'auteur.

Les « Recherches » ont donné lieu récemment, dans « l'Athenæum français, » à une correspondance intéressante entre MM. A. Maury et de Sauley, sur l'utilité que pouvaient présenter les monnaies juives pour fixer des dates certaines dans le Nouveau Testament : ces pages méritent d'être lues par tous ceux qui s'occuperont des monnaies juives. (Voy. nos des 26 mai, 9 juin et 16 juin 1853.)

A. DE B.

PUBLICATIONS NUMISMATIQUES

The Numismatic Chronicle, and Journal of the Numismatic society ; edited by J.-Y. AKERMANN, T. XV, London, J. Russel Smith, 1853, vol. in 8°, pl. — Réponses aux remarques de M. J. Evans sur les dissertations du R^d Beale Poste sur les monnaies des anciens Bretons. — Tétradrachmes des rois de Syrie trouvés à Tarse ; par Borrel. — Monnaies romaines inédites ; par C.-R. Smith. — Monnaies des rois d'Afrique ; par W. Scott. — Remarques sur des monnaies rares et inédites ; par

¹ Lévit. XXIII, 40 et 41.

J. Evans. — Monnaie remarquable de Carausius ; par *J. Cove Jones.* — Monnaies bretonnes d'argent, trouvées à Warton ; par *C.-R. Smith.* — Sur l'orthographe des noms inscrits sur certaines monnaies anglaises et bretonnes ; par *Ed. Oldfield.* — Monnaies de l'impératrice Hélène ; par *W. Scott.* — Rectifications numismatiques ; par le même. — Sur la date des monnaies bretonnes, portant le nom de *Dubnovellaunus*, et sur la légende *Tasciorani F* ; par le R^d *Beale-Post.* — Médaille d'or sur la levée du siège de Stralsund. — Mémoire de *J. Croker* ; par *J.-G. Pfister.* — Médaille donnée par Charles I^{er} à sir *R. Welch.* — Monnaie au type de *Baldred.* — Monnaies des princes indo-scythes de Caboul ; par *H. Torrens.* — Monnaies remarquables indo-sassanides. — Supplément aux séries monétaires des Patan-sultans de l'Indostan ; par *Ed. Thomas.* — Notice sur une monnaie sassanide inédite ; par le même. — Découvertes de monnaies. — Mélanges.

Tome XVI. — Anciennes monnaies espagnoles ; par *J. Scott.* — Sur les monnaies portant le nom de *Germanus* ; par le même. — Sur un amas de monnaies d'Alexandre-le-Grand, trouvées près de Patras, par *M. Newton*, en 1830 ; par *W. Vaux.* — Sur plusieurs monnaies bretonnes rares et inédites ; par *J. Evans.* — Sur les sieles juifs ; par le R^d *Henri Rose.* — Sur les médailles portant les noms d'*Agrippias-Cesarea* ; par *W.-H. Scott.* — Sur quelques monnaies bactriennes rares ; par *W. Vaux.* — Quelques remarques sur les monnaies de cuivre des empereurs de Byzance ; par *R. Stuart Pole.* — Monnaies inédites de *Carausius* ; par *J. Evans.* — Variétés inédites de monnaies rares ; par *W. Webster.* — Sur l'attribution d'un nouveau type, en argent, de *Dubnovellaunus* ; par *J. Evans.* — Anciennes monnaies celtiques trouvées dans le Kent ; par *W. Fairholt.* — Curieuses contrefaçons de monnaies d'Écosse ; par *Aquila-Smith.* — Noble unique d'Édouard IV ; par *J. Evans.* — Monnaie d'or, inédite, de Florence, frappée en 1805 ; par *J.-G. Pfister.* — Sur une trouvaille de monnaies anglo-saxonnes ; par *C.-J. Thomsen.* — Généalogies de quelques monnaies rares ; par *J.-B. Bergne.* — Sur une monnaie incertaine anglo-saxonne ou anglo-danoise ; par *Ed. Hoare.* — Monnaies

inédites d'Édouard IV et de Sithric IV; par *W. Webster*. — Attribution d'un nouveau type saxon à un roi de Northumberland; par le même. — Médailles italiennes et allemandes; par *G. Sparkes*. — Abrégé de numismatique chinoise; par *J. Williams*. — Sur les monnaies de Ceylan et sur les monnaies-anneau ou hameçon, attribuées à cette île; par *W. Vaux*. — Défense de la monnaie-anneau, comme moyen d'échange; par *W. Dickinson*. — Remarques sur la monnaie appelée *hameçon*; par *Ch. Wilson*. — Découvertes de monnaies. — Mélanges.

— Revue de la Numismatique belge, publiée par MM. R. CHALON, SERRURE et DE COSTER. Bruxelles, 2^e série, t. IV, grand in-8°, fig. — Quelques quinaires romains, en argent, inédits; par *M. de Coster*. — Lettre à M. Lelewel sur quelques médailles orientales inédites et offrant des types inusités; par *M. F. Soret*. — Essai de restitution d'une monnaie d'or à Englebert de la Mark, évêque de Liège; par *M. de Coster*. — Monnaies de l'abbesse d'Essen; par *M. R. Chalon*. — Sur la monnaie obsidionale de Tournai, dite de Surville. (Siège de 1709); par *M. le baron Chaudruc de Crazannes*. — Notice sur plusieurs monnaies inédites des Pays-Bas; par *M. J.-F.-G. Meyer*. — Notice sur la monnaie municipale de Bois-le-Duc (1578-1579); par *M. Prosper Cuypers*. — Jeton des Huit Paroisses de la Flandre occidentale. — Biographie des graveurs belges: Corneille Plum, Christophe Adolfszoon, Antoine Van Tries, G. Debacker; par *M. Alex. Pinchard*. — *Correspondance*. — *Mélanges*. Mort de M. Van Orden de Zaandam.

Lettre à M. Sawelief, membre de la Société impériale d'archéologie de Saint-Petersbourg (seconde lettre sur les médailles orientales inédites de la collection de M. F. Soret); par *M. F. Soret*. — Lettre à M. L. de la Saussaye, membre de l'Institut de France, sur la numismatique de la Gaule aquitaine; par *M. le baron Chaudruc de Crazannes*. — Notice sur une monnaie inédite de Fauquembergues; par *M. Ph. Salmon*. — Une monnaie des Scheiffard de Mérode, seigneurs de Limbricht; par *M. R. Chalon*. — Biographie des graveurs belges: Jean Hubelot, Jacques Zagar, Julien Janini; par *M. Alexandre Pin-*

chart. — Graveurs en médailles et monnaies : Henri Van Beugen, Alexandre-Joseph Van-Ackere, Charles-François Trebuchet, Julien-Gabriel Leclercq, Lambert de Roisin ; par M. *Guioth.* — Actes officiels. — *Correspondance.* — *Mélanges.* — *Nécrologie* : M. Duchalais, M. Norblin.

Monnaies gauloises de Tournai, par M. le baron J. de Witte. — Nouvel atelier monétaire dans le duché de Brabant, par M. de Coster. — Deniers de Renould, abbé de Saint-Winoc (1052-1068) ; par M. V. Gaillard. — Encore deux monnaies d'Iever ; par M. R. Chalon. — Observations sur les demi-réaux de Philippe II ; par M. J.-W. Vander-Noordaa. — Biographie du graveur belge Jacques Jonghelinck ; par M. Alexandre Pinchard. — Graveur en médailles et monnaies : Pierre Wautier Van de Goor ; par M. *Guioth.* — Actes officiels. — *Mélanges.* — *Nécrologie* : Gérard Van Orden.

Lettre à M. Sawelief, membre de la Société impériale d'archéologie de Saint-Petersbourg (seconde lettre sur les médailles orientales inédites de la collection de M. F. Soret) ; par M. F. Soret. — Restitution d'un denier d'Arras à Hugues Capet, par M. le conseiller Bigant. — Notice de quelques monnaies inédites ; par M. de Coster. — Courte réponse à M. Petit de Rosen ; par le même. — Jetons frappés à l'occasion de la réception du comte de Cobentzl dans l'ordre de la Toison-d'Or ; par M. Th. de J. — *Correspondance.* — *Mélanges.* Procès-verbal de la séance de la Société de la numismatique belge du 2 juillet 1854.

— Lettre à M. le marquis de Lagoy, sur la monnaie de *Betarratis* ; par M. BOUDARD. Paris, Leleux, 1854, gr. in-8°. (Extrait de la Revue archéologique).

Ueber einige numismatische Seltenheiten der hiesigen akademischen Sammlung ; von G. SCHMIDT. Goettingen, 1855, in-12, vign. (N° 3, février 1855, du Bulletin de la Société royale des sciences de Goettingen).

— *Catalogo di antiche medaglie consolari e di famiglie romane ; raccolte da G. Riccio* ; Napoli, Il Fibreno, 1855. Un vol. in-4°, 6 pl. de dessins en relief et une table de monogrammes.

— Lettre à M. Victor Langlois, sur quelques monnaies musulmanes trouvées par lui en Cilicie; par F. SORET. Paris, Leleux, 1854, 1 pl. gr. (Extrait de la Revue archéologique).

— Catalogue des monnaies françaises et étrangères de M. Norblin, dont la vente aura lieu le 18 septembre 1854, etc., (par M. POEY-D'AVANT). Fontenay-le-Comte, Robuchon, 1854, in-8°.

La vente a eu lieu.

CHRONIQUE

LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE.

Amboise, 7 mai 1855.

Mon cher collègue, en direction de la Revue,

Je regrette que vous ne m'ayez pas communiqué, comme cela était dans mes attributions, les deux articles du bulletin bibliographique de MM. de Barthélemy et de Pétigny, insérés dans notre précédente livraison. Le compte-rendu du IV^e volume de la Revue belge suit immédiatement le mien, pour les III^e et IV^e, ce qui fait à peu près double emploi. Dans tous les cas, j'aurais prié notre honorable collaborateur de modifier, à la fin de son article, quelques phrases qui ne me paraissent pas de bonne confraternité.

L'article de M. de Pétigny, sur la brochure de M. Thomas, me fournit matière à des observations plus sérieuses; j'eusse préféré les faire en temps opportun à votre savant confrère de l'Institut, et je suis forcé de les placer ici pour remédier, autant que possible, aux inconvénients d'une première publicité qui eût été évitée si j'eusse été consulté.

M. de Pétigny, en s'exprimant avec une sage réserve sur l'attribution à Charlemagne du denier de Noyon, attribution incontestable à mon avis, ajoute : « Cependant il y a là une question qui n'est pas » encore définitivement jugée. M. de Longpérier, d'accord avec

» MM. Fillon, Lecoindre-Dupont et d'autres numismatistes distin-
 » gués, pense que tous les deniers à monogramme cruciforme doivent
 » être attribués à Charles-le-Chauve ou à ses successeurs. D'un
 » autre côté, M. Cartier et M. de Coster persistent à donner à Char-
 » lemagne ceux de ces deniers qui ne portent pas la légende : *gra-*
 » *tia Dei rex...*, etc. » J'aurais fait remarquer à M. de Pétigny qu'il
 eût été plus exact de dire : « M. de Longpérier et M. Fillon, *seuls*,
 » pensent que *tous* les deniers à monogramme cruciforme doivent
 » être attribués à Charles-le-Chauve ou à ses successeurs. MM. de
 » Coster et Cartier persistent à donner à Charlemagne *presque tous*
 » ceux de ces deniers qui ne portent pas la légende *gratia Dei rex* ;
 » M. Lecoindre-Dupont et autres numismatistes distingués, disent que
 » si *tous* ces deniers ne sont pas de Charlemagne, il y en a du
 » moins un certain nombre qu'on ne peut pas lui refuser, et qu'en
 » conséquence ce n'est pas Charles-le-Chauve qui, le premier, a
 » placé son monogramme cruciforme sur ses monnaies. »

Voici la vérité. Sans doute, comme le dit M. de Pétigny, « la dif-
 » culté ne doit pas être résolue sans tenir compte des opinions et
 » des arguments contraires. » C'est ce que je crois avoir fait dans
 la Revue (1853), et il n'était pas juste de nous laisser seuls, M. de
 Coster et moi d'un côté, contre, non-seulement MM. de Longpérier
 et Fillon, mais aussi contre M. Lecoindre-Dupont et d'autres numis-
 matistes distingués, dont aucun, assurément, n'adopte le système
 absolu d'exclusion que nous avons combattu.

Quant à la critique du travail de M. Thomas sur les systèmes mo-
 nétaires en usage chez les Francs, j'éviterai de prendre part à la
 discussion. J'ignore si nos lecteurs sont suffisamment éclairés sur
 cette matière par les longues et savantes dissertations de nos collabo-
 rateurs ; M. de Pétigny seul y est pour plus de 250 pages ; on dou-
 blerait la mesure sans obtenir, peut-être, une décision adoptée par
 les parties opposées, car je ne pense pas qu'on abandonne d'un côté
 ou qu'on accepte de l'autre le système du sou d'argent (monnaie de
 compte), soutenu depuis 1837 jusqu'en 1853. Seulement, si j'avais
 eu communication de l'article bibliographique dont il est question,

j'aurais appris ou rappelé à son auteur que la théorie des deux deniers n'est pas aussi nouvelle qu'il semble le croire, et que si M. Thomas l'a trouvée de son côté, il aurait pu, ainsi que M. de Pétigny, la voir dans les *Annales archéologiques* de M. Didron, année 1848.

Ce dernier recueil n'étant pas à l'adresse des numismatistes, il est possible que, surtout pendant les agitations de notre dernière république, on ait laissé passer inaperçu et totalement oublié un travail étranger à la matière ordinaire des Annales. Il s'agit du commencement d'un *Manuel de la Numismatique française* par M. Cartier fils. Diverses circonstances ont arrêté, à l'époque carlovingienne, ce travail qui n'a pas été repris. Je crois qu'il ne sera pas inutile de donner à nos souscripteurs connaissance de ce fragment de manuel, et particulièrement des pages où l'auteur expose nettement le système qui explique l'appréciation du sou d'or salique ou ripuaire, le premier en 40 deniers francs ou mérovingiens, le second en 12 deniers romains¹. Erreur ou vérité, il est juste de rendre à chacun

¹ Sans entrer dans la discussion, je ferai seulement une observation qui m'a été suggérée par tout ce qui a été dit dans ce débat monétaire. Tous les textes cités que chacun accepte, refuse ou commente, selon sa manière de voir, parlent *très souvent* de sous d'or; *quelquefois* de sous, sans autre désignation; *jamaïs* de sous d'argent. C'est toujours un sou qu'on évalue tantôt 40 deniers, tantôt 12 deniers, et le triens dans les mêmes proportions. Or, nous possédons, en nature: 1° le sou d'or et son tiers (triens); 2° deux deniers d'argent différents qu'on peut appliquer à ces deux appréciations du même sou (d'or); le denier romain et le denier mérovingien, de poids à peu de chose près proportionnels l'un à l'autre, comme 40 est à 12, ou du moins comme 1 est à 3; le denier romain, plus commun apparemment chez les Ripuaires, le second, propre aux Francs Saliens. Point de sou d'argent effectif, chacun en convient; il est douteux qu'à cette époque, on connût une monnaie de compte différente de la monnaie réelle. Si quelques textes semblent se mal concilier avec cette explication des lois fiscales mérovingiennes, le système opposé lève-t-il toutes les difficultés? Depuis 18 ans, on le défend avec les mêmes arguments; l'autre ne fait que paraître, il faut l'examiner consciencieusement, et s'il est bon, l'accepter.

ce qui lui appartient : une priorité de six années ne doit pas être passée sous silence ; M. de Péigny en eût certainement fait la remarque s'il eût eu connaissance du travail que j'aurais désiré pouvoir lui indiquer plus tôt ¹.

Agréez, de nouveau, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

E. CARTIER.

¹ V. p. 242.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS



OBSERVATIONS

SUR LES MONNAIES DE L'ESPAGNE ANTIQUE

MONNAIES D'OLONTIGI

TROISIÈME ARTICLE ¹

(Pl. vi)

On sait par les publications de plusieurs écrivains qu'il existe un ordre de monnaies sur lesquelles se lit LONT—OLONT, et OLVNT. Ces pièces, quand le P. Florez en eut fait une classification particulière, parurent, d'une manière évidente, se rapporter à une seule ville, d'autant plus que, indépendamment de l'unité de type, la diversité des légendes n'avait que peu ou point altéré les éléments du nom dont on les avait souscrites. A ce groupe de pièces nous nous proposons d'en joindre plusieurs autres que l'identité de fabrique et de type semble leur

¹ V. Revue num. 1853, p. 413, et 1855, p. 229.

rendre tout-à-fait connexes : ce sont des monnaies à légendes bastulo-phéniciennes, dont les savants n'ont point encore abordé l'interprétation, et rangées, par conséquent, au nombre des incertaines.

Il nous semble hors de doute que les monnaies autonomes inscrites des légendes latines LONT—OLONT et OLVNT appartiennent à la cité nommée par Mela *Olontigi*, par Pline *Alontigi*, plus anciennement par les indigènes *Lontigi*; les Romains, en écrivant ce nom d'origine sémitique, ayant dû préposer une voyelle, afin de se conformer à la prononciation du peuple conquis. Ceci posé, nous allons hasarder quelques hypothèses étymologiques, dans le but d'établir que cette ville doit son nom et son origine à des tribus venues de l'Orient, en même temps que toutes celles du littoral Bétique.

Dans nos idées, Olontigi ou Lontigi nous paraît composé de deux éléments. Le premier, *Olon*, doit venir de la racine לון, *pernoctare*, *permanere*, et de même que, du verbe בות, ayant la même signification, on a dérivé בית, *domus*, *habita-culum*, on a pu, par une semblable filiation d'idées, donner à לון la signification approximative de *lieu de permanence*. Quant au second élément, *tugi* ou *tigi*, c'est une terminaison commune à plusieurs noms topiques de la Bétique ancienne, comme Lastigi, Astigi, etc. Nous en parlerons en temps et lieu.

Dès ce moment, sans crainte d'erreur, on peut affirmer que la ville d'Olontigi s'élevait non loin de la côte. Mela ¹ en fait mention en décrivant le littoral Bétique depuis l'embouchure du Bétis jusqu'à la frontière de la Lusitanie. Pline ², sans entrer dans plus de détails, la place *propè Ménobam*, position qu'il

¹ Lib. III, cap. 4.

² Lib. III, cap. 4.

faut chercher dans le voisinage du Guadimar, cette rivière qui, prenant sa source proche Castillon de las Guardias, tombe dans le Guadalquivir, après avoir traversé l'Aljarafe, où on la connaît sous le nom de *Canal des neuf sources*. Malgré cela, les modernes sont loin de s'accorder sur sa situation. M. Cortez, de notre Académie, la relègue à Gibraléon; le savant Cean Bermudez à Moguer; Masdeu revendique ses médailles pour Almonte. Quant à nous, nous rangeant à l'avis de l'illustre antiquaire Rodrigue Caro, nous croyons qu'elle occupait l'emplacement d'Aznalcazar *حصن القصر*, ville autrefois très importante sous la domination des Arabes, renfermant aussi des antiquités romaines, et bâtie sur une colline de ce même Guadimar, à six lieues à l'ouest de Séville.

Voici la suite de ses monnaies :

BASTULO-PHÉNICIENNES.

1. Tête à cheveux bouclés, regardant à droite.

Rf. Cavalier, sans armes, galopant à droite. Au bas :

Λ X F / (pl. vi, n° 3).

Moyen bronze, épais. Bibliothèque nationale de Madrid; publiée par Lorchs, pl. xxxii, n° 4.

Autre de ma collection, provenant de Bollullos, à 4 lieues de Aznalcazar.

Autre de l'ancienne collection de Bruna, dont je possède le catalogue manuscrit, rédigé à Séville en 1806.

2. Tête comme la précédente, regardant à droite.

Rf. Strobile, ou pomme de pin, tourné de droite à gauche. Au bas : Λ X F / . Petit bronze.

Bibliothèque nationale de Madrid. Publiée par Lorchs, pl. xxxii, n° 5.

Autre de la collection de Barthe; mal conservée.

Autre de la collection de Bruna.

LATINES.

3. Tête imberbe, à chevelure frisée en carreaux, regardant à droite. Grenetis.

Rf. Cavalier sans armes, galopant à droite : au bas, **OLON**. Grenetis (Pl. vi, n° 4).

M. br. de l'épaisseur du gros.

Ma collection. Inédite.

4. Tête imberbe à traits prononcés, à cheveux crépus, regardant à droite.

Rf. Cavalier semblable au précédent, galopant à droite. Au bas : **OLON**.

P. br. très épais.

Florez, tab. xxxii, n° 9. Plusieurs collections de l'Andalousie.

5. Tête imberbe à droite, avec une espèce de casque.

Rf. Cavalier courant à droite. Au bas : **OLON**. (Pl. vi, n° 5).

M. Br.

Cabinet de l'Académie royale d'histoire.

6. Cavalier de même, galopant à droite. Au bas : **OLON**.

P. br. épais.

Florez, pl. xxxv, n° 4. Académie royale de l'histoire. Ma collection.

7. Tête d'homme à droite.

Rf. Strobile à droite. Au bas : **OLON**.

P. br.

Collection de Bruna. Florez, tome III, pag. 103, citée.

8. Tête d'Hercule, avec la peau de lion, regardant à droite.

Rf. Strobile ou pomme de pin à la gauche. Au bas : **OLVN**. (Pl. vi, n° 6).

Ma collection, provenant de Séville. Catalogue de Bruna.

Sans doute la même que celle à tête tourrelée, publiée par Florez, pl. xxv, n° 2.

9. Cavalier au pas, vers la droite.

Rf. Epi à la gauche. Au bas : OLO , dans un carré. (Pl. vi, n° 7).

P. br. Florez, pl. lxiv, n° 9. Ma collection.

10. Tête nue à droite.

Rf. Dauphin à droite. Au bas : OLO. Au-dessus : .

P. br. Florez, pl. lxiv, n° 7. — Cabinet de M. Cerda, à Madrid.

11. R. épi à gauche. Au bas : OLO .

Florez, pl. lxiv, n° 8.

DOUTEUSES.

12. Tête d'homme à droite. Devant : OS. . . Derrière : IPPO.

Rf. Cheval en course à droite avec la bride sur le dos. Au bas : LO .

P. br. Valcarcel Pio de Saboya « Medallas de colonias, municipios y pueblos antiguos de Espana hasta ahora no publicadas. Valencia, 1773. »

13. Tête d'homme à chevelure crépue, regardant à droite.

Rf. Pomme de pin tendue de gauche à droite. Au-dessus : M. SE . Au bas : .

P. br.

Sestini, pl. i, n° 7. Musée Hedervar.

14. Tête de Pallas à droite.

Rf. Proue de vaisseau. Au bas : OLO . Au-dessus : vestiges de caractères latins. P. br.

Cabinet de l'Académie royale d'histoire. Publiée par Lorchs, pl. lxx, n° 5.

Nos monnaies bastulo-phéniciennes, les seules de cette espèce

qui aient été frappées dans la péninsule, présentent, comme celles de la Numidie et des Baléares, des caractères d'une explication extrêmement difficile. Par cette raison, nous avons dû en comparant toutes ces pièces entre elles, chercher à fixer d'une manière exacte la forme des lettres, et toujours un seul exemplaire nous a suffi pour cette détermination. De ces observations, résulte pour nous la preuve que leur légende, qui doit être pareille à celle de notre n° 2, équivaut à לִנְתִּיג, ou LNTG, = LONTIGI. Ce n'est pas sans une certaine défiance que nous donnons cette interprétation; le second caractère bastule étant presque semblable à l'*aleph* phénicien, tel qu'on le voit sur les médailles de Gades, Ebusus et autres.

Cependant, quand bien même cette interprétation ne paraîtrait pas aussi satisfaisante que celle des monnaies latines, il n'en est pas moins vrai qu'elles sont identiques de style et de type avec plusieurs de celles-ci, décrites dans cet article. Il est évident, par exemple, que les caractères bastulo-phéniciens sont gravés sous le cavalier et sous la pomme de pin, au point précis occupé dans les latines par le nom OLO , d'où, ce nous semble, nous sommes amené à conclure que, non-seulement, ces bastulo-phéniciennes appartiennent à Olontigi, mais encore que, par leurs quatre lettres ainsi placées, on a voulu exprimer le nom de la même ville.

On voit, à l'avvers de la majeure partie de nos monnaies, une tête d'homme crépue, avec des traits plus ou moins prononcés; ce type, de même que le cheval du revers, nous semble une imitation des monnaies ibériques, sans que nous regardions pour cela ces types comme empruntés par les Ibères aux Bastules ou aux Turditains. Avant d'établir une pareille opinion, il faudrait savoir à laquelle de toutes ces monnaies peut être attribuée l'antiquité la plus haute; ce qui nous semble extrêmement difficile.

Peut-être dans les traits de la tête crépue a-t-on voulu représenter une divinité d'origine africaine. Malgré quelque incertitude, rien n'empêche d'attribuer à l'Hercule libyque les pièces marquées de cette tête, avec d'autant plus de raison que, dans la médaille n° 8, cette même divinité se montre plus exactement figurée, étant convertie de la peau du lion, l'un de ses attributs. Quant au cavalier sans arme, nous adoptons pleinement à son égard l'opinion de M. de Saulcy, qui le regarde comme une dégénérescence du type des Dioscures.

Le strobile ou pomme de pin peut faire allusion au fruit de l'arbre qui constituait la principale richesse du pays. Jusqu'à ces derniers temps, cette espèce d'arbre s'était perpétuée sur les terres riveraines de l'Océan, comprises entre les bouches du Bétis et de l'Urium, la même où nos recherches ont fixé définitivement la position d'Olintigi. Aujourd'hui encore, on peut apercevoir, çà et là, des restes des anciennes plantations ; car, bien que le sol en soit abandonné à lui-même, il est partout imprégné de cette substance siliceuse, si favorable à la reproduction spontanée des pins. Fait d'ailleurs digne de remarque, la pomme de pin de ce pays est d'une entière similitude de forme avec celle qu'on voit représentée sur les monnaies d'Olintigi. Goltzius, qui n'a pas toujours mal vu, a publié dans le temps une monnaie de Mamertum, dans les Abruzzes, qui présente également la figure d'une pomme de pin. A ce sujet, nous citerons Strabon, qui place aux environs de cette ville un bosquet de ces arbres majestueux. Qui sait si dans les campagnes d'Olintigi ne se trouvait pas un bosquet d'arbres pareils, sacré en ce temps, et si le fruit, objet de la vénération publique, ne fut pas jugé digne de figurer sur ces monnaies ? Les Anciens, nous n'apprenons rien de nouveau, ont toujours tenu pour sacrés les objets qu'ils regardaient comme les plus utiles à la vie.

Les pièces que nous revendiquons pour Olontigi, de la convention juridique d'Hispalis, dans la partie occidentale de la Bétique, sont toutes celles comprises sous les huit premiers numéros de notre description. Nous fondons principalement nos attributions sur la provenance de ces monnaies qui se trouvent plus communément dans l'Algarafe de Séville que partout ailleurs. Quant au surplus, les unes nous paraissent avoir été frappées dans une ville du même nom d'Olontigi, dépendante de la Bétique orientale et placée sur le littoral de la Méditerranée, à la frontière de la Tarraconaise. Les autres, d'une authenticité plus que douteuse, offrent tous les caractères d'une monnaie altérée, apocryphe par conséquent.

La pièce du cavalier au pas, décrite sous le n° 9, est figurée par Florez dans le tome III de son ouvrage. Nous hésitions à la donner comme authentique, lorsqu'une circonstance imprévue est venue dissiper une partie de nos doutes. Nous avons été assez heureux pour en trouver un double provenant d'une ville de la province de Jaën, limitrophe de celle de Murcie. Cet exemplaire, qui porte le même type que la figure donnée par Florez, n'a rien de la belle fabrique indiquée par le dessin de cet érudit : elle est au contraire éminemment barbare et grossière, et diffère entièrement des monnaies attribuées à la ville d'Olontigi de l'Hispalie. La pièce au dauphin, de petit ou plutôt de très petit bronze, décrite sous le n° 10, est également figurée par Florez, dans les planches de son troisième volume. Après l'avoir confrontée avec le double existant, comme nous l'avons dit, dans le cabinet de M. Cerda, nous avons pu nous convaincre qu'elle diffère, non moins que le n° 9, de tous les numéros précédents, non-seulement par le type et le module, mais spécialement par la forme et le galbe de la tête de l'avvers. Cette dissemblance, la composition du cuivre de ces pièces, moins rouge que celui des autres, la découverte du n° 9 dans

un lieu distant de 60 lieues de l'emplacement d'Olontigi de l'Hispalie, toutes ces circonstances, surtout la dernière, nous ont fait penser que les n^{os} 9 et 10 pouvaient avoir été frappés pour l'usage particulier d'une ville du même nom. Ce serait alors celle que Tite-Live mentionne dans son récit de l'expédition du consul Marcus Publius, et dont la situation ne peut être fixée ailleurs que sur le littoral, théâtre de cette campagne victorieuse.

Nous ne pousserons pas plus loin nos recherches à cet égard, n'ayant pas l'intention de consacrer ici, pour le moment, un chapitre particulier à ces monnaies.

Dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, les collections numismatiques de l'Espagne furent encombrées de monnaies de villes antiques sur lesquelles, par le moyen des acides, on avait joint au type consacré d'une cité une légende étrangère. Comme il nous est arrivé mainte et mainte fois, de voir de ces sortes de monnaies, nous saisissons cette occasion qui nous est offerte d'en parler dans cette notice. Lorsque le savant Florez publia le dernier tome de son ouvrage, son âge avancé ne lui permit pas d'examiner par lui-même les pièces dont ce volume devait contenir les dessins ; il les reçut tout faits des possesseurs de collections, et cette trop grande confiance fut cause que les planches de ce dernier volume contiennent les figures de plusieurs monnaies affectées d'altérations, ainsi que l'a parfaitement démontré M. Lopez Bustamente dans son examen des médailles attribuées à la cité de Munda dans la Bétique¹. Par une conséquence naturelle de la conviction que nous avons acquise de la fausseté des monnaies de cette classe, nous en sommes venus à regarder avec défiance toutes les inscriptions qu'elles présen-

¹ Examen de las medallas antiguas atribuidas à la ciudad de Munda en la Bética. Madrid, 1794.

tent, jusqu'à ce que la découverte d'exemplaires véritables viennent en certifier à nos yeux l'authenticité. Dans la même erreur que le P. Florez, sont tombés tous les écrivains numismatistes de son temps.

Par la même raison, nous dirons que l'authenticité de la pièce n° 12 de notre description, publiée par Lumières, nous inspire de violents soupçons. Quoique nous n'ayons jamais eu l'occasion de rencontrer cette médaille, que nous ignorions même où elle se trouve aujourd'hui, nous persistons à la regarder comme une ibérique sur laquelle un habile falsificateur a pu faire lire les noms de OLONT, IRIPPO et OSSET, dans le but de tromper l'illustre antiquaire, en lui laissant supposer l'existence d'une alliance fédérative entre ces trois antiques cités. Ce qu'il y a de sûr, c'est que son type du cheval en course, avec la bride flottante, très commun sur les monnaies anciennement frappées par les villes ibériques de la Tarraconaise est loin d'être aussi fréquent sur celles de la Bétique.

Depuis que cet article est écrit, nous avons vu à la bibliothèque nationale de Madrid une monnaie, également fausse, au coin ibérique, sur laquelle on a fait paraître, au moyen des acides, les noms de OLV  et de ORIPPO. De même que M. Valcarel, les numismatistes de la Bibliothèque nationale de Madrid se sont laissé prendre à ces supercheries.

Ce n'est pas non plus sans quelque difficulté que nous consentons à lire sur la médaille de Sestini (n° 13 de notre description) les caractères ANTK, comme il les figure sur sa planche: nous doutons encore plus que ce dernier trait  fasse *tunula cum astro*, ainsi que cet antiquaire l'explique. A notre sens, Sestini a vu des caractères latins là où existent seulement les bastulo-phéniciens que nous figurons, et si nos lecteurs veulent se donner la peine de comparer, ils pourront s'assurer que la prétendue *tunula* n'est autre chose que le *lamed* expliqué

plus haut; que le monogramme **NK** offre une forme pareille à celles du *Nun* et du *Fau* bastules de notre description; et enfin qu'entre l'A et le *ghimel* il n'y a pas d'autre différence que la barre transversale du premier de ces deux caractères. Ainsi donc, dans le cas où, malgré nos légitimes soupçons, la monnaie en question serait authentique, pure de toute altération, on devrait toujours la classer parmi les bilinques, puisqu'elle offre, à la fois, et le nom du peuple en bastulo-phénicien et celui du magistrat local en lettres latines. Quoi qu'il en soit, Sestini fait remarquer une similitude de type entre cette soi-disant monnaie d'Antikaria et celles d'OLVN**N**.

Pour en finir, nous ajouterons que le n° 4 de notre description diffère essentiellement de toutes les pièces que nous publions; mais comme, véritablement, il en existe un exemplaire dans le médaillier de l'Académie royale de l'histoire, dont nous faisons partie, médaillier où M. de Lorichs l'a copiée pour son ouvrage, nous avons tenu à l'examiner plus attentivement, et maintenant nous sommes obligé de convenir que cette pièce n'est qu'un triens romain sur lequel un adroit falsificateur a tracé toutes les lettres du mot OLONT à la place même qu'occupaient, avant son opération, celles du nom de ROMA. Mais on peut fort bien encore y distinguer sur la tête de l'avvers les quatre points significatifs du triens, bien que, pour dissimuler sa fraude, l'opérateur ait cherché à les faire disparaître.

MONNAIES D'ITUCI

Les géographes de l'antiquité font mention de plusieurs cités de la Bétique sous les noms de Tucci, Ptuci et Ituci, toujours affectés d'une grande variété dans leur orthographe. Nous allons énumérer ces villes :

1° Une colonie libre de la convention juridique d'Astigi, du nom d'*Augusta Gemella Tucci*, dont la ville actuelle de Martos, dans la province de Jaën, occupe l'emplacement, fort reconnaissable à des restes d'antiquités et d'inscriptions romaines ;

2° Une autre colonie, libre également, nommée *Virtus Julia Ituci*, et mieux *Ulica* ou *Ugia*, citée par Pline, comme faisant partie de la juridiction d'Astigi, et placée par la plupart des modernes non loin d'Andujar ¹, à Marmoléo sur le Guadalquivir ;

3° Une Ituci distincte des villes précédentes, que le même écrivain compte parmi les cités stipendiées de la convention juridique de Gades. Elle a frappé des monnaies dont nous comptons faire plus tard l'objet d'un article spécial ;

4° Une autre encore, mais du nom de Tucci, placée par l'Itinéraire d'Antonin sur la voie romaine qui part des bouches du Guadiana pour aboutir à Mérida. Elle y figure dans l'ordre suivant :

Onoba « M. P. XXVIII.

Ilipa ² » M. P. XXX.

Tucci, ... » M. P. XXI.

Italica » M. P. XXVIII.

Montemariorum » M. P. XLVI.

Le P. Florez fixe dans le canton dépeuplé de Téjada l'emplacement de cette dernière Tucci ; il est suivi dans son opinion, la vraie à nos yeux, par Cean Bermudez ³ et par notre savant académicien Cortes ⁴.

Ses ruines ont été retrouvées à lieues à l'O. de l'ancienne Ita-

¹ Florez, *Espana sagrada*, t. XII, p. 377.

² Iliputa, Niebla.

³ *Sumario de las antigüedades de Espana*, p. 289.

⁴ *Diccionario de la Espana antigua*, t. III, p. 435.

lica, 4 environ à l'E. de Niébla, notre Ilipla ou Ilipula; et ces distances, comparées avec celles de l'Itinéraire, changent en certitude la conjecture du P. Florez. Tucci fut une ville considérable au temps des Arabes qui l'appelaient *طلياطة*, Thaliatha. Elle eut alors ses roitelets particuliers. Lors de la conquête, elle était la métropole d'un territoire étendu. Connue de nos jours, sous les noms de *campo y sierra de Tejada*, elle conserve encore ses vieilles fortifications moresques. A quelque distance, sur le versant de la sierra, sont les restes d'une autre cité plus ancienne, nommée Tøjada-la-Vieille.

C'est à cette ville ruinée que nous attribuons les pièces qui suivent :

BASTULO-PHÉNICIENNES.

1. Tête imberbe regardant à droite, les cheveux dans une résille de perles.

R^g. Cavalier avec la chlamide au vent, galopant à droite. Au bas : *ΛΛϩϩϩϩ* : grenetis (pl. vi, n° 8).

M. et P. br. épais. De ma collection. Inédites, provenant d'Escasena, à une lieue de Tejada.

2. Tête à figure féminine, à chevelure attifée, regardant à droite. Grenetis.

R^g. Cheval libre à droite, en repos et comme buvant; au-dessus : *..ϩϩϩϩ* (pl. vi, n° 9).

P. br. Ma collection. Publiée par Lorichs, pl. LXXVI, n° 6. D'Almonte, à trois lieues de Tejada. Autre de la bibliothèque nationale de Madrid.

3. Tête à gauche, paraissant coiffée de la même résille de perles que celle du n° 1. Grenetis.

R^g. Grappe de raisin ou pomme de pin tendue à gauche. Au-dessous : *..ΛΛϩϩϩϩ* . Grenetis (pl. vi, n° 10).

Petit bronze. Ma collection. Inédite, provenant de Bollullos, à trois lieues de Têjada.

4. Cavalier armé du casque ibère, de la rondache et du javelot, galopant à gauche; au bas :  Grenetis.

R̄. Deux épis de froment; en haut; demi lune au decours; dans le champ, quatre perles. Grenetis (pl. vi, n° 11).

M. br. épais. Ma collection, reçue au péage de Triana, à Séville. Autre publiée par Florez, table xxxi, n° 13. Inexacte, avec des caractères mal copiés, comme l'a fait observer Akerman : *Ancient coins of cities and princes*.

5. Taureau à droite. En haut; astre à huit rayons.

R̄. Épi de froment à droite. En haut; trois perles ou points; en bas : . Grenetis (pl. vi, n° 12).

P. br. Ma collection. Inédite, provenant d'Escasena, à une lieue de Têjada. Autre de la collection de M. Cerda, à Madrid.

LATINES.

6. Cavalier à gauche avec le casque romain, la rondache et la lance en arrêt. En bas : ITVCI. Grenetis.

R̄. Deux épis de froment; dans le milieu, astre à huit rayons et l'une au croissant. Sur plusieurs au bas de cette dernière, A. Grenetis.

Gr. br. Florez, tab. xxxi, n° 11. Ma collection, provenant de Huelva; divers exemplaires à la Bibliothèque nationale de Madrid.

7. Cavalier à gauche, avec le casque romain, la rondache et le javelot. Au bas : ITVCI : Grenetis.

R̄. Deux épis de froment. En haut; lune au decours; au bas; astre à huit rayons. Dans le champ; quatre perles. Grenetis.

M. br. Florez, tab. xxxi, n° 10, recto. Ma collection. De Séville.

8. Taureau à droite. Au-dessus : astre à huit rayons.

Rf. Épi de froment, tendu à droite. En haut : trois perles.
Au bas : ITVCI. Grenetis.

P. Br. Florez, tab. LIV, n° 13. Ma collection. De Villarrasa, trois lieues de Tájada.

9. Poisson à droite. En haut : demi lune au croissant. Au bas, entre deux lignes : ITVCI.

Rf. Épi de froment, au bout : ::

P. Br. Florez, tab. XXXI, n° 10. Cabinet de l'Académie royale d'histoire, de Madrid.

Depuis les travaux de Florez et des autres érudits qui nous ont précédé dans cette investigation numismatique, on a généralement cru que les monnaies au nom de cette ville, publiées par ces savants, appartenaient à la colonie libre nommée *Virtus Julia Ituci*; nous n'hésitons pas, nous, à les attribuer à la Tuci ou Ituci de la convention juridique d'Hispalis, dans la province d'Algarafe. Les raisons qui nous décident sont : en premier lieu, l'identité de type et de symbole qui se fait voir entre ses monnaies et celles des autres villes du ressort immédiat de la juridiction d'Hispalis ; ensuite, et surtout la question sans réplique de la provenance. Toutes ces monnaies, tant celles de notre collection, inédites ou publiées, que nombre d'autres qui nous ont passé sous les yeux, ont été achetées dans les villes voisines du canton désert de Tájada. Nous pouvons ajouter en toute assurance qu'elles ne se trouvent guère que dans ces localités, et qu'infiniment rares dans le reste de la Bétique, elles le deviennent d'autant plus qu'on s'éloigne davantage du point que nous venons de signaler.

Longtemps avant nous, le P. Florez avait classé à Ituci de l'Algarafe une monnaie à légende bastule, semblable à celle déjà

décrite sous notre numéro 4¹, et ce savant, sans aucun doute, en faisant cette attribution, parlait de cette idée rationnelle, à savoir : Que toute médaille anépigraphie ou souscrite de caractère inconnus, mais pareille en sa forme aux monnaies déjà déterminées d'une ville, doit être regardée comme provenant de l'atelier monétaire de la même ville. Cette idée, ayant à nos yeux force de loi en numismatique, nous n'hésitons pas à ranger parmi les monnaies de notre Ituci, avec la pièce comprise sous le n° 4, celle décrite sous le numéro suivant, comme étant, l'une et l'autre, parfaitement identiques avec les médailles latines des n° 7 et 8. Quant aux n° bastules 1, 2 et 3, qui diffèrent de type avec les autres monnaies d'Ituci à légendes bastules semblables entre elles, nous les revendiquons encore pour cette ville, déterminé par cet autre motif, que la dissemblance qui les affecte ne nous semble provenir que d'une différence dans la date de leur émission. Pareillement, nous sommes persuadé que, sur toutes les monnaies bastules de notre description, les caractères inconnus doivent exprimer le nom du peuple qui fit frapper les pièces; les raisons que nous avons alléguées dans nos attributions d'Olontigi revenant ici dans toute leur force, et les circonstances se retrouvant les mêmes.

Ce sont ces motifs, principalement, qui nous ont servi de règle pour classer à Ituci les bastulo-phéniciennes en question; mais nous sommes loin de nous dissimuler tout ce que peut avoir de fictif et d'aventuré l'interprétation *à priori* de leurs caractères, entreprise dans le but de déterminer le nom de la ville, lieu de leur émission. D'abord : ce n'est que par conjecture que nous pouvons nous former une idée de l'idiôme usité parmi les peuples antiques de l'Espagne; ensuite, les caractères dont ils se sont servis sont extrêmement

¹ Florez, Medallas, t. XXXI, n° 13.

déliçats et variables, et tracés avec tant d'incorrection, qu'il nous faut souvent examiner une grande quantité de pièces pour arriver à l'exacte détermination de la forme des lettres. Néanmoins nous allons hasarder ici quelques conjectures que, d'avance, nous subordonnons à la rectification de découvertes successives et au jugement de personnes plus compétentes. Voici donc, d'après la comparaison de plusieurs exemplaires différents, les formes sous lesquelles se montrent les caractères bas-tulo-phéniciens qu'ils contiennent : $\chi\chi\chi\chi\chi\chi$ équivalant, selon nous, à ceux-ci : TIC-BTT = תיכ בתת.

Cette légende, assurément, se compose de deux syllabes : la première, TIC ou TVCI, nous paraît être le nom de la ville, car nous n'attachons aucune importance à la différence des voyelles ; le changement de l'*i* en *u*, et *vice versa*, est tellement fréquent à cette époque, que nous nous croyons dispensé d'en citer à nos lecteurs les nombreux et décisifs exemples. Ce nom, avons-nous dit, est celui de plusieurs cités antiques de la Bétique ; selon le savant Gésénius, il serait le même que celui d'une cité fameuse de la Numidie, appelée par Ptolémée Τουζζζ, par les Romains *Tuga*, et son radical תקע, *sedes, colonia, à tentorium figere*, aurait produit également les autres noms : *Tuccabora, Tuccubis* et *Aptucca*. Il est très possible que cette étymologie soit applicable au nom des villes dont parle Gésénius, mais elle ne nous semble pas convenir aussi bien au nom de celle qui nous occupe. Les caractères bas-tules où nous lisons ce dernier, doivent avoir, à notre avis, une autre signification.

Le sens du second élément radical BTT est bien plus applicable à la situation d'Ituci ; mais il est assez rarement usité chez les Hébreux, et même aujourd'hui chez les Arabes : بت. Il se traduit par *scidit, secuit*, d'où chose divisée, fendue. Précisément les ruines de Tégada-la-Vieille, s'élèvent sur une hauteur profondément déchirée par une ravine. Il existe,

sur les confins de la Castille et de l'Aragon, une ville qui doit quelque célébrité aux guerres civiles de ces derniers temps. Elle est appelée *Beteta*, et se trouve assise dans une position semblable à celle de Têjada-la-Vieille. Cette réunion de noms et de circonstances identiques ne démontre-elle pas que, dans l'antiquité, notre second élément ne fut pas aussi inusité chez les Espagnols qu'il semble l'avoir été depuis chez les peuples orientaux de l'Arabie et de la Judée ? Dans ce cas, pourquoi ce nom moderne de Têjada ne dériverait-il pas de cet élément ?

Au temps de leur colonisation dans la Bétique occidentale, les Romains, pour s'éviter la peine de prononcer les noms difficiles des cités bastules et turdétaines, avaient pris le parti de les exprimer par d'autres noms latins de la même signification. Pline nous fournit quelques exemples de cette synonymie. *Urgao quæ Alba*, de חור, *albus*, et גאח, *altus*, hauteur blanche, et *Ebora cerealis* de עבור, *ebur*, *frumentum*, localité abondante en froment. Le savant D. Miguel Cortes, dans son Dictionnaire de l'Espagne antique, a mis hors de doute cet usage des Romains¹, bien qu'il ait quelquefois, à notre avis, trop étendu les conséquences de la théorie ; mais ici elle nous semble très applicable ; כהת signifie, nous l'avons déjà dit, *scidit*, *secuit*, *taleatus*, *taleata*. Or, les Arabes appelaient Têjada طلياطة, Thaliatha, de Taleata, nom qu'elle portait avant qu'ils en eussent fait la conquête sur les Goths. De celui-ci nos Castellans firent *Tajada* ou *Tejada*, de la même manière que du verbe *talare* et du substantif *talea*, ils formèrent *Tajor* et *Tajo*. Ce qui précède rend très vraisemblable la dérivation de ce nom de Têjada du synonyme de la primitive appellation sémitique.

Il n'est pas aisé d'assigner une date certaine à l'émission des

¹ Cortes y Lopez, Diccionario de la Espana antigua, prologo general, § 4.

monnaies d'Ituci. Toutefois, dès ce moment, on peut dire que cette émission eut lieu à trois époques distinctes. Suivant l'opinion reçue jusqu'à ce jour, les monnaies de l'Espagne antique, moins les pièces d'argent grecques et phéniciennes d'Emporias et de Gades, et un petit nombre d'autres, ne peuvent être reportées à une époque antérieure à la seconde guerre punique, temps où les Romains, les Numides, les Mauritaniens et les Carthaginois, parcourant les provinces de l'ouest et du centre de l'Espagne, firent connaître à ses habitants, par la voie du commerce, toute l'utilité du métal monnoyé. Cette époque peut revendiquer nos bastulo-phéniciennes, dont le beau type rappelle l'influence de la triple civilisation punique, grecque et sicilienne.

Les divers types de ces pièces n'offrent rien de bien remarquable. Le cavalier sans armes, avec la mante ou chlamyde au vent, fait, nous le répétons, allusion au culte des Dioscures. Le cheval libre, buvant, est une inflation palpable des monnaies grecques et espagnoles ibériques¹. Sur le n° 3, la grappe de raisin ou la pomme de pin, si c'est elle, personnifie le culte de Bacchus ou de quelque divinité à laquelle était consacré ce fruit.

Les types des derniers n°s sont bien autrement dignes d'attention.

Ici, le cavalier ne peut être symbolique des Dioscures, comme sur plusieurs ibériques et sur les plus anciennes pièces d'Ituci. C'est le type guerrier du soldat de l'Espagne ultérieure, armé de la manière que nous le représentent les écrivains de l'antiquité. Il galope à gauche, montrant de face le bouclier ou petite rondache, garni en cuir de bœuf, dont se servaient les Africains et les Espagnols de l'Espagne ultérieure, au rapport de Servius et de Polybe²; sur les pièces de grand bronze, il

¹ Mémoires de M. Duchalais, sur l'explication du type représentant un cheval buvant. Rev. Num., 1843, p. 181.

² Serv. sur le VII^e livre de l'Enéide. — Polyb., lib. VI, c. 47.

se fait voir avec la lance en arrêt, et sur celles du moyen, armé de deux de ces dards ou petits javelots, que les Romains, suivant Athénée, empruntèrent des Espagnols, après avoir vu le parti qu'ils savaient tirer de cette arme¹. Ce qu'il y a de certain c'est que, sur une monnaie de la famille Poblia et sur d'autres d'Auguste et de Galba, l'armure offensive et défensive sert à personnifier la figure allégorique de l'Espagne.

Mais la chose la plus remarquable est la coiffure, en forme de casque, qui couvre la tête du triens à légende bastulo-phénicienne n° 4. Il n'y porte pas le panache de plumes ou l'aigrette, dont il est surmonté sur les pièces à légendes latines de la même ville et sur plusieurs autres de l'Espagne. Ce casque, espèce de bonnet, fait à la mode des Phrygiens et des Perses, imite la tiare qui orne la tête de Mithras sur les monuments de ces deux peuples. Une très rare monnaie de Carmo présente une tête de divinité féminine, couverte d'un casque pareil; d'autre part, S. Exc. M^{re} le marquis de Pidal, directeur de notre Académie, conserve, dans son cabinet, une statue de cuivre trouvée aux Baléares, dont la tête, celle d'Arès ou de Mars, se montre également coiffée d'un casque de même forme. Alors, nous nous le demandons, les Turdétains, issus des tribus asiatiques qui peuplèrent une partie de la Bétique, à une époque reculée auraient-ils armé leurs guerriers du casque en forme de tiare usité chez les Perses? Et ces faits ne seraient-ils pas une confirmation de cette assertion formelle de Varron : que les Perses pénétrèrent autrefois en Espagne?

Les quadrants du système monétaire bastulo-phénicien d'I-tuci, émis sous l'influence de la domination romaine, présentent un bœuf, type plus commun sur d'autres monnaies de la Bétique. Ce type est, selon nous, le symbole du culte solaire,

¹ Athen. lib. VI, c. 8.

mais beaucoup plus frappant ici où l'évidence de ce symbole se trouve fortifiée par la présence de l'étoile à huit rayons, gravée au-dessus du ruminant. A Héliopolis d'Égypte, le Dieu-Soleil recevait les hommages du peuple sous la forme d'un bœuf sacré, du nom de Mnévis. Il était adoré sous la même forme par les Numides et les Carthaginois, comme on peut le voir sur les monuments de ces nations, édités par Gésénius. On ne peut douter non plus que, sous la domination romaine, le culte d'Osiris et d'Isis n'ait été général dans toute la péninsule espagnole.

Il nous reste à parler de l'aloze gravée sur le sextans n° 9 de notre description. Si nous n'avions pas vu très lisiblement le nom d'ITVCI, écrit au bas de ce symbole, sur la pièce conservée dans le cabinet de l'Académie royale de l'histoire, nous aurions certainement attribué le sextans en question à Ilipa-Magna, et pensé que le savant Florez en avait autrefois mal déchiffré les caractères, car il ne se trouve dans les environs d'Ituci ni fleuve, ni rivière capable de recevoir cette appétissante espèce de poissons, et, sur ce seul motif, nous ne chercherons pas à détourner l'attribution de ce sextans en faveur d'autres cités ; nous pourrions fort bien ne pas rencontrer dans leurs environs cette circonstance d'un cours d'eau, et nous ne voulons d'ailleurs ni briser, ni franchir aucune des mesures de l'Itinéraire d'Antonin. Nous nous permettrons, pour le moment, de conjecturer que les Itucitains adoptèrent ce type de l'aloze pour leurs sextants, par la raison qu'ils le virent gravé sur des monnaies de même valeur de la ville d'Ilipa, la plus proche voisine de leurs frontières.

ANTONIO DELGADO.

III^e LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE
SUR LA NUMISMATIQUE GAULOISE ¹

MÉDAILLE D'ATHÉNOPOLIS, COLONIE MASSALIOTE



Le Mans, 15 octobre 1855.

Monsieur et cher Directeur,

Voici une nouvelle conquête dont je suis heureux d'enrichir notre Numismatique nationale. Il s'agit d'une médaille inédite et incontestable d'une ville dont les textes des géographes établis-
saient seuls l'existence, Athénopolis, colonie massaliote, située
très probablement à Saint-Tropez, dans le Sinus Sambracitanus,
entre Forum Julii et la plage d'Heraclia Caccabaria.

Il m'est d'autant plus agréable de vous la signaler, qu'elle

¹ V. Rev. num., 1853, p. 5, et 1854, p. 85.

rentre essentiellement dans la série des médailles de la Gaule-Narbonnaise qui vous doivent une illustration si remarquable ¹.

Un moment vous avez cru avoir trouvé aussi une médaille d'Athénopolis; mais un examen attentif des monnaies que vous étiez tenté d'attribuer à cette colonie, vous a fait pencher pour Agatha, située à l'ouest de Marseille ².

Voici la description de ma médaille :

Petit bronze de 15 mill., mal frappé, avec un coin portant des traces d'une profonde dégénérescence, analogue à ceux les médailles marseillaises de votre 7^e époque.

Avers : Tête laurée d'Apollon.

Revers : Bœuf cornupète; au-dessus : la légende ΑΘΕΑ; sous ses pieds : . . . ON. ΑΘΕΑ peut avoir été mis pour ΑΘΑΕ; ce serait l'abrégé d'ΑΘΑΕΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ. Toutefois l'orthographe régulière comporterait ΑΘΗΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ.

Varron, qui mentionne Athénopolis, écrit ainsi l'ethnique des Athénopolitains : ΑΘΑΕΝΑΕΟΠΟΛΙΤΑΙ.

La médaille donne la même leçon, en rétablissant l'ordre des deux voyelles ΕΑ, et il ne faut pas se montrer trop difficile dans la lecture des légendes des monnaies gauloises des bas temps.

Du reste, il est facile de le voir; la légende tourne à la forme monogrammatique, comme il arrive sur les médailles des Samnagenses et de Nemausus.

En effet, les lettres Α et Θ sont unies ensemble; de plus, l'ethnique est très abrégé, car je ne sais si l'on doit considérer les lettres ON placées sous les pieds du bœuf comme faisant la fin du mot ΑΘΑΕΝΕΟΠΟΛΙΤΩΝ; je serais cependant tenté de le croire, parce qu'à Marseille on remarque que la lé-

¹ Num. de la Gaule Narbonnaise, in-4°, 1842.

² *Ibid.*, page 91, pl. xiv, n^{os} 1^{er} et 2.

gende a conservé son intégrité sur le bronze bien plus longtemps que sur l'argent. Dans tous les cas, la légende de notre exemplaire n'a jamais dû présenter autre chose que ΑΘΕΑ — NON ou ΑΘΕΑ — ION pour ΑΘΕΝΑΙΩΝ, ce qui est l'orthographe archaïque du nom des Athéniens.

Ainsi, il n'est pas douteux qu'on doive interpréter cette légende par le nom des habitants d'Athénopolis, puisque la médaille appartient à la Gaule.

Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'à la même époque, Marseille remplace sur ses monnaies la légende ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ des anciennes drachmes par MASSA, MACCA, MAC ou même MA.

On sait, au surplus, que la marque ordinaire des anciennes drachmes d'Athènes, de Grèce, est ΑΘΕ; ce qui justifie suffisamment la substitution de l'épsilon à l'êta dans notre légende.

Je ne pense donc pas qu'il puisse s'élever de doute sur l'attribution de cette médaille, et c'est beaucoup en matière de médailles gauloises, où trop souvent l'attribution est douteuse, parce que la lecture n'est pas à l'abri de la critique.

Le type du taureau cornupète de cette médaille, calqué servilement sur celui de Marseille, servirait à établir les liens qui unissaient ces deux villes, si nous ne savions, par un passage de Pline, que Athénopolis appartenait aux Marseillais: *in ora autem Athenopolis Massaliensium* ¹.

D'Anville a mis cette colonie au nord de Fréjus; mais le baron Walckenaër a pensé qu'il était plus rationnel de la placer à Saint-Tropez. En effet, l'ordre suivi par Pline et Mela circonscrit le lecteur dans d'étroites limites et il ne reste réellement que le port de Saint-Tropez qui puisse convenir à cette colonie maritime.

¹ *Plin.* lib. III, cap 4. Cf. *Mela*, lib. II, cap. 5.

Les itinéraires ne faisant aucune mention d'Athénopolis, la position et l'existence même de cette ville au temps de la conquête auraient pu être longtemps encore contestables ; voici un premier pas dans la voie des éclaircissements. Athénopolis a frappé monnaie comme la plupart des colonies massaliotes ; c'est désormais un point acquis et, avec lui, l'existence de cette colonie, dans les temps voisins de la conquête de la Gaule par César.

Il reste maintenant à trouver les monnaies en place ; espérons que le temps, qui lève tous les voiles et dissipe tous les doutes, se chargera d'élucider ce dernier point.

L'extrême rareté de cette médaille, dont je ne connais pas de double, et le caractère dégénéré du travail prouvent qu'Athénopolis n'a pas été longtemps en possession du droit de battre monnaie, et que ce droit n'a été exercé que fort tard, peut-être même après la conquête. Les médailles des autres colonies de Marseille donnent lieu d'ailleurs à la même remarque.

E. HUCHER.

MÉLANGE

DE QUELQUES MÉDAILLES

ARSACIDES ET GAULOISES

(Pl. viii.)

Pl. viii, n° 1. Tête diadémée d'un Arsace, à gauche ; la chevelure bouclée ; la barbe longue, dirigée en avant, avec un collier qui paraît formé de grains mal arrondis ; devant, un croissant ; derrière, une Victoire volant couronne le roi.

Ṛ. BACIACE..... buste d'une reine, à gauche, avec une haute coiffure ou tiare diadémée ; les cheveux enroulés par derrière ; le collier formé de perles inégales (drachme).

La notice que j'avais préparée, il y a déjà plus d'une année, pour cette drachme inédite, ne se trouve plus à la hauteur de la science, depuis le pas immense que M. de Longpérier a fait faire à la numismatique arsacide, dans ses *Mémoires sur la chronologie et l'iconographie des rois Parthes*. La première partie seulement de cet ouvrage important est encore imprimée, et la publication de la dernière est attendue avec une vive impatience. D'après ce qui était connu antérieurement, on devait

naturellement s'attendre à trouver ici l'effigie de Mousa, et j'étais porté d'autant plus à reconnaître de l'autre côté de la médaille le véritable portrait de Phraate IV, que cette effigie, comme on peut le voir par la gravure, n'a aucun rapport avec celle qui apparaît au revers de toutes les médailles de Mousa, et dont M. de Longpérier m'avait appris d'avance la rectification de classement qu'il en faisait à Phraatace. Je considérerais en quelque sorte ma drachme, comme la *pièce de mariage* de Phraate IV et de Mousa. Il paraissait improbable, en effet, que le monnayage exceptionnel de la seule femme dont la numismatique parthie nous fit connaître l'image n'eût pas eu pour auteur primitif le royal époux de l'esclave italienne. De cette manière, Phraatace aurait simplement continué le monnayage à l'effigie de sa mère, déjà établi précédemment.

Les nouveaux travaux de M. de Longpérier dérangent tous ces calculs. Parmi les médaillons jusqu'à présent attribués à Phraate IV, outre ceux retirés à ce monarque pour les classer à son fils, notre savant académicien en distrait encore une nouvelle catégorie sur lesquels il découvre le portrait de Tiridate II, avec les dates diverses des époques entrelacées où ces princes se sont deux fois supplantés tour-à-tour. Le rapport des physionomies engage M. de Longpérier à reconnaître des frères dans ces deux compétiteurs, malgré le passage où Justin dit que le cruel Phraate fit périr tous les siens lors de son avènement. La barbe, quoique d'une forme très rapprochée sur les médailles, est pourtant le trait qui paraît le plus distinctif entre les deux portraits royaux ; la plus longue et la plus dirigée en avant, si je ne me trompe, est ce qui caractérise Tiridate II. Cette remarque iconographique s'applique fortement, comme on le voit, à l'effigie masculine de ma drachme ; il ne pourrait donc pas plus être question ici du portrait de Phraate que de celui de Phraatace. Par conséquent, au lieu de Mousa,

nous aurions à constater l'apparition monétaire d'une reine nouvelle des Parthes. La légende malheureusement incomplète ne peut donner aucun renseignement. Le titre de reine **BACIAIEE.....** la seule chose visible sur le flan, est écrit dans le sens interne, devant le profil de la reine, tandis que sur les drachmes de Mousa au revers de son fils, cette même place est remplie par la légende **MOYCHC BACIA.....** qui se lit au contraire dans le sens externe. Les symboles, entre lesquels se trouve placé le buste royal de l'Arsace, sont remarquables. Le croissant peut être regardé comme nouveau, en ce qu'il est seul, sans l'astre ou soleil dont il se trouve ordinairement accompagné ; le type des deux Victoires volant appartient exclusivement aux monnaies de Phraatace, mais on ne connaissait encore sur les drachmes qu'un exemple d'une seule Victoire couronnant le monarque. Voici la description de cette pièce que je possède :

Tête barbue diadémée de Phraate IV? devant, astre dans un croissant ; derrière, une Victoire volant couronne le roi.

R^o. Légende barbare formée des caractères, **AVAVAVA**. Arsace assis, tenant son arc ; derrière sa tête, un astre ; devant les genoux, un monogramme formé des lettres **M, O, T.** (drachme) ¹.

Je n'aurai pas la prétention de déterminer l'attribution des deux effigies que nous voyons sur chacune des faces de la drachme dont il s'agit ici. Je me contenterai de faire connaître cette pièce si remarquable par sa nouveauté, et de la signaler aux savantes recherches de M. de Longpérier, dont personne n'apprécie plus que moi la haute portée. Cependant je suis forcé

¹ Une médaille presque semblable a été publiée, comme unique, pl. III, n° 60, dans l'ouvrage de M. Lindsay, *History and coinage of the Parthians*. Le savant Anglais donne cette pièce à Phraate IV, et croit reconnaître dans le monogramme, le nom de Motene de la Grande-Arménie.

de l'avouer, avec tous les ménagements commandés par le regret que j'en éprouve, la classification des monnaies de Tiridate II s'appuie sur un fait matériel dont l'existence ne paraît pas certaine. J'ai fait connaître mes doutes à ce sujet à M. de Longpérier lui-même; je serais heureux de les voir complètement dissipés, dans la dernière partie des *Mémoires sur les rois Parthes*.

On n'avait pas encore publié de monnaies de bronze de la reine Mousa; ces pièces avaient échappé aux recherches de M. de Lindsay, qui a pourtant fait connaître un grand nombre de médailles arsacides de ce métal. Cette lacune sera remplie par la description de la pièce suivante qui m'appartient :

Pl. viii, n° 2. Tête diadémée, barbue, de Phraatace, à gauche, placée entre deux Victoires; celle qui est derrière la tête est presque effacée.

Rj. Légende effacée, dont on aperçoit encore l'initiale, M.
Buste de Mousa, à gauche, avec la coiffure et les ornements ordinaires de cette reine.

Æ.. 2 1/2 (échelle Mionnet).

Ce petit bronze est la reproduction exacte des rares drachmes déjà connues, portant les mêmes portraits royaux ici figurés. L'effigie mâle arsacide avait d'abord été classée, sans réflexion, à Phraate IV; mais M. de Longpérier a démontré que les traits du visage n'ayant aucun rapport avec la physionomie de ce roi, le portrait en question ne pouvait appartenir qu'à son fils Phraatace, le fils aussi de la reine Mousa.

NOTA. Ne m'étant pas assez pressé de faire paraître cet article, dont la gravure était faite depuis longtemps, M. W. Scott m'a devancé, et il a publié avant moi un petit bronze semblable à celui-ci, dans un *Mémoire* fort intéressant, où l'auteur

anglais fait connaître un assez grand nombre de médailles ar-sacides, de bronze, et inédites.

Une particularité curieuse, et qui n'est pas sans importance pour la science, signale le tétradrachme suivant à l'intérêt des numismatistes. Cette pièce, au nom de Vologèse, jusqu'à présent donnée au second monarque ainsi dénommé, vient d'être classée à Vologèse III, par M. de Longpérier.

Pl. viii, n° 3. Buste de Vologèse III, à gauche, avec la tiare à petit fanon, et tous les ornements ordinaires de ce roi.

Ṛ.....ΑΓΑΛ... ΔΙΚΑΙΟΥ... ΙΦΑΝΟΥΕ....ΑΑ.. le roi assis à gauche, recevant une couronne présentée par une femme tourrelée debout, tenant une haste transversale; au-dessus, ϘΤ (an 390); à l'exergue ΕΜΒΟΛΙ, pour le nom du mois.
(Tétradrachme).

Sur le chiffre ϘΤ (390), la barre horizontale de la lettre T n'a pas pu trouver place et a manqué sous le coin; mais cette date n'est pas douteuse; M. de Longpérier l'a déjà reconnue, très visiblement frappée, sur un autre exemplaire conservé dans une collection anglaise; la même date se trouve aussi reproduite sur des tétradrachmes de Pacorus, ce qui fait penser que l'empire des Parthes a dû être partagé entre ces deux princes; mais il est fort singulier de voir une interruption numismatique de 43 ans, entre cette année 390 de l'ère des Séleucides, et la date Ι'ΑΥ (433) la plus ancienne connue, sur les médaillons ordinaires de notre même Vologèse. Une différence fort apparente, dans la fabrique et la pureté du métal, se fait remarquer entre ces dernières pièces et leur aînée: cette remarque serait suffisante pour accuser aussi l'infériorité de leur époque.

Nous arrivons maintenant à ce qui fait le mérite et la véritable importance de ma médaille, le mot EMBOAI, placé à l'exergue. Tous les noms des mois d'une année macédonienne ordinaire sont connus et ont fait leur apparition sur les tétradrachmes arsacides; mais c'est la seule et unique fois que nous trouvons la mention du 13^e mois embolismique ou intercalaire.

M. Henri Martin, dans son *Mémoire sur le calendrier lunisolaire chaldéo-macédonien*, inséré dans la *Revue archéologique* de 1853 (page 203 et suivantes), établit d'après le témoignage de Plutarque et par d'autres autorités, que du temps d'Alexandre-le-Grand, l'année macédonienne, primitivement lunaire, était devenue lunisolaire, c'est-à-dire que, suivant l'usage athénien, il y avait de temps en temps, trois fois dans une octaétéride, un mois lunaire intercalé pour empêcher chacun des douze mois lunaires de s'écarter trop d'une position fixe dans l'année tropique ¹. M. H. Martin ajoute, qu'ensuite dans les contrées macédoniennes, *dont les Romains s'emparèrent*, les mois désignés par les noms macédoniens étant devenus solaires, le mois intercalaire dut nécessairement disparaître du calendrier. Mais ce changement ne s'opéra pas dans les villes grecques comprises dans l'empire des Parthes; ces villes restées hors de la *dépendance romaine*, ont donc conservé l'année macédonienne lunisolaire, comme elle était du temps d'Alexandre. Ce fait, qui n'était pas encore bien reconnu, à ce qu'il paraît, se trouve maintenant constaté d'une manière certaine par l'apparition de ce nouveau tétradrachme de Vologèse-III. La légende EMBOAI, faisant connaître le nom donné par les Macédoniens

¹ On trouve, p. 89, dans *Exterarum ferè omnium gentium anni ratio J. Lamantio, apud J. Crispinum*, 1571, que l'année des Macédoniens était de 12 mois, de 29 et de 30 jours alternativement; plus, de temps en temps, d'un 13^e mois intercalaire de 33 jours.

à leur mois intercalaire, ne permet plus de supposer, comme M. H. Martin a été porté à le faire, d'après un passage du II^e livre des Machabées, que *Dioscorus* pourrait avoir été le nom du mois en question.

Selon l'opinion de M. H. Martin, qui ne paraît pas appuyée sur des preuves assez solides, le mois embolimisque macédonien aurait été intercalé au milieu de l'année, entre le premier et le dernier semestre, contrairement à l'usage des Athéniens, dont le 13^e mois lunaire arrivait après le 12^e mois, dont il prenait aussi le nom, en le redoublant, de Posidéon II.

CABALLODUNUM. Châlon-sur-Saône.

Pl. viii, n^o 4. Tête imberbe, diadèmée, à droite; les cheveux sont disposés en longues mèches tombantes; derrière, S retourné.

R^o. CABALLOS. Cheval de charge, sur lequel on voit les traces d'un bât. Æ. 3 1/2.

Les exemplaires de cette médaille doivent être fort rares. On n'en connaît encore que deux dont il soit fait mention. Bouteroue, p. 54, en a décrit un en argent, avec la légende CABALLO. L'indication du métal est évidemment fautive et l'auteur s'est trompé, en croyant voir au revers un bœuf au lieu d'un cheval. La méprise est d'autant plus excusable, que le susdit cheval n'est pas un noble coursier, mais un humble animal de charge. Sur l'exemplaire du Cabinet de France, décrit successivement par Pellerin, Mionnet, Duchalais, etc., on lit seulement, ABALLO. Cette légende incomplète a causé naturellement la mauvaise attribution de la médaille à *Aballo*, Avalon, ville dont la première mention ne remonte pas, je crois, avant le moyen-âge. M. Duchalais, dont la fin prématurée est une perte si regrettable pour la science, avait au contraire soup-

conné Bouteroue d'avoir mal à propos ajouté un C au commencement de la légende et d'avoir ainsi proclamé, à tort, l'autonomie numismatique de *Caballo*¹. La légende entière et complète de ma jolie pièce juge la question en dernier ressort, et donne gain de cause au vieux Bouteroue, dont la véracité, souvent attaquée mal à propos, a déjà été attestée par d'autres nouvelles découvertes.

La légende CABALLOS, tout en se rapportant à la ville ou au nom des habitants de *Caballodunum*, fait aussi en même temps allusion au type du cheval de charge, *Caballus*, *caballos*. La numismatique des villes grecques nous offre de si fréquents exemples de ces sortes de types parlants, qu'il est tout-à-fait inutile de les citer ici. La lettre S, placée derrière la tête, apparaît de même ainsi sur d'autres monnaies gauloises ; on a été tenté de prendre ce sigle pour l'indication de la valeur du *semis*, que les Gaulois auraient empruntée, ou imitée des Romains.

MÉDAILLE GAULOISE.

Pl. VIII, n° 5. (Légères traces d'une légende qui a manqué sous le coin.) Buste de femme, à gauche ; la coiffure affecte un peu la forme d'un casque avec cimier ; derrière, un petit autel ? surmonté d'un point, pour signifier peut-être qu'il est allumé ?

Rf. (Légende emportée.) Victoire ailée debout, à gauche, tenant de la main droite un long *carnyx* ou trompette gauloise ; la main gauche pendante tenant un bouclier ovale. Æ. 2 1/3.

Cette médaille de bronze, dont les légendes n'ont pas trouvé place sur le flan, est probablement une variété nouvelle des

¹ Duchalais, Médailles gauloises, p. 102, n° 349.

jolies médailles de Tours, avec les légendes TVRONOS et DRVCCA, découvertes au camp d'Amboise. Ces pièces ont été publiées et décrites par M. Cartier dans la Revue numismatique de 1846; mais sur les exemplaires du savant directeur de la Revue, la Victoire, au lieu de la trompette gauloise que nous apercevons distinctement ici, tient à la main une haste simple (page 114), tandis que cette haste est surmontée d'une sorte de croix sur la médaille gravée pl. ix, n° 9, de la même Revue 1846.

Dans un Essai numismatique sur l'armement et les instruments de guerre des Gaulois, publié en 1849, j'ai déjà parlé du *carnyx*. Eusthate, non-seulement nous a fait connaître l'origine gauloise de ce nom, mais il nous a donné en même temps tous les détails sur la forme, la qualité de son, la matière de cet instrument national de musique guerrière, dont les ophicléides actuels ont imité la configuration. J'ai cherché à rassembler dans mon Mémoire tous les deniers des familles romaines où le *carnyx* apparaît comme un symbole de victoires remportées sur les Gaulois par les Romains; j'ai rapporté aussi toutes les monnaies à ma connaissance, sur lesquelles cette trompette nationale a été représentée par les Gaulois eux-mêmes. La présente médaille de bronze vient s'ajouter à cette dernière liste, que de nouvelles découvertes ne manqueront certainement pas d'enrichir encore par la suite ¹.

Sur la médaille gauloise d'argent, gravée n° 1 de la planche II de mon Mémoire sur l'armement des Gaulois, j'avais cru reconnaître la Victoire dans le buste sans aile, tenant un *carnyx*,

¹ Mionnet, *Suppl.*, vol. IV, p. 402, décrit une médaille de bronze des *Trocmi* de Galatie ayant pour type un lituus pastoral terminé par une tête de serpent. Selon toute apparence, il ne doit y avoir rien de pastoral là-dedans; les Galates auront voulu rappeler leur origine, en plaçant sur cette pièce la trompette gauloise, le *carnyx* celtique.

et placé sous le cheval; ce qui m'avait donné cette idée, c'était de voir à ce buste les cheveux relevés au sommet de la tête, la coiffure ordinaire de la Victoire sur les médailles grecques. Mon opinion se trouve fortement appuyée, en voyant ici, sur ma nouvelle pièce de bronze, la figure ailée de la Victoire, tenant aussi le *carnyx*, porter la chevelure nouée de même sur le haut de la tête.

M^{is} DE LAGOU.

TIERS DE SOU D'OR

FRAPPÉ DANS LE GÉVAUDAN

AU NOM DU ROI CHILDEBERT II

575—596



Ma collection s'est enrichie d'un tiers de sou d'or frappé dans le Gévaudan et sur lequel figure le nom du roi Childobert.

En voici la description :

GABVFOR-M (pour *Gabalarum*) ; tête diadémée à droite.

R. H-LDECERTI. Calice à deux anses.

Poids 1 gramme 40 centigrammes ou 26 grains $\frac{1}{3}$.

Le mot *Gabalarum* est inscrit en légende rétrograde ; le second A et la lettre L sont renversés ; la boucle du R et la lettre V manquent.

Le nom du roi Childobert, inscrit aussi en légende rétrograde, n'est pas entier non plus ; l'H est peu apparent, le premier I n'est pas sorti et le B ressemble à un C carré. Néanmoins, en remarquant combien la légende GABALORVM est défectueuse, l'on comprendra facilement que le nom du roi a pu être rendu incorrectement aussi. L'une des deux inscriptions, dans ce cas, prouve l'autre, et le calice qui se voit presque toujours

sur les monnaies mérovingiennes du Gévaudan ne peut laisser aucun doute sur la lecture du mot *Gabalorum*.

Le nom de Childebert n'est pas suivi du mot *rex*; mais ce n'est point un motif pour ne pas considérer mon triens comme royal ou plutôt comme portant un nom royal.

En effet, un tiers de sol d'or décrit par M. de Longpérier¹, porte la dénomination *Cheldeberti*, également au génitif et sans l'addition du mot *rex*, et Le Blanc² signale une autre pièce qu'il donne au roi Childebert I^{er}, avec la légende *Childeberti*, encore au génitif (à cause nécessairement du mot *moneta* sous-entendu) et sans la qualification *rex*.

La légende de mon triens n'est pas absolument la même, puisque le C initial manque; mais d'autres tiers de sou de Childebert ne l'ont pas non plus. Ainsi, entre autres, Le Blanc³ en cite un où le nom royal est ainsi figuré HILDEBERTS, et M. de Longpérier⁴ deux, dont l'un HELDEBERT et l'autre HILDEBERTVS.

Avec ces autorités, je puis donc, sans hésitation, attribuer mon triens à l'un des Childebert, et, comme il pèse 1 gramme 40 centigrammes ou 26 grains $\frac{1}{3}$, on peut le considérer comme étant du système ancien; car, en général, les monnaies par suite du frai et de l'usure sont presque toujours au-dessous du poids légal. Il suffit donc que mon triens dépasse 24 grains (il pèse 26 grains $\frac{1}{3}$) pour être considéré comme étant du système ancien (28 grains) dont je vais parler.

M. Duchalais, dans un article sur le poids de l'auréus romain⁵, a démontré que cet auréus et le quinaire, sa division,

¹ Catalogue de la collection Rousseau, n° 96.

² Traité des monnoies de France, page 58.

³ *Ibid.*, page 71.

⁴ Catalogue Rousseau, n°s 88 et 89.

⁵ Revue Numismatique de 1840, page 261.

depuis Majorien jusqu'à Maurice, étaient plus pesants que ceux frappés dans la Gaule sous ce dernier prince; et M. Lenormant¹, complétant le système de M. Duchalais, a prouvé que le poids du sou d'or et du triens frappés par Maurice dans la Provence, était de 72 et 24 grains, et que les monnaies de cette sorte qui pesaient davantage (84 et 28 grains) devaient être reportées à une époque antérieure à l'expédition de Gondowald, qui eut lieu en l'année 583.

Il y a eu trois rois du nom de Childebert :

Childebert I^{er} (511-558).

Childebert II (575-596).

Childebert III (695-711).

D'après la découverte faite par M. Duchalais, mon triens, à cause de son poids, ne peut être attribué qu'à l'un des deux premiers Childebert; son style du reste et la largeur du flan ne permettraient pas de le donner à Childebert III.

En supposant qu'à l'époque des deux premiers Childebert, il y ait eu une loi générale sur les monnaies qui aurait été prise à la lettre par les monétaires dans toutes les parties du royaume; en supposant encore que le style des monnaies, malgré le nombre des ateliers et le peu de rapport des provinces entre elles, eût un caractère certain, mon triens, en examinant les gravures données dans *Le Blanc* et dans le catalogue *Rousseau*, ne pourrait être attribué qu'à l'époque de Childebert II, car l'inscription du nom royal me paraît plutôt être due à l'idée du monétaire qu'à une autorité réelle du pouvoir royal. En effet, au moment où le nom des empereurs romains disparaissait de la monnaie, les officiers de la province romaine, ou des contrées qui en étaient le plus rapprochées, n'ont trouvé rien de mieux à faire, pour rendre la première pensée de l'autorité souveraine qu'ils

¹ Revue Numismatique de 1854, page 321.

avaient conservé l'habitude de signaler, que d'y substituer le nom du prince franc régnant alors.

M. Lenormant ¹ prétend que le quinaire frappé au nom de Justin II, dans le Gévaudan, et qui appartient aujourd'hui au Cabinet impérial de Vienne, doit être certainement du système le plus récent et ne peser que 24 grains.

Il ne me paraît pas admissible, en fait de monnaies mérovingiennes, d'établir des règles trop absolues, car, je l'ai dit, le fractionnement des ateliers, la barbarie d'une époque et le peu de rapport existant entre les provinces, surtout en ce qui concerne le Gévaudan, d'un accès si difficile au milieu des montagnes des Cévennes, ne comportaient pas dans la faire une conformité relative permettant à présent un classement bien certain.

Mon triens est probablement le plus ancien, connu jusqu'à ce jour, sur lequel figure le calice à deux anses ; on en découvrira assurément d'autres avec le nom de Dagobert I^{er}, pour combler la lacune qui sépare celui de Childebert des triens si nombreux frappés dans le Gévaudan au nom de Charibert II.

Quant aux triens émis dans le Gévaudan par des monétaires dont les noms sont plus ou moins altérés, il faut les placer sans aucun doute après les triens de Charibert II.

Maintenant, comment admettre, si on m'accorde que mon triens s'applique à Childebert II, et si l'opinion de M. Lenormant était acceptée, que celui de Justin, qui a au revers la croix posée sur trois degrés, avec la légende *Gabatorum*, soit du système récent, c'est-à-dire pesant 24 grains. Il faudrait penser qu'on aurait abandonné le calice primitivement admis pour y substituer la croix qui, elle-même, aurait été remplacée

¹ Revue numismatique de 1854, page 335.

par le calice précédemment adopté. La filiation des types dans un même atelier monétaire est trop bien reçue aujourd'hui pour pouvoir suivre cette idée ; il est plus probable que le quinaire de Justin, avec la croix au revers, a précédé le triens où est inscrit le nom de Childebert II, et sur lequel le calice à deux anses a été placé, pour ensuite ne plus quitter le champ des monnaies mérovingiennes du Gévaudan.

BRETAGNE.

LETTRE

A M. LE BARON C. DE CRAZANNES

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

SUR LE MONNOYAGE WISIGOTHIQUE DE NARBONNE

(PL. IX)

Monsieur ,

Les diverses excursions que j'ai dû faire dans le Languedoc , à la recherche des monnaies ibériennes qui se trouvent dans diverses collections , m'ont valu la bonne fortune de découvrir quelques monnaies wisigothiques , frappées à Narbonne , dont quelques-unes sont , je crois , inédites. L'une d'elles me paraît surtout importante pour l'histoire du monnayage wisigothique , puisqu'elle fait remonter à une époque antérieure à celle qu'on admet jusqu'ici , le premier essai de ce monnayage avec le nom du roi et celui du lieu d'émission. Toutes , du reste , offrent de l'intérêt pour nous en ce qui concerne le principal atelier monétaire de la Narbonnaise. J'ai donc cru devoir réunir et les pièces déjà connues et celles qui ne le sont point , afin de donner un ensemble du monnayage wisigothique de la Septimanie et je viens placer sous votre patronage ces modestes recherches sur un point encore obscur de notre histoire monétaire. J'y join-

drai quelques monnaies wisigothiques de l'Espagne, qui sont inédites, et le denier de Charlemagne, qui fait partie de la collection de la Société archéologique de Béziers.

1. Agila (549-554).

+ FQIEACHILAPX. Buste du roi, profil à droite, tête couverte d'un casque avec une aigrette.

R̄. + NARBONAPIVS. Croix haussée sur trois degrés, accolés de chaque côté de deux points; — pl. ix, n° 1; — triens d'or; — poids, 4 gr. 48.

+ I : QIEA : CHILARX. Même type, fabrique un peu plus barbare.

R̄. + NARBONA P+VS. Même type; — pl. ix, n° 2; — triens; — poids, 4 gr. 50.

Je connais trois exemplaires de cette monnaie. Les deux premiers, semblables au n° 1, font partie, l'un depuis longtemps de la collection de feu M. Mazel à Pezénas; l'autre du cabinet de la Société archéologique de Béziers; le troisième, n° 2, appartient au musée de Narbonne. Ils ont été trouvés tous les trois aux environs de cette dernière ville. Le mot *Achila*, dans le dernier triens, a deux points après l'A.

Agila fut élu en 549 à Séville, par quelques seigneurs goths, qui, fatigués de la tyrannie et des débordements de Theudégèsil le poignardèrent dans un festin. Cette élection, toutefois, ne fut pas unanimement accueillie, et Cordoue, la première, refusa de la reconnaître. Agila marcha aussitôt pour étouffer cette rébellion naissante; mais après un siège qui dura plus d'une année, son armée fut mise en déroute, son fils fut tué, et le trésor royal tomba au pouvoir des ennemis. Les Cordouans, après ce succès, voulurent avoir un roi de leur choix, et ils élurent un de leurs principaux chefs, un Goth nommé Athanagild. Leur parti ne devait pas cependant être le plus nombreux parmi les Goths; car au lieu de poursuivre son ennemi,

le nouvel élu envoya solliciter des secours auprès de l'empereur d'Orient, et pour les obtenir plus promptement il offrit de céder quelques villes fortifiées du littoral du sud de l'Espagne. Les Grecs épiaient depuis longtemps une occasion de rentrer dans la Péninsule; Justinien se hâta d'envoyer une flotte et une armée sous les ordres du patrice Liberius, et après la cession des villes promises, les troupes impériales, se réunissant à celles d'Athanagild, marchèrent contre Agila. La fortune lui fut une seconde fois contraire; son armée fut mise en fuite, et lui-même ne se sauva qu'à grand'peine à Mérida, où ses partisans le massacrèrent. Athanagild fut reconnu roi de toute la nation gothique.

Jusqu'au règne de ce prince, les triens d'or et les quarts de sou étaient frappés aux types impériaux, le plus souvent avec une Victoire ailée portant une palme et une couronne sur le revers, et le buste de l'empereur avec une croix sur la poitrine, sur le droit. Le nom de l'empereur était à l'exergue; cependant on trouve des triens avec des légendes qui sont indéchiffrables pour nous, mais qui devaient être comprises par les Goths; ce sont quelquefois une ou deux lettres séparées par plusieurs points, ou des lettres gothiques qui ne forment aucun sens. J'en donne un exemple pl. ix, n° 5.

Agila adopta sans doute le nouveau type, qui devint ensuite un des types des pièces d'or wisigothiques, lorsqu'il apprit que Justinien envoyait une armée au secours de son rival.

Ce type ne se maintint pas sous les rois Athanagild et Liuva I^{er}. Les types impériaux reparurent. La chose est facile à concevoir de la part de ces deux princes, dont l'un était redevable de son trône aux Grecs, et dont l'autre ne régna que sur la Gothie gauloise et au milieu des troubles qui agitèrent le royaume.

LÉOVIGILD (568-586).

LEOVIGILDVS REX. Buste vu de face ; au-dessus de la tête, une croix ; un astre du côté gauche.

R^o. NARBONA PIVS. Même type ; l'astre est à droite. (Numism. belge, 1^{re} année, pl. vi, n^o 2.)

Léovigild, dans les commencements de son règne, conserva les types impériaux, mais son nom remplaça celui des empereurs d'Orient, avec l'épithète d'*Inclytus*, et après ses victoires sur les Grecs le type national wisigothique fut définitivement établi. La Victoire ailée ne reparut qu'un moment sous son fils Ermenegild.

RECCAREDE (586-601).

RECCAREDVS RE. Buste du roi vu de face ; au-dessus de la tête, une croix.

R^o. NARBONA PIVS. Même buste ; au-dessus, une étoile. Triens d'or ; — poids, 1 gr. 45 ; pl. ix, n^o 3. (Musée de Narbonne.)

Florez avait prévu qu'on découvrirait des triens de ce prince frappés à Narbonne (t. III, p. 214). Il eût été fort extraordinaire qu'après avoir monnoyé des pièces d'or d'Agila et de Léovigild on n'y eût pas frappé des triens de Raccarede I^{er}, qui de tous les rois wisigoths est celui qui eut le plus grand nombre d'ateliers monétaires. Ce prince était d'autant plus cher aux populations catholiques de la Narbonnaise, qu'en montant sur le trône il abjura l'arianisme.

WITTERIC (603-610).

WITTERICVS R : Buste du roi vu de face ; au-dessus, une croix, un astre au côté gauche.

Ŕ. NARBONA PIVS. Même type; point d'astre. — Triens d'or; — poids, 4 gr. 48; — pl. ix, n° 4.

Ce joli triens, d'une belle conservation, fut trouvé, il y a quelques années, par feu M. Petri Ancloque, à sa terre des Pradels, et appartient aujourd'hui à M. Tarboriech. Bouteroue a publié de Witteric une monnaie frappée à Beziers que nous n'avons pu encore découvrir dans le pays.

SINTILA (621-631).

SINTILA R : Buste vu de face; au-dessus de la tête, une croix.

Ŕ. + NARBONA. A la fin de la légende, un point et un astre; même buste. (Revue de la Numismatique française, 1836, p. 325.)

Toutes les pièces de ce roi frappées en Espagne portent SVINTHILA RE ou REX; la pièce de Narbonne porte seule SINTILA R : je ne connais que l'exemplaire de la collection de M. Chalon, et seulement par un dessin de la Revue. C'est pour cela que je n'en donne pas le poids.

SISENAND (631-636).

Becker a publié un triens de ce roi avec la légende NARBONNA; je crois qu'on trouvera un triens d'or authentique, puisqu'on a retrouvé les autres pièces qu'il avait contrefaites. Ce triens doit exister dans quelque collection inconnue de notre Narbonnaise, et peut-être cette lettre servira à le faire découvrir.

CHINTILA (636-640).

CHINTILA REX. Buste du roi vu de face; au-dessus de la tête, une croix.

℞. NARBONA PIV. Croix haussée sur trois degrés ; à la fin de la légende, une étoile. (Mahudel, pl. xviii.)

Ce triens n'est connu que par le dessin de Mahudel et la description de Florez. Le savant Espagnol disait avec raison, puisque les faits sont venus confirmer ses prévisions, qu'entre Léovigilde et Chintila, Narbonne, qui était la capitale de la Wisigothie gauloise, avait dû frapper des monnaies d'or wisigothes. Nous voyons reparaitre le type de la croix haussée sur trois degrés qui n'avait plus paru depuis Agila. Nous le retrouvons sur d'autres monnaies frappées à Narbonne.

CHINDASUIND (644-649).

CHIND : SVI : D · RE. Buste du roi vu de face ; au-dessus, une croix.

℞. NARBONA P : S. Même type. — Triens d'or ; poids, 1 gr. 44. (Collect. Bitterroise), pl. ix, n° 7.

CHIND : SVID : RE. Même type.

℞. NARBONA P. Même type. — Quart de sou d'or. (Revue Numism. belge, tom. V, p. 393.)

Je connais, dans les collections des environs de Beziers, trois exemplaires de ce triens, qui n'offrent de variétés que dans les points ; don Antonio Agostino est le premier qui l'ait publié. Ce triens a été frappé dans les premières années du règne de Chindasuind, puisque, après qu'il eut associé son fils au trône, le nom des deux rois se trouve sur les monnaies.

RECESSUIND (649-672).

+ RECCESVINΘ : RE. Buste barbu à droite.

℞. + NARBONA P : S. Croix haussée sur trois degrés ; de chaque côté, une étoile ; triens, fabrique barbare. (Revue Num. belge, t. V, pl. xii.)

RECCESVINDVS REX. Buste à droite; tête ceinte d'une couronne radiée; au-dessus, une croix.

℞. + **NARBONA P · S.** Croix haussée sur trois degrés.— Triens. (Collect. de M. Mazel à Pézenas, pl. ix, n° 8.)

Cette monnaie, au premier aspect, pourrait paraître douteuse, si je ne savais combien feu M. Mazel était méticuleux et difficile pour les médailles qu'il admettait dans sa collection. Chindasuind n'était mort qu'en 653; ces triens sont postérieurs à cette année, où Recessuind commença à régner seul.

ERVIGE (680-687).

+ **ID.N.M.N. ERVIGVS RX.** Profil à droite, couvert d'une couronne radiée, devant une croix.

℞. + **NARBONA PIVS.** Croix sur trois degrés. — Triens; poids, 4 gr. 15. (Musée de Narbonne.)

Cette pièce d'or a été donnée par Florez, et la Revue Numismatique belge en a donné un dessin exact, 1^{re} année, pl. ix. L'exemplaire du Musée de Narbonne est d'une belle conservation et a été trouvé aux environs de cette ville.

EGICA (687-700).

+ **ID.NM. EGICA RX.** Buste du roi, profil à droite.

℞. + **NARBONA PIVS.** Croix au-dessus d'un autel, accosté de chaque côté d'un vase.— Poids, 4 gr. 50. (Musée de Narbonne).

Ces triens, bien conservés, pourraient être regardés comme inédits, à cause du peu d'exactitude des dessins qui en ont été publiés. Florez fait la remarque que ce type a beaucoup de rapports avec celui des pièces d'or de ce prince frappées à Tolède. Ce type est une nouveauté dans le monnayage wisigothique.

EGICA ET WITTIZA (696-704).

+ I D.NM.EGICA RX. Croix haussée entre deux bustes affrontés.

R^f. + WITTIZAN R. Dans le champ ^ANOR.—Triens. (Col-
B
lection de M. Vidal Ramon.)

D. Anton. Agostino a le premier publié ce triens. La fin de la légende est tantôt RX et tantôt RES ou REC. Le nom de Witiza est le plus souvent écrit WITTIZA sans N à la fin. La Revue belge a donné un dessin très exact de ce triens, t. V, pl. XII.

§ II.

MONNAIES WISIGOTHIQUES D'ESPAGNE

(Inédites).

Nous venons de voir que douze rois wisigoths, en y comprenant Sisemon, quoiqu'on ne connaisse encore que la contre-façon de son triens, ont fait frapper des pièces d'or à Narbonne. A cette nomenclature, assez curieuse pour l'histoire monétaire de notre province, je joins, ainsi que je vous l'ai annoncé, quelques autres monnaies wisigothiques inédites qui appartiennent à des villes d'Espagne.

1° RECCAREDE.

RECCAREDVS REX. Buste vu de face; au-dessus de la tête, une étoile.

R^f. RODAS IVSTVS. Même buste; au-dessus de la tête, un trilatère à angles droits; au milieu, un point. — Quart de sou d'or; pl. IX, n° 9. (Collect. de M. Vidal Ramon à Barcelone).

Voici encore un nouvel atelier monétaire du roi Reccarède. La ville de Rhoda existait certainement du temps de ce prince (586-601), puisque ce ne fut qu'en 826 qu'elle fut ruinée de fond en comble par le comte Aizon. (Marca Hispanica, p. 308.)

2° WITTERIC.

+ W : T : RI. CV : RE. Buste du roi vu de face.

R̄. + CATORA : PIV. Même type. — Triens d'or. (Collection de M. Vidal-Ramon, pl. ix, n° 40.)

Les abréviations du nom du roi Witteric semblent rattacher ce triens au nord de l'Hispanie où elles sont plus fréquentes, mais on ne trouve aucun nom qui se rapporte à Catora, et comme il y a des exemples d'abréviation dans l'Hispanie occidentale, je proposerai l'attribution à *Catra-Leucos* pour Catora-Leucos, mentionné par Ptolémée. On sait que les Goths ne se gênaient point pour estropier les noms de villes sur leurs monnaies.

3° CHINTILA.

+ CINTILA R : Buste du roi vu de face.

R̄. + PETRA PIVS. Même buste ; à la fin de la légende une étoile. — Triens (même collection que la précédente) ; pl. ix, n° 44.

L'Anonyme de Ravenne fait mention d'une ville qu'il appelle *Betri* ; *infra juxta supra scriptam civitatem Gravise, Beldaliu, Erguti, Betri*. Si Gravise est, comme le prétend M. Cortez-y-Lopez, *Graccuris*, les autres villes seraient au nord-est de la première, puisque dans le paragraphe précédent l'Anonyme mentionne les villes à l'ouest de *Cæsar Augusta*. Alors *Betri* serait *Petra-Lata*, château important (*Castrum*) dans le nord de la Catalogne, qui fut le chef-lieu d'un comté, et où mourut Philippe III, roi de France. Quoi qu'il en soit de l'identité, je n'en

attribue pas moins à *Petra-Lata* la monnaie d'or de Chintila qui porte le nom de *Petra*.

4° TULGAN (640-642).

+ TVLC. AN REX. Buste du roi vu de face.

℞ + CE : AR : C·O : TA. Même type; à la fin de la légende, un rameau. — Triens; pl. ix, n° 6. (Collect. de M. Bonnet à Béziers.)

Il y a au musée de Gand une monnaie en argent de Tulcan et de Caesar Augusta; elle est de la contrefaçon de Becker, mais notre triens prouve que le type et les légendes n'ont point été inventés.

P. S. Je ne terminerai point ma lettre sans vous envoyer un dessin du denier de Charlemagne, frappé à Narbonne, qui fait partie de la collection de la Société archéologique de Béziers, en voici la description.

CAR-LVS en deux lignes, grenetis.

℞ N-R-B-O, dans les cantons d'une croix ancrée. — Denier d'argent; — poids, 1 gr. 28 (trouvé à Murviel près de Béziers, donné à la Société archéologique de Béziers, par M. Guibert, ancien notaire); pl. ix, n° 12.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression des sentiments d'affectueuse confraternité avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

BOUDARD.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Numismatique de l'Arménie au Moyen-âge; par V. LANGLOIS.
Paris, C. Rollin, 1855, in-4° de 14 feuilles et 7 planches gravées.

Il y a trois ans, dans ce même recueil, je rendais compte des recherches que M. Victor Langlois venait de publier sur la numismatique de la Géorgie; aujourd'hui je m'occuperai d'un nouveau livre dans lequel cet auteur donne une suite à ses premières études, et ajoute un nouveau chapitre à la numismatique des Croisades, éditée par M. de Sauley. Une mission officielle en Orient a permis à notre collaborateur de recueillir sur les monnaies de l'Arménie des documents précieux; maintenant il traite l'époque du moyen-âge; plus tard il nous promet les temps antiques.

Le nom de l'Arménie se trouve mêlé à tous les événements principaux de l'histoire d'Orient, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XIV^e siècle de l'ère chrétienne. Lorsque les Mongols allèrent jusqu'en Syrie s'attaquer aux successeurs de Saladin, ils s'emparèrent de la Géorgie et de l'Arménie, et, sans s'occuper des Français envoyés par le pape pour les catéchiser, ils dévastèrent le pays

qu'ils traversèrent. A dater de cette époque, l'Arménie qui faisait remonter son premier souverain à vingt siècles avant Jésus-Christ, disparut dans les possessions des Russes et des Turcs.

Pendant ce long espace de temps, l'Arménie avait successivement passé sous la domination des Assyriens, des Macédoniens, des Romains, des Parthes et des Perses. M. Langlois commence son travail au moyen-âge, c'est-à-dire au X^e siècle, alors que la dynastie Bagratide fit sortir l'Arménie du chaos qui avait suivi la chute des Sassanides.

La plus ancienne monnaie dont il s'occupe est une pièce de cuivre de Gorig IV, descendant d'une branche cadette des Bagratides, établie dans l'Albanie arménienne, entre la mer Caspienne et l'Arménie ; il étudie ensuite les monnaies émises sous la dynastie des Rupnians, par Léon II, Héthum, Léon III, Thoros III, Sempad, Constantin II, Léon IV, Ochin, Léon V ; ensuite viennent les princes français, Constantin III, Guy de Lusignan, Constantin IV, Pierre I^{er} et Léon VI. Après la mort de celui-ci, arrivée en 1393, près de vingt ans après avoir été dépossédé de ses états, le nom de l'Arménie ne figure plus qu'honorifiquement sur les monnaies des rois de Chypre, au même titre que ce dernier royaume figure aujourd'hui sur les monnaies de S. M. le roi de Sardaigne.

La publication de M. Langlois est faite avec le meilleur goût ; les légendes des monnaies sont soigneusement transcrites et traduites ; les descriptions renvoient à d'excellentes planches ; enfin, l'auteur, dans sa classification judicieuse, signale avec soin des détails qu'il doit aux laborieuses recherches faites par lui sur le sol même de l'Arménie.

Quitte à paraître entiché d'une idée fixe, je soumettrai à M. Langlois, à propos de l'Arménie, une observation que j'ai déjà faite, relativement à la Géorgie. Bien qu'il soit entré dans le domaine de l'histoire, il n'y a pas pénétré, à mon gré, assez profondément ; il n'a pas mis ses lecteurs à même de savoir ce que fut l'Arménie, à laquelle se rattache son livre.

Ainsi, en nous parlant de la branche cadette des princes Gori-guëens, il eût pu, mieux qu'un autre, nous mettre au courant de

l'histoire de la branche aînée, dont on retrouvera probablement des monnaies; l'ouvrage de M. Langlois n'est pas un simple essai: c'est une monographie véritable. Or, dans une monographie on doit trouver un cadre préparé de telle sorte que la place des découvertes postérieures y soit indiquée. On ne distingue pas non plus quelle est l'Arménie des Bagratides, celle des Goriguéens et celle des Rupéniens. Lorsque l'histoire est aussi obscure, si on n'a pas le temps d'en donner un sommaire complet, j'estime que l'emploi des cartes géographiques est indispensable pour mettre ses lecteurs au courant de ce dont il s'agit; avec une autre carte, et une chronologie de tous les rois d'Arménie, la monographie de M. Langlois serait beaucoup plus complète.

Je me permettrai encore une observation au sujet de l'interprétation d'une légende monétaire; je ne la fais que très timidement puisque je hasarde une opinion sur une phrase rédigée dans un idiome qui ne m'est nullement familier.

Sur la pièce attribuée à Gorig IV, M. Langlois lit: « Seigneur, sois » secourable à Gorig roi *Goriguéen*. » Selon le tchélebi S. Alischian, les mots soulignés doivent être remplacés par ceux-ci « et à la ville de » Gora. »

J'avoue que la seconde leçon me semble préférable à la première: le mot *Goriguéen*, me semble venir de Gourgen, où Gorig I^{er}, frère cadet de Sempad II et premier roi de l'Albanie arménienne: c'est donc une désignation de dynastie. Or, je ne suppose pas, qu'en numismatique on trouve de souverain faisant suivre son nom de celui de sa dynastie: cette dernière désignation est généralement inventée par les chroniqueurs. Aucun des successeurs de Charlemagne n'a songé, par exemple, à mettre sur ses monnaies, ou ses diplômes, quelque formule qui ressemblât à celle-ci: « Charles, roi Carlovingien. » Si par hasard nous devons trouver une exception à cette règle, dans l'Albanie arménienne, je crois qu'il serait prudent, avant de conclure définitivement, d'attendre une preuve plus certaine que la pièce, un peu usée, éditée par M. Langlois.

En résumé, la numismatique de l'Arménie serait une monographie

excellente, si la partie historique y était traitée avec autant de soin que la partie numismatique; telle qu'elle est, je serais injuste de ne pas dire que c'est un ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la numismatique orientale du moyen-âge.

A. DE B.

CHRONIQUE

LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE.

Amboise, 11 octobre 1855.

Mon cher Collègue,

Depuis longtemps j'ai fixé à ce jour (11 octobre 1855), 75^e anniversaire de ma naissance, dans le cas où la Providence m'y laisserait arriver, ma retraite de la direction de la Revue. Mon parti est irrévocablement pris ; prévenez nos ou vos abonnés que désormais ils ne doivent plus s'adresser à moi pour leurs souscriptions, ou pour les articles qui étaient dans mes attributions, ceux qui concernent le moyen-âge ou les temps modernes.

Si, malgré vos nombreuses occupations et les hautes fonctions dont vous êtes investi, vous voulez continuer la Revue, seul ou avec un autre associé, je ne m'y opposerai pas, toutefois à la condition, d'un changement dans la forme ou dans le titre. Cette nouvelle série doit être ostensiblement distincte de celle à laquelle j'ai coopéré, pendant vingt années, comme fondateur et comme spécialement chargé des parties qui, après avoir été seules admises dans nos premiers vo-

lumes, ont continué d'être l'objet de mes travaux et de ma direction.

J'avais formé, vous le savez, le dessein de clore notre publication commune par un volume de tables raisonnées, par ordre, des matières traitées dans tous nos volumes, mais il fallait, pour cela, finir la Revue ou tout au moins changer sa forme actuelle. Ce travail serait utile, nécessaire même à tous ceux qui possèdent notre collection complète; je l'avais commencé, mais l'exécution en est difficile, et l'impression d'un volume presque tout en chiffres et en noms propres sera longue et coûteuse. Peut-être ce volume serait-il d'un prix plus élevé que ceux de chaque année; si nous pouvons en conférer ensemble, nous parviendrons peut-être à nous entendre sur l'exécution de ce projet.

Quoi qu'il en soit, je vous le répète, à vous, à nos honorables collaborateurs et à nos fidèles souscripteurs, immédiatement après la publication de notre sixième numéro de 1835, je ne serai rien, absolument rien dans l'administration ni dans la direction de la Revue.

Si parmi ceux qui m'ont honoré de leur bienveillance et de leur amitié depuis l'origine de la Revue, il en est qui, dans mes vieilles années, ne m'ont pas oublié et qui voudraient encore me donner signe d'attachement et de confiance, ce sera toujours avec plaisir que je recevrai leurs lettres et leurs visites dans ma retraite; je leur serai utile autant que cela dépendra de moi, mais ce sera comme un vieil ermite peut le faire, sans être lié par aucun engagement incompatible avec la paix que demandent désormais son âge et sa santé.

Adieu, monsieur le Recteur, je ne me dirai plus *votre collègue*, mais toujours, si vous le permettez, votre ami tout dévoué.

E. CARTIER père.

Je publie, avec le plus grand regret, la lettre que l'on vient de lire. Après avoir, pendant plusieurs années, combattu et fait ajourner les projets de retraite de mon honorable collègue et ami, je n'ai pu réussir à triompher plus longtemps de sa résolution bien arrêtée.

M. Cartier quitte un poste où il a figuré avec honneur, dévouement, et, ajoutons-le, abnégation, car, il a été peu récompensé de vingt années de travaux assidus, consacrés à l'étude d'une science à laquelle la Revue Numismatique a fait faire, on ne le contestera pas, les plus grands progrès.

Il me serait facile de continuer ce recueil avec un autre éditeur, que je ne saurais manquer de trouver parmi nos collaborateurs, mais je crois de mon devoir de me retirer avec mon associé de vingt ans, avec celui qui doit être considéré comme le véritable et le seul fondateur de la Revue, et auquel je n'ai, la plupart du temps, apporté d'autre secours que les soins matériels exigés pour la publication.

Je prie néanmoins nos abonnés de croire que le recueil qu'ils ont soutenu si longtemps, avec tant de bienveillance, ne doit pas périr. L'année 1856 pourrait être consacrée à la publication du volume de tables, et, en 1857, une nouvelle série commencerait de paraître, sous la direction de personnes dont les noms sont honorablement connus et justement aimés de nos lecteurs.

L. DE LA SAUSSAYE.

RECTIFICATION NUMISMATIQUE. — Extrait d'une lettre de
M. B. Fillon à M. Cartier père.

Fontenay-Vendée, le 1^{er} septembre 1855.

« Que je vous apprenne maintenant une grande nouvelle !
 • Celle de ma conversion à vos idées et à celles de M. de Coster, sur
 • la date de l'apposition du monogramme Carolin et de la formule
 • *Carolus rex Fr.* sur les monnaies. Le hasard m'a mis dernièrement
 • sous les yeux quelques deniers à ce type, entre autres ceux de
 • Lyon et d'Arles avec les points entre les lettres des légendes. Or,
 • du premier coup-d'œil, j'ai reconnu que mes arguments artistiques,
 • basés sur l'étude des gravures des ouvrages mis à ma disposition,
 • péchaient précisément contre cette donnée artistique, dont
 • je fais, avec raison, tant de cas, et qu'il n'y avait plus moyen de
 • refuser à Charlemagne des monnaies qui sont d'un travail identique

• à celui des deniers à la tête du même prince. Jusqu'ici j'avais
 • beaucoup trop raisoné d'après la série Melloise, ou pour mieux dire,
 • Poitevine, et, quoiqu'elle soit fort importante pour la classification,
 • je m'étais laissé aller à des erreurs graves, faute d'avoir examiné
 • les monuments originaux des autres localités.

• Aujourd'hui, voici en résumé ce que je pense : le monogramme
 • Carolin parut d'abord en Italie sur les monnaies, vers le milieu du
 • règne de Charlemagne ; et, après quelques essais transitoires, la
 • légende *Carlus rex Fr.* succéda à celle où le nom royal était écrit
 • en deux lignes. Ainsi se trouve comblée la lacune que je reconnais-
 • sais entre ces premières pièces et celles à la tête. A la mort de
 • Charlemagne, son fils, dont le règne déplorable fut, par la force
 • des choses, la contre-partie du sien, s'éloigna insensiblement de ses
 • types pour en créer de nouveaux, rejetés à leur tour par Charles-
 • le-Chauve. A la suite d'émissions passagères aux empreintes de
 • Louis, on reprit alors dans les ateliers du royaume Franc le type
 • devenu populaire sous Charlemagne, et on l'abandonna lui-même,
 • au bout d'un certain temps, pour faire usage de la formule *gratia*
 • *Dii rex*, qui fut à son tour restaurée plus tard par Charles-le-
 • Simple. »

Nous avons toujours été persuadé que le système de négation absolue du monogramme sur les monnaies de Charlemagne tomberait devant un examen consciencieux et plus approfondi des monuments monétaires des premiers règnes de la seconde dynastie de nos rois. M. Fillon, qui, sur ce chapitre, avait été un de nos adversaires les plus prononcés, fait aujourd'hui une déclaration qui honore également son caractère et son savoir ; c'est pour cela, bien plus que pour notre propre satisfaction, que nous nous sommes empressés d'enregistrer dans la Revue ce désaveu d'une opinion loyalement abandonnée à la suite d'un plus ample informé.

Nous supprimons de cette lettre plusieurs passages qui pourraient donner lieu à des observations, nous réservant d'y revenir à l'occasion d'un nouveau travail numismatique d'un grand intérêt publié par M. Fillon, dans la Revue de Nantes ; dans un dernier article, il

se propose d'exposer les motifs qui l'ont conduit à changer d'avis et de développer toutes les conséquences qui résultent pour lui de sa nouvelle manière de voir.

Nous regrettons, ainsi que notre ancien antagoniste, que ce changement d'opinion ait été si tardif; nous nous sommes trouvés engagés réciproquement dans des discussions un peu trop vives que nous eussions été heureux d'éviter.

E. C.

Projet de publication d'un nouveau *Traité complet des Monnaies seigneuriales, ecclésiastiques et municipales de France.*

L'insuffisance et l'imperfection du *Traité des Monnaies* des prélats et barons de Duby sont tellement reconnues depuis longtemps, que non-seulement le vœu d'en voir publier un autre a été souvent émis, mais qu'on a travaillé activement à en fournir les matériaux dans des monographies partielles, ou par la publication de monnaies inédites. Notre Revue n'a cessé de donner des mémoires ou des notices sur ce sujet: elle a fait connaître, dans son *Bulletin Bibliographique*, tout ce qui a été publié depuis vingt ans sur ces monnaies baronales.

Dès 1840, nous avons été autorisés à promettre à nos souscripteurs un nouveau Duby préparé par M. de Longpérier. Tous les amis de notre Numismatique nationale avaient accueilli avec joie l'espoir de jouir bientôt d'un ouvrage dont le succès était garanti par le nom, le savoir et la position de l'auteur, si bien placé alors au cabinet des médailles. Ces espérances ont été déçues, M. de Longpérier, livré à d'autres travaux scientifiques, promu à des fonctions d'un autre ordre, a abandonné son projet dont, aujourd'hui, le besoin est encore plus grand et l'exécution plus facile. — En effet, chaque jour a vu Duby outrepassé sur tous les points, convaincu d'erreurs ou d'omissions, et, plus que jamais, l'impossibilité de se reconnaître au milieu de tant de documents épars et souvent contradictoires, exige que tous ces ma-

tériaux soient réduits en un corps de doctrine. D'un autre côté, toutes les parties de cette vaste carrière ayant été étudiées avec plus ou moins de perfection, il est plus facile qu'il y a quinze ans d'arriver à faire quelque chose de complet.

C'est ce que propose d'entreprendre M. Poey-d'Avant, dont on connaît la spécialité pour l'étude des monnaies seigneuriales. Il nous a donné un ouvrage qui, sous la forme modeste d'un catalogue, a réformé et augmenté les travaux de Duby d'une manière très remarquable et fort utile aux collecteurs. L'auteur, encouragé par les conseils de plusieurs numismatistes, après s'être formé une nouvelle collection de monnaies baronales rares ou inédites, échappées à ses premières recherches, veut utiliser toutes ses richesses en pièces rares, en dessins et en documents pour nous offrir un traité complet sur cette matière si intéressante sous le double rapport de notre histoire et de notre numismatique. — Le concours de M. Rollin lui est assuré comme éditeur et il s'est mis à l'œuvre; il sera bientôt à même de faire connaître son plan et son mode de publication.

Avant tout, pour assurer à ce grand travail toute la perfection désirable, M. Poey-d'Avant fait un appel à tous les collecteurs, et nous nous joignons à lui de grand cœur, afin qu'il ne lui reste plus, si cela est possible, l'obligation d'avoir, plus tard, recours à un supplément pour des pièces qu'il aurait ignorées; expédient onéreux et désagréable pour l'auteur et pour les lecteurs. Quelques nombreuses et actives que soient ses recherches, ses démarches, ses correspondances, on retrouverait encore dans des médailliers qu'il n'aurait pu aborder des pièces inédites soit en espèces, soit en variétés, qui feraient faute à son livre.

En conséquence, nous prions instamment tous les collecteurs de nos monnaies baronales de vouloir bien lui communiquer, soit en nature, soit par des descriptions exactes, dessins sur papier végétal, empreintes en cire ou clichés, avec indication des poids, métal et titre approximatif, toutes les monnaies de cette catégorie qu'ils possèdent, autres que celles déjà publiées dans la *Description des Monnaies seigneuriales françaises*, etc., in-4°, Fontenay, 1853.

Comme il est ordinairement agréable aux amateurs de publier eux-mêmes leurs raretés, M. Poey-d'Avant fait observer que le grand ouvrage qu'il entreprend demandera au moins deux années de travail et que, dans cet intervalle, rien n'empêche ceux qui auront eu la bonté de lui faire connaître des pièces inédites de les publier dans les *Revue*s de Paris ou des provinces. Il s'engage formellement à ne communiquer à personne les empreintes qu'on lui aurait confiées et à n'en user que pour son livre. Sans doute il serait heureux d'avoir à publier le premier un grand nombre de pièces nouvelles, mais il lui importe surtout d'en avoir le plus tôt possible des empreintes sous les yeux, pour arriver plus facilement à un classement méthodique et à des attributions certaines dans chaque série monétaire. On conçoit que souvent une pièce, jusqu'alors inconnue, d'une époque authentique ou d'un prince dont on n'avait pas de monnaies, peut aider à déterminer d'autres attributions restées douteuses.

Dans tous les cas, M. Poey-d'Avant se fera un devoir, dans son ouvrage, de faire honneur à chacun de ses correspondants, des empreintes ou documents qu'il devra à leur obligeance.

On est prié d'adresser les lettres et envois à M. Faustin Poey-d'Avant, ancien receveur de l'enregistrement, à l'abbaye de Maillezais (Vendée) où à M. Rollin, rue Vivienne, 12, à Paris.

E. C.

— M. Bigot s'occupant d'un travail d'ensemble sur les monnaies bretonnes, prie les amateurs qui posséderaient des monnaies inédites de vouloir bien lui communiquer les dessins ou les empreintes de ces monnaies. Il désirerait principalement ceux des monnaies suivantes, décrites dans l'atlas de M. Combrouse: — Mérov. n° 640. RƆƆq°NlƆ, profil grossier. Ɔ. ANou JYNTERELLVS, figure crucifère assise à droite; n° 887 bis. — VINDELLO; croix. Ɔ. MAVRO. — Mon. tourn., n° 665. — Écu d'or de François I^{er} au grand F couronné, accosté de deux hermines, n° 679. — Demi-écu d'or de François I^{er}.

— Teston de Bretagne au bérêt incouronné. — M. Bigot se fera un devoir de reconnaissance de signaler dans son ouvrage les amateurs qui auraient bien voulu lui communiquer leurs richesses numismatiques.

— Les lecteurs de la Revue ne verront pas sans intérêt les résultats de la vente de la célèbre collection de monnaies françaises et étrangères de feu M. Norblin, qui a eu lieu à Paris depuis le 2 juillet dernier jusqu'au 14, par les soins de M. C. Rollin. Les numismatistes du monde entier s'y étaient donné rendez-vous ou y étaient représentés par des fondés de pouvoir ; aussi les pièces intéressantes ont-elles été chaudement disputées. Voici les prix atteints par quelques articles :

Le denier de Charlemagne, avec la tête et le titre de roi de Lombardie, quoique d'une conservation fort médiocre, a été vendu.	102 fr.
Un denier de Louis-le-Débonnaire, de Barcelone . . .	70
Louis IV, denier de Paris.	120
L'aignel de saint Louis.	195
La couronne de Philippe de Valois.	581
Le florin Georges, du même	300
Un teston de Louis XII pour la France	229
L'écu au soleil et à la croix d'Henri II	119
Un demi-teston d'argent au croissant, du même. . . .	150
La pièce de quatre louis de Louis XIII	382
Un quart d'écu du même pour la Catalogne (conservation médiocre)	91
Le quadruple écu d'or du pape Urbain VIII pour Avignon	180
Le gros de Robert, duc de Bar, frappé à Pont-à-Mousson	200
Le piéfort d'Henri de Lancastre pour Bergerac, d'assez mauvaise conservation, acquis pour le Cabinet impérial. .	205
Une pièce de trois ducats de Charles-Quint pour Besançon	253

Une pièce d'un ducat et demi, du même	160
Une variété inédite d'un blanc, d'Anne de Bretagne . . .	40
Un piéfort de Charles I ^{er} , comte de Chartres.	100
Un grand jeton d'argent de François, duc d'Alençon pour la Flandre.	61
Une plaque d'Albert de Bavière, comte du Hainaut . .	153
L'écu d'or de Guillaume IV	128
Plaque du même	151
Gros de Ferri IV de Lorraine	82
L'obole blanche du même.	163
Teston de René de Lorraine, argent doré.	95
Jeton d'argent de H. Pontet, échevin de Metz	45
Petite pièce d'argent du même	80
Teston d'or de Frédéric-Henri, prince d'Orange . . .	201
Pièce d'argent de Henriette de Lorraine, prince de Phalz- bourg et Lixheim	130
Obole de Charles d'Anjou au type provinois	60
Écu d'or d'Henri de la Tour de Bouillon	136
Autre avec la tête.	139
Denier des évêques de Vich	150
Parmi les monnaies étrangères on peut citer les suivantes :	
Écu d'or de Sigismond-Auguste, roi de Pologne . . .	112
Grand écu de Jean III, de Pologne	125
Florin d'or de Marie de Hongrie	76
Autre d'Amédée de Savoie.	106
Autre de Savone	140
Carlin de Pierre I ^{er} , roi de Chypre.	53
Un florin indéterminé avec HV. PNL R. ANSI. . . .	70

Le produit total de la vente qui comprenait 9,200 numéros a été de 47,020 fr.

En général, ainsi qu'il arrive presque toujours dans les ventes publiques, toutes les monnaies curieuses ont atteint un prix élevé, tandis

que les pièces communes ou sans intérêt se sont vendues à assez bon marché.

F. P.

N. B. M. Rollin possède des catalogues avec l'indication des prix; il vend 10 francs l'exemplaire.

MÉMOIRES ET DISSERTATIONS



IV^e LETTRE A M. DE LA SAUSSAYE SUR LA NUMISMATIQUE GAULOISE¹

—
DES MÉDAILLES AU TYPE DE L'AIGLE ÉPLOYÉ CONNUES SOUS
LES RUBRIQUES

VADNAIOS ET CACIAC CIII

(Pl. x.)

Le Mans, le 31 décembre 1855.

Monsieur et cher Directeur,

S'il est une science aride et dont l'accès soit hérissé de difficultés, c'est assurément la Numismatique Gauloise ; la meilleure preuve en est dans le peu de progrès que les savants lui ont fait faire depuis la Renaissance.

Lorsque la critique illumine du plus vif éclat toutes les

¹ Cf. les 1^{re}, 2^e et 3^e lettres, *Revue numismatique*, années 1853, p. 5 ; 1854, p. 85 ; et 1855, p. 322.

branches des sciences historiques, il semble que celle-là seule soit rebelle, ou tout au moins ses progrès sont-ils assez peu sensibles pour que la plupart de ses déductions soient encore aujourd'hui contestables. C'est, il me semble, à cette grande incertitude, sur la lecture d'une part et l'attribution de l'autre, qu'il faut surtout s'en prendre des difficultés qu'elle présente.

Qu'est-ce, en effet, qu'une médaille mal lue, si ce n'est une source permanente d'erreurs, qui dérouté le débutant et lui fait douter de ses yeux mêmes, surtout lorsque l'erreur se produit sous le patronage de noms chers à la science ; c'est en quelque sorte un terme fatal posé sur la route du novice, et c'est assurément une pierre d'achoppement pour l'érudit.

Il faut, en effet, un certain courage à tout homme disposé à vénérer les maîtres, pour s'inscrire en faux contre une lecture qui, pendant longues années, a trouvé créance près des savants, et qui aurait eu chance de vivre longtemps encore à la faveur de ce sentiment de réserve que nous professons tous pour nos aînés, réserve, je le dis en passant, qui honore autant ceux qui la pratiquent, que ceux qui en sont l'objet.

J'ai dû, avant d'en venir moi-même à cette extrémité, vous demander une adhésion qui m'a été bien précieuse dans la circonstance, et l'évidence seule a pu me décider à vous proposer de nouvelles lectures pour les médailles connues jusqu'à ce jour sous les rubriques VADNAIOS et CACIAC CHL.

Tous les numismatistes ont vu ces médailles, qui sont reconnaissables à l'aigle éployé qui couvre leur revers.

Mionnet a catalogué le groupe entier sous les noms CVCCIVS, VADNAIO et JINOS, sous les n^{os} 41 et 132 du corps d'ouvrage, et 55, 92, 93 et 94 du supplément.

Ces lectures ont été adoptées par M. Lelewel, qui a réuni, avec raison, au même groupe, quelques autres médailles du même type.

Malheureusement, ce savant n'a pas eu l'occasion de voir les médailles antérieurement publiées, ainsi qu'il le dit lui-même à l'occasion de celle où Mionnet lisait CVCCIVS, « dont » je ne connais, dit-il, ni pièce en nature, ni dessin » ; les trois exemplaires de MM. l'abbé Barraud, Ducas et Voillemier, qu'il a pu étudier, pl. v, fig. 47, et pl. iv, n° 5, n'étaient pas assez explicites pour lui permettre de redresser, avec leur seule aide, des lectures patronées par un maître.

D'ailleurs, ses propres expressions trahissent ses doutes : « CVCCIVS, CHIOVNV, INNOS, VANE, VADNAIO et quelques » mots illisibles sont articulés par le même coin, privé seulement » du serpent, mots inextricables. Aucun coin n'a produit avec » plus de profusion tant de dénominations Tant de dénominations qui se succèdent sur le même coin ne permet- » tent guère d'admettre qu'il y ait eu tant de localités, tant de » divinités ; elles font supposer que ce sont des noms de per- » sonnes. . . ' »

Le rôle de la critique devait être évidemment de simplifier la situation en essayant de ramener toutes ces lectures si diverses à un ou deux groupes distincts et de jeter ainsi les fondements d'un système rationnel d'attributions.

Duchalais² est entré dans cette voie et il a classé nos médailles parmi les incertaines du sud-ouest de la Belgique dans deux séries voisines l'une de l'autre ; il a inscrit en tête de l'une d'elles le nom VADNAIOS, conservant ainsi la lecture de Mionnet, qu'il a complétée d'ailleurs par l'adjonction de la lettre S, et en tête de l'autre, le nom CACIAC CIII destiné à remplacer la lecture CVCCIVS du même savant.

Mais Duchalais a négligé de rapprocher des exemplaires as-

¹ *Type gaulois*, 116, et page 264.

² *Deser. des méd. gaul.*, p. 258 et suiv.

sez peu nombreux du Cabinet Impérial ceux qui avaient été publiés par M. le marquis de Lagoy¹, M. le comte de Gourgue² et M. Lelewel³; il s'est privé ainsi d'un moyen de contrôle très précieux et tout-à-fait indispensable dans une circonstance où la critique est réduite, en l'absence des textes, aux seuls monuments numismatiques.

Lorsqu'un numéraire se constitue, comme chez les Gaulois, d'éléments rares et mal frappés, il est indispensable de réunir un grand nombre de spécimens des médailles dont on veut parler. Depuis dix ans environ que je m'occupe plus spécialement de numismatique gauloise, j'ai vu que c'était perdre son temps et sa peine, et risquer de fourvoyer ses confrères, que de traiter un point quelconque de cette science sans l'avoir étudié au vu de nombreux échantillons.

Cette méthode de travail m'a beaucoup servi dans le cas actuel; c'est à elle que je dois d'avoir pu fixer définitivement la lecture de nos deux séries de médailles.

Je donne, dans la planche que je vous envoie, la figure de treize de ces médailles, parmi lesquelles vous trouverez celles qui ont été précédemment publiées.

Je les divise, comme Duchalais, en deux groupes seulement: sur les médailles du premier, je lis VANDILOS, VADNILOS, VANDIAIOS ou VANDIALOS; sur celles du second, je déchiffre CALIAGIIS avec un peu plus de peine, mais avec autant de certitude, comme j'espère le démontrer.

En décrivant successivement toutes ces médailles et en donnant leurs véritables légendes, je passerai en revue les opinions

¹ Notice sur l'attribution de quelques médailles des Gaules, inédites ou incertaines, par M. le marquis de Lagoy. Aix, 1837, page 18.

² Essai sur les monnaies frappées en Périgord, par M. le comte A. de Gourgue. Rev. num., t. VI, page 181 et pl. x.

³ Type gaulois, pl. iv, 5, pl. v, 17, et page 264.

de mes devanciers, et j'établirai l'identité des monuments soumis à leur critique, avec ceux que je représente.

PREMIÈRE SÉRIE.

VANDHILOS. VADNILOS. VANDHAIOS vel VANDHIALOS.

Pl. x, n° 1^{er}. Avers : Tête de Diane, imitée des demers de Marseille; le globule placé sous la nuque, simule l'épaule de la déesse, sur laquelle s'agrafe un manteau caractérisé d'une manière assez rudimentaire, mais certaine; un torques orne son col et une sphendoné son front; ces détails sont visibles, en tout ou en partie, sur nos treize exemplaires.

R^o. Aigle éployé tenant dans son bec un débris flottant, visible seulement sur cet exemplaire et sur le n° 12; en légende VANDHILOS; dans le champ: deux annelets pointés. — Diamètre, 13 mill. Poids: 2 g. 56 c. Ma suite.

Cet exemplaire, unique jusqu'à présent, a été trouvé à Vouvray (Sarthe) en compagnie de cinq ou six médailles de Pixtilos; je l'ai publié en 1848 (Cf. Rev. num., 13^e vol., p. 342.); mais le dessin de la médaille n'a pas fait ressortir suffisamment les dernières syllabes du nom VANDHILOS; d'un autre côté, je n'étais pas fixé à cette époque sur la valeur des lectures qui admettaient les terminaisons INOS et INNOS pour quelques-unes de ces médailles et il a régné, par suite, dans mes appréciations, une incertitude qui n'existe plus aujourd'hui.

La lecture VANDHILOS est certaine, et je vais démontrer qu'il n'y a pas de motif pour maintenir les terminaisons ...INOS et ...INNOS.

N° 2. Même avers.

R^o. Aigle éployé, d'un moins bon travail; en légende, VANDH.....

Cet exemplaire est celui sur lequel M. le marquis de Lagoy avait cru voir VANE... Le D de VANDII... présente en effet, vers le centre du premier jambage et dans l'intérieur de la panse, une barre horizontale provenant sans doute d'une brisure du coin; c'est cette barre qui a fourni l'élément principal de la lecture VANE... à laquelle il faut définitivement renoncer, aujourd'hui que nous possédons plusieurs médailles analogues sur lesquelles il est impossible de lire VANE...

Toutefois, je ferai remarquer que cette médaille n'est pas identique avec la mienne, puisqu'on ne voit dans celle-ci que deux annelets, tandis qu'on en trouve trois dans l'exemplaire de M. de Lagoy, indépendamment de deux pentagones.

N° 3. Même avers.

Ṛ. Aigle éployé; en légende: VANDIILOS; dans le champ, trois annelets pointés et deux pentagones. Il me paraît y avoir identité entre la médaille de M. de Lagoy et celle que je décris en ce moment qui fait partie de la collection de M. Boilleau, de Tours; ce dernier a bien voulu m'en envoyer un bon cliché.

N° 4. Même avers.

Ṛ. Aigle éployé; en légende: VADNIILOS; dans le champ, deux annelets perlés et un pentagone sont seulement visibles.

Cet exemplaire est celui du Cabinet de la Bibliothèque Impériale; il a servi, comme vous le savez, à établir les lectures de Mionnet et de Duchalais. Bien que cette médaille soit fort belle, elle est émanée d'un coin qui présente une déchirure fâcheuse, précisément entre les deux II de l'avant-dernière syllabe; cet accident a altéré la légende au point de réunir ces deux II par une barre horizontale et de faire croire à l'existence de la lettre A; de plus, la rognure du flacon a endommagé le bas de la lettre L; enfin l'on peut confondre le S de la fin du mot avec l'une des dernières plumes de l'aigle.

En tenant compte de ces accidents fortuits, on arrive, sans

peine, à la lecture VADNILOS, qui est pleinement corroborée par la médaille suivante.

N° 5. Même avers.

Rf. Aigle éployé; en légende : ...ADNILOS; dans le champ, un pentagone et un anneau pointé seulement. Diamètre, 15 mill. Poids : 3 g. 50 c. Ma suite.

La conservation de cette pièce est parfaite; le coin est très pur, surtout dans la dernière partie de la légende, et il ne saurait s'élever le moindre doute sur sa lecture, qui élucide fort heureusement celle de la précédente médaille.

N° 6. Même avers.

Rf. Aigle éployé; en légende : VANDHAIOS ou VANDHAILOS; dans le champ, trois annelets perlés et deux pentagones. Cabinet de M. le marquis de Lagoy. Ma suite. Diamètre, 15 mill. Poids de mon exemplaire : 3 g. 50 c.

Le V, l'A et le N de la première syllabe sont conjoints; il en est de même de l'A et de l'I ou de l'A et du L de l'avant-dernière syllabe; cette légende est, par cela même, d'une lecture difficile et j'hésite, notamment, sur la valeur de cette syllabe. Doit-on lire sur notre médaille, VANDHAIOS, en prenant le V renversé pour un lambda en état de liaison avec l'I qui suit, ou bien faut-il voir un A parasite dans ce sigle et lire VANDHAILOS; l'une et l'autre lecture ont leur raison d'être. L'exemplaire n° 7, ci-après décrit, semble autoriser la dernière.

N° 7. Même avers.

Rf. Aigle éployé; en légende : ...NDHAILOS ou ...NDHAIOS; dans le champ, un anneau et deux pentagones. Diamètre, 15 mill. Poids : 3 g. 45 c. Ma suite.

Cette médaille est en tout point semblable à la précédente, et, comme celle-ci, elle offre une assez grande difficulté au déchiffrement.

Malgré l'irrégularité apparente de la leçon, je pencherais pour le mot VANDIALOS. L'A est ici plus franchement caractérisé par une des perles du cordon qui se rattache au sommet de la lettre au moyen d'un lien de suspension, tandis qu'une autre perle semble fournir à la lettre L sa partie inférieure.

Ce sont sans doute les n^{os} 6 et 7 qui, lus incomplètement, avaient donné naissance aux rubriques JINOS et INNOS rapportées par Mionnet et M. Lelewel; la conjonction de l'A et de l'I simule en effet, au premier abord, la lettre N.

Ces lectures ont eu pour résultat de jeter de l'indécision dans les travaux modernes, et j'avouerai franchement que je m'en étais servi comme d'un jalon certain, pour tenter un rapprochement aujourd'hui impossible entre VINDINVM, nom gaulois de la cité des Aulercs-Cénomans et la médaille VANDILOS qu'on était fondé, par suite de ces lectures, à considérer comme une variante d'une légende plus correctement terminée en INOS. Quoi qu'il en soit, il n'y a plus aujourd'hui que quatre lectures possibles à l'égard des médailles comprises dans notre planche. Je vais les rappeler dans l'ordre probable d'émission.

La plus moderne de ces monnaies, et celle qui me paraît donner la leçon la plus correcte, est le n^o 1^{er}; on y lit sans hésitation : VANDILOS; l'aigle est dessiné plus finement; les lettres sont plus maigres, non conjointes, et l'on n'y remarque pas le pentagone.

Les n^{os} 2 et 3 doivent offrir la même légende; malheureusement, le commencement seul du mot est visible.

Les n^{os} 4 et 5 donnent la leçon de VADNILOS, qui ne diffère de la précédente, que par la permutation des lettres N et D, permutation, pour le dire en passant, tout-à-fait dans le génie de la langue gauloise, comme le prouvent l'inscription

TARVOS TRIGARANVS de l'autel des *Nautæ Parisiaci* et beaucoup d'autres.

Enfin les médailles n^{os} 6 et 7 donnent les légendes irrégulières VANDHIAIOS et VANDHIALOS ; mais pour qui connaît les bizarreries de l'épigraphie gauloise, le mot n'a pas encore changé : c'est toujours VANDILOS affecté d'une légère irrégularité qui pourrait être considérée comme le fait d'un graveur ignorant, ou encore l'indice du passage de l'alphabet grec à l'alphabet romain.

Jusqu'ici j'ai raisonné les pièces en main, et mes déductions ont emprunté leur valeur aux monuments mêmes que je décrivais ; mais lorsque nous sortons de cet ordre d'idées et que nous abordons la question d'attribution, alors le doute et l'incertitude commencent.

Que représente le mot VANDILOS ? est-ce le nom d'une ville ou d'une peuplade, ou bien doit-on y voir celui d'un chef ?

Si c'est le nom d'un chef, il est inutile, dans l'état actuel de la science, de chercher à déterminer sa patrie ; en effet, à l'exception de la médaille n^o 1^{er}, trouvée comme je l'ai dit à Vouvray, les lieux d'enfouissement des autres médailles ne sont pas connus ; et, comme d'un autre côté, l'histoire ne nous a transmis aucun nom de chef ayant du rapport avec le mot VANDILOS, on courrait risque, en suivant cette hypothèse, de chercher longtemps la solution du problème.

Du reste, j'avoue que la forme VANDILOS convient assez à un nom de chef, et je rappelle que ma médaille n^o 1^{er} a été

¹ *La Religion des Gaulois*, par Dom Martin. Paris, 1727, II^e vol., pages 44 et suiv. — *Introduction à l'histoire de France*, par de Jouffroy et Berton, pl. viii. — *Le Moyen-Age et la Renaissance*, par Paul Lacroix et Ferd. Séré ; *Sculpture*, pl. c.

trouvée en compagnie de 5 ou 6 pièces du chef **PIXTILOS**, dans le nom duquel on trouve les mêmes syllabes finales.

Je sais bien qu'on peut objecter les différences assez nombreuses signalées dans l'orthographe du mot **VANDILOS** et les considérer comme l'indice d'une certaine persistance du type plus convenable à un nom de localité ; mais on peut trouver des noms de chefs, aussi altérés dans leur orthographe, témoin les médailles de **ADIETVANVS**, de **DIVITIACVS**, de **CRICIRVS** et de beaucoup d'autres, et je doute qu'on en puisse rien conclure au cas présent.

La forme **VANDILOS**, même avec ses altérations, convient donc à un nom de chef, et si l'on veut interpréter cette légende dans ce sens, je ne m'y opposerai pas ; il n'entre pas dans mon plan de trancher une question qui ne me semble pas mûre.

Ces réserves une fois faites pour l'acquit de ma conscience, je ne puis résister au désir de vous soumettre une hypothèse qui, si elle prenait quelque consistance, aurait le mérite de faire connaître le nom gaulois d'une ancienne cité dont les vestiges ont exercé pendant longtemps la sagacité des savants.

Supposons que **VANDILOS** soit le nom d'une ville ou celui d'un peuple ; la terminaison **ILOS** n'a rien qui répugne à cette hypothèse. Les Gaulois, vous le savez, appliquaient la terminaison **OS**, caractéristique du nominatif masculin, indistinctement aux peuples et aux villes : **RATVMACOS**, **TVRONOS** et beaucoup d'autres noms en sont la preuve ; on sous-entend sans doute dans ce cas une expression qui a la valeur de *démos* chez les Grecs. **VANDILOS** pourrait donc être le nom, aujourd'hui perdu, d'une ville gauloise, ou celui d'un peuple.

En suivant la loi du type, je suis conduit à chercher la patrie de nos médailles dans une zone qui s'étend des limites de l'Armorique, comprend les Lexovii, les peuples placés au sud de

la Belgique, les Catalauni et se termine aux Remi et aux Mediomatrici.

Je rejette tout d'abord les peuples de l'Armorique, où l'aigle se combine toujours avec les anciens symboles ; j'écarte aussi les nations de l'Est de la Gaule, chez lesquelles il est presque toujours *supervolant*, pour me servir d'une expression pittoresque de M. Lelewel, et je limite mes recherches à la partie centrale de cette zone. Là je trouve les Lexovii, les Bellovaci, les Vadicasses, les Silvanectes et les Catalauni à qui nos médailles peuvent également convenir.

Si je presse davantage le raisonnement, et si je cherche, par exemple, à résoudre la difficulté par l'épigraphie, je trouve, tout de suite, un peuple auquel nos médailles s'appliquent sans difficulté. Ce sont les *Vadicasses* que les meilleurs auteurs placent dans le Valois et auxquels on donne pour capitale *Vez*¹ ; il est même à remarquer que le nom moderne *Valois* se rapproche encore plus du nom VANDILOS que la dénomination *Pa-*

¹ Voici ce que dit M. Graves sur le *Pagus Vadius* ou *Vadensis*, dans le précis statistique du canton de Crespv (*Annuaire du département de l'Oise*).

« Vez est la première capitale du Valois. On veut qu'elle ait reçu son nom »
 » Vadium du gué qu'il fallait passer dans la vallée d'Autonne, pour y arriver. Il »
 » est plus certain que de Vadum est venu le nom du Valois, *Pagus Vadensis* »
 » ou *Vadius* pour désigner l'étendue du pays qui était dans la dépendance du »
 » premier château.

» Les anciennes limites du Valois sont mal connues ; on croit qu'il comprenait »
 » d'abord la vallée d'Autonne et ses branches depuis Villers-Cotterets jusqu'à »
 » Verberie, relevant ainsi des cités de Soissons et de Senlis.

» Il paraît avec la qualification de *Pagus Vadensis* dans la nomenclature des »
 » pays délégués en 796 à l'inspection des *Missi Dominici*. Charles-le-Simple le »
 » désigne de même, dans une charte de l'an 907, où il est exprimé que l'abbaye »
 » de Morienval est située *in pago Vadensi*. L'histoire écrite en 949 dit *pagus* »
 » *Vadensis* et *comitatus Vadensium*. C'est la première fois que le Valois est »
 » qualifié de comté. »

gus Vadensis ou *Vadisus* qu'on lit dans les écrivains du moyen-âge pour désigner cette contrée.

Cependant, non loin de ce pagus s'en trouvait un autre, le *Pagus Vindiolensis* ou *Vindoilisus* auquel nos médailles conviennent encore davantage, si l'on suit le même raisonnement. En effet, l'identité du nom est évidente, et de plus plusieurs circonstances tout-à-fait exceptionnelles tendent à établir sur d'assez fortes bases un rapprochement entre nos médailles et ce pagus.

En effet, si je cherche, par exemple, à découvrir la patrie de ces médailles en m'enquérant du lieu d'enfouissement de leurs analogues, je suis conduit précisément dans le pagus Vindiolensis, sur l'emplacement même de cette ville gauloise dont la dénomination est aujourd'hui inconnue, mais dont il semble que le village de Vendeuil, situé tout auprès, ait retenu le nom.

M. l'abbé Barraud, dont je ne saurais trop louer l'obligeante bonté, a bien voulu, sur la demande que lui en a adressé pour moi M. Danjou, m'envoyer la note des médailles au type de l'aigle qui ont été découvertes dans les ruines de cette ancienne ville, connue des antiquaires sous le nom de Bransuspans.

J'y ai trouvé précisément le type de l'aigle éployé dont je m'occupe en ce moment ; seulement, la légende de ces médailles n'est pas VANDILOI mais CALIAGIIS ; ce sont les médailles représentées sous les n^{os} 9 à 12 de la planche qui accompagne cet article ; elles sont identiques d'aspect et de facture avec les médailles VANDILOI, au point qu'on les dirait sorties d'un même atelier.

Or, il faut bien que j'attaque ce point de la question : Bransuspans, qui voudrait être la corruption de Bratuspantium et rappeler ainsi l'ancienne capitale des Bellovaci, paraît être une dénomination usurpée, qui n'a eu cours que depuis qu'on s'est adonné aux recherches archéologiques.

Le baron Walckenaër a consacré quelques pages de son intéressant ouvrage, sur la *Géographie ancienne des Gaules*, à démontrer l'erreur dans laquelle on est tombé à ce sujet. Pour lui : « Caesaromagus est la même ville que Bratuspantium qui, devenue romaine, avait quitté son nom gaulois pour prendre celui de César, son vainqueur ; il faut donc, ajoute cet auteur, revenir à l'opinion de Sanson et de Valois, trop légèrement abandonnée, et attendre que de nouvelles fouilles ou la découverte d'un monument quelconque, nous apprennent le nom du lieu romain qui était situé près de Vendeuil et de Breteuil ¹. »

Il n'entre pas dans mon plan de reprendre la discussion, et je me bornerai à accepter l'opinion de Walckenaër, tout en remarquant que l'importance de Breteuil est assez moderne et que c'est Vendeuil qui a dû, à une époque très éloignée, être le chef-lieu du pagus dont il a retenu le nom ; de plus, *l'existence d'un lieu considérable près de Vendeuil paraît être le point de départ de la formation du pagus Vendiolensis* et c'est ainsi qu'on est conduit à rattacher le Vendeuil moderne à la ville antique dont nous nous occupons.

Telle est au moins l'opinion d'un homme du pays, de M. Graves, l'auteur estimé du *Précis statistique du canton de Breteuil* ².

¹ La *Géographie ancienne des Gaules*, page 427 du tome I^{er}.

² « L'existence d'un lieu important près de Vendeuil détermina, sans doute, plus tard la formation du pagus Vendoilensis, Vendiolensis, Vendoilismum, l'un de ceux entre lesquels fut divisé le territoire de la cité de Beauvais. Charles-le-Chauve confia en 853 l'inspection du *Vendelais* ou *pagus Vendoilensis* à Rothade, évêque de Soissons. On sait très peu de chose de cet ancien pays, dont l'étendue devait être considérable, si l'on en juge par les lieux connus pour avoir été compris dans sa circonscription. On cite dans ce nombre : Ansaldivillare, Ansaucillers ; Tertiniago, Tartigny ; Villaris,

Or, on conviendra qu'il existe une telle ressemblance entre la légende VANDILOI et le nom carlovingien du *Pagus Vindiolensis*, ou même le nom moderne de Vendeuil, qu'on peut être fortement tenté de voir dans nos médailles le nom gaulois de la ville inconnue.

Le baron Walckenaër, qui avait sous les yeux le Mémoire de Bonamy, inséré page 463 du vol. XXVIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions, savait bien qu'on avait trouvé des médailles gauloises dans ces ruines¹ ; aussi est-ce par distraction, sans doute, qu'il parle seulement de ville romaine à la fin du passage que je viens de relater.

» Villers-Vicomte; Gagnac, Gannes ; Sarodo, qu'on croit être Sourdon (Somme) ;
 » Muntinago peut-être Montigny ; Limaga-Villa et Hebriciago inconnus aujourd'hui, désignés dans une charte de 766 qui constate la donation de ces villages
 » à l'abbaye de Saint-Denis par un seigneur nommé Adhalar. On est porté à
 » penser que le comté de Breteuil s'établit à la suppression du pagus Vendoilensis. » (Précis statistique du canton de Breteuil, page 90, par M. Graves ; Annuaire du département de l'Oise.)

¹ Bonamy, après avoir rapporté dans son Mémoire l'opinion de Louvet, auteur d'une histoire du Beauvoisis, sur l'importance de la ville antique, ajoute :
 » Ce que Louvet disait en 1630 du terrain de *Bratuspantium*, les habitants de
 » Breteuil le disent encore aujourd'hui, et ils en tirent tous les jours des médailles, non-seulement des empereurs romains mais encore de gauloises ; l'on
 » m'en donna, en 1745, une vingtaine de ces dernières trouvées sur ce terrain. »
 Du reste, Bonamy n'est nullement convaincu que ces ruines soient les restes de *Bratuspantium*.

« Je sens bien, ajoute-t-il, que tout ce que j'ai dit jusqu'à présent ne peut
 » convaincre que le *Bratuspantium* de César soit, comme l'a cru le Père
 » Mabillon, auprès de Breteuil ; aussi n'ai-je prétendu appuyer son sentiment
 » que sur des conjectures fondées sur la tradition des gens du pays et en particulier sur ce bâtiment découvert en 1570. Si tout cela ne sert point à indiquer
 » la position de *Bratuspantium*, j'aurai au moins fait part de quelques découvertes
 » que l'on ne trouve point dans les livres et dont on pourra tirer parti,
 » lorsqu'on aura plus de lumières sur cette ancienne ville des Gaules. »

C'est là de la science circonspecte et prudente comme il convient d'en faire, lorsqu'on connaît bien les difficultés de son sujet.

De nos jours, l'extraction des monnaies gauloises a continué et les trouvailles de M. l'abbé Barraud sont de nature à confirmer pleinement l'existence de la ville gauloise.

Je vais donner ci-après la description des cinq médailles, au type de l'aigle, provenant de Vendeuil, telle qu'elle m'a été transmise par ce savant.

« Je possède cinq médailles ayant au revers un aigle ou deux aigles aux ailes éployées ; elles ont toutes été trouvées près de Vendeuil, dans la vallée où l'on croit qu'était situé l'oppidum *Bratuspantium*. Je vais en donner la description :

» Les deux premières offrent, au droit, une tête tout-à-fait semblable à celle dont M. Hucher a tracé le dessin dans sa lettre. Le type du revers est accompagné de lettres ou de chiffres. L'estampage en plomb de ces deux médailles, que je joins ici, les fera mieux connaître encore que ma description.

» 1^{re} médaille. Tête d'homme diadémée, à gauche. — R. Un aigle aux ailes éployées, accompagné de deux S, d'une rondelle et des caractères suivants : . . . CHIC.

» 2^e médaille. Tête d'homme coiffée d'un diadème, à droite. — R. Un aigle et un aiglon aux ailes éployées. M. Lelewel, à qui cette médaille a été envoyée, a lu autour du type du revers CHDVNV. Je pense qu'il eût dû commencer par où il a fini. M. Hucher en jugera. (Voir *Lelewel, Études numismatiques*. Type Gaulois, pl. v, fig. 47 et texte, pages 264 et 336.)

» 3^e médaille. Tête d'homme, à droite. — R. Aigle et aiglon aux ailes éployées, au-dessus desquelles on remarque une rondelle perlée.

» 4^e médaille. Tête papillotée, ornée d'une espèce de couronne radiée et tournée à droite. — R. Aigle et aiglon aux ailes éployées, accompagnés d'une croix cantonnée de quatre points et d'une étoile à cinq dents, ou pentagone. Un serpent

- » est placé au-dessus. — *Lelewel*, pages 181, 184 et 335. Pl.
- » VII, fig. 58.
- » 5^e médaille. Tête tournée à gauche, couverte d'un bon-
- » net noué sous le menton. — R^l. Aigle aux ailes éployées, la
- » tête tournée vers la droite. — *Lelewel*, pl. IX, fig. 10. »

(Extrait d'une lettre adressée le 10 décembre 1854 à M. Danjou, président de la Société Archéologique de Beauvais.)

Deux autres médailles en potin, trouvées à Vendeuil, ont été publiées par M. Lelewel sous les nos 20 et 21 de la pl. IX du *Type Gaulois*.

Voici donc un fait constant : c'est que le village de Vendeuil, dernier vestige du chef-lieu du pagus Vindiolensis a succédé à une ville gauloise ; c'est tout ce qu'il est possible aujourd'hui d'établir avec certitude ; j'entre dans le domaine des hypothèses en proposant de voir dans cette ville le VANDILOS de nos médailles ; mais on conviendra qu'il eût été difficile de ne pas exposer cette conjecture qui est loin, du reste, d'être en opposition avec l'attribution aux Vadicasses que je viens également de proposer ; car les *pagi Vadensis* et *Vindiolensis* ne sont pas éloignés l'un de l'autre ; tous deux étaient compris dans le diocèse de Beauvais, au Moyen-Age, suivant Wastelain et Guérard ¹, et tous deux ont gardé la trace dans leur dénomination du nom des Vadicasses, peuple incertain ² dont Ptolémée seul a parlé et qu'on ne sait où placer ailleurs.

¹ *Wastelain*, Description de la Gaule-Belgique, in-4^e, 1761, page 343. — *Guérard*, Essai, page 149.

² « Ptolémée (lib. II, cap. 8, p. 48) est le seul auteur, dit Le baron Wakenaër dans sa *Géographie ancienne des Gaules*, page 266 du 2^e vol., qui ait fait mention des *Vadicassii* et il les place dans la Celtique et non dans la Belgique. Ils ne formèrent point un diocèse particulier et cette seule circonstance suffit pour nous démontrer que c'était un de ces peuples subordonnés, enclavés dans le territoire d'un autre peuple plus considérable. Ptolémée nomme

Ainsi, l'une et l'autre hypothèse se fortifient réciproquement, loin de s'exclure, et elles ont de plus l'avantage de localiser en quelque sorte nos médailles en limitant leur attribution à une zone peu étendue, la partie de l'ancien diocèse de Beauvais, comprenant le duché de Breteuil et le Valois moderne qui s'est formé, comme l'on sait, d'une partie du territoire des Meldi, des Silvanectes et des Suessions.

DEUXIÈME SÉRIE.

CALIAGHIS.

L'argument en faveur de Vendeuil serait bien plus fort, je le sais, si les deux médailles de M. l'abbé Barraud étaient signées du mot VANDILOI; mais on lit sur ces deux pièces un tout autre mot qui, jusqu'à ce jour, n'avait pu être complètement déchiffré et dont je crois être enfin parvenu à fixer la lecture.

Ce mot est CALIAGHIS le L et le S à l'envers, *sic*: CATIAGHIS.

Mais, à part la différence des noms, le type est identique au dernier point et l'on ne rencontre guère dans la numismatique gauloise, si ce n'est dans la série d'argent au cavalier, deux types aussi semblables; on dirait ces deux espèces de médailles sorties du même atelier ou émanées de coins gravés par le même artiste.

- » les *Vadicassii* à côté du Meldi; il dit qu'ils sont proches de la Belgique,
- » il leur donne pour capitale un lieu nommé *Neomagus*. D'ailleurs, les monuments
- » historiques et les mesures nous manquent également pour déterminer la position
- » de ce peuple. Nous sommes donc réduits aux conjectures, et d'après les indications
- » données par Ptolémée, la meilleure est sans contredit celle qui place les
- » *Vadicassii* dans le duché de Valois et qui assigne à *Neomagus* la position de
- » Vez dont le nom paraît dériver de celui des *Vadicassii*. Tel est le sentiment
- » de d'Anville et de Valois. »

Cette circonstance permettra donc toujours de réunir dans le même groupe les médailles inscrites VANDILOS et CALIAGHIS et, par suite, ce qu'on aura conclu pour les unes sera applicable aux autres.

Les hypothèses précédemment exposées s'appliquent donc à la nouvelle série où je déchiffre CALIAGHIS.

Vous savez combien de lectures diverses ces médailles ont inspiré à nos devanciers : Mionnet a lu CVCCIVS, Lelewel CHIOVNV, et Duchalais CACIACCHI.

Cette légende est en effet très bizarrement formée, et je l'ai étudiée, sans résultat, pendant plusieurs années; il a fallu que six ou sept exemplaires variés passassent sous mes yeux pour que la lumière se fit. Enfin j'ai pu fixer la valeur des deux lettres qui avaient le plus contribué à donner le change : ce sont les troisième et sixième, et comme elles sont au rang des *matres litteræ*, leur interprétation était très importante dans la circonstance. Ces lettres, qui sont un L et un G, sont assez mobiles dans l'alphabet gaulois. Le L, comme s'il voulait sans cesse rappeler son origine grecque et sa forme primitive, tourne au lambda, même dans les inscriptions en lettres latines; c'est une remarque qui s'applique avec d'autant plus d'à-propos, au cas actuel, que dans l'autre série, la légende VANDIIAIOS en offre précisément l'exemple.

Dans l'espèce actuelle, cette lettre a été méconnue par tous les auteurs; en effet, elle est complètement renversée et a pu être prise généralement pour un C. Toutefois, en l'examinant avec attention, même dans la planche ci-jointe, on saisira la différence qui existe entre le lambda très obtus de nos médailles et le C généralement rond des inscriptions gauloises.

Le G gaulois est encore un de ces caractères bizarres qui ne sont pas fixés et varient de forme au gré du graveur. Dans le n° 8 il a la physionomie d'un G du Moyen-Age; on dirait un C

auquel une langue horizontale aurait été ajoutée, langue qu'on peut prendre pour un trait d'union et qui a certainement induit M. Duchalais en erreur.

Dans les n^{os} 10, 12 et 13, la forme du G se rapproche davantage de celle actuelle, tout en rappelant le G des médailles de Togirix ou de Divitiacus.

Quoi qu'il en soit, on retrouve sur nos six médailles les lettres constitutives d'un nom unique qui est CALIAGHIS.

Voici la description de ces médailles :

N^o 8. Avers : Tête de Diane, identique à celle du n^o 1^{er}, précédemment décrit.

Revers : Aigle éployé ; en légende rétrograde : CATIAGHIS ; dans le champ, deux annelets pointés et deux pentagones.

Cet exemplaire, qui est au Cabinet Impérial, est catalogué sous le n^o 613 de Duchalais.

Diamètre, 15 mill.

N^o 9. Même avers.

Revers : Aigle éployé ; en légende rétrograde : *Calia* GHIS. S derrière la tête de l'aigle ; même sigle devant ses serres. — Cabinet de M. Barraud, et Bibl. Imp., n^o 614 de Duchalais.

C'est l'un des exemplaires trouvés à Vendeuil. — Diamètre, 15 mill.

N^o 10. Même avers.

Revers : Un grand aigle ayant à sa droite un aigle plus petit ; tous deux ont les ailes éployées. En légende : CATIAGHIS. Ma suite. — Diamètre, 15 mill. Poids : 3 g. 40 c.

N^o 11. Même avers ; même revers. En légende : *CALIA*. Ma suite. — Diamètre, 15 mill. Poids : 3 g. 35 c.

Cet exemplaire est identique, selon toute apparence, avec le CAII. n^o 615 de Duchalais. Du reste, je suis moins certain de cette lecture que de celles qui précèdent, et on pourrait aussi bien lire CALTA ou même CAITA que CALIA. Il faudra

attendre, pour être définitivement fixé, que des exemplaires mieux conservés permettent de bien voir les deux lettres incertaines.

N° 12. Même avers.

Même revers. En légende : **CATHAGHIO**. La lecture de cette médaille, qui paraît avoir été communiquée à M. Lelewel, était restée douteuse. Aujourd'hui que je produis plusieurs bons exemplaires de cette pièce, aucun doute n'est plus possible et je suis sûr d'avance d'obtenir l'assentiment du savant Polonais. Cette pièce a été trouvée près de Vendeuil.

Cabinet de M. Barraud. J'ai dessiné cette médaille et la suivante sur de bons clichés qui m'ont été envoyés par leurs possesseurs.

N° 13. Même avers.

Même revers ; en légende : **..ATHAGHIO**. C'est probablement cette médaille ou la précédente qui avait été lue **CHIDVNV** par M. Lelewel ; quoique plus barbare que toutes celles que je viens de décrire, cette pièce n'en porte pas moins la légende **CALIAGHIS**.

Cabinet de M. Voillemier.

J'ignore entièrement ce que signifie le mot **CALIAGHIS** ; doit-on y voir un nom de chef ou celui d'une localité gauloise ? C'est ce qu'il n'est pas possible de savoir dans l'état actuel de nos connaissances.

Cependant si **VANDILOS** est un nom de lieu, comme pourrait le faire croire le rapprochement si curieux de Vendeuil, il semble qu'il faut voir dans **CALIAGHIS** un nom de chef, car on comprendrait difficilement que deux localités gauloises eussent adopté des types identiques, à moins de supposer que ces deux localités fussent très voisines.

Je sais que tout près de Vendeuil se trouve un village du nom de Capli, et qu'on pourrait, pour tout concilier, supposer

que CALIAGHIS est le nom gaulois de Capli ; mais ce serait superposer les hypothèses les unes dans les autres et il me repugne de me lancer dans cette voie.

Il existerait pour le nom CALIAGHIS une interprétation bien plus favorable, si l'on pouvait dégager cette médaille du VANDILOIS.

La table Théodosienne *Segm.* 1. C, indique dans le parcours de la route de Beauvais à Troyes, entre Meaux et cette dernière ville, un relai nommé CALAGVM, qui se place naturellement, d'après tous les géographes modernes, à Chailly.

Or Chailly, dont le nom latin a été successivement CALAGVM et CALLIACVM, répondrait parfaitement à notre légende. C'est une très ancienne localité placée sur la crête d'un côteau et qui garde la tradition d'un établissement romain. Mais j'ignore si des médailles identiques aux nôtres y ont été trouvées, et en l'absence de ce document décisif, je ne puis me décider à attribuer nos médailles à Chailly. Il faut autre chose qu'une ressemblance, peut-être fortuite, dans les noms, pour baser l'attribution d'une médaille gauloise.

Le seul fait certain qui résultera donc de cette lettre, ce sera la lecture définitivement faite d'un certain nombre de médailles jusqu'ici mal interprétées, ce sera une réunion assez considérable d'éléments nouveaux pour l'épigraphie gauloise ; à l'aide de ces documents on pourra continuer avec plus de certitude, et par suite avec plus d'intérêt, le déchiffrement de nos monnaies nationales.

Veuillez agréer, etc.

E. HUCHER.

MÉMOIRE

SUR LES MONNAIES DE TARSE

AYANT AU REVERS LE MONUMENT ET LA FIGURE DE SARDANAPALE

(Pl. XI et XII)

Il était d'un usage à peu près général, dans l'antiquité, de représenter, au revers des monnaies des villes, les divinités qui y recevaient un culte spécial, ou les monuments principaux, comme les temples des Dieux. Ainsi les monnaies de certaines villes de la Cilicie offrent au revers la figure de plusieurs temples qui aujourd'hui n'existent plus. Les médailles des métropoles de la Cilicie, telles que Tarse, Lamos, Anazarbe, etc., en fournissent des exemples. Mais un monument plus curieux, que l'on trouve figuré sur les médailles de Tarse, est celui que les auteurs appellent *le tombeau de Sardanapale*, et dont les restes portent aujourd'hui le nom de *Dunuk Tasch*, qui signifie en turc *la pierre renversée*.

Il paraîtrait que, dans l'antiquité, ce monument, soit à cause des traditions qui s'y rattachaient, soit à cause de ses proportions gigantesques, jouissait d'une grande célébrité; aussi le voit-on représenté sur les médailles de Tarse depuis l'époque d'Alexandre jusqu'à celle de Gordien III.

J'ai recueilli les principales médailles de Tarse où ce monument est représenté et je vais en donner la description, après quoi je donnerai des preuves concluantes qui attesteront que cette représentation est bien celle de l'édifice grandiose dont on voit encore aujourd'hui la base, longue de 115 mètres, dans l'un des jardins qui entourent la ville de Tarsous. (Pl. XII, n° 1.)

N° 1^{er}. Tétradrachme d'Antiochus VIII, Gryphus, roi de Syrie, frappé à Tarse. Tête imberbe du roi, ceinte du bandeau et tournée à droite ; autour, un cordon composé de perles et d'olives.

R^ς. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ ΕΠΙΦΑΝΟΥ. — Dans le champ, 2 monogrammes. Le monument et la figure de Sardanapale surmontés d'un bûcher sur lequel est posé un aigle.

Cab. de France, de Saulcy, Rollin et Orta. Pl. XI, n° 10.

2. Tétradrachme de Démétrius II (?), roi de Syrie, frappé à Tarse. Cette médaille, sauf le nom du souverain, est la même que la précédente ; elle est unique et se trouve à Londres.

3. Médailles autonomes de Tarse.

Tête tourrelée de la ville à droite. Grènetis au pourtour.

R^ς. ΤΑΡΣΕΩΝ. Dans le champ. [M] AP [K] AP et un monogramme.

Le monument de Sardanapale comme ci-dessus.

Cuiv. m. mod. Cab. de Fr., pl. XI, n° 1.

4. Même type que le n° 3.

R^ς. Mêmes légende et type, avec différents monogrammes.

Cuiv. pet. mod. Cab. de Fr., pl. XI, n° 2.

5. Même type au droit que le n° 3.

R^ς. ΤΑΡΣΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. — Le monument de Sardanapale.

Cuiv. pet. mod. pl. XI, n° 3.

6. Tête tourrelée de la ville, à droite, dans un cordon de perles et d'olives.

℞. ΤΑΡΣΕΩΝ. Dans le cli. 2 monogr. — Sardanapale à dr., sur un lion cornu, tient la bipenne de la main gauche.

Cuiv. moy. mod. Cab. de Fr., pl. xi, n° 4.

7. Même médaille avec différents monogr. au revers. Cinq variétés.

Cuiv. moy. mod. Cab. de Fr., pl. xi, n° 5.

8. Tête tourrelée de la ville, à droite.

℞. ΜΗΤΡ (ροπολεω;) ΤΑΡΣΕΩΝ. — Sardanapale debout sur un lion cornu.

Cuiv. pet. mod. Cab. de Fr.

9. Médaille de Tarse portant le nom d'Antioche du Cydnus (cf. Et. de Byz.; v° Antioche). Tête de la ville à dr.; derrière, le monogramme de Tarse.

℞. Deux monogrammes et Sardanapale, à dr., debout sur un animal cornu.

Cuiv. pet. mod. Cab. de Fr. pl. xi, n° 6. Une variété de monogramme.

10. ΤΑΡ—ΣΟΥ. Tête de femme voilée à gauche, ayant une étoile sur le front.

℞. ΜΗΤΡΟ—ΠΟΛΕΩΣ. Sardanapale debout sur un animal cornu.

Cuiv. Cab. de Fr., pl. xi, n° 7.

Monnaies impériales de Tarse. (Hadrien, Gordien III et Otacilie.)

11. ΑΥΤ. ΚΑΙ. ΘΕ. ΤΡΑ. ΠΑΡ. ΥΙ. ΘΕ. ΝΕΡ. ΥΙ. ΤΡΑΙ. ΑΔΡΙΑΝΟΣ. ΣΕΒ. Tête laurée d'Hadrien à droite.

℞. ΤΑΡΣΕΩΝ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. Sardanapale debout sur un lion cornu.

Argent grand module. — Duc de Luynes, monn. des Satrapes (pl. vii, n° 8). Pl. xi, n° 8.

12. ΑΥΤ.Κ. Μ ΑΝΤ.ΓΟΡΔΙΑΝΟΣ. ΣΕΒ. Π.Π. — Buste radié à droite, armé d'une lance et d'un bouclier orné d'une tête de Méduse.

Β'. ΤΑΡΣΟΥ ΜΗΤΡΟΠ. Α. Μ. Α. ΓΓ' . . — Monument de Sardanapale sur lequel flotte une guirlande dont les deux extrémités sont portées par deux personnages debout.

Cuiv. gr. mod. (Mionnet, t. III, p. 644, n° 585).

13. ΩΤΑΚΙΑ. ΣΕΥΗΡΑ ΝΕΥΤ. — Tête de l'impératrice Otacilia, à droite. Grènetis au pourtour.

Β'. ΤΑΡΣΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩΣ. — Monument de Sardanapale dans une guirlande. Grènetis au pourtour.

Cuiv. gr. mod. (Mionnet, Suppl. t. VII, p. 284-5, n° 521), pl. XI, n° 9.

Voici, à quelques variétés près, la série connue de toutes les médailles de Tarse portant au revers le tombeau de Sardanapale et la figure de ce prince debout sur l'animal symbolique de son apothéose. Comme le lecteur a dû s'en apercevoir, en examinant le dessin de la planche XI, aucune de ces représentations ne se ressemble, ce qui est pour nous la preuve que le monument en question a subi de notables changements depuis l'époque de sa construction jusqu'au moment où le Christianisme, en abolissant les temples des dieux, eût mis fin en même temps aux fêtes que l'on célébrait dans certaines villes en l'honneur des héros fondateurs ou des divinités tutélaires.

C'est sur la médaille d'Antiochus VIII que l'on trouve le monument de Sardanapale figuré avec le plus de détails: aussi, c'est cette médaille qui va nous servir pour contrôler les descriptions des anciens et les comparer avec l'édifice dont la base existe aujourd'hui dans les jardins de Tarse, ainsi que je l'ai dit, et dont on peut voir un dessin sur la planche XII, n° 1.

J'ai donné la description de ce monument dans la *Revue Archéologique* de 1853 et dans la *Revue Numismatique* de 1854,

aussi je renvoie le lecteur à ces deux articles, où le monument a été décrit tout au long. Je rappellerai seulement, en quelques mots, les détails que l'antiquité nous a laissés sur cet édifice.

Le monument de Sardanapale ($\mu\nu\tilde{\eta}\mu\alpha$) est mentionné dans les auteurs dès le passage d'Alexandre en Cilicie. A cette époque et dans les siècles qui suivirent cet événement, les Tarsiotes y célébraient annuellement un anniversaire funèbre de la mort du premier Sardanapale, considéré comme l'un des fondateurs de la ville de Tarse, au dire de quelques auteurs, et ils élevaient un bûcher pyramidal dont une représentation du roi assyrien occupait le centre. Ces détails sont très précis, puisque le revers des médailles de Tarse confirment entièrement cette description. En effet, la médaille (pl. xi, n° 10) nous montre parfaitement la représentation de ce bûcher, qui est surmonté d'un aigle, emblème des Séleucides, et en même temps l'oiseau qui figure dans les apothéoses ; ainsi, sur presque toutes les médailles des empereurs frappées après leur mort, on voit soit un autel, soit un aigle, avec la légende *consecratio*.

Ce bûcher pyramidal était établi sur la base du monument dont j'ai donné une figure, et dont le lecteur saisira mieux la configuration en voyant le plan (n° 2, pl. xii). Dans l'intérieur de cette base parallélogrammique, on voit deux carrés, lesquels sont représentés sur la médaille d'Antiochus de chaque côté de la figure de Sardanapale, sous la forme de deux petites éminences.

La base du monument représenté sur la médaille, et qui est la partie de l'édifice dont les restes subsistent encore aujourd'hui à Tarsous, est orné de guirlandes funéraires. Cette ornementation est une preuve que cette base de poudingue artificiel était autrefois garnie de plaques de marbre, et on en acquerra la certitude, quand on saura que tout le pourtour de ce parallé-

gramme et l'intérieur de l'édifice sont remplis de morceaux de marbre blanc brisés, provenant du revêtement de ce monument. Ce revêtement n'est pas le seul exemple connu dans l'antiquité pour de semblables monuments, puisque nous savons positivement que les pyramides de Gizeh qui, par l'étendue de la base, peuvent seules être comparées au tombeau représentatif de Sardanapale, étaient pareillement couvertes d'un revêtement qui existait encore au moyen-âge. Je crois donc maintenant que le *Dunuk Tasch* de Tarse, dont quelques voyageurs ont voulu faire le séjour d'oracles renommés, ou bien encore les deux tombeaux des héros Mopsus et Amphylocque, n'est autre chose que le $\mu\nu\eta\mu\alpha$ de Sardanapale, monument représentatif élevé dans les temps héroïques et restauré à des époques différentes. La figure de Sardanapale indique un style purement assyrien, puisque nous retrouvons des représentations analogues sur les monuments de Ninive et de Persépolis. Ainsi j'ai reproduit (pl. xii, n° 3) le dessin développé d'un cylindre assyrien, conservé au Cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, qui représente un personnage debout sur un animal symbolique, et dans la même attitude que celui qui est figuré sur les médailles de Tarse que j'ai décrites plus haut.

Cette dissertation a donc pour but d'appuyer les conclusions que j'avais posées dans mon premier travail, publié dans la *Revue Archéologique*, et résumé ensuite dans cette Revue, et qui corrobore aujourd'hui d'une manière positive, grâce aux monuments nouveaux que j'ai publiés dans ce Mémoire, l'attribution que j'avais faite au retour de mon voyage en Cilicie.

VICTOR LANGLOIS.

MÉDAILLON D'ARGENT

(BILLON)

DE VALÉRIEN ET DE GALLIEN



FELICIBVS AVGG. Têtes radiées et affrontées de Valérien et de Gallien.

R^o. QUA
TER en trois lignes, au milieu du champ... **R^o.** (billon).
NIO

Poids : 90 grains.

La connaissance des médailles impériales est portée si loin maintenant, qu'il est très rare d'avoir à signaler la moindre nouveauté en ce genre ; il ne faut donc pas en laisser échapper l'occasion lorsque cette bonne fortune se présente. Ce petit médaillon d'argent de billon mérite ainsi une attention particulière ;

on doit le considérer comme tout à fait nouveau, quoiqu'une pièce, probablement semblable, soit gravée dans Pembroke, p. 3, tab. 88. En voici la description, donnée p. 305 du catalogue de la vente de cette magnifique collection, qui a eu lieu en 1848, en Angleterre.

Licinius sen. and junior (billon) : obv., FELICITAS AVGG. heads facing ;

℞ QVATERNIO : all tooled ; size 6.

Le Dictionnaire numismatique de Rasche est le seul ouvrage où soit citée cette pièce de Pembroke, dont Eckel, Mionnet, etc. n'ont fait aucune mention. Ce silence expressif prouve évidemment que ces éminents numismatistes avaient des doutes sur l'authenticité de la médaille. Le motif de ces doutes se trouve effectivement expliqué, si l'on fait attention à la remarque du catalogue de vente *all tooled* (entièrement retouché au burin) et en voyant un médaillon, ayant assez d'importance pour être vendu seul et séparément s'il avait été irréprochable, faire obscurément partie du lot 1,440, formé de quatre pièces. La médaille de Pembroke était donc regardée comme non avenue et, par conséquent, perdue pour la science. Mon nouvel exemplaire, publié ici, n'est nullement retouché (*tooled*), la conservation est bonne, et il ne peut y avoir de doute sur son authenticité. Le changement de la légende FELICIBVS AVGG, en celle de FELICITAS AVGG, sur le médaillon Pembroke, a probablement pour cause les retouches modernes. Sur les monnaies de cette époque il n'est pas toujours facile de reconnaître les effigies impériales, non accompagnées de leurs noms sur les légendes ; cependant on ne se trompe pas, en reconnaissant ici les portraits de Valérien et de Gallien, de préférence à ceux de Trébonien et de Volusien. Le titre du métal d'argent-billon et la fabrique de la pièce ne peuvent se rapporter qu'à l'époque rapprochée

des princes précités; les deux Licinius père et fils, du catalogue anglais, n'ont absolument rien à prétendre ici.

La légende QVATERNIO du revers, en trois lignes sans type, sans couronne ni grènetis, est très singulière. Je vais essayer de rechercher la signification et l'explication de ce mot *quaternio*. On ne peut pas supposer qu'il s'agirait ici du *rotum* d'un *quaterne d'annuités* pour la félicité des empereurs. Ce n'est plus la formule de ces sortes de vœux, lesquels, d'ailleurs, ne se comptaient que par V et X années: *vota quinquennialia, decennialia, vincennialia*, etc.

Le module de cette pièce, qui ne peut se confondre avec celui des deniers ordinaires, l'absence des noms impériaux¹ et surtout la singularité de type du revers, sans analogie avec les revers connus, tout concourt à démontrer que nous n'avons pas ici une monnaie courante, mais bien plutôt une tessere de libéralité, désignant peut-être par *quaternio* le don du nombre de quatre (aurei?) à recevoir en échange par le porteur. Ces sortes de sportules, de largesses en pièces d'or ou d'argent, étaient assez fréquentes, comme on sait, sous les empereurs. On trouve dans Trebellius Pollio² le passage suivant, qui semblerait avoir un certain rapport avec notre sujet: *Matronas (Gallienus) ad consilium suum rogavit, iisdem manum sibi osculantibus, quaternos aureos sui nominis dedit*. Il faut remarquer pourtant que le passage en question se rapporte à une époque où Gallien régnait seul, pendant la captivité ou après la mort de Valérius. Mais, parmi diverses significations, *quaternio* avait aussi celle

¹ Dans l'antiquité, les monnaies de beaucoup de règnes antérieurs se trouvant réunies dans la circulation, les légendes étaient nécessaires pour faire reconnaître les divers souverains. Cette précaution était inutile pour des tesseres fabriquées uniquement pour une seule fois, dans une circonstance particulière. L'effigie impériale, connue d'avance, était celle de l'empereur régnant.

² *Hist. August. scriptores VI. Lugduni Bat., 1661. p. 737.*

d'une chambrée de quatre soldats, et comme on délivrait quelquefois aux soldats des *tesseræ conirales* pour leur donner l'entrée à des festins ; *quā ostensā* [*tesserā*], *milites ad prandium admittebantur* (Tit. Liv., lib. ix). Notre petit médaillon était, je crois, une tessere de cette sorte, servant de billet d'entrée pour une escouade militaire, *quaternio*.

M^{re} de LAGOU.

DE

QUELQUES MONNAIES NOUVELLEMENT PUBLIÉES

M. B. Fillon vient de publier un nouveau livre intitulé : *Études Numismatiques*, — Souvenirs d'un voyage à Poitiers¹. Il a paru par parties, sous ce second titre, dans la *Revue des Provinces de l'Ouest* (Nantes); et, en effet, l'auteur commence par des détails intéressants sur les collections visitées par lui à Poitiers et à Niort; mais la plus grande partie des pièces décrites lui ont été communiquées par des collecteurs de plusieurs provinces françaises et de l'étranger. Le titre d'*Études Numismatiques* lui convient donc beaucoup, car, ainsi que nous avons vu M. Fillon à l'œuvre dans ses précédentes publications, il nous fait connaître des pièces inédites, en essayant de déterminer leurs attributions d'époque, de lieu et de prince. Il le

¹ Fontenai-Vendée, chez l'auteur, 1855, in-8° de 174 p., avec 5 planches et un grand nombre de vignettes dans le texte; Paris, chez M. Charvet, antiquaire, rue Castiglione, 44.

fait le plus souvent avec succès, et s'il se trompe quelquefois, ce qui arrive aux plus savants, c'est de bonne foi ; quand il a reconnu son erreur il en convient franchement, ce qui est rare partout, et particulièrement chez les numismatistes.

J'ai pensé que les nouvelles études de M. Fillon demandaient plus qu'un article bibliographique. C'est précisément parce que nos différentes manières de voir, sur quelques points, nous ont naguère entraîné à des discussions un peu vives, que je veux, en quittant la Revue, lui prouver ainsi qu'à nos lecteurs que, sachant apprécier son savoir et son zèle numismatiques, je suis toujours disposé à lui rendre justice complète, à le féliciter sur ses bonnes décisions, sauf à lui soumettre quelquefois mes motifs pour pencher vers une opinion contraire. J'ai voulu, en même temps, augmenter dans la Revue les descriptions des monnaies rares qui, depuis l'origine, y ont été signalées avec soin, et inspirer à nos souscripteurs de 1853 le désir de joindre ce nouvel ouvrage à ceux que M. Fillon a déjà publiés sur nos monnaies françaises¹ ; leur ensemble est vraiment utile à tous ceux qui étudient notre numismatique nationale.

L'auteur m'a fort obligeamment offert l'usage de ses vignettes et des empreintes de ses planches ; j'ai accepté quelques-unes des premières et j'ai fait une planche spéciale pour y grouper ses pièces les plus curieuses. Dans son volume d'*Études*, il a fait des additions assez considérables aux articles publiés dans la Revue de Nantes.

J'examinerai successivement les séries mérovingiennes, carlovingiennes et féodales qui sont principalement l'objet de ces études. On donne aussi quelques monnaies gauloises attribua-

¹ Considérations historiques et artistiques sur les monnaies de France. Fontenai, 1850, in-8°, fig.

Lettres à M. Dugast-Matifeux sur quelques monnaies françaises inédites. Fontenai, 1853.

bles au Poitou, parce qu'elles s'y rencontrent souvent, mais elles n'offrent rien de remarquable. Le livre est terminé par des jetons et méreaux poitevins ; les amateurs de ces monuments liront avec plaisir des détails que l'auteur sait toujours rendre agréables et instructifs.

Avant d'aborder les monnaies de la première race, nouvellement publiées par M. Fillon, je dirai quelques mots sur son système de classification et d'attribution fondé sur les analogies de types et de style, sur ce qu'il appelle *le faire*. M. de Longpérier s'en est servi dans son catalogue de la collection Rousseau, et M. Duchalais a été un des premiers à appliquer aux gauloises et aux monnaies antiques ce principe déjà indiqué par Lelewel. Je suis loin de nier tout ce que ce système a de vrai et d'avantageux, mais je crois qu'il faut éviter de l'appliquer d'une manière trop absolue aux monnaies de la première race. Il ne serait pas difficile de prouver que, dans toutes les séries locales un peu importantes, on trouve plusieurs types et fabriques répondant à des époques différentes ; que les mêmes types et les mêmes styles ont pu passer d'une province à l'autre et y être employés plus tard ; qu'il a pu naître, de la maladresse ou du caprice des artistes, de nombreuses exceptions à cette règle générale. On reconnaît aisément, sans doute, le style ordinaire des triens de l'Austrasie, de la Bourgogne, de l'Auvergne, de la Provence et du Limousin et les types plus locaux du Gévaudan, de Cahors, de Marseille ; mais si l'on pousse les choses à l'extrême, en plaçant dans le même canton, sur la foi d'une ressemblance plus ou moins réelle, des monnaies d'attribution douteuse, on court risque de commettre des erreurs.

Il serait trop long d'appuyer ces observations par des exemples ; on les trouvera sur les planches des monétaires de M. Conbrouse. Je ferai seulement remarquer que malgré la bonté incontestable, en théorie, du classement par anciennes métropoles

et cités gallo-romaines, un catalogue et même un médaillier un peu nombreux de monnaies mérovingiennes, seront vraisemblablement longtemps rangés par ordre alphabétique des noms de lieux inscrits aux légendes, pour les pièces des monétaires. Cela n'est pas savant, j'en conviens, mais fort commode pour trouver ce qu'on cherche.

En commençant par les premières imitations franques des monnaies impériales, M. Fillon devait nécessairement parler des belles découvertes de M. Lenormant, amenées par celles de M. Senckler ; il leur rend justice, mais il en relève quelques côtés faibles.

- Les découvertes donnent raison de jour en jour, dit-il, au
- système de M. Lenormant, qui mérite cependant le reproche
- de ne pas tenir assez compte des effets bien connus de la dé-
- générescence des types et de l'ignorance ou de l'inhabileté des
- ouvriers chargés de fabriquer les coins qui ont servi à frapper
- les espèces de ces temps de désordre et de continuelles luttes.
- Je crois aussi que l'étude du style propre à chacune des par-
- ties de la Gaule est parfois trop négligée dans sa classification,
- quoiqu'il n'y ait aucun autre point de repère plus saisissant
- et plus sûr pour arriver à la connaissance du lieu où les pièces
- ont été émises. Et, en effet, le faire employé chez les Bur-
- gondes n'est-il pas parfaitement distinct de celui des Wisi-
- goths et des Bretons ? Un triens sorti de l'atelier de Poitiers
- ne se distingue-t-il pas, de prime-abord, d'un autre venu de
- Marseille ? »

M. Fillon, interprétant des initiales placées dans le champ, donne quelques-uns de ces triens primitifs à Toulouse, à Lyon, à Agen, à Marseille et à Vannes. J'ignore si le style du premier empêcherait de le donner à Tours, les Anastases se trouvent fréquemment en Touraine ; le dernier, outre le V placé dans le champ, porte à l'exergue VOHO, au lieu de CONOB et l'auteur

y voit encore l'indication de Vannes. Je ne discuterai pas cette attribution, aussi probable que plusieurs autres appuyées sur le même système d'interprétation ; les légendes, au reste, sont tellement bouleversées sur cette pièce, qu'il est difficile d'y retrouver les traces de DNIVSTINIANVS P.F. AVG et de *Victoria Augustorum*, car on y lit IIΛIA AIVIΩ PAVC et HICIOIA VAIOYIIA ; mais M. Fillon croit reconnaître ici le style breton.

« Le style est fort caractéristique et sert à distinguer les pièces vraiment bretonnes de cette époque. Il s'éloigne tout-à-fait de celui des triens ayant au revers le monogramme dans lequel M. Lenormant veut déchiffrer le nom de l'Armorique et que l'on ne trouva *jamais* en Bretagne, tandis qu'ils viennent toujours de l'Est et du Midi de la France ¹. »

L'attribution d'un triens de *Frisia* faite par M. Duchalais à Adolphe, duc ou roi de Frise (Rev. 1854, p. 54), est, avec raison, combattue par M. Fillon. « Avant d'en finir avec le VI^e siècle, mon sujet me permet de relever une erreur dans laquelle est tombé l'un de nos numismatistes les plus distingués, dont la mort récente laisse un vide si regrettable dans la science. Il s'agit du triens attribué par Duchalais à un prétendu Audulphe ou Adolphe, roi ou duc de Frise, et qui n'est, en réalité, qu'une monnaie rentrant dans le domaine commun, frappée par le monétaire d'un bourg de l'une des cités du nord de la Gaule.

» Mise en parallèle avec celle de Troyes, du monétaire

¹ Le système de M. Lenormant, fécond en précieuses découvertes, n'a-t-il pas été poussé trop loin pour des légendes inintelligibles ou des monogrammes faussés par les graveurs ? Ainsi, le savant académicien explique ces lettres bizarrement accolées sur un triens de Justinien : INBTNCH, par INPriTaXnia CIllddebertus, ajoutant, il est vrai : « faute d'une meilleure conjecture... » (Rev. 1849, p. 36. — 1852, p. 131. — 1854, p. 269.)

» *Genulfus* (Mon. de Conbrouse, pl. XLIV, 17) et de Trèves à la Victoire (id. 18), elle prend place à côté d'elles, tant pour le *faire* que pour la contrée d'où elle est sortie et la date de sa fabrication. — Ce rapprochement était si naturel que je m'étonne de ce qu'il ait échappé à un homme aussi versé dans cette matière. Les légendes doivent être lues : **AVDVLFVS** — **FRISIA** — **VICTVRIA AVDVLFOM.** — Audulfe était le monétaire d'un lieu appelé Frise, nom que portent deux ou trois villages des départements placés entre la Seine, la Moselle et la frontière de la Belgique; l'un d'eux est dans la banlieue de Péronne. Le mot *Victoria* est un souvenir de la légende impériale dont le triens de Trèves, cité plus haut, et qui est d'une fabrique un peu plus ancienne, fournit un autre exemple ¹. »

Des triens inédits publiés par M. Fillon, je commencerai par noter ceux de lieux déjà connus comme ateliers mérovingiens, mais avec des noms de monétaires nouveaux. **PECTAVIS** — **ABOLENO** — **PECTAVISCI** — **INGOMAROM.** — Monétaire déjà connu à Angoulême et au Palais. **PALACIOLO** — **DOAALDINO MO.** . . . **PATIGASO** — **RAGNVLFOM.**

TEODEBERCIA — **MVNOALDO** (Pl. XIII, n° 1) —... **TEODEBERCIAC** — **IOHANNE MO.** Sur ces deux pièces, dont l'effigie est très barbare, M. Fillon voit deux bustes accolés, ce qui se rencontre très rarement. Les triens de *Theodeberciac*, qui ne sont pas rares, mais de types et de styles tout différents de ceux-ci, ont été attribués à Dietzwillers en Alsace, puis à Thierville près Metz (Revue 1849), par M. Fillon, qui les place

¹ Lorsque nous avons admis dans la Revue la notice de M. Duchalais sur le triens de Frise, nous doutions fort de la solidité de son attribution, malgré ses efforts pour l'appuyer sur des conjectures historiques, mais nous avons dû garder le silence pour ne pas exciter la susceptibilité de notre collaborateur qui, parfois, n'aimait pas à être contredit.

aujourd'hui à une localité indéterminée proche de Briou, dans le Poitou, et prétend donner au même pays les triens de *Teudemciacum* et de *Tidiriciacum*, ces derniers nombreux et de types variés. J'avoue que ces changements d'attribution me paraissent très hypothétiques.

SAGRACIACO — EOSEVIO M. On connaissait de ce lieu un triens du monétaire *Teodeleno* : ses types et son style sont tout différents. Il avait été attribué par M. de Longpérier (Catalogue Rousseau), à Segrais dans l'Orléanais, par d'autres; à Segré (Anjou). M. Fillon donne le sien à Segry, village dans les environs d'Issoudun, à cause de son analogie avec les autres monnaies des environs de Châteauroux ?

MERONNODOMO — LEVDOALDVS. M. Fillon se demande si ce triens appartient à Méron, petite localité de l'arrondissement de Saumur ? J'ai publié (Rev. 1839, p. 439) un triens de **MIRONNO F — BERTOINO MO** à peu près du même style, et j'avais proposé de l'attribuer à Méron, il avait été trouvé près de Mirebeau, sur la route de Poitiers à Saumur (Pl. xii, n° 2).

TALILO CASTO. — Légende indéchiffrable au revers; croix cantonnée des lettres L.E.M.O. Localité indéterminée du Limousin.

RICOMAGOVICO — HONORATVS. Dans le champ, A. R. (Pl. xii, n° 3). Riom en Auvergne.

ARGENTO — PEONIVS MO. (Pl. x, n° 4). Triens breton; suivant l'auteur : « Il ne s'agit plus que de chercher parmi les » anciens bourgs ou villages du pays Nantais ou des environs, » s'il s'en trouve un nommé Argent ou Argenton » M. Conbrouse (pl. xix) a publié un triens à peu près pareil. **ARGENTO — IOHANNIS M.** Il l'attribue à Argenton, sans désignation de province.

LATILIACO — RAGNOLFOMONE. (Pl. xii, n° 5). Latilly.

bourg du département de l'Aisne, dépendant de l'ancien évêché de Soissons.

SALIACO — BOSOLENO. Sailly, bourg de Saône-et-Loire (Pl. xiii, n° 6).

BODRICASONO. « Croix ancree sur un degré, ornée de
 • deux appendices dont il est peu aisé de déterminer la nature.
 • Rf. **DOBALO M.** ou *Molabod* ou encore *Olabod M.* Croix sur-
 • montée d'un globe et posée sur un piédestal triangulaire, à
 • l'instar de celle de certaines pièces de Rouen de la fin de la
 • période mérovingienne. Cette particularité me porte à croire
 • que notre triens a été fabriqué dans la partie nord de ce dio-
 • cèse, à la fin du VII^e siècle (Pl. xiii, n° 8).

Grand A entouré des lettres S.V.C. — Rf. **LITEMVND.**
 Monétaire nouveau. Par l'analogie du type du revers, M. Fillon
 croit cette pièce d'un lieu peu éloigné de *Mironno*. Serait-ce
 Saumur S. A. V. C. *Salmurium Castrum* ? (Pl. xiii, n° 7).

EVIRAVICO — GRVELLO MON. (Pl. xiii, n° 9). « Le type
 • de ce triens, dit M. Fillon, est commun à tout le pays qui
 • compose la partie S.-E. du diocèse de Tours et la partie
 • N.-E. de celui de Bourges ; c'est-à-dire qu'on l'emploie
 • depuis Amboise et Veuve jusqu'à Breçy (canton des Aix-
 • d'Angillon, département du Cher), le *Brexis* des monnaies
 • mérovingiennes. *Evira vicus*, est sans doute, aujourd'hui,
 • quelque village appelé Evre ou Yère, placé sur les bords de
 • la petite rivière de ce nom qui porte aussi celui d'Auron, et
 • qui passe à Bourges. — A propos des triens d'Amboise,
 • dont il vient d'être question, je rejeterai de leur liste ceux
 • d'*Ambaciacum* que l'on a rangés parmi eux ; ils sont d'Am-
 • bazac, à 4 lieues N.-E. de Limoges, ainsi que l'indique assez
 • leur type et leur style. »

Etant ici plus particulièrement sur mon terrain, je ferai
 quelques observations sur cet article. Le type en question :

croix longue surmontée d'un appendice en forme d'ancre ou d'*oméga* renversé, couronné de trois globules, se trouve en effet sur les triens d'Amboise au nom des monétaires *Patorninus* et *Francobodus*, puis sur ceux de *Vidua rico*, *Solonaco rico* et *Brexis rico*. Le premier lieu, *Veuve*, est situé sur la rive droite de la Loire, vers Blois, et n'était ni du diocèse de Tours ni de celui de Bourges ; il entraît dans le grand diocèse Chartrain, dont celui de Blois est un démembrement moderne. Le second, *Sonnai*, est assez au nord d'Amboise, vers Châteauregnault ; le *Brexis* est d'une attribution plus difficile, mais il était certainement de la Touraine. Grégoire de Tours dit qu'Eustoche, 5^e évêque de Tours (444), établit des Eglises *per ricos Braxis*. *Iciodurum*, *Luccas*, *Dolus* (Liv. x, 31). Or, de ces quatre lieux, trois sont certains et placés dans le même canton : Loches, Dolus, Iseures ; il est donc vraisemblable que le quatrième n'est pas éloigné.

Deux localités peuvent avoir porté le nom de *Brixis* ou *Brexis*. Le Bridoré, bourg à trois lieues de Loches, nommé anciennement *Brixis vicus*, *Bresis* et plus tard *Briodoræum*, Reignac, nom tout moderne d'un bourg qui s'appelait Brais, Brai, Brei, *Bresis*, également à 3 lieues de Loches et dans l'ancien territoire amboisien, fécond en ateliers monétaires mérovingiens parce qu'il fut, depuis Clovis, domaine particulier des rois de la première race. Je ne discuterai pas ici lequel de ces deux bourgs a droit au triens de *Brexis*, mais je le refuse positivement au Brecy du Berry.

Evira vicus ne me paraît pas davantage appartenir au diocèse de Bourges, la rivière d'Evre ou de Yère s'appelait *Avera*. Il existe en Touraine un bourg assez important, sur les bords de l'Indre, nommé Evres, placé dans les environs des autres lieux où nous trouvons des triens amboisiens.

Je n'accepte pas davantage le partage des *Ambacia*, *Ambacia*

vico, *Ambaciaco* entre Amboise et Ambazac près Limoges. Il est vrai que les *Ambaciaco* du monétaire *Passencio* ont quelque analogie, du côté de la tête, avec des *Lemorecas*, mais le R̄. est tout autre, et l'on sait que sur les triens des localités dépendantes de la cité de Limoges la croix est cantonnée des lettres L. E. M. O. qu'on ne retrouve pas ici. J'ajouterai que les *Ambaciaco* me paraissent, par leur croix simple, être postérieurs aux *Ambacia vico*, portant la croix ancree modifiée et qu'*Ambaciaco* peut n'être qu'*Ambaciavico* abrégé.

Telles sont les principales nouveautés mérovingiennes que M. Fillon nous fait connaître avec toute la sagacité qui le distingue ; il avait donné beaucoup de ces pièces dans ses lettres à M. Dugast-Matifeux (1853), je regrette que notre collaborateur, qui a rendu compte de cet ouvrage, ne nous ait pas donné, au moins, les légendes de ces triens afin de les enregistrer dans notre Revue.

La récolte de M. Fillon en monnaies carlovingiennes n'a pas été aussi abondante ; sa principale rareté est le denier de Narbonne, au premier type de Charlemagne, que M. Boudard a publié dans notre dernière livraison.

M. Eugène Lécointre a fourni l'empreinte d'un denier poitevin, tout-à-fait inédit, qu'il a rapporté de Strasbourg. CARLVS REX FRANCO, portail d'église. — R̄. METVLLO, croix cantonnée de quatre points (pl. xiii, n° 10). Cette pièce est placée, par l'auteur, au commencement du règne de Charles-le-Chauve.

Une découverte de monnaies carlovingiennes faite à Bonnevaux près de Poitiers a donné deux pièces remarquables : un denier de Carloman (880) avec son monogramme et METVLLO, et un autre, au monogramme de Charles avec MET. X. VLLO. — R̄. PICTAVI CIVI, croix (pl. xiii, n° 11). Cette pièce est attribuée à Rainulfe, après son élévation au trône d'Aquitaine (889).

Une jolie obole de Louis-le-Débonnaire avec son nom en deux lignes, et au R̄. ROTOMACVS autour de la croix.

Enfin, un singulier denier portant, sur les deux faces, le monogramme de Charles et les deux légendes connues CARLVS REX FR. et METVILLO. Il est à remarquer que ce double monogramme est le produit d'une inadvertance du graveur.

M. Fillon nous offre encore trois deniers au monogramme et CARLVS REX. FR., l'un portant au R̄. ET LANG. AC PAT. ROM., autour d'un autre monogramme où M. de Longpérier a vu le nom de Ravenne, M. de Coster MARCUS, patron de Venise, et notre auteur ROMA. Le second denier est de Chelles, CALA MONASTERIUM (pl. xiii, n° 12). Le troisième d'Agén AGINCIVITAS. Ils proviennent des fouilles de Duerstède et ont été communiqués par M. de Coster. C'est à l'occasion de ces pièces que M. Fillon est revenu à notre opinion sur le monogramme de Charlemagne.

Je ferai remarquer ici une singularité que présente le livre que M. Fillon a formé, comme je l'ai dit, de la réunion de plusieurs articles publiés successivement. Le premier a paru en février 1855 et contenait, à l'occasion de l'obole de Toulouse au monogramme solitaire de Charles, plusieurs arguments en faveur du système si chaudement débattu entre nous, de l'initiative du monogramme attribué à Charles-le-Chauve et refusé à Charlemagne. Là les hostilités sont encore vives contre l'opinion contraire soutenue par M. de Coster et par moi. Mais l'appendice de M. Fillon, qui a été écrit près d'un an plus tard, contient le désaveu formel et raisonné de ce système absolu d'exclusion. Ainsi, du commencement du livre à la fin, la conversion sera complète.

J'ai placé dans notre précédente livraison l'annonce de cette loyale et honorable rétractation, et je veux aujourd'hui, comme je l'ai promis, transcrire littéralement la conclusion d'un débat trop longtemps prolongé.

• Ces trois monnaies, dit M. Fillon, qui proviennent des
• découvertes de Duerstède, en Hollande, me fournissent l'oc-
• casion de confesser l'une des plus grandes erreurs dans les-
• quelles je sois tombé, faute d'avoir pu examiner assez tôt
• une quantité suffisante de deniers de cette catégorie. La vue
• d'exemplaires bien conservés de ceux d'Arles, avec les points
• entre les lettres des légendes du revers, de Lyon, de Duer-
• stède et de Trèves, celles du premier surtout, dont le travail
• est identique (et par conséquent contemporain) à celui de la
• belle pièce à la tête, frappée dans la même ville, cette vue
• m'a convaincu que j'avais fait fausse route en refusant
• à Charlemagne l'emploi du monogramme. Je l'avoue,
• le style de ces pièces, indépendamment des pièces histori-
• ques invoquées en faveur du système contraire à celui que
• j'avais embrassé, ne peut convenir au temps de Charles-le-
• Chauve et encore moins à la dernière moitié du règne de ce
• prince.

• Si j'ai persisté si longtemps à me ranger à cette opinion,
• c'est que j'étais influencé, d'un côté par la série monétaire
• poitevine de l'époque, et de l'autre par l'aspect des gravures
• peu fidèles qui ornent la plupart des ouvrages de numisma-
• tique française. Cette double préoccupation avait pour ré-
• sultat de m'éloigner, des deux parts, de la vérité. Mieux ren-
• seigné aujourd'hui, je confesse, sans regret, m'être trompé;
• et cet aveu me coûte d'autant moins que j'ai toujours apporté
• la plus entière bonne foi dans l'étude de ces questions scien-
• tifiques. Après dix années de recherches, je me trouve être
• revenu au point de départ, alors que dans l'un de mes pre-
• miers essais je distribuais entre Charlemagne et Charles-le-
• Chauve les pièces au monogramme et à la légende CARLVS
• REX FR. (Rev. 1845, p. 352). C'est encore ainsi que le

• problème doit être résolu, à mon avis, car s'il ne m'est plus
 • possible de contester à Charlemagne l'initiative de l'usage de
 • cette empreinte, je ne saurais non plus en refuser l'emploi
 • momentané à Charles-le-Chauve. MM. de Coster et Cartier,
 • qui ont depuis quelques années repris en sous-œuvre la thèse
 • de Leblanc, avouent maintenant qu'on s'en servit en Aquit-
 • taine sous ce dernier prince, et la découverte de Bonnevaux
 • n'a pas peu contribué à les amener à cette importante con-
 • cession.

• Je ne doute pas non plus que dans le reste des états de Char-
 • les II, les choses ne se soient d'abord passées de la même ma-
 • nière, avant de transporter sur les monnaies la formule *gratia*
 • *Dei rex*. Avec un peu de soin, on parviendra à faire la distinction
 • des pièces fabriquées sous l'un ou l'autre règne; la série
 • melloise sera, comme point de comparaison, d'une grande
 • utilité dans cette recherche délicate. Dès aujourd'hui elle sert,
 • à défaut d'autres arguments, à établir que Charles-le-Chauve
 • reprit l'empreinte de son aïeul, puisque ce fut sous lui que
 • le comte Rainulfe I^{er}, après avoir jeté en Poitou les premières
 • racines de la féodalité, immobilisa le type royal employé
 • alors. Or, cette substitution de pouvoirs ne s'accomplit pas,
 • ainsi que semble le croire M. Cartier, aussitôt après la mort
 • de Louis I^{er}, mais quelques années après; de sorte que l'on
 • ne peut méconnaître l'influence directe du pouvoir central
 • dans la réapparition du type de Charlemagne. La transition
 • entre le style et la fabrique des dernières monnaies de
 • Louis-le-Débonnaire et ceux des *gratia Dei rex* se trouve
 • de cette façon établie; autrement, il y aurait solution de con-
 • tinuité dans la dégénérescence artistique, et c'est l'un des
 • motifs principaux qui contribuaient le plus à me maintenir
 • dans l'erreur, avant d'avoir vu des deniers sortis d'émissions
 • contemporaines de Charlemagne, tandis que je raisonnais

» seulement d'après ceux fabriqués au même type sous son petit-fils.

» En définitive, je crois, à l'heure qu'il est, que le monogramme carolin parut d'abord en Italie sur les monnaies, vers le milieu du règne de Charlemagne, et qu'après quelques essais transitoires la légende *Carlus rex Fr.* succéda au nom inscrit en deux lignes. Ainsi se trouve comblée la lacune que je sentais exister entre ces dernières pièces et celles à la tête. A la mort de l'empereur, son fils, dont le règne déplorable fut, par la force des choses, la contre-partie du sien, s'éloigna insensiblement de ses types monétaires pour en créer de nouveaux où le monogramme fut proscrit, lesquels furent rejetés à leur tour par Charles-le-Chauve.

» A la suite d'émissions passagères aux empreintes de Louis I^{er}, on reprit alors celle qui avait été si populaire sous Charlemagne et qui fut abandonnée de nouveau, quelques années après, dans la plupart des ateliers du royaume, pour la formule *gratia Dei rex.*

» Ces divers points de doctrine bien constatés, la classification des pièces de Pépin II et de Carloman émises en Aquitaine devient on ne peut plus facile, aussi bien que celle des espèces de Charles-le-Gros frappées à partir du moment où il fut roi des Francs. On concilie en partie, de cette façon, les systèmes trop exclusifs embrassés par M. de Longpérier et moi d'un côté, et MM. de Coster et Cartier de l'autre... »

Je ne prolongerai pas la lutte numismatique si heureusement terminée avec notre savant collaborateur devenu momentanément notre adversaire ; on peut voir dans la Revue de 1853 ce que j'ai dit sur tout ce qui était en discussion. Je n'ai jamais refusé d'une manière absolue à Charles-le-Chauve l'emploi, sur ses monnaies, de la formule *Carlus rex Fr.*, j'ai dit seulement

que nous en étions à demander s'il en avait usé, en ajoutant qu'il serait difficile de prouver l'affirmative. Je n'ai pas changé d'opinion, je persiste à croire que la série melloise, presque entièrement émise après l'immobilisation en Poitou du type de Charlemagne par des seigneurs plus ou moins émancipés de l'autorité royale, ne peut guère être invoquée rigoureusement sur cette question. M. Fillon doit connaître mieux que nous cette série, ainsi que l'histoire du Poitou, et, par son expérience, il peut également, mieux que personne, reconnaître en Aquitaine ou ailleurs les pièces qu'on peut donner aux premières années de Charles II, par leur analogie de fabrique avec ses deniers incontestables portant *gratia Dei rex*.

En résumé, il n'y a plus rien d'essentiel à discuter; Charlemagne a longtemps frappé ses deniers au monogramme. M. Fillon le prouve comme nous l'avons prouvé; Charles-le-Chauve a pu en frapper pendant quelques années avec la même légende *Carlus rex Fr.*; M. Fillon le croit et nous ne cherchons pas à établir le contraire.

Après avoir suivi avec intérêt les *Études* de M. Fillon sur les monnaies des deux premières races royales de France, il me reste à faire connaître les pièces inédites et rares qu'il publie parmi celles qu'il appelle *féodales*, monnaies émises par nos prélats et seigneurs au moyen-âge. Je craindrais qu'en entrant dans beaucoup de détails, cela me conduisit trop loin; dans une nomenclature abrégée des principales raretés, je placerai quelques vignettes de M. Fillon et je ne m'arrêterai qu'à un petit nombre de pièces qui auront pu trouver place sur ma planche. Toutes ces pièces seigneuriales, d'ailleurs, reparaitront dans le grand ouvrage annoncé par M. Poey-d'Avant, qui a laissé à notre auteur le plaisir de publier les inédites recueillies par lui depuis la rédaction de son catalogue, et qui, à son tour, profitera des observations de son savant compatriote.

Les monnaies *féodales* commencent par une jolie obole de Henri I^{er}, frappée à Paris au commencement de son règne : pièce inédite et unique.



HUGO + EPISCOPV. Croix cantonnée, 1 et 4, de deux croisettes. — R^o. LINCONIS CVTS. Type ordinaire de Langres, dégénérescence du mot REX de l'empreinte immobilisée de Louis IV. Monnaie de Hugues de Breteuil, évêque de Langres, de 1032 à 1049. L'auteur, à l'occasion de cette pièce, rectifie quelques attributions de M. A. de Barthélemy, dans son *Essai sur les monnaies des ducs de Bourgogne*, et il termine par cette observation d'une vérité rigoureuse pour nos premières monnaies seigneuriales : « Plus l'empreinte se rapproche de celles de nos monnaies royales, plus elle est ancienne. »

Un double de billon, à la couronne, imité de ceux de Philippe de Valois, frappé à Calais par Édouard III, roi d'Angleterre, après sa prise de possession de cette ville, en 1347. La légende incomplète donne EDA : DI : ... MER ET. — Sur le bandeau de la couronne : REX. — R^o. *Villa Calesie*. M. Fillon lit : *Eduardus Di gratia Dominus? Merkinii et Rex* ce qui rappelle le souvenir de la vicomté de Merck, dans laquelle Calais était compris.

M. Fillon fait connaître trois variétés de monnaies très curieuses provenant d'un trésor découvert dernièrement en démolissant l'ancien château d'Issoudun. En voici la description.

+ ODO + DVX. Croix avec appendices aux deux branches,

restes de l'*alpha* et de l'*oméga*. — R^r. DOLEO CIVE : S. Monogramme carolin dégénéré.



+ODO.+DVX. Croix. — R^r. +DOLEO CIVES. Restes du monogramme complètement dégénéré.

+ODO+DVX. Croix. — R^r. +DOLEO CIVES. Étoile à cinq branches, premier type des monnaies communes de Châteauroux (*De Dolis*).

Ces pièces sont attribuées à Eudes-l'Ancien, seigneur de Déols (1012-1037). Le titre de DVX, qui n'a jamais appartenu aux seigneurs d'Issoudun et de Châteauroux est justifié, selon M. Fillon, par le *Dux milice* figurant au revers d'un denier de Raoul. Cette pièce, publiée par Duby¹, n'a pas été retrouvée et sa fabrique, suivant la gravure, paraît bien plus moderne que celles de nos pièces. Je ne veux pas contester cette attribution, cependant ces pièces diffèrent beaucoup de l'ODO SENIOR, obole trouvée à Saint-Paul hors de Rome (R. 1846, pl. xvii, 9), et sans le lieu de la découverte et le type de l'étoile, j'aurais eu de la peine à voir dans ODO DVX le seigneur d'Issoudun, et dans DOLEO CIVES le bourg de Déols. Peut-être aurais-je pensé à Eudes ou Eudon, qui prit le titre de duc de Bretagne en 1040, pendant la minorité de Conan II, son neveu et à sa ville de Dol (Rev. 1840) ; mais les pièces existent,

¹ Duby, *Récréations numismatiques*, pl. iii, n° 4. — A la suite de son recueil des pièces obsidionales, 1786.

j'en ai vu plusieurs de tous les types, surtout avec l'étoile, et mon hypothèse s'est évanouie.

A l'occasion d'une obole dont voici la description : **M. DAME DE SOVLI** croix cantonnée de la lettre **S** au 2^e. — **R̄. MEL CASTRO**, type blésois, **M. Fillon** fait remarquer, avec beaucoup de raison, que les seigneurs de Sully n'ont jamais frappé monnaie avant Maximilien de Béthune, ministre de Henri IV, qui avait été autorisé à émettre des espèces à Henrichemont. L'obole en question est de Marguerite de Beaumetz, dame de Château-Meillant, qui avait épousé Henri de Sully ; elle était veuve en 1282. C'est elle qui est nommée dans le règlement de 1315 sur les monnaies des barons sous cette désignation : *La monnaie de madame de Châteauevillain* (pour Châteaumeillant) *mère au seigneur de Sully*.

Un beau gros d'Édouard III, comme seigneur d'Aquitaine, frappé à la Rochelle. **MONETA RVPELLE**.

Une belle monnaie au type du cavalier armé, semblable à celles des comtes de Hainaut de la maison d'Avesnes, etc. + **IOHAN : COMES : TVLLENS**. Cavalier galopant à gauche, armé d'une lance avec sa bannière et d'un écu blasonné d'un lion. **R̄. SIGNVM CRVCIS**. Croix dans le champ. + **MONETA : NOVA : TVLLENS : EPIScopi** en seconde légende. Cette pièce est de Jean de Sierck, évêque de Toul (1296-1305) ou de Jean d'Arzilières qui occupa le siège de 1309 à 1320. Je pencherais pour le dernier par les dates probables des imitations de ce type (Rev. 1836, p. 192).

Nous connaissons des monnaies carlovingiennes de Rouen et notamment au type de Charles-le-Chauve, **GRATIA DI REX**, dont quelques variétés étaient sans doute postérieures à ce règne ; nous avons également des deniers au nom de Richard I^{er}, II ou III, dont une audacieuse contrefaçon a tenté d'envahir nos collections il y a vingt ans, mais les premières monnaies duca-

les, au type royal, dont on devait soupçonner l'existence, n'avaient pas encore fait leur apparition dans le monde numismatique. M. Fillon en publie deux beaux échantillons + RICHARDVS. Croix cantonnée de quatre points. — R^{re}. + ROTOMAGVS. Monogramme de Charles. + RICHARDVS. Même croix. — R^{re}. + ROTOAGVS. Même monogramme.

On dit que ces deux monnaies de Richard I^{er} ont été trouvées près de Bâle ainsi qu'un autre denier de Richard dont le type était connu. RICHARDVS. Portail d'église. — ROTOMAGVS. Croix évidée au milieu et cantonnée de quatre points. Ces trois pièces auraient été accompagnées, dans la découverte de Bâle, de monnaies anglaises des rois Ethelred et Edmond (978 à 1017); elles ont été communiquées à M. Fillon par M. Rousseau.

Un denier fort curieux est ajouté à la série numismatique de Bordeaux; il est d'un Bernard, comte de Gascogne; de Bernard-Guillaume (984 à 1010) ou de Bernard-d'Armagnac (1040 à 1052) + BENARDV. Dans le champ, une main. — R^{re}. + BVRDIGAS.



M. Fillon reproduit encore l'empreinte du pied-fort d'un gros de Henri de Lancastre à Bergerac qui, de la collection Norblin, vient de passer au Cabinet de France pour 205 fr.

J'ai placé sur ma planche quatre monnaies inédites et des plus intéressantes.

Denier de Saint-Florent de Saumur. + BEATI FLORENTII.

Croix. — R^l. CASTRVM SALMVRV. Dans le champ, une clé qui resta dans les armes de l'abbaye (pl. xii, n° 14).

Cette pièce a été frappée pour le compte du monastère de Saint-Florent, depuis que les reliques du saint et les moines de son monastère du Mont-Glonne (Saint-Florent-le-Vieil) furent abritées par Thibaut-le-Tricheur dans l'enceinte même du château de Saumur (950), jusqu'à ce que dans les guerres allumées entre Eudes II, comte de Blois, petit-fils de Thibault, et Foulques-Néra, comte d'Anjou, ce dernier ayant enlevé Saumur au vicomte Gilduin, les disciples du bienheureux Florent furent obligés à chercher un refuge ailleurs (1025 ou 1026).

Obole d'Alfonse, comte de Poitiers. + ALFVNVS COMES. Croix. — R^l. PICTAVIENSIS. Le champ occupé par une moitié de fleur-de-lys accolée à une moitié de château fort (pl. xii, n° 15).

Ce type était connu par les deniers donnés par Duby, pl. xii, n° 8 et 11, et par l'empreinte d'un denier du Cabinet de France dans la nouvelle édition du Glossaire de Ducange, pl. xxv, n° 15. Sur ces pièces la légende du revers est : PICTAVIE ET THOL. *de Poitou et de Toulouse*, ce qui fait croire que notre obole est plus ancienne.

Malheureusement cette obole n'est pas connue en nature ; elle a été copiée sur un dessin très bien exécuté accompagnant une note laissée par Gallot, député à l'assemblée constituante de 1789, sur une découverte d'anciennes monnaies faites à Saint-Maurice-le-Girard, dans le département de la Vendée.

Obole de Narbonne. BERINGARI. Croix. — R^l. NARBONA. CS. Quatre annelets en croix (pl. xii, n° 16). Cette pièce est de Raymond Béranger, vicomte de Narbonne, de 1023 à 1067. M. Fillon donne plusieurs deniers ou oboles de cette contrée ou des environs : d'Amaury, vicomte de Narbonne (1239 à 1270), d'Alfonse Jourdain (1134-1143), de Raymond, seigneur de

Carcassonne (1070-1083). Il publie aussi plusieurs monnaies inédites des comtes d'Angoulême et de la Marche, aux noms de Hugues Brun et des seigneurs de la maison de Lusignan.

+ KAR. DE NAVARRA REX. Couronne dans le champ.—
R^o. COMES EBROICENSIS. Croix fleurdelisée coupant la légende et le champ en quatre, et cantonnée de fleurs-de-lis (pl. xiii, n° 17). Couronné copié sur ceux de Provence.

Cette monnaie de Charles-le-Mauvais, avec le titre de comte d'Evreux, est fort curieuse. Dubyseul en a signalé une autre. Celle-ci prouve ce qu'on savait déjà, que ce méchant prince copiait avec soin les monnaies de son temps qui avaient le plus de cours, en altérant le titre, afin de réaliser de gros bénéfices. On peut consulter avec fruit, sur ces monnaies, l'excellent travail de M. Lécointre-Dupont sur l'histoire monétaire de la Normandie.

Comme monnaies étrangères M. Fillon nous fait connaître un petit denier épiscopal de Vich, ville de Catalogne bâtie sur les ruines de l'antique *Ausena* ou *Vicus Ausonia* :



et un denier, malheureusement fruste, de Charles d'Anjou, frère de Saint-Louis, comme sénateur de Rome, en 1265, au type provençal. CARLVS : REX : S. — SENatus P. Q. R. ¹.



¹ Ces deux pièces faisaient partie de la collection de M. Norblin. La première a été vendue 150 fr., la seconde 60 fr.

On connaît les monnaies frappées à Rome pour la commodité du commerce aux célèbres foires de Champagne, au type de notre denier, avec les légendes ROMA CAPVT MVNDI. — SENATVS *Populus Que Romanus*. Charles allant prendre possession du royaume de Naples, dont il avait reçu l'investiture du pape, fut déclaré sénateur de Rome et en prit le titre sur quelques monnaies, ce qui donne une date certaine à la nôtre.

Enfin M. Fillon publie quelques jetons de personnages connus dans l'histoire et appartenant pour la plupart à la province qu'il habite, par leur origine ou leurs propriétés, et d'abord un beau jeton d'argent aux nom et armoiries de Philippe de Comynes, seigneur d'Argenton, le célèbre historien.

PHILIPPES DE COMYNES. Dans un cercle trilobé, écu aux armes de Comynes : De gueules à la bordure et au chevron d'or, accompagné de trois coquilles d'argent, deux en chef et une en pointe. — R^e. + : SEIGNEVR. D'ARGENTON. Champ semé de fleurs-de-lis.



Philippe de Comynes est lié à l'histoire de France pendant les dernières années du XV^e siècle et particulièrement à celle de la Touraine, car il résida souvent à Tours et à Amboise. Ce jeton paraît avoir été frappé sous Charles VIII. « Les caractères des légendes, dit M. Fillon, tiennent le milieu entre ceux employés pendant la première moitié du règne de

- ce prince et ceux dont on fit usage sous Louis XII. Il est
- donc probable qu'il a été gravé après l'expédition d'Italie, à
- laquelle assista Commynes. »

Je me contenterai de noter les autres jetons moins historiques :

André de Vivonne, seigneur de la Chateigneraie, sénéchal de Poitou ; d'un côté son écusson, de l'autre un L couronné qu'on trouve sur les blancs de Louis XII.

Jean Beaupoil, seigneur de Saint-Aulaire, maître d'hôtel ordinaire du roi. Au revers la Salamandre de François I^{er} couronnée.

Claude Gouffier, seigneur d'Oyron, de Maulevrier, de Boissy, etc. Au revers un monogramme composé des lettres H et D, répétées, avec cette devise **HIC TERMINVS HAERET**, du règne de Henri II duquel on croit reconnaître ici le chiffre.

Léonor Chabot, grand écuyer de France, gendre de Claude Gouffier du jeton précédent.

Jean de Parthenay-l'Archevesque, seigneur de Soubise et du Parc. Au revers, un arc-en-ciel au milieu des nuages avec **ET NON POENITEBIT**. Il fut un des premiers à introduire le protestantisme dans le Poitou.

Lancelot Voysin, seigneur de la Popelinière, n'a qu'une petite médaille en plomb, uniface, qui lui appartient par ses armoiries, bien caractérisées, formant le type, avec cette devise : **DIEV. · EST. · MON. · RAMPART**. La Popelinière est un écrivain connu par plusieurs ouvrages et notamment par une Histoire de France (1581) ; son cachet, à ses armes, porte cette devise, *Pacis et belli artibus*. L'attribution de sa médaille est certaine par un monogramme placé au bas de l'écusson qui donne les lettres suivantes **L. V. M. B.**, initiales de son nom et de celui de sa femme, *Lancelot Voisin, Marie Bobineau*.

L'auteur accompagne les descriptions de ces jetons de noti-

ces historiques intéressantes pour les familles de ces personnages dont quelques descendants peuvent encore habiter le Poitou.

Sans entrer dans l'histoire des méreaux des églises protestantes, dont notre collaborateur M. J. de Pétigny s'est occupé dans notre volume de 1854, ainsi que M. Fillon dans ses lettres à M. Dugast-Matifeux, et il en publie plusieurs nouveaux, je placerai seulement ici celui de Melle, qui a déjà donné lieu à quelque controverse.



On y voit une coupe accostée de deux annelets et de deux fragments de pain, au revers : E.D.MLE. Église de Melle, autour d'un cercle dont le centre est occupé par un point.

Je n'ai pas voulu reproduire toutes les empreintes, fort bien exécutées et les attributions non moins bien établies par M. Fillon; je pense que la plupart de nos lecteurs voudront connaître son nouvel ouvrage, ainsi que les deux premiers. Ils sont maintenant nécessaires à tous ceux qui étudient notre numismatique nationale; l'auteur discute avec perspicacité l'âge et les attributions de toutes les pièces qu'il soumet à son examen; ses rectifications d'erreurs qui avaient pu lui échapper deviennent quelquefois plus utiles à la science qu'une bonne attribution donnée de prime-abord sans discussion.

J'ai saisi avec empressement cette dernière occasion de rendre justice à l'auteur des *Études numismatiques*, et mon fils a voulu, aussi, lui consacrer sa dernière planche dans la Revue, sous la direction de ses fondateurs.

E. CARTIER père.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Revue de la Numismatique Belge, publiée sous les auspices de la Société numismatique, par MM. R. CHALON, L. DE COSTER et Ch. PIOT. (2^e série, T. V.). Bruxelles, 1855, Aug. Decq., gr. in-8°, fig.

Nos excellents confrères de Bruxelles continuent leur Revue avec un zèle soutenu, depuis 1842 qu'ils ont commencé à marcher de pair avec nous; ils se sont renfermés plus spécialement dans le champ de leur numismatique nationale, sauf quelques articles sur des médailles anciennes placées dans leurs propres collections. D'un autre côté, les nombreux points de contact entre nos deux pays les ont souvent amenés sur notre terrain et nous n'avons pas négligé chaque fois d'en instruire nos lecteurs. Depuis peu, plusieurs de nos collaborateurs semblent nous avoir abandonné pour porter leurs travaux en Belgique, et le volume qui nous reste à analyser contient de M. Ph. Salmon, de M. le baron de Crazannes et de M. Alex. Hermand des articles qui eussent bien figuré chez nous.

Le V^e volume de la 2^e série s'ouvre par des « Nouvelles considérations sur des monnaies restituées à Charlemagne » par M. de Coster. On n'a point oublié quelle part j'ai prise à cette discussion, en appuyant la manière de voir de M. de Coster; je m'abstiendrai de rentrer dans le débat. Je me contenterai de signaler, comme très curieux et prépondérants dans cette question, deux deniers de Charlemagne publiés par

M. de Coster, tous les deux de Laon, *Laudunum*, l'un au premier type avec la légende bilinéaire, l'autre au second type avec le monogramme et *Carlus rex Fr.* Ces deux pièces ont particulièrement décidé la conviction de M. Fillon.

M. Ph. Salmon avait donné, dans notre volume de 1854, une notice sur la numismatique sénonnaise et avait combattu l'attribution faite par M. de Longpérier à *Seinheim* d'un denier carlovingien sur lequel on lit $\div$ SENNES; il y voyait, lui, l'abrégé ou l'équivalent de *Senones* pour Sens. M. de Longpérier a défendu son opinion dans la Revue et je n'ai pas à me prononcer positivement sur ces deux interprétations; celle de M. Salmon peut être proposable, surtout par un habitant de Sens; l'autre, si elle est douteuse, par le peu d'importance du lieu comme atelier monétaire carlovingien, est appuyée par toutes les autres pièces connues, portant SENONIS ou SENONES CIVITAS.

M. Salmon ne s'est pas tenu pour battu, mais nous sachant inavouable gré, peut-être, d'avoir accueilli la critique de M. de Longpérier, il a transporté le champ de bataille en Belgique et répondu aux objections qui lui avaient été faites. Je ne pense pas que la question soit jamais décidée d'accord entre les parties; l'Institut tiendra pour *Seinheim*, M. Salmon pour sa ville.

Je me permettrai de faire une observation à M. Salmon: il dit que j'ai publié un denier de Charlemagne frappé à Tours sur lequel on lit TVRNIS au lieu de TVRONIS. Ceci n'est pas tout à fait exact; sur mon denier et sur l'empreinte que j'en ai donnée on lit *Turonis*; seulement le R et l'O sont liés; la pause de l'R forme distinctement l'O¹.

M. Salmon a, de plus, donné à la Revue belge une notice sur plusieurs monnaies épiscopales de Langres et une autre sur deux monnaies mérovingiennes d'argent, inédites, de Troyes. Dans la première, on trouve la plus ancienne monnaie de Langres portant le nom

¹ V. la pl. viii du volume de mes Lettres sur l'Histoire monétaire de France, et Rev. Num., 1838, pl. xv.

d'un évêque, vraisemblablement Hugues I^{er}, de Breteuil (1032-1049), quoique le monnayage épiscopal ait pu commencer dès le IX^e siècle, Charles-le-Chauve en ayant concédé le droit aux évêques en 874. Les deux mérovingiennes d'argent sont curieuses: l'une du monétaire Léon, LEONE MONITARIO, a, si nous en jugeons par l'empreinte, l'apparence d'un véritable triens frappé sur argent; l'autre, dont la légende du revers est totalement effacée, me semble d'une émission postérieure, quoique l'auteur trouve remarquable la similitude du *faire* et des types.

M. le baron de Crazannes a continué ses observations sur la Numismatique de la Gaule Aquitaine dans une lettre à M. L... C.... Il y montre une sage réserve sur l'attribution contestée des médailles de Q. DOCI aux Santons; je sortirais du cadre de ce Bulletin bibliographique si je suivais le savant auteur dans tout ce qu'il écrit sur ce sujet, toujours par Bruxelles, à un de ses voisins, Saintongeois.

M. de Crazannes rentre encore en lice au sujet de la monnaie obédionale de Tournay à l'effigie *très douteuse* de M. de Surville. M. Ch. Cochetoux de Tournay, à l'occasion du premier article dont nous avons donné la substance plus haut, p. 57, combat vivement, un peu trop vivement, notre ancien collaborateur pour avoir émis l'opinion que l'effigie gravée sur ces pièces n'était pas celle du gouverneur de Tournay en 1709 et pour avoir paru affaiblir sa gloire militaire; il donne des détails très curieux sur ce siège et sur les diverses monnaies de nécessité qu'on y frappa; il produit plusieurs documents desquels il semblerait résulter, en effet, qu'on vit à cette époque dans cette effigie le portrait de M. de Surville. M. de Crazannes se défend chaudement d'avoir voulu ternir l'honneur de ce brave gouverneur et, tout en conservant son opinion sur le portrait, il ne s'arrête pas à réfuter les arguments de M. Cochetoux pour appuyer la sienne.

Qu'il me soit permis de placer ici quelques faits qui sans être tous du domaine de la Numismatique, intéresseront peut-être nos lecteurs; ils ont rapport aux derniers descendants de M. de Surville. Un des souscripteurs de notre Revue, M. le comte de Correggio, qui n'honore de son amitié, a été intimement lié avec le dernier marquis

de Surville, petit-fils du gouverneur de Tournay; il lui a certifié que son aïeul, trouvant sous sa main le poinçon du buste en question le fit appliquer sur sa monnaie obsidionale pour éviter la contrefaçon, tout comme il en aurait fait placer un autre, s'il l'avait eu. Ce dernier de Surville avait eu un frère aîné, émigré comme lui, qui fut fusillé en 1798 au Puy-en-Velay; il avait été envoyé par Louis XVIII, pour les intérêts de la cause royale, dans les Cévennes et le Vivarais. M. de Surville l'aîné, en partant pour l'émigration, avait emporté son manuscrit des poésies de *Clotilde*; plusieurs personnes l'ont vu entre ses mains; lorsqu'il passa en France, il mit ce manuscrit en des mains sûres et, après sa mort, lorsque son frère put rentrer dans sa patrie, ce manuscrit lui fut remis. Il en traita avec feu Vanderbourg aux conditions *verbales* suivantes: 1° une somme de quinze cents francs; 2° qu'après l'édition terminée le manuscrit lui serait restitué intact; 3° que s'il était fait des éditions subséquentes, il en serait donné un exemplaire en grand papier. M. de Surville négligea de retirer son manuscrit et Vanderbourg étant mort, ses héritiers refusèrent de le lui rendre, disant qu'il n'avait aucun titre à leur montrer; ils ne lui donnèrent même pas un exemplaire de la seconde édition. M. de Correggio possède, par l'amitié de M. de Surville, un exemplaire d'épreuves, soumises à la censure, et dont un grand nombre de vers, surtout de l'Épître de Clotilde à son époux Béranger, sont marqués d'une croix au crayon.

M. le baron de Crazannes a encore donné un article intitulé: « Inscription Gallo-Romaine citée comme témoignage historique. » Cette inscription, trouvée à Saintes, semble attester l'existence des Nerviens postérieurement à la soumission des Gaulois à la domination romaine, ce qui appuierait l'opinion de M. de Witte, au sujet des médailles sur lesquelles on lit DVRNACOS, etc.

M. Alex. Hermand, dans ses observations sur les monnaies du comté de Saint-Pol, en publie une inédite, du comte Guy. Il lit, au revers, SEND PIV. *Guido comes send piu*: « La seconde partie de » la seconde inscription, dit-il, montre trop de régularité, trop d'homogénéité en ce qu'elle est, pour pouvoir être considérée comme le

» résultat d'une erreur, d'un déplacement accidentel, d'une substitution involontaire de lettres ; elle adjoint, sans doute, le patois populaire au latin. *Sand pin* ne me semble qu'une traduction triviale de *sancti Pauli*. La consonnance auriculaire avec le nom vulgaire de la ville de Saint-Pol au moyen-âge y est faiblement obtenue. » A cette interprétation d'une légende bizarre, je ne puis manifester mon opinion que par le signe accoutumé de l'incertitude (?) et je pense que la plupart de nos lecteurs en feront autant.

Pour terminer avec nos collaborateurs émigrés en Belgique, je noterai une liste des « monnaies franc-comtoises, » en 117 numéros, donnée par M. Plantet receveur des domaines à Voiteur (Jura), avec invitation aux amateurs qui connaîtraient, ou qui auraient dans leurs collections quelques pièces non mentionnées dans cette liste de lui en adresser, ou à M. Jeannez, procureur impérial à Lons-le-Saulnier, des dessins ou empreintes fidèles, avec indication du poids, pour aider ces messieurs à terminer l'ouvrage qu'ils ont entrepris sur les monnaies du comté de Bourgogne ou Franche-Comté. Ces séries comprennent les monnaies spéciales à cette contrée depuis Philippe le Beau jusqu'au roi d'Espagne Philippe IV, les monnaies de Besançon, impériales de Charles-Quint ou municipales, celles de Nicolas du Chatellet à Vauvillars, de Nicolas de Gilley à Franquemont, du comté de Montbelliard, des abbayes de Murlach et de Lure. Nous avons déjà annoncé le projet de cet ouvrage, par une note, dans notre volume de 1854, p. 372.

Je ne m'arrêterai pas à la notice de M. de Coster sur l'attribution de deux deniers de Louis le Débonnaire, portant au revers, en trois lignes, ALA—BOTES—HAIM— M. Chalon qui les a publiés d'abord, demandait simplement: Quelle est cette localité? M. de Coster avoue qu'il est difficile de décider, mais il présente quelques renseignements qui pourraient faire penser qu'il s'agit de l'ancienne abbaye de *Heri-Botesheim* devenue Boude ou Bode, sur la commune de Saint-Gérard.

M. Chalon a donné plusieurs notes sur quelques monnaies inédites de Liège, de Vesemaël, de Schonau, etc. . . . c'est lui qui est spécialement chargé de toutes les nouvelles et des petits faits numismati-

ques ; il s'en acquitte avec autant de zèle que de discernement. En numismatique, la Revue Belge nous apprend souvent ce que nous devrions savoir avant elle, comme un autre journal de Bruxelles donne des nouvelles, *inédites*, de Paris.

M. Ch. Piot s'est occupé de diverses séries de monnaies noires appartenant à la Belgique ou aux provinces voisines. Ces monnaies, souvent mal frappées et de fabrique négligée, sont nombreuses et assez communes ; elles sont peu attrayantes pour les collecteurs, mais elles offrent un certain intérêt pour l'histoire de toutes ces petites seigneuries dans lesquelles on s'était arrogé le droit de frapper monnaie. Tels sont les lieux à peu près inconnus sous le rapport scientifique : *Heusden, Born, Limbrecht, Megen*... D'autres de ces monnaies appartiennent à des séries plus importantes comme la Flandre, le Brabant, le Hainaut, Malines, Namur, Luxembourg. Dans tous ces pays le monnayage féodal a duré plus longtemps qu'en France où, presque anéanti par l'ordonnance de 1315, il n'a plus subsisté que dans quelques grands fiefs, où il rivalisait avec le monnayage royal comme en Bourgogne, en Provence et en Bretagne. Les monnaies noires flamandes n'étaient, le plus souvent, que des contrefaçons des espèces courantes des pays voisins, où elles cherchaient à s'introduire en fraude malgré les nombreux arrêts de prohibition.

La Numismatique ancienne n'est pas entièrement oubliée dans ce volume, mais elle n'y occupe qu'un terrain borné qui ne gêne pas l'histoire monétaire du pays. M. Penon s'occupe des monnaies byzantines ; dans une lettre à M. de Sauley, il en signale et publie quelques-unes qui avaient échappé à notre savant académicien. M. Meynaerts, que la science vient de perdre, a publié une médaille d'or d'Amintas, roi de Galatie, et il présente quelques observations sur une médaille gauloise d'attribution incertaine, publiée par Lelewel dans son *Type gaulois*, Pl. n, n° 6.

M. Alexandre Pinchart continue, dans chaque livraison, ses biographies des graveurs belges, qui ont déjà occupé une large place dans les volumes précédents et qui intéressent très peu nos lecteurs.

En résumé, ce volume n'est point inférieur à ses devanciers et, en

faisant mes adieux à mes bons voisins, je leur souhaite longue vie et prospérité. Si dans mes derniers jours, je me sentais atteint de quelque velléité numismatique, ce serait avec plaisir que je pourrais aussi faire une petite excursion en Belgique.

Je ne veux pas oublier, en terminant, de comprendre, dans mes adieux, le savant et infortuné Polonais, dont j'ai vu il y a plus de vingt ans les premières études sur la numismatique française commencer dans notre Touraine. Lelewel passe une vieillesse douloureuse à Bruxelles. Forcé de renoncer à ses travaux par l'affaiblissement rapide de sa vue, il vient de faire don à la société numismatique belge, dont tous les membres sont ses amis, des planches qu'il avait gravées lui-même pour un travail projeté sur les monnaies noires de la Flandre; ces planches paraîtront dans la Revue Belge.

E. C.

The Numismatic chronicle and Journal of the Numismatic society, edited by John YONGE AKERMAN. Vol. XVII, n°s 1, 2 et 3. London, J. Russell Smith, 1855, in-8°, fig.

J'aurais voulu ne pas clore notre 20^{me} volume sans rendre un compte un peu détaillé du XVII^e volume de la Revue anglaise, *The numismatic chronicle*, mais nos bons alliés d'Outre-Manche sont, depuis longtemps, très arriérés pour leurs communications numismatique avec nous. Les XV et XVI^e volumes, dont n'ont nous n'avons pu donner qu'une indication sommaire, le titre des articles, m'étaient parvenus très irrégulièrement et je n'ai réussi à les compléter que par l'obligeance de M. Roach Smith qui, l'année dernière, est venu visiter la Touraine; je les ai reçus trop tard pour les analyser plus amplement. Aujourd'hui, je n'ai entre les mains que les trois premiers numéros du XVII^e volume, et le troisième numéro est celui du mois d'octobre 1854 publié en janvier 1855. Il m'est donc impossible de faire connaître à nos lecteurs tout ce qui pourrait les intéresser dans ce qui doit avoir été publié jusqu'à ce jour dans la revue anglaise.

Dans nos trois numéros, on trouve, outre quelques articles peu importants, mais relatifs aux anciennes monnaies cello-bretonnes, anglo-

saxonnes et anglaises depuis la conquête ; des mémoires de M. Borrel sur les monnaies des rois Vandales en Afrique ; de M. Finlay sur les monnaies byzantines ; de M. Scott sur les rois Parthes ; de M. Stuart Pool sur des monnaies arabes d'une dynastie égyptienne, et sur une monnaie de Feth-Aller-Shah, roi de Perse ; de M. Sparkes sur des médailles de Syracuse.

D'autres articles pourraient offrir de l'intérêt aux simples amateurs du continent, et j'aurais voulu traduire en entier ce que dit M. Sparkes, « sur les causes qui influent sur la valeur des médailles ». Il y a des observations judicieuses sur les prix très variés qu'atteignent dans les ventes publiques des pièces rares toutes semblables, et souvent les mêmes exemplaires, suivant la concurrence qui peut s'établir entre deux ou plusieurs amateurs décidés à faire de grands sacrifices pour acquérir l'objet de leur convoitise. Outre cette première cause, M. Sparkes en assigne huit autres aux prix élevés de certaines médailles ou monnaies anciennes : 1° L'intérêt historique attaché à une médaille qui rappelle un fait important, ou qui reproduit les traits d'un homme célèbre ; 2° La rareté, lorsqu'on ne connaît qu'un petit nombre d'exemplaires de la médaille mise en vente ; 3° le module, tel type ou effigie étant quelquefois beaucoup plus rare dans un certain module ; 4° le mérite artistique ; cette qualité est relative, c'est-à-dire que, selon l'époque et la contrée où la médaille a été frappée, le style peut en être réputé bon ou médiocre ; la gravure d'un denier anglo-saxon pourra être appréciée très belle qui serait trouvée barbare dans une belle série de la Grèce ancienne ; 5° La perfection du monnayage ; 6° la bonne conservation ; 7° la patine ; ceci concerne le bronze, cependant les médailles d'or ou d'argent prennent quelquefois un ton qui plaît à l'œil et fait valoir les clairs et les ombres ; ce mérite disparaît par un frottement maladroit ; 8° enfin, le rapport d'une pièce avec des séries suivies par des collecteurs qui cherchent à les compléter. Certaines pièces appartenant à deux séries diverses en acquièrent plus de prix comme un *Cunobelin* qui peut être recherché par deux amateurs de médailles anciennes ou de monnaies bretonnes, ou un *Juba* entrant dans les séries grecques et romaines.

M. Berge, dans ses recherches sur les généalogies des pièces rares, donne des exemples de cette variation dans les prix de vente; ainsi le même exemplaire de la *couronne* de Charles 1^{er}, connue sous le nom de Couronne d'Oxford, a été vendu : en 1781, 21 l. 40 s. st. (537 fr. 50) — en 1803, 16 l. 5 s. (406 fr. 25) — en 1824, 69 l. (1,725 fr.) — en 1830, 36 l. 15 s. (918 fr. 75) — en 1844, 37 l. 10 s. (927 fr. 50). On ne connaît que douze exemplaires de cette pièce; celui-ci était le n° 6.

M. J. G. Pfister a bien voulu m'envoyer deux articles, tirés à part, d'une livraison de la Revue anglaise qui ne m'est pas parvenue. Le premier est intitulé : *On an unique and inedited silver coin (Denarius) of Odoacer, king of Italy, A. D. 476-493, struck at Ravenna*, avec cette singulière épigraphe française : « Il est plus aisé d'écrire sur l'argent que d'en avoir, et ceux qui en gagnent se moquent beaucoup de ceux qui ne savent qu'en parler. » Le second article a pour titre : *Unique coin of Sora, struck in 1462, when the duchy of Sora became annexed to the patrimony of St. Peter.*

Le denier attribué à Odoacre porte autour d'une effigie impériale AVTOGVAC. L'auteur, pour appuyer son opinion, recherche les différentes formes du nom de ce prince dans les historiens et sur les médailles connues de lui. Je ne le suivrai pas dans cette discussion, sur l'attribution à Odoacre et sur les faits historiques propres à prouver son monnayage à Ravenne; il est vraisemblable que des numismatistes plus compétents que moi s'en occuperont.

A l'occasion de la petite monnaie de Sora, M. Pfister donne un abrégé de l'histoire de cette ville, cédée par Charles d'Anjou à un Cantelme descendant de Duncan, roi d'Ecosse, et la montre réunie aux états de l'église sous le pontificat de Pie II. Elle avait été élevée au titre de duché en faveur de Nicolas Cantelmi par Alphonse 1^{er}, roi de Naples. Ce denier porte, d'un côté, DVX SORAN; autour de la lettre A et au revers : PETRVS et PA-VLVS, ces quatre dernières lettres au centre, dans le champ. L'A est une imitation du type des monnaies de Boulogne, alors en circulation.

E. C.

Essai sur les monnaies de la Bretagne Armoricaïne; par M. LEMIERRE, Rennes, Ch. Castel, 1852, in-8°, 3 pl. — Lettre à M. le marquis de Lagoy, sur la monnaie de *Betarratis*; par M. BONDARD (Extrait de la Revue archéologique, 1855). Supplément à l'essai de monographie d'une série de médailles gauloises, imitées des deniers consulaires au type des Dioscures; par M. le marquis de Lagoy. Aix, Vitallis, 1856, in-4°, 1 pl.

Ce n'était pas à moi de rendre compte dans la Revue de ce qui appartenait à la numismatique gauloise, mais pensant que les nombreuses occupations de mon collègue absorberaient tout son temps, j'ai cru devoir donner à nos lecteurs une idée de ces trois publications, ne fût-ce que pour nous acquitter envers les auteurs.

M. Lemièrre commence par proposer son système de classification chronologique des médailles gauloises, particulièrement de celles trouvées sur le sol breton, et, d'abord, il regarde comme monnaies primitives ces espèces d'anneaux en plomb qui se rencontrent dans presque toutes les parties de la Gaule, et qui, selon moi, n'étaient pas des monnaies, mais bien des objets destinés à lester les flèches ou javelots, afin que leur trop grande légèreté ne les fit pas devier du but. J'en ai trouvé beaucoup au camp d'Amboise et d'une vingtaine de variétés. Je possède un plâtre exact du moule, en pierre très dure et très fine, d'un de ces anneaux, trouvé par feu M. le vicomte Bretignières de Courteilles, à la colonie de Mettray; je me persuade que chaque Gaulois fabriquait pour lui-même ou pour les siens ces objets, dont, peut-être, la forme était aussi variée, afin que chacun pût ramasser ses flèches après le combat ou après la chasse. Je n'ai rien à dire des rouelles à quatre rayons, je n'ai pas connaissance qu'on en ait trouvée dans nos provinces centrales.

Les médailles barbares au type de l'animal couché, n° 9 et 11 de la pl. viii, sont extrêmement communes au camp d'Amboise et dans

¹ V. Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest, 1838, p. 236.

presque tous les anciens centres de population gauloise. Ces pièces, à mon avis, étaient la monnaie courante, propre à la plus grande partie des peuples celtiques, fabriquée sous l'influence des druides, et leur émission continua, toujours sans aucune trace de lettres, lors même que les chefs et les cités frappaient leurs monnaies autonomes, imitations, pour la plupart, des médailles étrangères, ou deniers consulaires, et portant des noms d'hommes ou de lieux ¹.

Tout le monde connaît le type gaulois armoricain; M. Lemièrre en a dessiné un grand nombre de variétés qu'on ne disputera jamais à sa province ou aux peuples qui l'avoisinent, comme le Poitou, le Maine, etc. Il essaye de partager ses diverses variétés, en se basant sur les découvertes qu'on en a faites en Bretagne, entre les *Ossimiens*, diocèse de Treguier, etc., les *Curiosolites*, diocèse de Quimper, les *Redons* et les *Venètes*; il n'en trouve pas d'attribuables spécialement aux *Nannètes*. Je ne discuterai pas la solidité de ces attributions qui, je crois, ont été adoptées par les numismatistes de Bretagne, mais il y aurait vraisemblablement quelques réserves à faire; les époques où les artistes ayant pu modifier sinon les types, car ce sont presque toujours à peu près les mêmes, mais les différences souvent peu importantes d'ornements accessoires, d'agencement, de style et de fabrique.

M. Lemièrre se défend, avec raison, d'entreprendre l'explication des types et symboles contenus sur les monnaies armoricaines. « Jus- » qu'ici bien des essais en ce genre ont été publiés, dit-il, et nous les » avons vus détruits l'un après l'autre, et cela se comprend; le champ » des hypothèses est très vaste, et laisse bien de la prise à l'er- » reur ».

L'auteur étudie avec zèle la numismatique gauloise de sa province; son premier essai est remarquable par la clarté de la discussion. Il est vraisemblable qu'il ne s'en tiendra pas là et que de nouvelles découvertes le mettront à même de déterminer avec plus de certitude ses diverses attributions régionales.

¹ V. mes Lettres sur l'Histoire monétaire de France, Lettre 1^{re}, p. 29 et suppl. p. 332 et suiv., pl. xxi; Revue 1836, p. 444 et 1842, pl. xxv, nos 21 et 22; p. 420 et suiv.

Dans sa lettre à M. le marquis de Lagoy, M. Boudard cite les diverses attributions faites de la monnaie sur laquelle ont lit BHTAP-PATIC¹. Le P. Hardouin la donna à Bettaron de la Phénicie; Pellerin et Liebe à Béziers; l'abbé de Montégut à Betharra, petit village du diocèse de Tarbes; Eckhel, après avoir hésité, se décida pour le sentiment de Pellerin; Tôchon d'Annecy fut pour l'Asie-Mineure, ainsi que Mionnet, qui fit de *Betarratis* un chef ou roi gallo-grec de la Galatie. M. de la Saussaye, dans sa Gaule Narbonnaise, se rangea à l'opinion de Pellerin et d'Eckhel. M. Duchalais ne laissait qu'en hésitant cette monnaie à la Gaule; il avouait, cependant, qu'il n'aurait rien à objecter si, comme on le prétend, ce genre de médailles se trouve d'ordinaire aux environs de Marseille et de Béziers. M. Boudard, qui maintient cette attribution, fait remarquer qu'il en connaît plus de vingt exemplaires, tous trouvés en Languedoc et non loin de Béziers, et il ajoute que cette ville étant d'origine ibérique, il n'est pas surprenant de trouver sur ses monnaies un caractère phénicien, des lettres grecques et des types rappelant des médailles de la Péninsule espagnole; il en fixe l'époque au II^e siècle avant notre ère.

La nouvelle publication de M. le marquis de Lagoy a pour but de faire connaître, à l'appui d'un de ses précédents Mémoires, des monnaies gauloises trouvées près de Lyon, en 1854. Ces pièces, variétés de celles publiées dans son *Essai de monographie d'une série de médailles gauloises, imitées des deniers consulaires au type des Dioscures* (Aix, 1847), ne contredisent pas les attributions qu'il proposa alors aux Eburons et aux Voconces, attributions qui semblent aujourd'hui être combattues. M. de Lagoy, savant modeste et consciencieux, ne tient pas exclusivement à son opinion, il consent à un plus ample informé. Ne décidant pas contre les amateurs qui veulent revendiquer certaines de ces médailles pour leur pays, il proteste, avec les formes les plus modérées, contre la fâcheuse direction qu'on veut donner à notre numismatique gauloise, chacun tirant de son côté pour augmenter la portion d'illustration de son village. En effet, quand on s'oc-

¹ V. Numismatique de la Gaule Narbonnaise, par M. de la Saussaye, pl. xxii.

cupe de science, il ne s'agit pas d'être Provençal, Belge, Saintongeais, Manseau; il faut être numismatiste et rechercher simplement la vérité.

M. de Lagoy, à propos des erreurs qu'on a reprochées à Bouteroue, fait une observation qui n'est pas nouvelle pour moi, quoique je me sois abstenu de la produire jusqu'à présent. « La fameuse pièce des » *Petrucorii*, dit-il, publiée par Bouteroue, p. 57, mais dont on avait » cherché à nier l'existence par la raison qu'on n'en voyait plus » d'exemplaires dans aucun Cabinet, a été retrouvée par M. de la » Saussaye; cette importante monnaie ne pouvait tomber en de meilleurs mains; elle est publiée dans la Revue numismatique (1851, pl. xv). On lit au revers le nom gaulois du chef *Cinconeus*, dont la lettre finale était seule visible sur l'exemplaire de Bouteroue. Notre savant académicien, par sa publication, a fait justice de » vais vouloir poussé contre le vénérable Bouteroue, jusqu'au point de » chercher à défigurer la légende PETRVCORI, en proposant la lecture du mot grotesque *Perrucori*. — Duchalais avait certainement trop de mérite par lui-même, pour avoir besoin de dénigrer celui de personne; aussi ce n'est pas sans un profond sentiment de peine qu'on remarque l'espèce de satisfaction avec laquelle notre si excellent numismatiste, semblait se complaire à rechercher des torts, qui souvent n'existent pas, dans les ouvrages de Bouteroue et de Mionnet; les épithètes de *vénérable*, de *respectable* dont il gratifie ces anciens auteurs paraissant n'être qu'une dérision de sa part. »

Cette dernière remarque est parfaitement juste; avec beaucoup de savoir et d'intelligence, notre regrettable collaborateur n'aimait pas dire comme ceux qui l'avait précédé sur l'attribution d'une pièce. Il cherchait une opinion qui ne fut que de lui. Souvent elle était bonne, sans doute, mais quelquefois, aussi, elle n'avait pour elle que l'appui de son auteur qui n'aimait pas, lui, qu'on cherchât d'autres interprétations que la sienne.

La nouvelle notice de M. de Lagoy sera utile à ceux qui, amateurs de monnaies gauloises, voudraient étudier particulièrement la curieuse série de celles qui portent le type tout romain des Dioscures.

E. C.

Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre, depuis les temps les plus reculés jusqu'au règne de Robert de Béthune inclusivement; par Victor GAILLARD. Gand, H. Hoste, 1852, 4 vol. in-4°, 23 pl.

Ce beau volume a été longtemps en route de Gand à Amboise; l'auteur avait bien voulu en faire remettre un exemplaire pour moi chez M. Rollin, avec une lettre datée du 29 septembre 1853; il me faisait l'honneur de m'inviter à en rendre compte dans la Revue, et son envoi ne m'est parvenu qu'au mois d'octobre 1855. Sans cette explication je n'oserais pas parler à nos lecteurs d'un livre qui a plus de trois ans de date, et qui est connu de tous les collecteurs des monnaies du moyen-âge; mais je tiens à acquitter toutes les dettes qui m'étaient imposées, soit par la reconnaissance pour des envois d'auteur, soit par mon partage dans la direction de la Revue.

L'ouvrage de M. V. Gaillard n'est, sans doute, que la première partie de ses recherches sur les monnaies des anciens souverains de la Flandre, car il s'arrête à l'avènement de Louis de Nevers ou de Crècy; en continuant le règne de ce prince et celui de Louis de Male, la division eût été complète entre les anciennes races flamandes, continuées par la maison de Dampierre et les ducs de Bourgogne, devenus comtes de Flandre par le mariage de Marguerite de Flandre avec le duc Philippe-le-Hardi.

Après quelques notes sur le peu de monnaies gauloises qu'on peut attribuer à la Flandre, et la description de quelques deniers de Charles-le-Chauve, portant les noms des villes flamandes: Bruges, Cassel, Courtrai et Gand, l'auteur aborde son sujet par des notices historiques sur Baudouin Bras-de-Fer et ses premiers successeurs, dont on ne connaît pas de monnaies certaines. Il arrive à Baudouin IV (989), ou Baudouin V (1036), entre lesquels on hésite pour l'attribution des premières monnaies portant, au revers de leur nom, presque toujours suivi de MAR, pour marquis, diverses légendes, et entre autres celle de BONVS DENARIVS, plus ou moins abrégées. Plusieurs

de ces deniers primitifs ont le type du temple chrétien des Carlovingiens.

M. Gaillard ne donne pas moins de douze planches de ces petits deniers ou mailles, ordinairement d'argent à bon titre, propres aux provinces flamandes, et portant : 1° des noms de monétaires : *Philippe*, *Arnold*, *Gerolf* et *Simon* ; 2° des noms de princes : Philippe d'Alsace et Baudouin IX ; 3° de villes : Alost, Axel, Bergues-Saint-Winoc, Bourbourg, Bruges (17 variétés), Cassel, Courtrai, Dixmude, Douai, Gand (19 var.), Lille (22 var.), Ypres (29 var.), Orchies et 12 incertaines. Peut-être eût-il été possible de faire un meilleur classement de ces pièces suivant l'ordre chronologique et l'analogie des types.

M. Gaillard donne encore les empreintes de trois de ces petits deniers nouvellement *inventés*, dans des circonstances assez singulières. Un a été fabriqué par spéculation et calqué sur ceux de Philippe ou de Baudouin ; il porte d'un côté LCOMIT ; on le donnait comme étant de Jeanne, fille de Baudouin IX. Sur les deux autres on lit : GERREM—MVDE ; ils ont été fabriqués dans le but de ridiculiser les prétentions d'une famille qui voulait faire remonter son origine à un Gerrem, ancien seigneur de la *Mude*, à Gand. La Revue belge, en rendant compte de l'ouvrage de M. Gaillard, racontait à ce sujet, qu'un collecteur à qui une de ces pièces, grossièrement gravée à l'eau forte, était arrivée, interprétant, à la manière du P. Hardouin, les légendes réunies GERREMMVDE, par GERRE *Moneta*, *Majori Valore Decies Emissa*, monnaie de nécessité émise pour dix fois sa valeur.

Viennent ensuite les monnaies, pour la plupart bien connues, de Marguerite de Constantinople, de Guy de Dampierre, de Jean de Namur, de Philippe de Thiette et de Robert de Béthune. Le volume est terminé par des pièces justificatives, documents monétaires de 1275 à 1300. La manière dont l'auteur a traité cette première partie doit en faire vivement désirer la continuation. En y joignant les beaux travaux de M. Chalon sur les monnaies des comtes de Hainaut et celui de M. Van der Chijs sur celle du duché de Brabant (en flamand), la Belgique aura son histoire monétaire.

Je dois présenter ici quelques observations qui me sont person-

nelles ; quoique je n'aie nullement à me plaindre de l'auteur, qui a évité même de relever l'erreur commise par moi en 1836, en attribuant à Marguerite de Constantinople des monnaies au type du cavalier armé ; je ne peux passer sous silence les reprochès qu'il m'adresse indirectement.

M. Gaillard dit (p. 48) : Depuis l'époque où écrivait *Peteau* (mort en 1614), on attribua à Philippe d'Alsace un gros tournois, qu'on ne lui enleva qu'en 1840 pour le rendre à Philippe de Thiette¹. Tous les auteurs qui cherchèrent à expliquer cette pièce, Le Blanc, le P. Hardouin, Ghesquierre, Duby, Lelewel, Cartier, Rigollot, Hermand, tombèrent dans l'erreur de Peteau, ou en commirent une non moins grande en l'attribuant à Philippe-le-Hardi.

Peteau, ou plutôt P. Pétau est très innocent dans cette affaire ; il a publié, en 1610, sous ce titre : *PA.P. (Pauli Petarii) in Francorum curia consiliarii veterum nummorum gnorisma, Parisius*, M. DCX, un livre qui n'a point de texte, mais seulement des empreintes de monnaies gauloises, de monnaies françaises de la 1^{re} et de la 2^e races, avec quelques médailles. On trouve, sur la 20^e planche, trois monnaies de la 3^e race, dont un prétendu gros d'argent, d'un module exagéré, portant autour de la croix + PHILIPPVS : REX : FRANC : —†. Dans le champ, en trois lignes : TVRO—NES—ARG. Cette pièce a été copiée par Haultin dans son ouvrage, également sans texte, et il l'a placée au règne de Philippe-Auguste. Le Blanc a fait de même, et à la page 173 il dit : « M. Peteau nous a donné le premier la figure d'un gros tournois d'argent, sans nous rien dire de son poids. Si Philippe-Auguste fit faire des gros tournois semblables à celui-là, je suis persuadé qu'il en fit aussi fabriquer d'autres qui avoient une bordure de fleurs-de-lis. Une monnaie d'argent de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, dont on voit ici la figure me donne cette pensée . . . Je ne doute point que cette bordure de fleurs-de-lis ne fut une imitation de la monnaie de Philippe-Auguste. »

Il serait difficile de réunir plus d'erreurs dans quelques lignes,

¹ *Messenger des Sciences et des Arts*, p. 274 ; article de M. Serrure.

mais on voit que Le Blanc est le premier coupable. Lelewel qui, d'abord, avait adopté son attribution, sur la foi du Ph. E au lieu de Ph. F, s'est rétracté dans une note supplémentaire. M. Rigollot lui avait communiqué son gros tournois de la même série avec Ph.COIT.FLAND qu'il donnait à Philippe-le-Hardi. Lelewel s'efforçait d'y trouver l'*h* COMITissa, Jeanne, comtesse de Flandre. Pour moi, dans un petit écrit distribué au congrès de Douai, en 1833¹, j'adoptais l'attribution de M. Rigollot à Philippe-le-Hardi. Je me trompais, sans doute, et je ne conteste pas ces pièces à Philippe de Thiette, mais je ne pense pas qu'il soit exact de trouver là une erreur *non moins grande* que celle de Le Blanc. Sous le règne du duc de Bourgogne, Philippe-le-Hardi, on imitait encore hors France les gros tournois de Saint-Louis, tandis qu'évidemment l'attribution à Philippe d'Alsace était un anachronisme de près de deux siècles et une grosse hérésie monétaire. En 1840 on était plus à même de trouver la vérité qu'en 1835.

M. Gaillard m'adresse encore un reproche indirect, dont il me sera facile de me justifier, au sujet d'une pièce qui m'avait été communiquée, en 1836, par M. Van der Meer, de Tongres, et que j'ai publiée dans la Revue comme monnaie obsidionale de Gand, à l'époque de la révolte d'Artevelde. M. Gaillard dit que cette pièce était de fabrication toute moderne, et sans doute *inventée*. S'il en est ainsi, j'avais dû être trompé comme l'avait été avant moi M. Lelewel de qui j'avais reçu la première empreinte, dessinée par lui, et la même attribution que la mienne. Je n'avais eu d'autre soin que d'analyser les événements qui avaient donné lieu de fabriquer cette monnaie de nécessité. Si la pièce était authentique, mes explications subsistent, rien ne pouvait m'indiquer une invention moderne, puisqu'un savant belge, et notre maître en numismatique m'avaient, en quelque façon, dicté ma notice.

E. C.

¹ Considérations sur l'Histoire monétaire, p. 10.

Le Monete dei possedimenti Veneziani di oltremare e di Terraferma; descritte ed illustrate da Vincenzo LAZARI. Venezia, A. Santini e figlio, 1851, 1 vol, in-8°, 14 pl.

Nous avons annoncé cet ouvrage dans notre volume de 1851, sur une note qui nous avait été remise; mais je n'eusse pas attendu si longtemps pour en rendre un compte plus étendu, s'il fut arrivé plus tôt entre nos mains. L'auteur, au mois de juillet dernier, profitait du voyage à Paris d'un de ses compatriotes, le savant abbé Valentinielli, conservateur de la bibliothèque de Saint-Marc, pour en faire remettre, chez M. Rollin, un exemplaire qui m'était destiné; je ne l'ai reçu qu'à la fin d'octobre, ainsi que la lettre que M. Lazari me faisait l'honneur de m'écrire.

Ce volume n'est que le premier produit d'études que l'auteur poursuit avec ardeur sur toutes les branches de la numismatique vénitienne; ses nouvelles recherches le mettraient dèsaujourd'hui à même de doubler cette introduction, et il ne veut aborder la grande monographie des monnaies de la cité de Venise, qu'après avoir épuisé tous ses moyens de recueillir les empreintes et les documents nécessaires pour une si grande entreprise. Il s'occupe aussi de la numismatique de la république de Pise, qui a jeté un si grand éclat au moyen âge, avant même que Venise eut rendu célèbres son commerce et sa puissance.

Les anciennes possessions de Venise, tant d'outre-mer que de terre ferme, dont on connaît des monnaies, sont : La Dalmatie et l'Albanie; la Morée et les îles de l'Archipel, Candie et Chypre; et sur le territoire italien : Trévise, Padoue, Vicence, Vérone, Brescia, Bergame, Ravenne et Rovigo. M. Lazari ne traite pas de toutes les monnaies émises dans ces divers lieux, mais seulement de celles qui appartiennent à l'époque où la république les eut sous sa domination, et qui portent les types locaux; les monnaies purement vénitiennes ayant le plus souvent suffi à ces dépendances de la ville souveraine.

Je ne m'arrêterai pas ici à ces monnaies peu communes en France,

l'auteur les fait connaître avec tous les documents historiques et contemporains qui s'y rapportent, et par des empreintes supérieurement exécutées, mais je dirai quelques mots d'un petit nombre de pièces, intéressantes pour tous les numismatistes, amateurs des monnaies historiques, obsidionales ou de nécessité, monuments précieux, trop longtemps négligés par la science, et qui seront, sans doute un jour, l'objet du zèle des collecteurs et des études des savants.

Depuis que les Vénitiens avaient acquis, à prix d'argent, de Bonifazio, marquis de Montferrat, l'île de Candie, l'ancienne Crète, les monnaies destinées à ce pays étaient fabriquées à Venise, au type national; mais lorsque le Turc, jaloux de la puissance vénitienne dans l'Archipel, tourna ses forces contre Candie, les capitaines chargés de sa défense y frappèrent des espèces qu'on doit regarder comme monnaies de nécessité, étant de cuivre, et bien au-dessous de leur valeur nominale. La première fut fabriquée en 1646, au nom du commandant général Grimani, devenu doge, et qui périt glorieusement en 1648 aux Dardanelles; elle courait pour dix gazettes¹, ou une livre vénitienne; elle portait l'écusson de Grimani avec IO. BAP. GRIM. GEN. IMP. VENET. — A l'exergue : G. IO. et au revers le lion de saint Marc, grossièrement figuré, avec SANCTVS MARCVS VENETVS, 1646. Exergue : G. IO.

Quelques années plus tard, en 1650, les Turcs ayant assiégé Candie avec des forces supérieures, il fallut émettre des monnaies obsidionales de cuivre, en leur attribuant une valeur considérable. Elles sont sans légendes circulaires et portent seulement dans le champ, en trois lignes : FIDES PVBLICA, 1650, sous une petite effigie du lion de saint Marc; au revers, le saint, debout, entre les sigles L. X. ou L. V. pour les pièces de 10 ou 15 livres.

L'île de Chypre fut également possédée par Venise, par la cession de Catherine Corner, Vénitienne, veuve de Jacques de Lusignan, roi de Chypre. Les monnaies de la république y circulèrent, mais en 1580,

¹ La *gazetta* était une monnaie courante à Venise, qui a donné son nom aux premières feuilles périodiques, parce qu'elle était le prix de chaque exemplaire.

la capitale Famagouste étant assiégée par les Turcs, Marc-Antoine Bragadin, qui commandait, frappa des monnaies obsidionales de cuivre; elles sont rares et ont conservé le nom de bezant qu'elles portent, malgré leur peu d'analogie avec le bezant du Bas-Empire. La peine de la potence fut prononcée contre ceux qui refuseraient cette monnaie.

Duby a publié¹ cette pièce, que je possède; on y voit d'un côté, dans le champ, le lion de saint Marc, et 1570 au-dessous, avec cette légende circulaire: PRO REGNI CYPRI PRESSIDIO (*sic*), et au revers, dans le champ, cette inscription en quatre lignes: VENETORV̄ — FIDES. INVI — OLABILIS — BISANTE. Au-dessus, un petit amour volant, allusion aux traditions mythologiques de l'île chère à Vénus. Au bas, des lettres variables, IIII — IE-IF.

Tous les amis des sciences historiques et numismatiques doivent désirer que l'auteur les fasse bientôt jouir de son histoire monétaire complète de la République de Venise. Nous nous joignons à lui pour engager tous les collecteurs d'anciennes monnaies à lui communiquer les empreintes ou les clichés des pièces rares de cette importante série. M. Vincenzo Lazari est *direttore del civico museo Correr di Venezia*.

E. C.

¹ *Traité des monnaies obsidionales et de nécessité*, p. 34, pl. II, n° 4; d'après Luckius, p. 234. Leur empreinte n'est pas exacte; ils voyent dans le *petit amour* « un ange qui implore le ciel pour venger la perfidie des Turcs, qui » avaient rompu la paix. »

CHRONIQUE

AUX SOUSCRIPTEURS DE LA REVUE.

Dans notre précédente livraison, nous avons annoncé à nos souscripteurs notre retraite de la Direction de la Revue. Nous sommes heureux, aujourd'hui, de leur faire connaître que nous avons cédé la propriété de ce Recueil à MM. de Witte et de Longpérier ; nous sommes persuadés que tous les amis de la science à laquelle nous avons consacré vingt années de notre vie se féliciteront, avec nous, de voir cette œuvre continuée par deux savants, connus par des travaux importants sur la Numismatique, et nos collaborateurs dès l'origine.

Séparés l'un de l'autre, plus ou moins éloignés des grandes collections et des sources indispensables aux études historiques et numismatiques, nous avons eu le bonheur de créer un centre de relations précieuses entre les savants français et étrangers ; nous avons, surtout, réussi à faire sortir la numismatique française de l'oubli dans lequel il y a vingt ans elle était encore ensevelie. Nos successeurs, placés l'un près de l'autre, auront en outre, sur nous, l'avantage d'opérer sur un champ déjà cultivé ; ils pourront, mieux que nous, éclaircir plusieurs points importants dont la solution est restée douteuse ; ils ne manqueront pas de rencontrer des pièces inédites à publier, soit par leurs propres recherches, soit par les communications officieuses que

leur attireront, infailliblement, leurs honorables relations et leur réputation scientifique.

Nous espérons que nos amis ne leur feront pas faute, tant par leurs souscriptions que par leur bienveillante collaboration.

E. CARTIER.

L. DE LA SAUSSAYE.

Après avoir dirigé la *Revue numismatique* pendant vingt années, MM. Cartier et de la Saussaye ont voulu se décharger du soin qu'ils donnaient à ce Recueil, dont le succès et la bonne renommée sont dus à leur constante application. Deux de leurs plus anciens collaborateurs leur succèdent, en vertu d'une cession régulière, et s'efforceront de continuer l'œuvre commune avec le même zèle. Ils espèrent que, grâce au concours des fondateurs de la *Revue* et de tous les numismatistes, il n'y aura rien de changé dans cette publication que le lieu d'impression. M. Camille Rollin, continue à s'occuper de tous les détails relatifs à l'abonnement et à l'envoi des numéros.

J. DE WITTE.

A. DE LONGPÉRIER.

Paris, le 31 Décembre 1855.

Nous publions ci-dessous une notice posthume de Duchalais, qui n'avait pas été imprimée dans la *Revue* de 1841, parce que notre si regrettable ami, dont la délicatesse était bien connue, avait craint de blesser la susceptibilité d'un autre de nos collaborateurs, feu M. Grépinet. Aujourd'hui nous pouvons publier cet écrit, qui n'ajoutera pas beaucoup à la renommée de son auteur, mais qui sera l'occasion pour

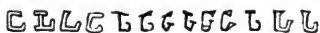
nous, en terminant notre publication, de rendre un dernier hommage à une mémoire chère à tous les amis de la science à laquelle était consacré notre recueil.

« A MM. les Directeurs de la *Revue Numismatique*.

Paris, 20 mai 1844.

» Messieurs,

» Je reçois à l'instant le dernier numéro de la *Revue*¹, et j'y trouve, p. 124 un nouvel article de M. Grépinet, relatif à la monnaie de Sens sur laquelle je lis la double légende GRATIADI REX — HVGODYX. M. Grépinet m'y accuse de n'avoir pas prouvé que le quatrième caractère de la seconde légende, dont je donnais le fac-simile, fut réellement un G. J'avoue qu'en rédigeant mon mémoire, j'étais tellement persuadé que tout le monde reconnaîtrait un G dans cette lettre, que je ne fis aucune recherche pour m'assurer de l'existence d'autres G formés de la même manière. Puisque M. Grépinet persiste à y voir un L et qu'il demande des preuves de ce que j'ai avancé, je m'empresse de le satisfaire: On trouve dans le *Nouveau traité de diplomatique* de D. Tassin et de D. Toussaint, t. II, pl. xx, un alphabet général des lettres latines tirées des *marbres*, des *tables de bronze*, des *médailles*, des *sceaux et autres matières dures*. Cet alphabet contient les treize caractères suivants, à l'article G :



» Il y a, comme on voit, une analogie parfaite entre quelques-unes de ces lettres et celle de notre médaille. Plus loin, pl. xxi, dans un autre alphabet destiné à reproduire toutes les majuscules des manuscrits, on voit encore 23 G dont la forme est plus ou moins carrée; et pl. xxvi, n° 4, dans l'épithaphe de saint Emilion, épithaphe tout entière écrite en majuscules, un G carré, celui du mot *purgatissimi*. Sans doute

¹ N° 2 de 1844.

nous aurions à citer d'autres exemples semblables si nous faisons de plus grandes recherches dans le *Nouveau traité de diplomatique*, mais nous allons en trouver d'autres dans Lelewel et dans la Revue elle-même. Sur les pl. x, xi et xii de l'atlas de la *Numismatique du moyen-âge*, on rencontre au moins 12 G carrés, dont un est absolument ouvert comme le nôtre, et de plus, n'a pas le petit crochet du bas, ce qui lui donne tout à fait la forme d'un L ; c'est celui du denier d'Ethelred, figuré sous le n° 12 de la pl. xii. Dans la Revue, année 1840, pl. xxi, n° 2 et 3, deux deniers des archevêques de Rhéims, Gervais et Manassés I^{er}, présentent le monogramme de *Gereasius* avec un G carré très apparent. Nous renverrons enfin au monogramme de Hugues Capet lui-même, publié pour la première fois, il y a quelques mois, par M. Conbrouse dans les nouvelles planches qu'il a ajoutées à son ouvrage ; et à la pl. viii, n° 1, de l'atlas de Lelewel, on y verra le denier de Paris frappé au nom du duc Hugues (GRATIA DI DVX — PARISI CIVITA), denier bien connu et cité par M. Grépinet lui-même ; le G de la légende GRATIA est carré, ainsi que celui du monogramme de Hugues. Ce dernier même est presque identique au nôtre.

» J'ai cité les autorités qui m'engageaient à voir dans le quatrième caractère de la seconde légende de notre médaille un G plutôt qu'un L ; j'attends celles qu'invoque en faveur de son opinion M. Grépinet. Mais, en attendant, comme il me semble qu'il est assez clairement prouvé que les G carrés étaient réellement usités au moyen-âge, et que souvent ces G étaient ouverts à la partie supérieure, je me crois toujours autorisé à lire HVGQ DVX. Cette lecture a l'avantage d'être toute naturelle. Tandis que si l'on veut y voir le nom de Louis, il faudra ou lire XHVLQDV, nom qui n'a que je sache jamais été observé, ou XHLYQDV et alors changer de place toutes les lettres.

» Je crois inutile également de chercher à prouver que l'existence d'un G circulaire dans la première légende n'infirmé en rien celle d'un G carré dans la seconde ; tout le monde sait qu'à toutes les époques du moyen-âge il n'est pas rare de rencontrer dans le même texte des lettres conformées différemment. Ainsi, par exemple, sur les des-

miers d'Eudes ne trouve-t-on pas des O cruciformes et des O ronds ? Sur les gros tournois de tous les pays des M, des N et des H à la fois latins et gothiques ?

Quant à la bizarrerie qu'on reproche à notre pièce, cette bizarrerie est-elle sans exemple au moyen-âge ? N'existe-t-il pas un denier de Beauvais qui porte le monogramme de Charles et le nom d'un évêque, Henri ? Un autre denier d'Angoulême sur lequel on lit d'un côté le nom d'un roi Louis, Louis certainement carlovingien, LODOICVS EGOLISSIME, et de l'autre celui d'un comte de la Marche de la famille Lusignan, HVGO COMES MARCHIE, et ce monogramme, et ce nom de Louis étaient conservés là par habitude, comme ce même nom de Louis à Langres, à Bourbon et à Nevers, comme celui de Charles à Melle, comme le monogramme de Foulques à Angers, comme enfin la formule GRATIA DI REX sur nos deux deniers du Mans et d'Étampes qui ne portent pas d'autre légende. Si Hugues de Lusignan, en venant inscrire sur les espèces d'Angoulême son nom et son titre de comte, a laissé subsister le nom du roi Louis, si Geoffroy-Grisegonelle, en remplaçant la légende FVLCOCOMES par celle de G OSEDVS COS sur la monnaie d'Anjou, a respecté le monogramme paternel, qu'y a-t-il alors d'extraordinaire à ce que le duc de France Hugues ait frappé un denier marqué à la fois de son nom ducale et de la légende GRATIA DI REX, légende qui, comme celles que nous citons, était passée à l'état *typique*, si on nous permet cette expression. Une autre preuve encore que cette légende n'était souvent qu'une formule sans valeur, mais admise par routine longtemps avant Hugues Capet, c'est que déjà le roi Eudes employait quelquefois les doubles légendes GRATIA DI REX — ODO REX ; on en a des exemples à Rheims et à Châlon-sur-Saône.

M. Grépinet enfin, semble admettre qu'en cessant d'être royal, et en devenant, ainsi qu'il l'est à mon avis, monnaie baronale, le denier de Hugues Capet perdait tout son mérite. Je ne partage pas à cet égard son opinion et je crois également à l'intérêt des monnaies des rois et des barons. Il m'a paru d'ailleurs, que la découverte de la pièce de Senlis était une bonne fortune numismatique, puisqu'elle expliquait les deniers anonymes d'Étampes et du Mans.

Ces observations vous paraîtront sans doute un peu longues ; pourtant si elles vous semblent dignes de trouver place dans la Revue Numismatique je vous prie de les y insérer, en rectifiant une erreur qui m'est échappée : j'ignorais, lorsque je rédigeais ma dissertation, quel était le possesseur du denier du Mans aux quatre temples et à la légende GRATIA DI REX. Depuis, j'ai appris que cette intéressante monnaie venait d'augmenter la riche collection de M. Dassy, de Meaux, et ce numismatiste, auquel j'ai demandé la permission de la publier, me l'a accordée avec son obligeance accoutumée. Il était trop tard pour pouvoir lui en témoigner ma gratitude dans l'article alors parvenu entre vos mains ; cette rectification servira, je l'espère, à réparer une inexactitude bien involontaire.

Agrérez, etc.

A. DUCHALAIS.

COLLECTION NUMISMATIQUE DE PIÈCES APPARTENANT A L'ÉPOQUE MODERNE. 1789 à 1821. — Cette précieuse collection se compose de 1,200 pièces en or, argent, cuivre et plomb, frappées ou coulées depuis le mariage du roi Louis XVI, en 1770, jusqu'à la mort de Napoléon I^{er}.

On y trouve les jetons de plomb, coulés en commémoration de la Révolution française ; la série presque complète des médailles de Louis XVI, des médailles qui ont été frappées après sa mort, y compris des jetons et des pièces en métal de cloche ; les médailles frappées ou coulées en Italie dans les années 1796-1797 ; celles qui portent des portraits d'hommes illustres de ces temps, ou qui ont été destinées à perpétuer le souvenir de quelques événements accomplis dans les dernières années du XVIII^e siècle. Ainsi, par exemple, on y voit la belle et précieuse médaille de Clément XIV, frappée en 1773, lors de l'expulsion des Jésuites. Il n'y manque ni les plaques des magistrats des Républiques française et cisalpine, ni les essais de nouvelles et meilleures méthodes de monnayage.

Presque complète, et en magnifiques exemplaires, est aussi la série

des médailles du Consulat et de l'Empire, du royaume d'Italie, du royaume des Deux-Siciles (Joseph et Joachim), etc. — Parmi les premières, on remarque la *Descente en Angleterre*, tirage anglais; les *Invalides de Berlin*, 1806, en argent; parmi les secondes, l'*Enceladus*, tirage contemporain. On y trouve, en bon nombre, celles qui ont été frappées lors des visites de princes à la monnaie de Paris; celles des Francs-Maçons, les plaques des magistrats de France et d'Italie, presque toutes en argent; les médailles de la Restauration en France, en Italie, en Espagne, et les hommes illustres des premières années de ce siècle.

La série des monnaies n'est pas si riche que celle des médailles; elle renferme cependant des pièces rares et singulières, parmi lesquelles il faut citer; — louis d'or de Louis XVI, cornu; — monnaie en métal de cloches; — Alexandre I^{er} à Paris, 1814, quatre pièces en argent; — pièces de 2 francs d'Alexandre, due de Neuchâtel, en argent; — monnaies en argent et en cuivre de la République italienne an II; série complète et en cuivre de l'an III, et du royaume d'Italie en 1806; — République romaine, écu du 27 *Pio-rosso*, très rare; — République cispadane, cuivre et plomb; — *Madonnina de Ronciglione* en argent, pièce extrêmement rare; — dix livres des îles de France et Bonaparte, 1810; — siège de Zara et Cattaro, 1813, etc.

Cette collection renferme aussi les portraits en émail ou en miniature de Napoléon I^{er} et de sa famille; les décorations et plaques des ordres de chevalerie de Napoléon, Joseph, Joachim; les médailles du mérite militaire d'Alexandre I^{er}, 1812, 1814, etc. Et enfin, une tresse des cheveux de l'Empereur Napoléon I^{er}, dont l'authenticité est certifiée par un autographe de la reine Caroline.

On désire vendre cette collection en bloc. Pour les renseignements, s'adresser à M. Pierre-Jean Carminati, S. Lio, n^o 5654, Venise.

— M. A. Compère, négociant, au Château, île d'Oleron (Charente-Inférieure), s'occupant d'une manière toute spéciale de rechercher et rassembler les assignats, mandats territoriaux et autres papiers-

monnaies de l'époque révolutionnaire de 1793, ainsi que les divers documents qui s'y rattachent, fait appel à la complaisance de ses collègues en ce genre, et les prie de lui donner les renseignements qui seraient utiles au travail qu'il désire entreprendre sur notre papier-monnaie.

Pour parvenir à ce résultat, M. Compère désirerait recevoir de chaque collecteur une note détaillée de ce qu'il possède en assignats, etc., et ce, par valeur, date, et signature du papier ; ainsi, par exemple : Assignat du 29 septembre 1790, 300 livres, signé Haurat.

— du 18 nivôse, an III, 750 francs, — Vallière.

Mandat territorial, 28 ventôse, an IV, 350 francs, — Chef de Ville.

Afin d'arriver à la possession de ce qui lui manque, M. Compère est tout disposé à faire des échanges ou à acheter ce que l'on voudrait bien lui céder.

Il remercie à l'avance ceux qui voudront bien l'honorer de leurs communications et de leurs conseils, et il se fera un devoir, lorsqu'il sera parvenu à mener à bonne fin un travail qui lui demandera nécessairement quelques années, de citer ses nombreux et honorables collaborateurs, car sans l'aide des véritables amis de la science, il lui est impossible d'arriver au but qu'il se propose.

A. C.

LISTE
DES SOUSCRIPTEURS
A LA REVUE NUMISMATIQUE

pendant l'année 1855

VINGTIÈME ANNÉE

(14^e DE LA 2^e SÉRIE ¹)

ALSACE.

Belfort.

M. DE BARTHÉLEMY, sous-préfet²,

1

¹ Nous regrettons que ceux de nos souscripteurs qui s'abonnent chez les libraires aient persisté à ne pas vouloir nous faire connaître leurs noms, et nous obligent de donner notre dernière liste aussi incomplète que les précédentes.

² Les noms imprimés en petites capitales sont ceux des personnes qui ont concouru à la rédaction de la Revue.

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

449

<i>Épinal.</i>	Le Musée des Vosges,	2
<i>Strasbourg.</i>	MM. Treuttel et Wurtz, libraires,	3-6

ANJOU.

.....

ARTOIS.

<i>Saint-Omer.</i>	MM. DESCHAMPS DE PAS, ingén. des Ponts et Ch.	7
	HERMAND, membre de plusieurs Académies,	8
	La Société des Antiquaires de la Morinie,	9

AUNIS.

<i>La Rochelle.</i>	M. Weiss,	10
---------------------	-----------	----

AUVERGNE.

<i>Clermont-Ferrand.</i>	MM. BOUILLET, membre de plusieurs Académies,	11
	Desbouis,	12
	Largé, inspecteur de l'Académie,	13
	Mioche, boulanger,	14

BÉARN.

.....

BERRI.

<i>Bourges.</i>	La Société de Statistique et d'Archéologie,	15
-----------------	---	----

BOURBONNAIS.

.....

BOURGOGNE.

<i>Autun.</i>	MM. le baron d'Espiard ,	16
<i>Auxerre.</i>	Challe,	17
	l'abbé Laureau, directeur du Séminaire,	18
<i>Cluni.</i>	led ^r Ochier, corresp. du minist. de l'Inst. pub.	19
<i>Dijon.</i>	Prisset,	20
	le comte de Vesvrotte,	21
<i>Sens.</i>	SALMON, avocat-avoué ,	22
<i>La Villeneuve.</i>	Nicot, Charles,	23

BRETAGNE.

<i>Brest.</i>	MM. Billard, Alfred, avocat,	24
<i>Fougères.</i>	Heude, Alfred,	25
<i>Morlaix.</i>	Lemière,	26
<i>Nantes.</i>	Parenteau,	27
<i>Quimperlé.</i>	La Gillardaie,	28
<i>Rennes.</i>	La Bibliothèque communale,	29

CHAMPAGNE.

<i>Cirey-sur-Blaise.</i>	MM. BIGOT,	30
<i>Meaux.</i>	Rayer, Ernest,	31
	Lefèvre, négociant,	32
<i>Reims.</i>	La Bibliothèque communale,	33
	MM. DUQUENELLE, pharmacien,	34
	Saubinet, de l'Académie de Reims,	35
<i>Sédan.</i>	Brincourt,	36
<i>Troyes.</i>	Camusat de Vaugourdon , anc. s.-préfet ,	37

COMTAT.

<i>Avignon.</i>	Le Musée Calvet,	38
-----------------	------------------	----

DAUPHINÉ.

<i>Die.</i>	MM. LONG, docteur en médecine,	39
<i>Grenoble.</i>	Bajat, libraire,	40
	La Bibliothèque communale,	41

FLANDRE.

<i>Bergues.</i>	MM. Herwyn, percepteur,	42
<i>Douai.</i>	Bigant, conseiller à la Cour impériale,	43
	Minart, conseiller à la Cour impériale,	44
	Montmirail,	45
	La Société centrale d'Agriculture, des	
	Arts, Sciences et Belles-Lettres,	46
<i>Hénin-Liétard.</i>	MM. DANCOISNE, notaire,	47
<i>Valenciennes.</i>	Blondeau,	48

FOIX.

.

FRANCHE-COMTÉ.

<i>Besançon.</i>	MM. Fourray de Boissot, commissaire du gou-	
	vernement aux conseils des guerres,	49
<i>Voiteur.</i>	Plantet, receveur des Domaines,	50

GUIENNE ET GASCOGNE.

<i>Bordeaux.</i>	MM. Testas, Fabien,	51
	Valannes,	52
	Pomier, consul du Mexique,	53
<i>La Linde.</i>	le comte DE GOURGUE,	54
<i>Mont-de-Marsan.</i>	Le Camus, receveur-général des finances,	55
<i>Périgueux.</i>	Galy, docteur en médecine,	56
<i>La Réole.</i>	GAUBAN, Oclave, avocat,	57

ILE-DE-FRANCE.

<i>Compiègne.</i>	MM. de Cayrol,	58
	de Crouy,	59
	du Lac,	60
<i>Paris.</i>	Allouard,	61
	D'AFFRY DE LA MONNOYE, inspecteur-général	
	des perceptions municipales,	62

Paris.

MM. Barre, graveur général de la Monnaie,	63
Barthès et compagnie, libraires,	61
Bertrand, Artus, libraire,	65
La Bibliothèque de l'Académie de Paris,	66
Borani, libraire,	67
MM. Bossange, libraire,	68-72
Buch,	81
Calfa, de la Société des Antiq. de France,	81
CARTIER fils,	82
CHABOUILLET, conservateur-adjoint du Cabinet des Médailles,	83
Chamerot, libraire,	84-86
Charvet, antiquaire,	87
Cherbuliez, libraire,	88
Clarey, libraire,	89
Coqueret, greffier,	90
DEFRÉMY, de la Société asiatique,	91
Desnoyers, secrétaire de la Société de l'histoire de France,	92
Duprat, libraire,	93
Franck, libraire,	94-100
Garnier frères, libraires,	101
le marquis DE LA GRANGE, Sénateur, membre de l'Institut (Inscrip. et B.-L.),	102
Hoffmann, antiquaire,	103
LANGLOIS, Victor, élève de l'Éc. <u>des Chartes</u> ,	104
Lasalle et Mélon,	105
LENORMANT, membre de l'Institut (Académie des Insc. et B.-L.), conservateur du Cabinet des Médailles,	106
LENORMANT fils,	107
DE LONGPÉRIER, m. de l'Inst. (Insc. et B.-L.), conserv. des Ant. du Musée du Louvre,	108
le duc DE LUYNES, membre de l'Institut (Académie des Inscrip. et B.-L.),	109
Mazières, notaire,	110
Mellier, libraire,	111
MÉRIMÉE, Sénateur, membre de l'Institut (Académie Fr. et Inscr.)	121

DES SOUSCRIPTEURS

453

<i>Paris.</i>	MM. Monteaux, banquier,	113
	MOREL-FATIO, banquier,	114
	Reinwald, libraire,	115-120
	Renouard, libraire,	121-127
	Rey et Belhatte, libraires,	128
	de Roissy,	129
	Rollin, antiquaire,	130
	Rousseau, antiquaire,	131
	de SACY, membre de l'Institut (Académ. des Insc. et B.-L.),	132
	Schultz et Thuillier, libraires,	133
	La Société de l'École des Chartes,	134
	MM. Soeve, changeur,	135
	Treuttel et Wurtz, libraires,	136-142
	le comte de Vogüé,	143
	WADDINGTON, membre de la Société impér. des Antiquaires de France,	144
	Weyber, libraire,	145
	le baron DE WITTE, correspondant de l'In- stitut (Insc. et B.-L.),	146
<i>Sentis</i>	le Dr VOILLEMIER,	147

LANGUEDOC.

<i>Annonay.</i>	MM. Vallet, Louis,	148
<i>Beaucaire.</i>	de Courtois,	149
<i>Béziers.</i>	BOUDARD, secrétaire de la Société Archéol.	150
	Mathon, Alexis,	151
<i>Carcassonne.</i>	Lagarde,	152
<i>Castel-Sarrazin.</i>	le baron CHAUDRUC DE CRAZANNES, corres- pondant de l'Institut (Insc. et B.-L.),	153
<i>Chalabre.</i>	Gayrand de Saint-Benoît,	154
<i>Montpellier.</i>	La Société archéologique,	155
<i>Narbonne.</i>	la Bibliothèque communale,	156
<i>Le Puy.</i>	MM. AYMAR,	157
	BRETAGNE, direct. des Contrib. directes,	158

LIMOUSIN.

Saint-Yrieix. M. Bosvieux, [159](#)

LORRAINE.

Anci. MM. l'abbé Perrin, [160](#)
Bar-le-Duc. le comte de Widerange, [161](#)
Bouzonville. Motte aîné, [162](#)
Metz. ROBERT, sous-intendant militaire, [163](#)
 DE SOLEIROL, de l'Académie de Metz, [164](#)
Nancy. La Bibliothèque communale, [165](#)
 MM. Gilet, juge d'instruction, [166](#)
 Oppermann, chef d'escadron au 7^e lanciers, [177](#)
 de Rozière, [168](#)

LYONNAIS.

Lyon. MM. de Bellet, [169](#)
 Morin, Henri, [170](#)
Roanne. le baron D'AILLY, [171](#)

MAINE.

La Flèche. MM le comte de Correggio, [172](#)
Le Mans. HUCHER, vérificateur des Domaines, [173](#)

MARCHE.

Guéret. M. Dugenes, imprimeur de la Préfecture, [174](#)

NIVERNAIS.

St-Pierre-le-Moutier. M. le C^{te} DE SOULTRAIT, memb. de plus. Acad, [175](#)

NORMANDIE.

Abbeville. M. Grare, libraire, [176](#)

DES SOUSCRIPTEURS		455
<i>Alençon.</i>	MM. DE LA SICOTIÈRE, avocat,	177
<i>Acranches.</i>	La Société d'archéologie,	178
<i>Bayeux.</i>	MM. LAMBERT, bibliothécaire de la ville,	179
<i>Caen.</i>	de Caumont, correspondant de l'Institut (Inscript. et B.-L.),	180
<i>Cherbourg.</i>	le Dr Ch. Asselin,	181
	Denys-Lagarde, inspecteur de la marine.	182
<i>Condé-sur-Noireau.</i>	de Prépetit,	183
<i>Honfleur.</i>	LE CARPENTIER,	184
<i>Rouen.</i>	Thomas, avocat,	185

ORLÉANAIS.

<i>Blois.</i>	La Bibliothèque communale,	186
	MM DE PÉTIGNY, membre de l'Institut (Inscrip. et B.-L.),	187
	Pousset, greffier du tribun. de commerce,	188
<i>Chartres.</i>	La Bibliothèque communale,	189
	Prévosteau, directeur du Musée,	190
	de Saint Lomer,	191
<i>Montoire.</i>	Huron, juge de paix,	192
<i>Orléans.</i>	l'abbé Desnoyers, vicaire-général,	193
	de Dreusy,	194
	Jarry,	195
	MANTELLIER, conseiller à la Cour impériale,	196

PICARDIE.

<i>Amiens.</i>	MM. Mallet, Fernand,	197
<i>Moreuil.</i>	d'Acy,	198

POITOU.

<i>Loudun.</i>	MM. Ch. Desilles,	199
<i>Maillezais.</i>	POEY-D'AVANT,	200
<i>Melle.</i>	RONDIER, juge d'instruction,	201
<i>Niort.</i>	de la Vergnée,	202
<i>Poitiers.</i>	LECOINTRE-DUPONT, m. de plus. Académ.,	203
	LECOINTRE. Eugène, m. du Conseil gén.	204

PROVENCE.

<i>Aix.</i>	La Bibliothèque communale,	205
	MM. le marquis DE LAGOT, correspondant de l'Institut (Inscrip. et B.-L.),	206
<i>Marseille.</i>	Anfonce, libraire,	207
	de Clapiers,	208

ROUSSILLON.

<i>Perpignan.</i>	M. COLSON, capitaine au 69 ^e de ligne,	209
-------------------	---	-----

SAINTONGE.

<i>Oleron.</i>	M. Compère, Amédée,	210
----------------	---------------------	-----

TOURAIN.

<i>Chinon.</i>	MM. Pays-Meslier,	211
<i>Loches.</i>	DU PLESSIS, de la Soc. des Ant. de France,	212
<i>Tours.</i>	Boilleau, conservat. du Musée des Antiq.	213
	JEUFFRAIN, de la Soc. des Ant. de France,	214

ÉTRANGER.

ALLEMAGNE.

<i>Berlin.</i>	La Bibliothèque communale,	215
	le docteur FRIEDLAENDER,	216
<i>Cologne.</i>	SENCKLER,	217
<i>Donaueschingen.</i>	le baron de Plaffenhoffen, chambellan du grand-duc de Baden,	218
<i>Freiburg.</i>	le baron de Berstett,	219
<i>Giessen.</i>	La Bibliothèque de l'Université,	220

DES SOUSCRIPTEURS

457

<i>Hanover.</i>	MM. Herhentraut,	221
<i>Lripzig.</i>	Brockhaus et Avenarius, libraires,	222-223
	Michelsen et Twietmeyer, libraires,	224-225
<i>Munich.</i>	Le Cabinet des Médailles,	226
<i>Rostock.</i>	la Bibliothèque de l'Université,	227
<i>Vienne.</i>	le Musée I. et R. des Médailles et Antiq.,	228
	M. Timoni,	229

ANGLETERRE.

<i>Londres.</i>	MM. AKERMAN, direct. du <i>Numismatic Chronicle</i> ,	230
	Cove Jones, secrétaire de la Société Numismatique,	231
	Dodsley-Cuff, trésorier de la Société Numismatique,	232
	Etherington Curt, antiquaire,	233-234
	Le Musée Britannique,	235
	M. Roach Smith,	236
	La Société numismatique,	237
<i>Maidstone.</i>	le Rd BEALE POST,	238

BELGIQUE ET PAYS-BAS.

<i>Bréda.</i>	MM. Broese,	239
<i>Bruxelles.</i>	CHALON, direct. de la Rev. Num. belge,	240
	de Coster,	241
	J. LELEWEL,	242
	La Revue Numismatique belge,	243
<i>Gand.</i>	MM. Serrure, archiv. de la Flandre orient.,	244
<i>Leyde.</i>	Van der Chijs, directeur du Cabinet des Médailles de l'Université,	245
<i>Louvain.</i>	MEYNAERTS,	246

DANEMARCK.

<i>Copenhague.</i>	Le Cabinet Royal des Médailles,	247
--------------------	---------------------------------	-----

ESPAGNE.

<i>Madrid.</i>	M. DELGADO, membre de l'Académie royale de l'Histoire,	248
----------------	--	-----

<i>Malaga</i>	M. Vila (Benito),	249
---------------	-------------------	-----

GRÈCE ET TURQUIE.

<i>Alep.</i>	MM. Tomassini,	250
<i>Bucharest.</i>	Beclard, chargé d'affaires,	251
<i>Corfou.</i>	Lambros, Paul,	252
<i>Metelin.</i>	Newton, consul d'Angleterre,	253

ITALIE.

<i>Florence.</i>	La Galerie Royale,	254
<i>Gènes.</i>	la Bibliothèque de la ville,	255
	MM. Bœuf, libraire,	258
	le marquis Durazzo, Joseph-Marie,	257
	le comte DE LA MARMORA,	258
<i>Modène.</i>	l'abbé CAVEDONI, directeur du Cabinet du- cal des Médailles et Antiques,	259
<i>Naples.</i>	Le Musée Royal des Studj,	260
<i>Parme.</i>	MM. le chevalier Lopez, directeur du Musée,	261
<i>Rome.</i>	Riccio,	262
<i>Turin.</i>	L'Académie Royale des Sciences,	263
	la Bibliothèque de l'Université,	264
	la Monnaie Royale,	265
	M. PROMIS, Conservateur du Cabinet des mé- dailles de S. M. Sarde,	266

RUSSIE.

<i>Moscou.</i>	M. le comte de Strogonoff,	267
<i>Saint-Petersbourg.</i>	La Bibliothèque impériale,	268
	MM. le baron de Chaudoir,	269
	le prince Gagarine,	270
	le docteur de Koehne, directeur adjoint du Musée de l'Ermitage,	271
	Le Musée impérial de l'Ermitage,	272
	M. de Reichel, conseiller d'Etat,	273
	La Société impériale de Numismatique et d'archéologie,	274

DES SOUSCRIPTEURS

459

SUÈDE.

Christiana. Le Cabinet Royal des Médailles, 275

SUISSE.

Genève. MM. Griollet, 276
F. Segrain, administrateur du Musée, 277
Lausanne. La Bibliothèque cantonale, 277

TABLE
MÉTHODIQUE DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS LA REVUE NUMISMATIQUE
PENDANT L'ANNÉE 1855.
VINGTIÈME ANNÉE.
(14^e DE LA 2^e SÉRIE).

—
NUMISMATIQUE ANCIENNE.
 —

Médailles des Peuples, Villes et Rois.

✓	<u>Note sur les rapports de l'or à l'argent chez les anciens ;</u> <u>par M. CH. LENORMANT.....</u>	<u>18— 37</u>
	<u>Lettre à M. de la Saussaye sur quelques monnaies</u> <u>ibériennes ; par M. BOUDARD.....</u>	<u>5— 47</u>
	<u>Observations sur les monnaies de l'Espagne antique ;</u> <u>par M. A. DELGADO.....</u>	<u>229—241</u>
	<u>2^e article. 3^e article (pl. vi).....</u>	
✓	<u>III^e Lettre à M. de la Saussaye sur la numismatique</u> <u>gauloise. — Médaille d'Athénopolis ; par M.</u> <u>HUCHER. (Vign.).....</u>	<u>322—325</u>

IV ^e lettre à M. de la Saussaye, sur la numismatique gauloise. — Des médailles au type de l'aigle déployé, connues sous les rubriques VADNAIOS et CACIAC CHH (pl. x); par M. HUCHER.....	365—385
<u>Lettre à M. de la Saussaye sur les monnaies gauloises de Tournay; par M. A. DE BARTHÉLEMY.....</u>	<u>85—88</u>
Classement de la médaille gauloise SENODON-CALEDV et recherches sur l'ancienne cité des Calètes; par M. Léon FALLUE.....	271—276
<u>Études sur le symbolisme des plus anciennes médailles gauloises, 4^e article (pl. iv et v); par M. HUCHER...</u>	<u>149—178</u>
Mélange de quelques médailles arsacides et gauloises (pl. viii); par M. le marquis DE LAGROY.....	326—335
Mémoire sur les monnaies de Tarse ayant au revers le monument et la figure de Sardanapale (pl. xi et xii); par M. V. LANGLOIS.....	380—391
<u>Supplément à l'essai sur le classement de la monnaie d'argent des Lagides (pl. ii et iii); par M. F. LE NORMANT.....</u>	<u>89-112 et 179-198</u>
<u>BULLETIN. — Numismatique bretonne, 429. — Médaille de l'Aquitaine, 422. — Médailles de Tournay, 53, 423. — Numismatique judaïque, 287.</u>	

Médailles Romaines.

<u>Médailion d'argent-billon de Valérien et de Gallien (vignette); par M. le marquis DE LAGROY.....</u>	<u>392—395</u>
<u>BULLETIN. — Numismatique byzantine, 425.</u>	

NUMISMATIQUE DU MOYEN-ÂGE.

Monnaies Françaises.

Fragment d'un Manuel de Numismatique française; par M. CARTIER fils.....	242—270
1855 6	30

MONNAIES ROYALES.

Tiers de sou d'or frappé dans le Gévaudan au nom du roi Childébert II (vignette); par M. BRETAGNE.	336—340
De quelques monnaies nouvellement publiées (pl. xiii et vignettes); par M. E. CARTIER père. — Mérovingiennes, 398. — Carlovingiennes, 405. — Féodales, 411. — Jetons et méreaux, 417.	396—419
Lettre à M. le baron de Crazannes sur le monnayage wisigothique de Narbonne (pl. ix); par M. BOUDARD.	341—350
BULLETIN ET CHRONIQUE. — Numismatique mérovingienne, 56, 65, 422. — Numismatique carlovingienne, 56, 357, 420, 421, 424. — Troisième race, 62, 412.	

MONNAIES PROVINCIALES.

Notice sur quelques monnaies bretonnes inédites (pl. i); par M. BIGOT.	38—45
Découvertes d'anciennes monnaies du Puy et de Brioude (vignette); par M. AYMAR.	113—116
Notice sur la monnaie frappée au XIII ^e siècle, par les évêques de Maguelone, avec le nom de Mahomet; par M. E. CARTIER.	199—227
BULLETIN ET CHRONIQUE. — Monnaies belges, 60, 62 et 425. — Monnaies des comtes de Saint-Pol, 423; id. de Guingamp, 228.	

Monnaies historiques.

Lettre à M. de Longpérier sur les moutons d'or frappés en Normandie par le roi d'Angleterre, Henri V, (pl. vii); par M. LE CARPENTIER.	277—286
Notice sur les monnaies frappées dans la principauté de Catalogne, le Roussillon et la Cerdagne pendant la révolution de 1640 et l'occupation française jusqu'en 1639; par M. Ach. COLSON.	117—146

BULLETIN. — Monnaies obsidionales frappées par Surville, 57, 63, 81, 432. — Monnaies obsidionales de Tour-nay, 57 et 102. — Monnaies historiques de Genève et de la République Lémannique, 82. — Monnaies de Candie et de Chypre, 438.

Médailles, Jetons et Méreaux

Lettre à M. Cartier sur la médaille offerte par la ville de Lyon à la reine Anne de Bretagne, en 1499; par M. le comte G. de SOULTRAIT.....	46— 49
Lettre à M. de la Saussaye sur deux monuments graphiques relatifs au protestantisme; par M. le baron DE CRAZANNES (vignette).....	50— 54

Monnaies étrangères.

BULLETIN. — Monnaies des pays voisins du Léman, 81. — Monnaies arméniennes du moyen-âge, 351. — Monnaies vénitiennes, 437.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

Revue de la numismatique belge, t. III et IV (2 ^e série) — Articles de M. CARTIER et de M. DE BARTHÉLEMY. 55-65 et 420-426	
<i>The numismatic chronicle</i> , journal de la société numismatique de Londres, vol. XVII, n ^{os} 1, 2, 3. — Art. de M. E. CARTIER.....	426—428
Essai sur les monnaies de la Bretagne armoricaine; par M. LEMIERE. — Lettre à M. le marquis de Lagoy sur la monnaie de <i>Belarratis</i> ; par M. BOUDARD. — Supplément à l'essai de monographie d'une série de médailles gauloises, imitées des deniers consulaires au type des Dioscures; par M. le marquis DE LAGOY. — Art. de M. E. CARTIER.....	429—432

Recherches sur la numismatique judaïque; par M. F. DE SAULCY. — Article de M. A. DE BARTHÉLEMY.....	287—292
Description de cinq monnaies franques, etc. par M. THOMAS. — Article de M. J. DE PÉTIGNY.....	65— 81
Recherches sur les monnaies des comtes de Flandre; par M. V. GAILLARD. — Article de M. E. CARTIER.....	433—436
Mémoires sur les monnaies des pays voisins du Léman; par M. Rod. BLANCHET. — Art. de M. E. CARTIER.....	81— 84
<i>Le monete dei possedimenti Veneziani</i> , etc.; par M. VINCENZO LAZARI. — Art. de M. E. CARTIER.....	437—439
Numismatique de l'Arménie au moyen-âge; par M. V. LANGLOIS. — Article de M. A. DE BARTHÉLEMY.....	351—354
PUBLICATIONS NUMISMATIQUES.....	292—296

CHRONIQUE.

Lettre à M. Cartier sur une ancienne tapisserie représentant l'Arithmétique et la manière de compter avec des jetons et avec des bâtonnets, etc.; par M. LEMIERE...	147
Notice posthume de DUCHALAIS sur un denier de Senlis au nom de Hugues-Capet.....	441
Rectification numismatique. Extrait d'une lettre de M. Fillon à M. Cartier pour reconnaître que Charlemagne a employé son monogramme sur les monnaies portant la légende CARLVS REX FR.....	357
Note sur des monnaies de Guingamp, publiées par M. BIGOT.....	228
Projet de publication, par M. POEY-D'AVANT, d'un nouveau <i>Traité</i> complet des monnaies seigneuriales, ecclésiastiques et municipales de France.....	359
Projet d'une histoire monétaire de la Bretagne, par M. BIGOT. Demande de communication de pièces inédites.....	361
Demande par M. A. Compère de renseignements sur les assignats.....	446

DES MATIÈRES	465
Collection numismatique de pièces appartenant à l'époque moderne, à vendre à Venise.....	445
Prix de plusieurs monnaies rares à la vente du cabinet de M. Norblin.....	362
Lettre de M. Cartier à M. de la Saussaye; réclamations sur des comptes-rendus de la Revue belge et du livre de M. Thomas.....	297
Déclaration de M. CARTIER père et de M. DE LA SAUSSAYE, sur leur retraite de la Revue.....	355
Cession de la Revue à MM. DE WITTE et DE LONGPÉRIER	440
Avis des nouveaux Directeurs.....	441

LISTE DES SOUSCRIPTEURS.....	448—459
TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES.....	460—465
ERRATA.....	466—468

ERRATA

DE

LA REVUE NUMISMATIQUE



SUPPLÉMENT AUX ERRATA DE 1854.

Page 393, ligne 1^{re} de la note ; *tanem* ; *lisez* : *tamen*.

— 431, — 48 ; *Sarhaigne* ; *lisez* : *de Sardaigne*.

— 435, dernière ; *ajoutez* : Manuel de l'amateur de jetons ; par M. F. DE FONTENAY. — Article de M. E. CARTIER, 424—428.
Sulle monete del Piemonte ; de D. PROMIS. — Article de M. E. CARTIER, 429—431.

ERRATA DE 1855.

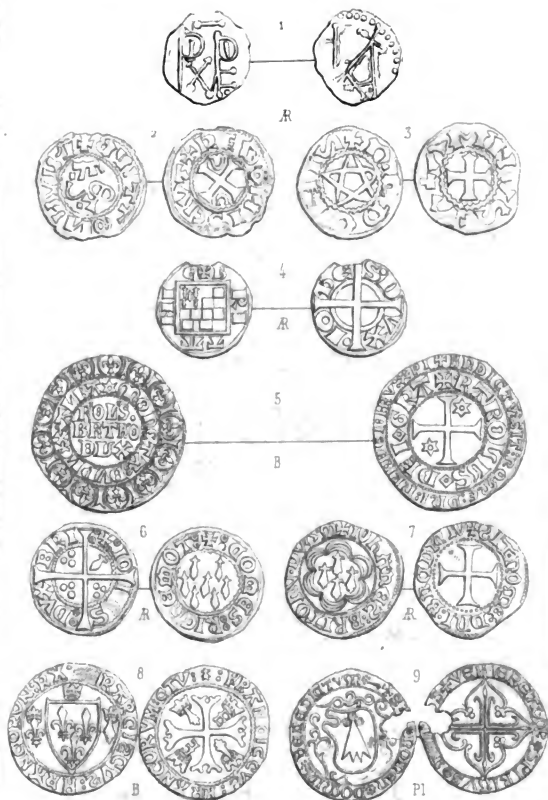
— 9, lignes 18 et 19 ; *autochtones* ; *lisez* : *autochthones*.

— 10, ligne 2 ; *Walckeneer* ; *lisez* : *Walckenaer*.

— 43, — 29 ; *rejetassent* ; *lisez* : *rejetassent*.

- Page 20, ligne 13 ; Hérode ; *lisez* : Hérodate.
- 32, — 1 ; Macédonens ; *lisez* : Macédoniens.
- 34, — 18 ; dùt ; *lisez* : dut.
- 44, — 26 ; fruster ; *lisez* : frustrer.
- 51, — 18 ; tous genres ; *lisez* : tous les genres.
- 53, — 5 de la note ; Tobiesen, Daby ; *lisez* : Tobiesen Daby.
- 90, — 26 ; même ; *lisez* : mêmes.
- 92, — 19 ; resté réfugié ; *lisez* : resté.
- 94, — av. dern. ; demie-livre ; *lisez* : demi-livre.
- 99, — 17 de la note ; *τοῦ* ; *lisez* : *τοῦ*.
- 101, — 1 de la note ; aussi système ; *lisez* : aussi au système.
- 114, — 24 ; Guillaume ; *lisez* : Guillaume.
- 172, — 14 ; cette appendice ; *lisez* : cet appendice.
- 186, — 26 ; babylonien ; *lisez* : babylonienne.
- 218, — 25 ; permettraient ; *lisez* : permettraient.
- 229, — 4 ; deuxième article ; *lisez* : DEUXIÈME ARTICLE.
- 230, — 1 de la note 2 ; *oceano obversa* ; *lisez* : *Oceano obversa*.
- 241, — 24 ; voulut ; *lisez* : voulait.
- 242, — av. dern. ; controuvées ; *lisez* : controversées.
- 250, — 21 ; à reste ; *lisez* : reste à.
- 265, — 25 ; *sequuntur* ; *lisez* : *sequuntur*.
- 267, — 16 ; en faisant ; *lisez* : en en faisant.
- 267, — 28 ; le nom ; *lisez* : des noms.
- 296, — 28 ; *Ueber* ; *lisez* : — *Ueber*.
- 307, — 14 ; la ; *lisez* : là.
- 308, — 2 ; Ré ; *lisez* : Bé.
- 309, — 28 ; venus ; *lisez* : venu.
- 310, — 23 ; laissé ; *lisez* : laissés.
- 311, — 7 ; biliques ; *lisez* : bilingues.
- 320, — 5 ; Poblilia ; *lisez* : Poblizia.
- 360, — 5 ; ce propose ; *lisez* : se propose.
- 363, — 15 ; prince ; *lisez* : princesse.
- 382, — 8 ; inspiré ; *lisez* : inspirés.
- 382, — 13 ; fit ; *lisez* : fit.
- 391, — 41 ; Amphylocque ; *lisez* : Amphiloque.
- 394, — 10 ; *vincennalia* ; *lisez* : *vicennalia*.
- 396, — 2 ; ajoutez : (pl. xii).
- 397, — 8 ; entraîné ; *lisez* : entraînés.

- Page 410, ligne 24 ; cela me conduisit ; *lisez* : cela ne me conduisit.
— 425, — 12 ; d'autres de ces ; *lisez* : quelques-unes de ces.
— 426, — 22 ; dont n'ont nous ; *lisez* : dont nous.
— 432, — 28 ; fut ; *lisez* : fût.
— 435, — 15 ; *consiliari* . . . *Parisiis* ; *lisez* : *consiliarii* . . . *Parisiis*.
— 436, — 12 ; hors ; *lisez* : hors de.
— 460, — 15 ; ajoutez à cette ligne : 2^e article (pl. vi).
— 460, — 16 ; retranchez : 2^e article, et ajoutez, après
3^e article (pl. vi) ; 301 à 321.
-



Dietel del.

Paris Imp. Parmentier, Dauphine, 62.

L. Dardel sc.

MONNAIES BRETONNES



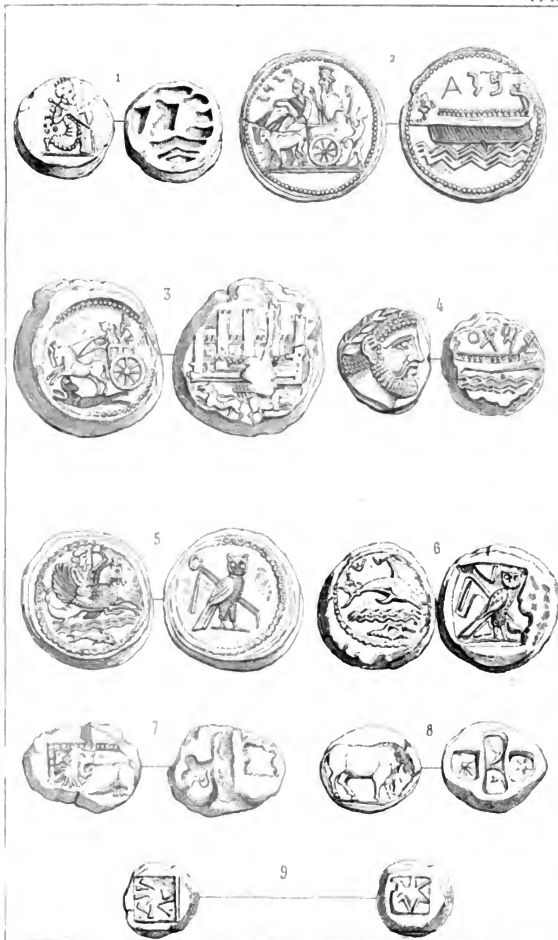
ΣΕΤΕΠΙΟΧΥΕΟΥΤΟΥ
 ΚΑΤΙΝΕΑΝΙΣΧΟΙΝΙ
 ΑΡΒΙΟΤΕΡΑΡΑΝΙΣΧΟΙΝΙ
 ΚΑΤΙΝΕΑΝΙΣΧΟΙΝΙ

ΑΜΑ
 Ρ
 Σ
 ΥΜ

L. Dardel 20

ΜΑΤΕΡΙΑUX ΠΟYΡ ΛΑ ΤΕΥΑΤΙΟΝ
 ΔΕ ΣΥΣΤΗΜΕ ΜΟΝΕΤΑΙΡΕ ΔΕΣ ΛΑΓΙΔΕΣ

Παύλ. Δαρδελ 20



L. Dardel

Paris Imp. Perron rue Dauphine 42

MONNAIES DES ROIS DE PERSE ET DE LYDIE.

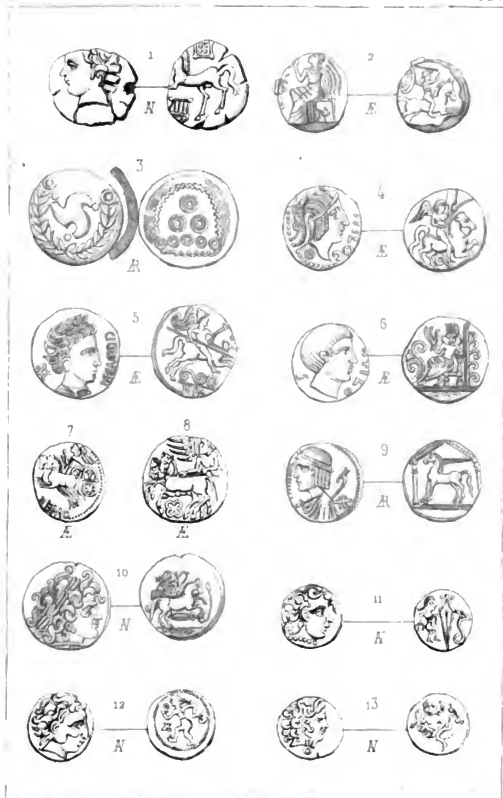


E. Hucher del.

Paris Imp. Perrot - Dauphine 42

L. Dardel sc.

MÉDAILLES GAULOISES



E. Buecher del.

Paris Imp. Porrot & Dauphine, 64

L. Dardel sc.

MÉDAILLES GAULOISES

Æ



1

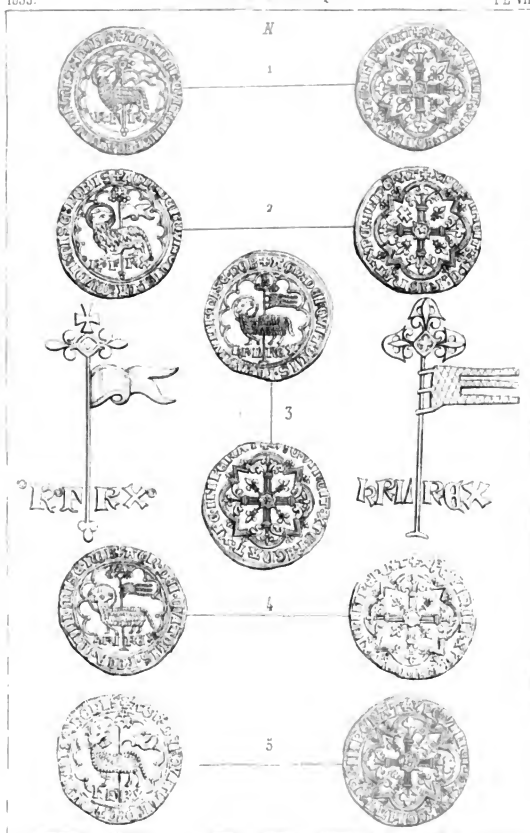


2



3

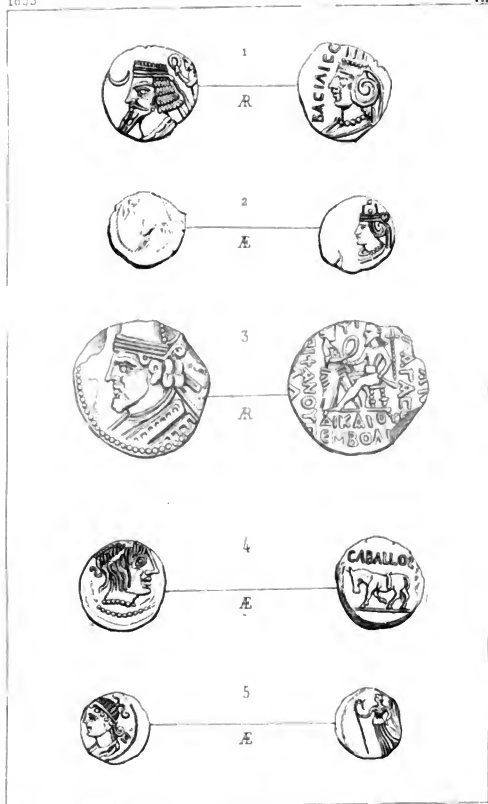




J. Dardel sc.

Paris Imp. Porras et Dauphine. 21.

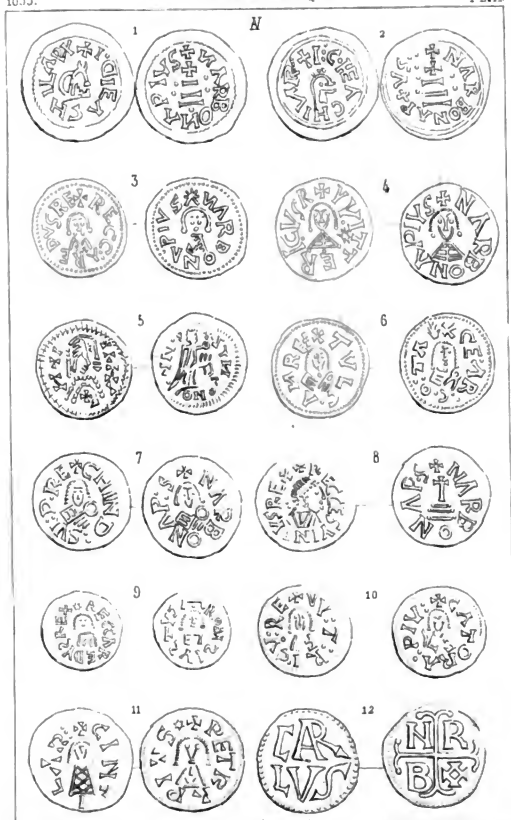
AIGNELS AUX NOMS DE CHARLES ET DE HENRI.



L. Dardel 21

Paris, Pierron Imp. r. Dauphine, 61.

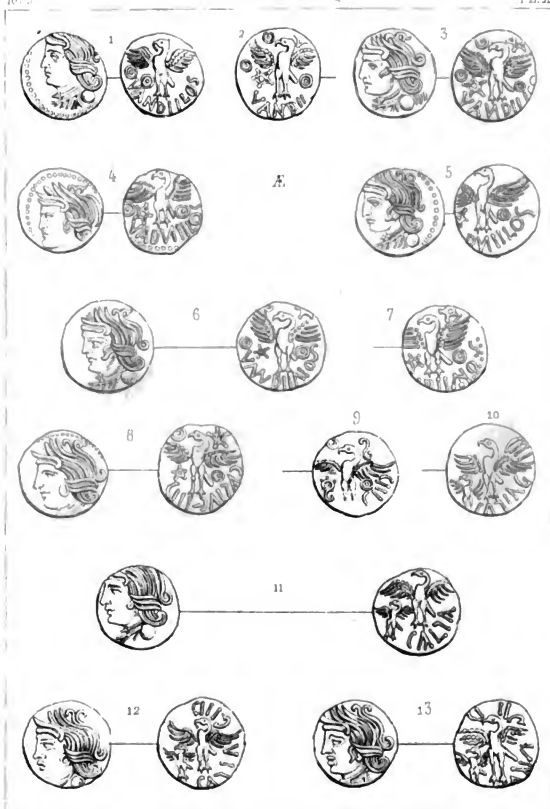
QUELQUES INÉDITES PARTHES ET GAULOISES



J. Dardel co.

Paris Imp. Normes r. Dauphine, 61.

MONNAIES WISIGOTHIQUES



E. Hucher del.

Paris Imp. Porret & Dauphine, gr.

L. Dardot sc.

MÉDAILLES GAULOISES

AU TYPE DE L'ÉAGLE ÉPVOYE



L. Dardot

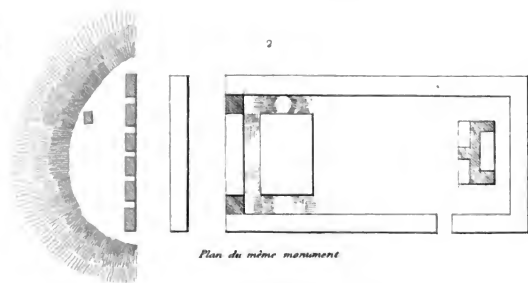
Paris Imp. Ponce - Dauphine. 41

MONNAIES DE TARSE

1

*Vue du Monument de Sardanapale*

2

*Plan du même monument*

3

*Cylindre développé du Cabinet de France.**L. Davidel sc.**Paris Imp. Poittevin - Dauphine, 44*

TOMBEAU DE SARDANAPALE A TARSE

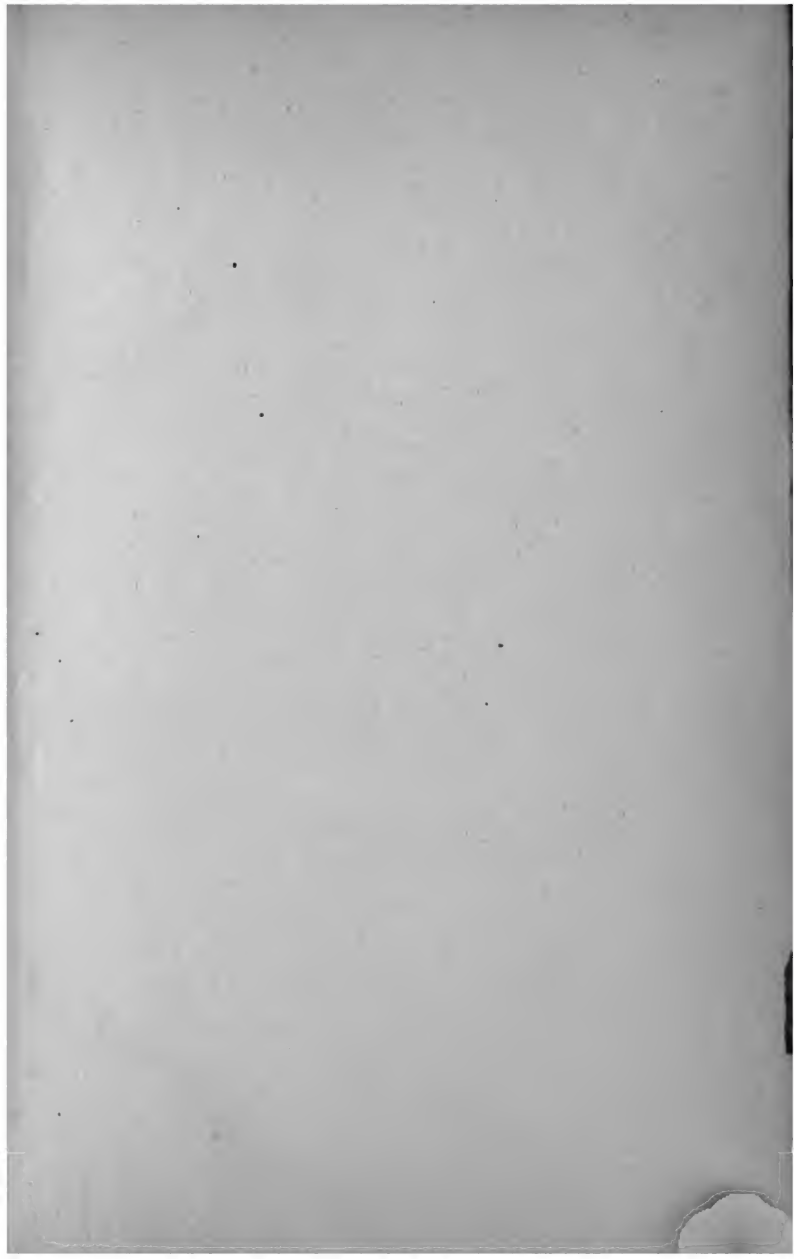


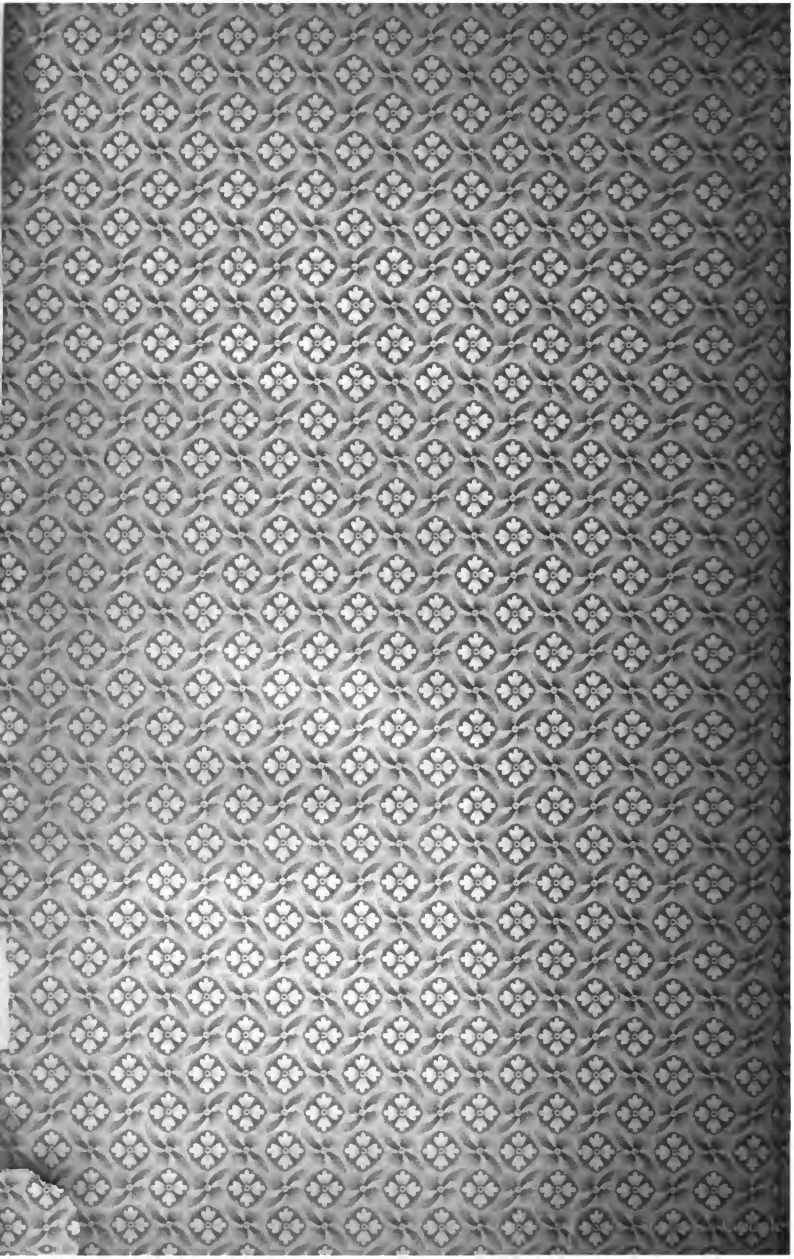
E. Gauthier sc.

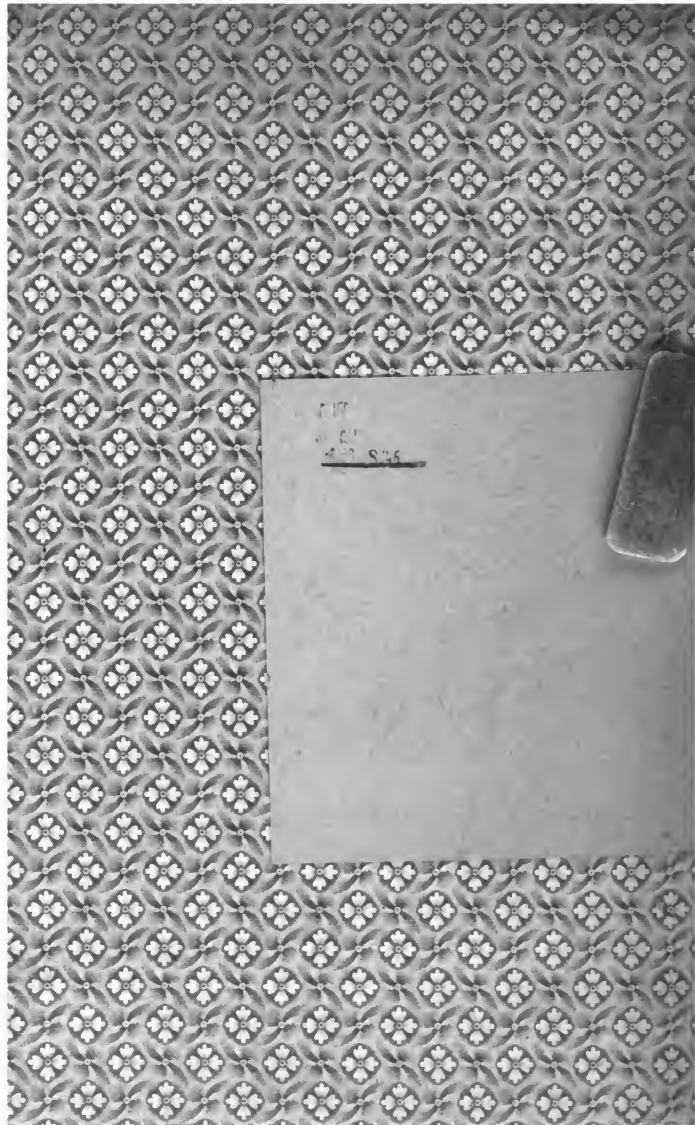
Paris. Imp. Pierrot, r. Dauphine, 41.

MONNAIES DE FRANCE









Widener Library



3 2044 098 368 160